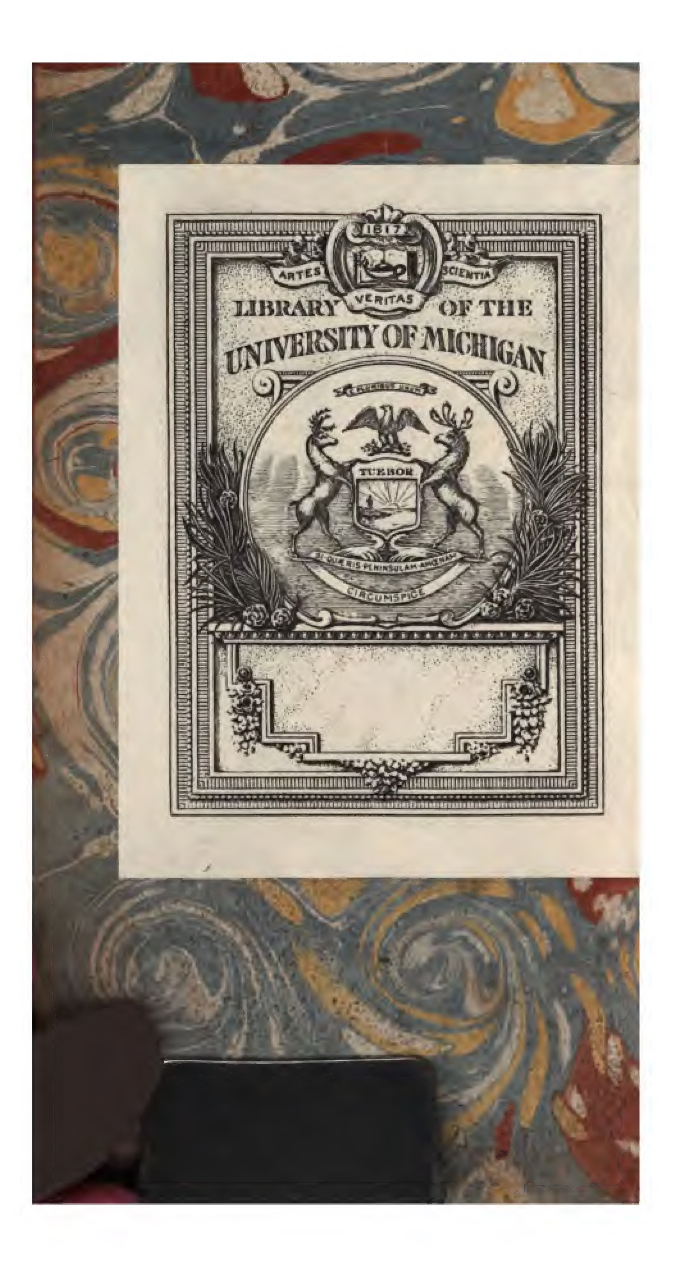




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



L'AMI
DES
JEUNES GENS.

L'AMI DES JEUNES GENS,

...... Petite hinc Juveneſque , Seneſque
Finent animo certum , miſeriſque viatica canis.
Perſ. Sat. 5 , Verſ. 64 , 65.

Par M. G*****

Premiere Partie.



A LILLE,
Chez J. B. HENRY, Imprimeur-Libraire,
ſur la Grand'Place.
Et ſe vend à Paris , chez DUCHESNE ,
rue St. Jacques.

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVERTISSEMENT.

JE ne dirai pas comme un Auteur célebre : je n'aime pas à remplir un Livre de choſes que tout le monde ſait ; *mon raiſonnement eſt différent en bien des points ſur la même matiere : je voudrois, au contraire, que l'on ne trouvât rien dans cet Ouvrage, dont tout le monde ne fut parfaitement convaincu ; & qu'en liſant les choſes qui y ſont contenues, il ſemblât qu'on ne fit que s'en reſſouvenir.*

Je ſerois bien fâché de promettre de ſi grandes choſes, peut-être le ſerois-je autant de les tenir ; car, dans ma façon de penſer, recherchant plutôt l'utile que le nouveau, je n'aurois gueres lieu de m'applaudir d'avoir mis au jour de brillans paradoxes, puiſque je ne ſaurois le faire qu'aux dépens de la vérité que je

cherche. On a avancé il y a long-temps, touchant les Ouvrages d'imagination & de morale, que tout est dit : si cette assertion est fondée, il me paroîtroit injurieux pour ma raison, de venir assurer les hommes qu'ils ont mal vu jusqu'à moi sur la matiere que je traite ; il me semble qu'en voulant me frayer une route toute nouvelle, je ne pourrois donner que dans des écarts.

Aussi, me suis-je fais une loi si stricte de suivre dans ce Livre, ce que la raison & l'expérience peuvent suggérer de meilleur sur l'éducation, que pour le rendre plus utile, je n'ai pas balancé de prendre par-tout où je l'ai su rencontrer, tout ce que j'ai cru de plus propre à perfectionner mon sujet.

Ne cherchant dans l'Ouvrage que je donne au Public, que le bien de mes Compatriotes, il m'a paru que je devois être plus soigneux de la réussite de mon

dessein, que de me faire un nom; dans cette intention, la raison m'a paru mon bien, quelque part qu'elle se soit montrée, & je m'en suis servi d'après les autres comme d'après moi.

Qu'on ne me reproche donc pas, que j'ai mis dans ce Livre bien des choses qui ont été pensées par d'autres, je me fais gloire, au contraire, de n'y avoir rien mis que ce qu'ils ont pu penser de mieux.

Je me sers quelquefois, ou à peu près, des mêmes expressions dont les autres se sont servis; j'ajouterois ici le nom de tous les Auteurs auxquels je suis redevable, si je pouvois me souvenir de tous: si l'on me reproche, après cela, d'avoir imité en plus d'un endroit quelque moderne, ce ne sera certainement pas dans l'aveu que je fais ici. Ce n'est pas que la plupart de ceux qui ont traité de nos jours la même matiere, n'eussent du moins autant de droit de le faire; mais, où nous ne nous

ressemblons gueres, c'est qu'ils sont plus modestes que moi, & qu'ils ne veulent pas en convenir.

J'ai cru dans mon objet, réellement essentiel, pouvoir suivre ce qu'en ont dit de mieux tous ceux qui, dans tous les temps, ont écrit sur cette matiere, ou sur d'autres qui y ont quelques rapport : Platon, Xénophon, Cicéron, Sénecque, Quintilien, Plutarque, Bacon, Locke, Montaigne, Fleuri, Fenelon, Crouzas, Rollin, Lachalotais, Rousseau même, & plusieurs autres, m'ont fourni quantité de précieux matériaux, que j'ai employés ; je les ai tous suivis, sans en suivre un seul en particulier.

Après cet aveu fait ingénument, je pourrois dire que je ne dois à personne l'ensemble de mon Ouvrage ; que si je me suis servi quelquefois des pensées de différens Auteurs, il m'est aussi arrivé très-souvent, de voir avec satisfaction que je

me rencontrois de pensée avec eux, & que si je n'avois pas le mérite de l'invention, c'est qu'ils m'avoient devancé. Je pourrois ajouter, qu'il y a bien des choses qui m'appartiennent en propre, & que d'autres diroient neuves, mais ce n'est pas à moi à l'annoncer, c'est au Lecteur à le voir.

Voilà tout ce que je me permets de dire de mon Livre; je souhaite qu'on le trouve bon. Quand je ne le dirois pas, on le penseroit tout de même; mais, ce que bien des gens ne penseront pas, sans doute, c'est le motif qui me le fait désirer; mon unique but n'a pas été de plaire, un motif plus noble m'a conduit: j'aurois autant de droit de faire parade de mes sentimens, que j'en aurois peu de la faire de mes lumieres. Je me fais gloire d'être un bon Citoyen, je voudrois que tous mes Compatriotes le fussent également; & n'étant pas propre à rendre de

grands ſervices à l'Etat, je voudrois du moins inciter les autres à l'entreprendre.

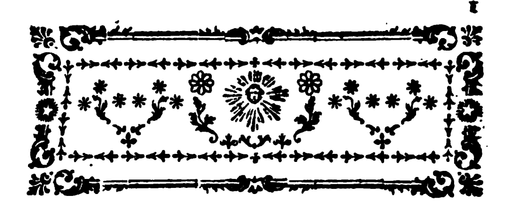
On trouvera bien des choſes à dire contre ce Livre, j'en ſuis ſûr. Les uns blâmeront cette façon de narrer en eſpece de Dialogue trop diffuſe; à cela, je répondrai que n'écrivant que pour me faire entendre, j'aime mieux être un peu plus long & être mieux entendu. D'autres me demanderont, pourquoi je ne fais parler que trois perſonnes, tandis que je ſuppoſe la converſation devant une nombreuſe compagnie; je dirai à ceux-ci, que ce n'eſt pas préciſément une converſation, que je ne fais que rendre compte de mes ſentimens, ſur l'expoſé deſquels on me fait des objections; & que d'ailleurs, quand ce ſeroit un véritable Dialogue, je n'aurois garde d'y mettre plus de trois ou quatre interlocuteurs; on en ſent la raiſon de reſte.

Enfin, il y en aura qui voudroient y trouver cet esprit, ce style en pointe, qui plaît tant dans les ouvrages modernes, & qui ne le liront peut-être que dans ce dessein, mais s'ils lisent ceci auparavant, je les prie de ne pas passer outre ; je n'avois pas assez d'esprit pour le prodiguer, quand j'en aurois eu davantage, je n'en aurois pas fait une plus grande dépense ; ainsi, ils y en chercheroient vainement ; mon intention a été d'y faire entrer plus de sentimens : la raison en seroit facile à trouver pour quiconque me connoît ; c'est que l'un m'étoit plus facile que l'autre, & que c'est mon cœur qui parle dans cet écrit.

On m'objectera sans doute bien d'autres choses, auxquelles je ne crois pas devoir répondre ; si le livre est bon, il se fera lire ; s'il ne l'est pas, il me seroit inutile de le dire, on n'en feroit rien.

ERRATA *de la premiere Partie.*

P. 10 l. 26, deſſus la terraſſe, *liſez* ſur la terraſſe.
P. 42 l. 27, emploie ſes talens, ſon temps, ſon eſprit. Pour ſa patrie, *liſez* employer ſes talens, ſon temps, ſon eſprit, pour ſa patrie.
P. 103 l. 5. bien être, *liſez* en être.
P. 104 l. 27. délicieuſe, *liſez* délicieux.
P. 119 l. 14, J'avoue que ſi quelqu'un, *liſez* J'avoue, dis-je, que ſi, &c.



L'AMI DES JEUNES GENS.

INTRODUCTION.

J'Etois, il y a quelque temps, à la maison de campagne de Madame la Comtesse de . . . . cette Dame, qui joint les agrémens de son sexe au vrai mérite du nôtre, voit toujours chez elle un monde choisi, & ce qu'on peut appeller à juste titre bonne compagnie. Prudente & éclairée, les amis qu'elle y reçoit, répondent parfaitement à son caractere, & justifient son discernement: les momens que j'y ai passé m'ont paru trop courts.

Là, parmi les divers plaisirs que l'on goûte, les charmes d'une conversation naturelle

& enjouée, mais ſolide & inſtructive, ne ſont pas ceux qu'on doive le moins rechercher. C'eſt tantôt un point d'hiſtoire, un trait de morale, une queſtion de philoſophie, qui en font la matiere : mais ſans malignité, comme ſans pédanterie, on cherche à ſe former le cœur en parlant à l'eſprit ; & loin d'applaudir aux coups envenimés d'une langue meurtriere, on rapporte tout ce qu'on y dit, au bonheur de l'humanité.

Un ſoir que, ſuivant la coutume de sa maiſon, nous nous entretenions avec cette cordialité, cette douceur, qui caractériſe si bien les bons cœurs & les vrais amis, la converſation tomba inſenſiblement ſur les qualités que doit avoir un bon citoyen : on cita Monſieur le Marquis de Mirabeau, comme un de ceux qui ſeroient à jamais chers aux cœurs ſenſibles & bienfaits : on loua l'intention de l'élégant auteur de l'*Ami des Femmes*, & l'on applaudit ſur-tout au zele du premier, qui dans l'*Ami des Hommes*, montrant les intérêts généraux de l'Etat, apprend à chacun de ceux qui le compoſent, le moyen de trouver le ſien en y concourant.

Quelqu'un dit là-deſſus, que l'on ne ſau-

roit assez approuver les efforts qu'ils avoient fait pour l'utilité publique, mais que parmi les points importans qu'ils avoient traités, il sembloit aux vrais patriotes, qu'on pourroit en ajouter un des plus essentiels, qui serviroit en quelque maniere de base à l'édifice qu'ils vouloient bâtir : qu'un de ces auteurs supposoit les hommes tels qu'ils devroient être pour son projet, c'est-à-dire, déjà formés; que l'autre ne parloit que des femmes. On devroit tenter, ajouta-t-il, de former des citoyens, capables d'exécuter les plans du premier, & de sentir tout le prix des fruits que nous devons attendre des leçons du second. Il faudroit pour cela un plan général d'éducation, pour élever les jeunes gens dans ce double dessein, & que quelqu'un enfin se déclara efficacement leur ami.

Il n'y eut personne dans la compagnie, qui n'adopta ce sentiment comme le sien propre, à la réserve d'un jeune homme, qui me parut d'abord être un de ceux qu'on appelle du bon ton. Il étoit venu rendre une visite à la maîtresse du logis sa parente, & me sembloit être là comme hors de sphere. Léger & inconsidéré, il ne prêtoit qu'une attention souvent interrompue à tout ce qu'on

diſoit : s'il y mêloit quelques mots, on y voyoit plutôt l'eſprit que la raiſon, & rarement étoit-ce pour approuver. Il ſe miroit pendant ce temps-là dans une glace, danſoit & fredonnoit.

Cependant, quand il entendit qu'on parloit d'un nouveau plan d'éducation pour les jeunes gens, cela parut le fixer. Il prit un fauteuil près de moi, & s'étant tourné de mon côté, il me ſemble, Monſieur, dit-il, en m'adreſſant la parole, que puiſqu'on veut les rendre différens de ce que nous ſommes, on ne trouve pas notre maniere d'être & de penſer auſſi-bien qu'on pourroit la deſirer ; cependant, s'il y a des hommes gauches, idiots, ſtupides, imbécilles, des eſprits faux & mauſſades, c'eſt qu'on n'a pas ſu les modeler ſur les gens du bon ton & du bel air ; on n'a pas beſoin certainement d'un livre de plus, de fade morale, nous ſommes les livres vivans. N'eſt-il pas vrai, ajouta-t-il, qu'on n'eut jamais tant d'eſprit en France ; qu'on n'y connût jamais ſi bien les ſentimens, & ſur-tout les manieres aiſées & naturelles? Ne penſez-vous pas comme moi : qu'en dites-vous ?

Je crois que vous avez beaucoup d'eſprit,

& que vous penſez très-bien : . . . . , (*) mais les objets ſe préſentent peut-être à moi ſous un autre point de vue ; car, je ſuis perſuadé qu'en général, les jeunes gens ne ſont pas ce qu'il devroient être, & qu'on peut les rendre ſuſceptibles de bien des avantages qu'ils ne poſſedent pas.

Pour moi, me répondit-il, je ne vois pas quels avantages de plus on pourroit nous procurer, puiſque nous nous trouvons bien. Nous ſavons uſer des richeſſes & de l'eſprit, nous ſavons plaire & jouir : que faut-il de plus ?

La ſatiété, ... , vient bientôt jetter du dégoût ſur la jouiſſance ; les plaiſirs trop ſentis émouſſent le ſentiment, vos plaiſirs ne ſont donc pas le bonheur ; quand ils le ſeroient, ce ne pourroit ętte pour le total de la nation, dont votre claſſe ne fait qu'une petite partie ; il faut donc que l'Ami des jeunes gens cherche une eſpece de bonheur qui puiſſe être commune à tous. Les biens ni le brillant de l'eſprit ne le conſtituent point, mais la vertu ſait le donner : on doit donc

(*) Pour éviter la répétition fréquente de ces mots, *lui dis-je*, qui ſe rencontreroit dans cet Ouvrage, & l'ennuyeuſe monotonie qu'elle produiroit, on a mis par-tout quatre points . . . . à leur place.

leur faire ſentir, qu'ils ne le trouveront que dans l'accompliſſement de leurs devoirs : que leur intérêt particulier conſiſte à concourir à l'utilité générale ; & que bien loin qu'ils doivent ſe regarder comme centre de tout ce qui les environne, qu'ils doivent rapporter tout à eux ; ils ſont à leur patrie, à leurs parens, à leurs concitoyens, avant que d'être à eux. C'eſt moins, en effet, un devoir de la ſociété, qu'une loi ſacrée écrite au fonds de nos cœurs de la main même de la Nature ; mere tendre, elle veut que tous ſes enfans s'aiment, s'entr'aident réciproquement, & qu'ils trouvent leur bonheur dans leur union.

C'eſt bien dit, me répondit encore mon jeune homme, mais pourquoi répéter ce que tant de Livres ont déjà dit ſi inutilement ? Voulez-vous inſtruire des gens qui, bien loin de profiter de vos conſeils, ne vous ſauront peut-être aucun gré du motif qui vous porte à les donner ?

Si ma capacité alloit auſſi loin que mon zele, ..., ce ſeroit moi qui me ſerois gloire de paroître avec éclat cet ami des jeunes gens. Je ſuis ſûr que bien loin d'éprouver cette ingratitude, je trouverois ma récompenſe dans plus d'un cœur ; & que je me croi-

rois bien payé, si j'avois jamais le bonheur d'en former un seul sur le modele dont j'ai l'idée ! Je sais que bien des auteurs ont laissé dans leurs ouvrages d'excellentes instructions pour les jeunes gens, mais une partie est peu connue du public ; une autre renferme des maximes très-dangereuses ; enfin, chez les autres, ce n'est qu'un plan d'études ; ce qu'ils demandent ne regarde gueres que l'esprit. Je pourrois donc, avec quelqu'espérance de me rendre utile, présenter mes propres réflexions, & réunir sous un même point de vue, tout ce qu'on peut desirer à un jeune homme, & ce que je voudrois lui procurer.

De la maniere & du ton dont vous parlez, me dit alors la Comtesse, nous pouvons juger que vous l'avez fait, ce plan que vous semblez souhaiter & que vous attendez d'un autre ; nous espérons de votre amitié, que vous ne voudrez pas nous en faire un mystere plus long-temps.

Il est vrai, ... , Madame, que ce qui fait la matiere de la contestation présente, a souvent été celle de mes réflexions. Mais que ne pourroit-on pas ajouter à ce que je vous en dirai ! Je voudrois bien que tout François fût aussi convaincu de son importance, que je le

fuis : je ne vous cacherois point là-deſſus mon ſentiment ; & je me ferois gloire de le mettre au jour, ſi j'étois auſſi ſûr de lui donner un tour agréable, que je pourrois en démontrer la ſolidité.

L'éducation de la Jeuneſſe devroit d'autant plus exciter les ſoins du gouvernement, qu'elle eſt, j'oſe le dire, le plus grand intérêt de l'Etat. C'eſt en le rempliſſant de véritables citoyens, qu'on peut le porter à ce point de perfection ; au-delà duquel il n'y a plus rien à deſirer : le rendre riche au-dedans, formidable au dehors, la terreur & l'admiration de ſes voiſins. C'eſt par là que les ſciences, l'agriculture & le commerce, par une gradation ſenſible, mais naturelle, y parviendront à ce point d'élévation & de ſtabilité, dont l'Ami des Hommes nous fait ſentir l'intérêt, & ſouhaiter la réuſſite. Enfin, les principes d'une véritable éducation m'ont toujours paru la ſource de tous les biens pour ma patrie, & c'eſt ce qu'on y a malheureuſement trop négligé juſqu'ici.

Nous ne ſommes pas nés ſeulement pour nous : voilà une vérité fondamentale, que tout bon citoyen ne doit jamais perdre de vue. Nous ſommes comme une piece d'ar-

chitecture qui, mise dans la place qui lui convient, doit faire un tout avec le reste du bâtiment. C'est donc à nous une nécessité d'avoir la forme requise pour occuper cette place.

Nous venons au monde chargés de l'obligation de plusieurs devoirs : envers nos supérieurs, envers nos égaux, envers nous-mêmes. L'Être infini qui nous a donné l'existence, le Roi qui nous gouverne, les Parens de qui nous tenons le jour : voilà nos supérieurs. Nos amis, nos concitoyens, tous les hommes qui sont nos freres : voilà nos égaux.

Pour bien nous acquitter de ce que nous devons, il faut connoître nos devoirs, il faut être en état d'y satisfaire. Soumission, reconnoissance, amour pour nos supérieurs. Sensibilité, bienfaisance pour nos semblables, estime pour nous-mêmes : c'est là le tribut journalier dont nous sommes redevables, & que nous ne pouvons refuser sans vouloir troubler l'harmonie générale, & sans donner atteinte à notre bonheur.

Voulez-vous rendre vos enfans en état de figurer dignement dans le monde, les voir sujets fideles, fils obéissans, amis sinceres, désintéressés : voulez-vous qu'ils soient bons peres, époux

conſtans & heureux : formez leur cœur ; éclairez leur eſprit, fortifiez leur corps. Une exacte probité, un ſavoir louable, un corps ſain, robuſte & dégagé : voilà ce qu'il leur faut, & ce que vous pouvez ordinairement leur procurer.

De la rectitude du cœur, vous verrez couler les qualités les plus eſtimables. L'amour du bien, la modération des deſirs, la candeur, la reconnoiſſance, la douceur, la conſtance, le courage ; de l'eſprit, la prudence, la ſagacité dans les affaires, la prévoyance, la politeſſe, la vigilance : de l'un & de l'autre, toutes les vertus civiles & morales. Enfin, la force & la bonne diſpoſition du corps, leur donneront les moyens de tout exécuter, comme leur eſprit leur donnera lieu de tout entreprendre.

C'eſt aſſez pour ce ſoir, me dit alors la Comteſſe, il eſt déjà tard. Mais comme ce que vous venez de nous dire, prépare à quelque choſe de plus intéreſſant, & que je ſuis très-curieuſe de ſavoir la ſuite de ce Plan, dont nous ne voyons que l'ébauche, je vous donne rendez-vous demain matin, avant l'aurore, deſſus la terraſſe ; & afin qu'il n'y ait rien de ſuſpect, je vous y joindrai avec Mon-

ſieur le Chevalier, qui, je crois, ne refuſera pas de m'y tenir compagnie. Je ſerai bien-aiſe *qu'il* puiſſe s'aſſurer, ſi vous penſez bien, en penſant différemment que lui. Le Chevalier lui fit une grande inclination en ſigne de conſentement, & chacun ſe retira.

PREMIERE JOURNÉE.

Conſidérations ſur nos Devoirs.

JE me fis un plaiſir d'être ponctuel à ce qu'exigeoit de moi Madame la Comteſſe. Je me levai très-matin; & m'étant rendu à l'endroit aſſigné, je m'y trouvai le premier, mais je n'y demeurai pas long-temps ſans voir venir une partie de ma compagnie de la veille. La Comteſſe fut exacte, & elle eut ſur-tout le ſoin de mener ſon jeune parent.

Je ne ſais, dit-elle en m'abordant, ſi Monſieur le Chevalier ne me ſaura pas mauvais gré de l'avoir fait lever dans un temps, où il ſe coucheroit peut-être à peine dans tout autre lieu, & d'avoir interverti de même l'ordre de ſon ſommeil. Mais pour moi je ſuis ravie que vous m'ayez engagée à venir ici

reſpirer le frais auſſi à bonne heure. Il me ſemble que le crépuſcule qui dure encore, a prêté de nouveaux agrémens à tous les objets qui nous frappent la vue; & mon cœur en reſſent une impreſſion de plaiſir, que je ne ſaurois définir.

Nous étions dans le mois de Juin, il avoit fait la veille un chaud extrême : la nuit en avoit quelque choſe de plus délicieux. Le temps étoit calme : le Ciel ſans aucun nuage : les étoiles, qui commençoient à diſparoître, brilloient d'un feu plus doux. Le chant des oiſeaux, les ſons touchans du roſſignol, le murmure de la riviere qui bordoit la terraſſe, une foible agitation des feuilles, produite par ce petit vent frais qui annonce le lever de l'aurore, la douce fraicheur du matin, faiſoient de ce moment un moment enchanté; & le cœur de la Comteſſe n'étoit pas le ſeul, ſur qui tous ces charmes innocens fiſſent une impreſſion agréable.

Avouez, Monſieur, continua la Comteſſe, en s'adreſſant à moi, que cet inſtant paſſé dans le ſommeil nous eut dérobé une ſenſation bien flatteuſe, & que cette nuit vaut bien le plus beau jour.

Oui, Madame, ... , il n'eſt perſonne qui

ne dût en être frappé d'admiration, & qui réfléchiſſant ſur la beauté de la nature, qui *parle tous* les jours ſi ſenſiblement à nos yeux, ne dût être pénétré d'amour, de reſpect & de reconnoiſſance, pour l'Auteur de tant de merveilles & de tant de biens, dont nous jouiſſons quelquefois ſans faire attention à la main libérale qui nous les a donnés, ſouvent avec ingratitude.

Je vous parlois hier des devoirs indiſpenſables auxquels tout homme eſt ſujet en naiſſant. Comment, en jettant les yeux ſur tout ce qui l'environne, peut-il refuſer celui d'amour à ce Créateur, qui, après lui avoir donné l'être, le ſoutient encore à tous les inſtans: de reconnoiſſance, pour tant de biens dont il l'a entouré, & qu'il ne ceſſe de lui prodiguer: d'obéiſſance enfin & de ſoumiſſion au pouvoir ſouverain & à la volonté de ce Maître ſi grand & ſi abſolu? N'eſt-ce pas pour nous le premier devoir & le plus ſaint? Ne ſont-ce pas les premiers ſentimens qu'on doit graver dans nos cœurs, & les premieres connoiſſances qui doivent briller à notre eſprit?

Je ne voudrois pas être taxé d'ingratitude, me dit le Chevalier; c'eſt un vice ſi bas, qu'il

doit ſe faire déteſter de tout homme qui a un cœur & qui penſe; mais ſi c'eſt au haſard que nous ſoyons redevables de tout ce qui frappe nos ſens; ſi c'eſt la rencontre fortuite des atomes, qui ait occaſioné, comme cela pourroit bien être, la naiſſance de tous les corps, la lumiere, les élémens: &c. ne ſommes-nous pas diſpenſés d'une reconnoiſſance qui ne porte ſur rien, & qu'il ſeroit abſurde d'accorder à un événement arrivé ſans deſſein comme ſans motif?

Eh! quoi, Monſieur, ... , puis-je bien me perſuader, qu'un être raiſonnable, doué de la faculté de penſer, qui étend, qui combine ſes idées, puiſſe croire au fonds de ſon cœur, que tout ce qu'il voit, ſoit l'effet de la rencontre fortuite de tous ces atomes; qu'il faut de néceſſité ſuppoſer, dans ce ſyſtême abſurde, n'avoir reçu l'être d'aucun pouvoir étranger, & ne ſe mouvoir que par eux-mêmes? Mais, comment ont-ils acquis ce mouvement que rien ne leur a communiqué? & s'ils le tiennent d'eux-mêmes, ne faut-il pas que ce ſoit autant d'êtres penſans? qu'ils aient eu une volonté déterminée à ſe mouvoir, puiſque tout nous apprend que l'état naturel des corps eſt le repos? ce ſont donc

autant de Dieux indépendans les uns des autres ?

Arrêtez, me dit-il, je ſuis bien éloigné de croire que chaque atome puiſſe avoir, comme l'ont prétendu quelques Philoſophes, la faculté de la penſée. Dans ce cas, au lieu de reconnoître un Dieu, je devrois en admettre autant qu'il y auroit de ces portions indiviſibles de matiere ; & il paroît incompréhenſible, que ne ſe devant rien les uns les autres, il en euſſe jamais pu réſulter l'harmonie & l'union qu'on voit dans tous les corps. Mais il ſe peut que la matiere ait exiſté, & qu'elle ait eu le mouvement de toute éternité : que ce mouvement ayant enfin rapproché certaines parties de la matiere, qui ſe convenoient entr'elles, il s'en ſoit formé des corps, tels que nous les voyons à préſent ; & c'eſt ſans doute à ces différentes modifications qu'on eſt redevable de leur être, & des qualités diverſes qui leur ſont inhérentes.

C'eſt-à-dire, ... alors, que pour vous décharger du poids de cette reconnoiſſance, vous aimez mieux attribuer la formation de l'Univers à un être aveugle, qui ne peut avoir eu ni volonté ni regle ; enfin, à un véritable être de raiſon, qu'à cet être intelligent,

dont la puiſſance ſouveraine égale l'immenſité de ſes autres perfections.

Pour moi, dit la Comteſſe, je ne ſaurois paſſer à Monſieur le Chevalier un ſyſtême, qui fait croire dans celui qui l'admet, auſſi peu de bonne foi que de lumiere, & ſuppoſe ordinairement un cœur corrompu, un eſprit gâté. Il a de l'eſprit, je le crois bon cœur, comment peut-il penſer de même? Je ne me pique pas d'être Philoſophe, mais il me paroît que ce ſyſtême eſt non ſeulement indéfiniſſable, mais encore d'une très-dangereuſe conſéquence pour les mœurs.

Pourrois-je jamais me perſuader, repris-je auſſi-tôt, quand je croirois l'éternelle exiſtence de la matiere, que de la confuſion de ſes mouvemens il ait pu naître ces accords, cette harmonie, qui lient toutes les parties de l'Univers: ces loix ſi invariables, ſi conſtantes? que du ſein du cahos & de l'aveuglement il ait pu ſortir cet ordre ſi admirable, cette lumiere, ces couleurs qui embelliſſent tout, ces mouvemens des aſtres, aſſujettis à une regle ſi exacte & ſi certaine, qu'on peut en prédire à coup ſûr les révolutions & les périodes dans des milliers de ſiecles à venir?

Seroit-ce l'effet du haſard, d'un événe-

ment momentané, que ces élémens, que toutes ces plantes, que tous ces corps organisés, répandus ſur la ſurface de notre globe? Que penſeriez-vous d'un homme, qui trouvant en ſon chemin une horloge dont il n'auroit jamais vu de modele, pourroit croire qu'elle feroit une production fortuite de la rencontre de certains atomes, plutôt que de lui attribuer un auteur.

J'avoue ingénument, dit le Chevalier, que toutes les conſéquences de ce ſyſtême ne ſauroient pas trop ſe comprendre; mais combien de choſes que vous ne comprenez pas, dont vous croyez néanmoins la réalité? Comprenez-vous mieux ce Dieu qui n'eſt pas matiere; & concevez-vous comment du ſein du néant il a pu tirer tous les êtres.

Je crois que j'exiſte & que je penſe, ..., je ne tiens point cette faculté de moi-même, & je comprends que la matiere ne m'a pas communiqué cette faculté, qu'elle-même n'a pas. Il faut donc dans ce cas, que je reconnoiſſe un autre auteur qui ne peut être matiere, puiſqu'il faut qu'il ſoit plus parfait que moi & que la matiere; & cet auteur, c'eſt Dieu, dont je reconnois la réalité, ſans en connoître l'eſſence, ſans en pénétrer la profondeur.

Attendez, me dit le Chevalier, je ne ſaurois pas convenir, que quoique vous penſiez, vous ne tenez pas la faculté de la penſée de cette matiere qui ne penſe pas; vous ne jouiſſez de cette faculté, que parce que vous avez reçu une modification différente & plus parfaite.

Comment! Monſieur, repris-je encore, mon eſprit aura des notions du paſſé & de l'avenir, des attributs de cette puiſſance que je ne crois pas matiere, des vertus, du bien & du mal moral, idées qui ne me viennent pas par les ſens, & il ne ſera qu'une modification de la matiere? Examinez bien ce que c'eſt que penſer, verrez-vous que l'ame puiſſe avoir les attributs de la ſubſtance étendue: qu'elle ait de la largeur, de la profondeur? elle eſt donc d'une autre ſubſtance que la corporelle? elle n'a donc rien de commun avec elle? elle ne ſauroit donc ſouffrir de ſon retranchement ni de ſa mutation: elle n'a point de parties, elle ne ſauroit être diviſée ni périr.

Il faut donc convenir qu'il eſt un auteur de ce que nous ſommes, plus parfait que nous, puiſque nous en dépendons, & que nous lui devons notre exiſtence; mais ce n'eſt point

la matiere, puiſqu'il eſt démontré que notre eſprit eſt d'une ſubſtance abſolument différente & plus parfaite. C'eſt donc Dieu qui nous a formés. Il eſt donc vrai qu'il eſt. En nous, hors de nous, tout nous annonce ce Dieu créateur; & je ne ſaurois croire que jamais perſonne puiſſe ſe perſuader à ſoi-même qu'il n'en eſt pas.

Vous avez voulu plutôt nous expoſer les façons de parler de quelques jeunes gens d'à préſent, que nous faire connoître ce que vous penſez vous-même. Il peut y en avoir pluſieurs, qui cherchant dans leurs paſſions une indépendance totale, affectent d'éloigner de leur eſprit, autant qu'ils peuvent, l'idée d'un Maître qui voit tout. Ils voudroient ſe convaincre qu'il n'eſt point, pour calmer les inquiétudes qu'ils éprouvent dans l'inobſervance de leurs devoirs, dont tout leur parle, dont tout les avertit.

Affreuſe illuſion! Ce ſont des aveugles volontaires, qui ferment les yeux à la clarté pour ne pas la voir; mais ces ténebres, qu'ils recherchent avec tant de ſoin, & dans leſquelles ils ſe plaiſent, ne ſauroient paſſer juſqu'à leurs cœurs. S'ils y rentrent, ils y trouvent encore cette vérité, qu'ils fuient,

& qui s'y montre malgré tous leurs efforts. Elle luit, elle éclaire leur ingratitude.

S'ils tentent de persuader ce qu'ils ne croient pas, à d'autres qui voudroient le penser de même par de semblables motifs, c'est qu'ils croient, en se donnant des compagnons, autoriser leur projet coupable, diminuer le poids dont ils se trouvent chargés, & se donner une espece de supériorité par leurs folles opinions. L'incrédulité est donc devenue à la mode. Elle est du bel air; & comme ces Messieurs affectent l'esprit, il n'est pas étonnant que leurs imitateurs pensent se donner un relief en affichant cette incrédulité, dont ils voudroient étourdir leur imagination pour tranquilliser leur cœur.

Oui, je sens avec vous qu'il doit y avoir un Être suprême, répondit le Chevalier: le nier, c'est démentir son sentiment intérieur. Mais cet Être si grand, dont toutes les perfections doivent répondre à la toute-puissance, est trop élevé sans doute au dessus de nous, pour vouloir, de si basses & de si foibles créatures, un tribut d'hommages & de gratitude. Il ne nous a point créés par aucun besoin qu'il eut de nous. Lui seul, il se suffit à lui-même, sans vouloir s'embarrasser de ce

que nous faisons, & sans prendre intérêt à ce qui se passe ici-bas.

Sont-ce ici, Monsieur,. . . . , les expressions de votre cœur, qui regarde l'ingratitude comme le vice le plus abject ? Quand Dieu pourroit avoir cette indifférence incompréhensible, quand il pourroit être dans cette perpétuelle oisiveté, dans laquelle Epicure s'imaginoit que sa Divinité étoit sans cesse plongée, lui en devez-vous moins les biens dont vous jouissez ? S'il n'a eu d'autre motif pour nous en combler, que sa seule bonté, & si nous sommes si petits devant lui, l'obligation que vous lui devez n'est-elle pas d'autant plus considérable, qu'il y a plus de distance de vous à lui ?

Mais il y a de l'inconséquence à penser qu'il puisse être indifférent à notre égard, quand sa bonté se montre si manifestement dans tous les dons qu'il nous a faits, & qu'il ne cesse de nous prodiguer chaque jour.

Vous convenez qu'il doit réunir toutes les perfections : il est donc infiniment aimable, vous lui devez donc votre amour. Mais s'il est encore souverainement bon & puissant, il est lui-même la souveraine Justice, & nous devons en attendre, suivant nos actions, une

punition & une récompenſe ſans meſure. C'eſt la crainte de lui déplaire, qui doit être le fondement d'une véritable ſageſſe, & la baſe d'un bonheur que rien ne ſauroit alterrer. Voilà un principe que tous les grands hommes de tous les temps ont adopté, & ſur lequel ils ont crû devoir régler toute leur conduite : & juſques dans les ténebres du paganiſme, les Socrates, les Antonins, les Marc Aureles, n'ont pas douté, que pour être heureux, il ne fallût la paix du cœur ; qu'on ne l'obtenoit que par l'exacte obſervation de ſes devoirs, & que le premier de tous étoit ce que nous devions à la Divinité.

Je vois bien, me dit le Chevalier, que vous ayant une fois accordé qu'il y a un Dieu, vous voulez me faire convenir que puiſque tout en eſt dépendant, il lui faut un culte, il nous faut une religion ; mais dans l'intention où vous êtes de faire trouver aux jeunes gens leur bonheur, dans la pratique d'une vertu éclairée, je doute beaucoup que votre ſentiment puiſſe faire fortune auprès d'eux. En effet, la religion condamne nos plaiſirs, & ne préſente que d'auſteres devoirs ; comment être heureux avec elle?

Je ne sais que trop, ... , que la plupart des hommes d'aujourd'hui n'adorent que le plaisir, & sur-tout les plaisirs des sens les plus vifs & les plus sensibles ; que leur ame, accoutumée à leurs mouvemens tumultueux & rapides, ne trouve plus que du dégoût dans ceux qui sont plus tempérés ; que par là les plaisirs tranquilles & innocens qu'offre la nature, sont perdus pour eux, & qu'ils s'imaginent que bien loin d'en trouver dans la pratique de la religion, elle demande une austere sagesse qui les écarte loin de nous.

Voilà leur maniere de penser ; ils croient qu'ils doivent être Chartreux ou Anachoretes, dès qu'on leur parle de religion ; & ils n'imaginent rien que de triste & de rebutant dans sa pratique. Cependant, ce préjugé malheureux ne leur laisse pas voir combien il est doux de s'acquitter de ce devoir indispensable : que la religion ne peut donner que de la grandeur & de l'élévation à l'ame : qu'elle nous fait mieux supporter les revers & les coups du sort, les peines & les infirmités attachées à l'humanité, & que non seulement elle s'allie très-bien aux qualités d'un homme aimable, mais qu'elle donne une gaieté, une douceur, une sérénité qu'on

chercheroit en vain dans le tumulte des faux plaisirs, & qu'on ne peut trouver que dans un cœur solidement vertueux, & son sectateur fidele.

Eh! quoi, Monsieur, me dit le Chevalier, seroit-il possible qu'en s'acquittant de ce devoir que vous nous peignez si indispensable, nous trouvassions ces véritables plaisirs que nous nous empressons si vainement de rencontrer dans tous les objets qui nous environnent; & que pouvant devenir par là, justes, équitables, chéris & révérés, nous fussions encore réellement heureux?

Rien de plus vrai, ..., tous ceux qui l'ont éprouvé & qui l'éprouvent, vous diront qu'on ne sauroit exprimer la douce satisfaction qu'on sent intérieurement; & qu'à un cœur juste, qui met son bonheur dans la vertu, la nature offre mille beautés, mille agrémens, qui ne sont sensibles que pour lui.

Vous le concevrez facilement, si vous faites attention qu'un homme qui rend à Dieu ce qu'il lui doit, pense toujours avoir pour témoin, ce juste Rémunérateur de tout ce que l'on fait pour lui plaire; qu'il est persuadé de trouver en lui, non seulement un Juge équitable, mais encore le pere le plus tendre

tendre : qui le voit, qui l'éclaire, qui veille ſur toutes ſes démarches, & qui le ſoutient dans tous les dangers. Dans le temps que tout crie contre l'ingratitude d'un homme qui s'écarte de ce devoir, tout au contraire, ſemble applaudir à celui qui s'en acquitte fidélement. Delà cette joie ſi douce & ſi ſenſible, cette paix & ce repos du cœur ſi délicieux, lorſqu'on peut penſer intérieurement qu'on a fait & qu'on eſt dans la volonté de faire ce qu'il a commandé.

Mais, me dit le Chevalier, ces commandemens ne me paroiſſent pas auſſi faciles à remplir que vous me les faites, il me ſemble que l'on doit trouver plus de peine à s'en acquitter, que vous prétendez nous le faire ſentir.

Je ſuis ſûr, ... , que ſi vous y réfléchiſſiez attentivement, vous n'y trouveriez pas ces difficultés qui vous ont d'abord frappé. N'eſt-il pas vrai, ajoutai-je, que vous ne ſauriez jamais vous empêcher d'aimer un pere aimable, qui vous chériſſant tendrement, ne ceſſant de vous combler de bienfaits, de vous prouver cette tendreſſe par mille préſens, en vous en promettant encore d'ineſtimables, ne demanderoit d'autre marque de reconnoiſſance de votre part, que d'être aimé de

vous, & que vos freres eussent droit à votre sensibilité & à votre amour ?

Ne trouveriez-vous pas ce pere digne de tous les sentimens de votre cœur, & n'admireriez-vous pas, qu'il n'exigea d'autres témoignages de votre tendresse, que ceux mêmes dont votre bon naturel vous auroit fait acquitter sans doute, indépendamment de ce qu'il vous auroit commandé.

Oui, dit le Chevalier, j'en conviens, on ne sauroit s'empêcher d'aimer un pere aussi aimable.

Mais, que penseriez-vous de son fils ,....., si au lieu de satisfaire à ce que son pere auroit droit d'attendre de lui, il montroit non seulement une indifférence criminelle, mais encore la plus noire ingratitude, en se faisant un plaisir de ce qui pourroit le désobliger, ou en voulant s'approprier l'héritage de ses freres ?

Je vois bien où vous en voulez venir, me répondit-il ; il faut pourtant que j'avoue que c'est là le caractere le plus odieux, & qu'un homme pareil devroit être sans cesse tourmenté en lui-même, en se reconnoissant si peu juste & si méprisable.

Faites maintenant l'application,...., & concevez par vos propres sentimens, si étant élé-

vez dans une religion ſi pure, ſi raiſonnable, nous ne devons pas plutôt trouver notre bonheur, en ſuivant ſa morale ſublime & pourtant naturelle, que dans la recherche de ces plaiſirs momentanés, après leſquels nous courons avec tant d'empreſſement, & qui ne ſauroient jamais remplir le vuide de notre cœur.

Que tout homme ſenſé, penſe donc, s'il veut être heureux, que ce n'eſt point par l'ivreſſe des ſens qu'il pourra le devenir, mais par l'obſervation de ſes devoirs. Qu'en ſe faiſant lui-même le centre de tous ſes deſirs, qu'en ne prenant pour guide que ſes paſſions, il n'arrivera jamais au terme où il aſpire.

Soyez-bien perſuadé, mon cher Monſieur, que ſi les hommes ne trouvent pas ce bonheur qu'ils ſouhaitent, après lequel ils ſoupirent du premier moment où ils ouvrent les paupieres, c'eſt qu'ils ne prennent pas la route qui y conduit, qu'ils n'ont pas une idée juſte de ce qu'il eſt, & qu'ils cherchent au loin ce qu'ils peuvent trouver en eux-mêmes. Convainquez-vous bien que vous ne ſerez jamais heureux que par la vertu, & que le fondement de toute vertu, eſt de rendre ce qu'on doit à l'Être ſouverain.

Que ne puis-je en vous parlant me faire entendre de tous ceux qui peuvent douter d'une vérité si essentielle ! Ecoutez votre ami, leur dirois-je, qui voudroit au prix de son sang, votre bien & le commun bonheur de ses concitoyens ; souvenez-vous pour vous-mêmes, de ce dont vous voulez qu'on instruise vos enfans. Quelques frivoles que vous puissiez être, il n'en est pas parmi vous, qui ne pense par leur éducation les mettre dans le chemin du bonheur & de la vertu, & les en rendre capables. Vous sentez alors clairement de quelle nécessité, pour l'exécution de ce juste dessein, est la pratique de ce devoir, dont vous savez si bien vous dispenser vous même. Vous voulez qu'ils s'en acquittent, vous ne vous en acquittez pas ; ils n'en feront pas plus que vous. Parlez d'exemple, & vous serez écouté.

C'est en vain, disoit un grand Orateur de ce siecle, » que vous donnez à vos enfans » des leçons de vertu & de probité, & que » vous vous faites honneur de leur débiter » les maximes les plus séveres & les plus » héroïques de la sagesse, si la conduite do- » mestique soutient mal le faste & la vanité » de ces instructions.

» Vous leur propoſez les vertus & la piété
» de leurs ancêtres, & vous affoibliſſez, en
» les démentant vous-même par des mœurs
» oppoſées, l'impreſſion qu'auroit pu faire
» ſur eux le ſouvenir de ces anciens modeles.
» Ainſi, loin de leur inſpirer des ſentimens
» de vertu, vous les accoutumez de bonne
» heure à penſer que la vertu n'eſt qu'un
» nom; que les maximes qu'on leur débite
» ne ſont qu'une façon de parler, que l'uſage
» a toujours contredit; & qu'enfin, ceux qui
» en ont paru dans tous les temps les plus
» zélés défenſeurs, ont toujours été au fonds
» ſemblables au reſte des hommes.

Si vous voulez que votre fils ſoit heureux un jour, qu'il puiſſe trouver ſon bonheur dans l'utilité générale, & qu'il ſoit homme de bien, ayez ſoin de graver de bonne heure dans ſon ame les ſentimens d'amour, de reconnoiſſance, de reſpect, qu'il doit à Dieu; mais pour le faire plus efficacement, rendez à Dieu ce que vous lui devez, pratiquez exactement tous vos devoirs, & ſoyez homme de bien vous-même.

Je remarquai, que ce diſcours rendoit notre jeune homme plus ſérieux, plus attentif, & qu'il réfléchiſſoit ſur ſon objet, dont il n'avoit

peut-être jamais bien examiné l'importance. Cela me causa un ſenſible plaiſir, & je crus d'autant mieux devoir eſpérer qu'il adopteroit mon ſentiment, que je crus remarquer qu'il avoit le cœur bon. Ce qui me paroiſſoit de blâmable en lui, venoit plutôt de la contagion de la mauvaiſe compagnie qu'il avoit fréquentée, de ce malheureux eſprit du bel air (qu'il avoit pris, ainſi que beaucoup de ſes ſemblables le font encore, pour le vrai mérite d'un homme) que d'une inclination naturelle au vice; comme j'ai eu lieu depuis de n'en pas douter. Je m'applaudis en ſecret de cette découverte; & dans le deſſein que je conçus ſur l'heure d'en profiter pour l'avantage du jeune homme, comme le ſoleil n'étoit pas bien haut, & que nous étions à l'ombre, je continuai de parler ainſi.

Je ne doute pas, Monſieur, ..., que le bon naturel que vous avez, ſans doute, ne vous faſſe trouver bien juſte & bien raiſonnable, ce que je viens de vous dire que nous devons à Dieu; & que vous ne jugiez que les plus puiſſans du monde, ainſi que ces bergers que nous voyons conduire leurs troupeaux, ne ſauroient s'en diſpenſer ſans ingratitude & ſans abrutiſſement. Qui peche

par là dans quelqu'état qu'il ſoit; quelques qualités qu'il poſſede d'ailleurs, ne ſera jamais un honnête homme, ne connoîtra jamais la véritable probité; car, s'il n'aime pas cet Être ſi parfait, comment aimera-t-il ſes ſemblables, dont la religion & le ſoin éclairé de notre bonheur, fait notre ſecond devoir? Comment obéira-t-il à un autre homme? comment reconnoîtra-t-il un Souverain? & quel intérêt prendra-t-il à ſa patrie, s'il ſait ſe diſpenſer du plus eſſentiel de tous?

Oui, je conçois ce que vous voulez me faire entendre, me dit mon jeune homme. S'il eſt un Dieu, c'eſt néceſſairement un Être parfait; nous tenons tout de lui, nous dépendons de ſa ſuprême puiſſance. Il eſt de notre devoir, comme de notre bonheur, de nous acquitter ſans ceſſe du tribut d'hommages & de reconnoiſſance que nous lui devons; & tout homme, ſans exception, doit une ſoumiſſion parfaite à la loi qu'il nous a donnée. D'où il eſt facile de comprendre, que nous devons aimer notre Roi, notre patrie. Mais, comme nous ne ſommes pas tous nés, & ne nous trouvons pas toujours dans une ſituation propre à les ſervir, il me ſemble qu'il en eſt beaucoup parmi nous, qui ont peu de devoirs à cet égard.

La patrie, ... , peut être considérée sous deux points de vue également intéressans. D'un côté, l'on peut regarder le Roi, qui est son chef, comme l'image de cette divinité toute puissante, de qui nous tenons tout, qui nous soutient, qui nous protege, qui nous défend. De l'autre, c'est l'autorité, c'est le gouvernement paternel plus étendus. De quelque côté qu'on l'examine, de quelque maniere qu'il soit considéré, on verra toujours que tous ceux qui font partie de l'Etat, ont plusieurs devoirs à remplir à son égard; quoique dans le nombre, il y en ait beaucoup qui en ont davantage, suivant leurs biens, leur esprit, leurs talens; suivant la place qu'ils occupent, ou celle qu'ils seroient en état d'occuper.

L'Etat est une grande famille, dont tous les sujets sont les enfans. Son intérêt est le leur; ils doivent le chercher, y concourir d'une ardeur unanime. Si quelqu'un s'y refuse, soit par négligence, soit par mauvaise volonté, il ne fait pas seulement le mal des autres, il fait encore le sien en même temps. Que l'Etat soit florissant, ou qu'il dépérisse, ses membres se ressentent de sa décadence ou de sa prospérité. Il n'est pas jusqu'à la gloire de notre

pays qui ne rejailliſſe ſur tous ſes habitans ; leur intérêt, leur gloire, leur repos, demandent donc qu'ils s'y attachent, qu'ils cherchent à en augmenter le luſtre, à en étendre le pouvoir. Mais, ce motif, tout grand qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul qui faſſe impreſſion ſur une ame noble. Sa patrie l'a élevé, l'a nourri, l'a protégé ; ſes loix l'ont défendu, il a vécu ſous leur tutelle ; n'eſt-il pas juſte, qu'un ſentiment de générosité & de reconnoiſſance, le porte à ſon tour à la ſervir, & lui faſſe entreprendre pour elle, tout ce qu'il ſe croira capable de tenter ?

C'eſt auſſi ce que l'on voit dans les cœurs qui ont encore quelque nobleſſe, qui reſpirent le ſentiment. Les grands hommes ne ſe déroboient point à cet important devoir : ils ſe ſeroient crus déshonorés, ſi leur ame eut jamais pu ſe faire une telle penſée. En effet, tous les hommes ſont freres, nous devons tous les aimer. Mais ceux qui compoſent un même Etat, ſont nos freres germains ; nous devons les aimer davantage. Les autres ſont d'un autre lit ; ceux-ci ont le même pere avec nous. Plus nous cherchons notre bonheur, plus nous ſommes avides de gloire ; plus nous devons chérir nos freres, plus la patrie &

notre Roi ont de droit ſur nos cœurs. Et ſi tant d'intérêts réunis, réſultent de l'harmonie générale, de quoi n'eſt pas coupable tout citoyen qui ne craint point de la troubler, en ſe refuſant à ce qu'elle demande de lui. Je ne balance point à le dire, duſſé-je paſſer pour un homme d'un autre temps, c'eſt une indifférence, une lâcheté, qui devroient déshonorer quiconque en fut jamais taché. Et combien en eſt-il, qui ſeroient dans le cas de le craindre, ſi leur cœur étoit encore ſenſible à quelque ſtimulant généreux? Combien en eſt-il, qui par négligence, par mauvaiſe volonté, n'ayant pas les qualités requiſes, ne ſont point à la place où ils auroient pû briller, ou s'y comportent d'une maniere indigne? véritables frêlons, qui ne ſont dans la ruche, que pour ſucer le miel des abeilles, à la formation duquel ils ont dédaigné de travailler.

Tous les ſujets, ſans doute, dit alors la Comteſſe, doivent à leur Souverain, l'amour, l'obéiſſance, le reſpect : à la patrie, le zele, le travail, & les ſervices. Mais n'en eſt-il pas qui puiſſent être diſpenſés d'une partie de ces devoirs?

Il y en a qui ſe diſpenſent de la totalité, ... , mais je ſais qu'il devroit y en avoir

très-peu qui dussent être dispensés de quelques-uns, ou même, & pour mieux dire, il ne devroit y en avoir aucun; & c'est à quoi je rémédirois, dans l'éducation que je crois nécessaire à la Jeunesse, si mes instructions étoient aussi efficaces, que les motifs en sont intéressans.

Il n'est point de François dans ce siecle frivole, de ceux, sur-tout, qui se piquent d'avoir de l'esprit & des talens, qui ne dût rougir de ne point les employer au bien général; & qui, au lieu de critiquer le gouvernement, ou de dire de bons mots sur ce que l'on a fait, ne dût apporter tous ces soins, mettre tout son génie à lui être utile, & à faire mieux s'il le pouvoit. Mais, comme si les qualités essentielles à un homme, consistoient dans un vain éclat, dans un dispendieux étalage; la plupart se contentent de briller à nos regards : semblables à certains arbustes, dont tout le mérite est de plaire aux yeux par les fleurs dont ils se couvrent en certains temps, & qui laissent à d'autres, celui de produire des fruits, dont on vante par tout l'excellence.

Que ne puis-je faire connoître à mes compatriotes tous leurs avantages; il n'est rien

de bon, rien d'estimable, rien, j'ose dire, d'admirable, à quoi ils ne pussent parvenir, s'ils le vouloient, si avec moins de légéreté ils pouvoient être moins jeunes, & si, dans le desir d'obtenir la considération de leurs concitoyens, ils mettoient en œuvre les vrais moyens qui peuvent la faire naître & la perpétuer. Il ne faut qu'examiner ce que ceux qui se sont portés aux grandes actions ont fait tant de fois, pour connoître ce qu'ils seroient capables d'exécuter & de faire. Il n'est point de nation qui puisse se vanter de surpasser la France en grands hommes, & d'en avoir produit un plus grand nombre de toute espece. Il n'en est point, si les esprits n'y étoient pas emportés par ce torrent de la frivolité, s'ils étoient tournés vers le bien général, qui fût en état de l'égaler dans ceux qu'elle pourroit produire encore. Voyez ces vaisseaux, dont le zele patriotique de plusieurs concitoyens, vient d'augmenter la marine françoise. L'Europe surprise, ne les regarde qu'avec admiration, & nous apprend par là, quels doivent être les sentimens d'un cœur magnanime, sensiblement touché de la gloire de sa patrie, & qui ne respire que sa grandeur.

Des traits aussi héroïques, dignes des plus

beaux jours des Romains, ſi prônés, ſi eſtimés, ſi dignes de parvenir aux races futures, devroient bien convaincre nos François légers, que ce n'eſt pas par la route qu'ils prennent ordinairement, qu'ils obtiendront l'eſtime publique. Qu'une ſeule action généreuſe faite pour ſon pays, eſt plus capable de la leur concilier, que toutes les brillantes qualités, dont ils ſont ſi fiers d'être les poſſeſſeurs, & dont eux & leurs pareils, ſont les ſeuls qui puiſſent apprécier le mérite. Ne verront-ils jamais que trop avides de ces agrémens qui tournent à leur ſatisfaction particuliere, ils deviennent l'objet du mépris des gens ſenſés, en ne paroiſſant faire aucun cas des qualités ſolides, qui tendent au bien général; & qu'ils ſont d'autant plus blamables, qu'ayant toutes les diſpoſitions naturelles pour y concourir avec ſuccès, leur ignorance & leur incapacité, ſont le fruit de la prévention la plus mal fondée & la plus volontaire?

Et qu'exigeriez-vous de nos petits maîtres, me dit alors la Comteſſe, de pareilles gens ont-ils aſſés de reſſort dans l'ame pour être encore ſenſibles à l'idée d'un acte généreux, d'une action de vertu? laiſſez leur faire le mé-

ou, tenter d'être dans le centre, tandis qu'ils ne doivent être qu'à la circonférence ?

Quel découragement n'apportent pas dans des cœurs droits, ne respirans que l'amour de la vertu, ces vains amusemens, ces faux plaisirs, ces vils intérêts préférés au bon, au beau, à l'honnête ? les préjugés de ces petites gens, follement entêtés d'eux-mêmes, qui n'estiment que leurs grandeurs, leurs dignités, leurs richesses, leurs palais, leurs plaisirs, leur bonheur ; qui se persuadent que rien au monde hors d'eux, n'est digne d'une serieuse attention ; & croient de bonne foi que rien n'y mérite d'attachement qu'autant que cela devient relatif à leur personne.

Est-il encore beaucoup d'ames assez fortes, pour que leur zele ne se ralentisse pas en appercevant dans ces Messieurs, qui se mêlent de donner le ton à la jeunesse, un mépris décidé pour tout ce qui est solide, pour tout ce qui est sérieux ? en les voyant regarder comme un être disgracié de la nature, quiconque n'a pas le ton élégant, vous tenir quitte de tout sentiment, de tout mérite & de tout honneur ; si vous possédez cette éminente qualité, & si vous leur accordez la fleur de l'esprit & la sublimité de cette élégance ? si quelqu'un

pouvoit être excusé de se refuser au bien de la patrie, ne seroit-ce pas de ne vouloir pas travailler pour de pareils citoyens ?

Non, Madame, quelque plausible que soit cette excuse, elle ne sauroit dispenser un bon citoyen de ce devoir ; il ne doit pas seulement ses biens & ses talens à sa patrie, mais sa vie même, si elle est nécessaire à sa conservation ; & plus il a de compagnons dans le goût de ceux dont vous me parlez, plus, s'il est possible, il doit s'efforcer de réparer le mal, dont leur erreur peut être la cause. Quand tout le monde manqueroit à ses devoirs, cela ne devroit pas donner occasion au sage de déserter la sagesse.

Si tout vrai citoyen doit servir son pays, c'est sans doute dans le temps où il en a le plus de besoin. Et peut-il bien s'y refuser, si son cœur a quelque justice, lorsqu'il le voit abandonné par l'indifférence criminelle & par l'insuffisance de ces Sibarites nouveaux ? N'a-t-il pas sa part de l'héritage à conserver, à bonnifier, à embellir, quoiqu'ils négligent leur tâche ? Sans doute. Il le sait, il ne se le déguise pas : & quand les autres dédaignent de mettre la main au travail, il n'a garde de suivre un si dangereux exem-

ple. Auſſi, outre la ſatisfaction intérieure qu'on a toujours à faire ce qu'on doit, combien ne lui eſt-il pas honorable d'avoir une ame, tandis qu'ils n'en ont point, de ſe montrer ſi ſupérieur à ces ſentimens mépriſables qui les affectent; & de mettre de la magnanimité, où ils ſe font voir ſi futiles & ſi bas.

Voilà, comme enfans communs de cette grande famille, les uns guidés par leurs devoirs & par la raiſon, trouvent leur gloire & leur bonheur particulier à concourir au bien de leur patrie; tandis que d'autres en deviennent la honte, par le peu d'intérêt qu'ils y prennent & par leurs ſentimens.

C'eſt un intérêt mal combiné, dit la Comteſſe, l'attente d'une frêle conſidération qui les égare. C'eſt leur exemple qui entraîne tant de jeunes gens loin de leurs véritables intérêts & de leur ſolide bonheur. Cet exemple malheureux, qui de la cour a gagné la ville, de la ville les provinces, s'étend de même inſenſiblement; & ſecondé de cette légéreté, que nos voiſins nous reprochent ſans ceſſe, ſemble les rendre inſenſibles & comme étrangers au bien général. Ainſi, chacun rapportant tout à ſoi, ne voit plus qu'obéir au Souverain, emploie ſes talens, ſon temps,

ſon eſprit. Pour ſa patrie, c'eſt n'obéir qu'à lui même, c'eſt ne travailler que pour lui même.

Ce ſont de telles mœurs, conſidérées par quelques Philoſophes de nos jours, ..., qui leur ont fait penſer & dire, que le François n'avoit plus de patrie: erreur injurieuſe à ſon chef; & d'autant plus ſenſible à la nation, que cela lui doit faire connoître, qu'il peut y avoir pluſieurs de ſes enfans qui ſe regardent comme dégagés de ce qu'ils lui doivent, & qui peuvent s'abuſer, juſqu'au point de ſe croire libres de leurs obligations. Elle ne peut douter qu'elle n'en ait nourri un grand nombre de cette eſpece. Mais ſi de telles gens ne renoncent pas à leur patrie, comme on peut renoncer à la ſucceſſion de ſon pere; s'ils n'abandonnent pas le pays qui leur donna le jour, ils ſe croiroient vainement libres de ces devoirs. Tout les y rappelle malgré eux-mêmes. Ils ne doivent donc pas ignorer, que quand ils ſeroient aſſez ingrats pour ſe refuſer au joug de la reconnoiſſance & de la raiſon; le pacte qui les attache, qui les lie à leur pays, eſt obligatoire pour eux, du moment qu'ils ſont venus à la lumiere; & que cette ingratitude le prive toujours d'un hom-

me, ſouvent d'un homme eſſentiel, & quelquefois d'un homme unique.

Ce que vous dites l'un & l'autre, de nos jeunes gens, répondit le Chevalier, m'a aſſez l'air d'une ſatyre: penſez-vous, au bout du compte, qu'ils ſoient ſi blamables de s'occuper de leurs intérêts, de leurs plaiſirs; & qu'ils aient grand tort de mettre tous leurs ſoins à plaire, dans une ſociété dont ils ſont les délices, dont ils augmentent les agrémens, plutôt que de ne ſe diriger que par cet eſprit de l'utilité publique? Ne vaut-il pas mieux jouir de l'admiration, de la conſidération de ceux que nous voyons chaque jour, que de s'attirer à coup ſûr leur raillerie & leurs mépris, en voulant travailler pour des gens que nous ne connoiſſons pas, qui vraiſemblablement ne nous ſauroient pas gré de notre zele; & pour ce bien public, qu'ils regardent comme un beau nom, dont ils penſent que perſonne aujourd'hui n'eſt la dupe, que les gens ſimples & les petits eſprits.

Non, Monſieur, ..., je ne fais point une ſatyre, ce n'eſt point du tout là mon intention. J'aime les jeunes gens, & je ſuis bien aſſez mortifié d'être obligé d'en penſer

ce que j'en penſe. Je ne ſuis pas non plus un pédant ridicule, qui leur fit un crime de rechercher le plaiſir, la bonne grace, les agrémens. Mais je vois avec regret qu'ils ne s'occupent pas d'autre choſe, & qu'ils prennent même l'apparence pour la réalité. A la bonne heure, qu'ils ſongent à plaire, & que dans ce deſſein ils augmentent la douceur de la ſociété; que leurs plaiſirs ſervent à les délaſſer des affaires ſérieuſes. Mais ces graces badines, ces agrémens extérieurs, doivent-ils faire le fonds de ce mérite que l'on doit rechercher dans un homme? ne l'excluent-ils pas dès qu'on ne ſait plus s'occuper que d'eux? Je crois qu'il n'eſt pas convenable à un être, qui ſe dit guidé par la raiſon, d'être de feu pour des chimeres, & de glace pour la vérité. Que penſer de celui qui pouvant être heureux, jouir de l'eſtime publique en pratiquant ſes devoirs, abandonne néanmoins ces avantages pour courir après un fantaſtique bonheur & de futiles plaiſirs? Ne doit-on pas conclure qu'il agit comme s'il étoit ſon ennemi, & celui de la ſociété particuliere, qu'il préfere au bien général?

Si ce que la plupart penſent de la patrie étoit le ſentiment commun, elle ſeroit bien

près d'éprouver quelque changement extraordinaire. On doit s'attendre dans tout état à quelque révolution, lorſque chacun y eſt indifférent ſur le bien public, & que l'on entend froidement dire, *que m'importe.* Mais à Dieu ne plaiſe, que je penſe de même de celui dont nous ſommes citoyens : mal à propos voudroit-on s'appuyer de l'exemple des jeunes gens, dont vous nous cité la conduite. S'il eſt triſte de n'en pas douter, il eſt heureux de n'en avoir pas à craindre de grandes conſéquences : c'eſt à la vérité la partie la plus brillante de la nation, mais c'eſt auſſi la plus viciée, de même que la moins nombreuſe ; & comme le gros du peuple, le corps de l'Etat a toujours penſé & penſe encore plus ſainement, un tel contre-poids rendra toujours nuls les effets de cette indifférence.

Cependant, on ne peut que déplorer la conduite de ces mauvais citoyens, & l'on pourroit s'écrier ſur cet abus ſi condamnable, comme je l'entendis faire il y a quelque temps ſur un pareil ſujet, un homme ſolidement vertueux & de beaucoup d'eſprit.

O charme d'un cœur bienfait, diſoit-il, d'un cœur grand & vertueux, d'un cœur pénétré de gratitude ! amour de la patrie ! inſtrument

des plus grandes actions qui aient jamais étonné l'univers ! vous à qui nous croyons devoir tous les grands hommes qui ont été ; vous n'êtes donc qu'une chimere ? ces actions frappantes & héroïques, ces traits sublimes & généreux, qui nous touchoient jusques aux larmes, qui nous enflammoient, qui nous transportoient hors de nous, étoient une erreur du sentiment ? Pourquoi, Codrus, avez-vous donné votre sang ? Curius, pourquoi vous précipiter dans un abyme ? Pourquoi, trop inflexible Régulus, vous dévouâtes-vous à une affreuse mort ? Malheureux ! qui avez été la victime d'une illusion grossiere, vous ne saviez pas de votre temps, que la Patrie n'étoit qu'un vain nom ? Que ne naissiez-vous de nos jours ? vous auriez appris de nos élégans, de nos gens à bonnes fortunes, à vaincre un préjugé si pitoyable, & l'art nouveau de vous rendre considérables à moins de frais.

Mais vous pensez donc, Monsieur le Chevalier, dit alors la Comtesse, que ces Messieurs si nécessaires à la société, ces grands conquérans du sexe, qui se vantent de faire tourner la tête aux femmes comme d'un exploit de valeur, sont bien dignes de la con-

ſidération de leurs contemporains qu'ils déshonorent, & de l'eſtime de leur ſexe, auquel il ne tiennent plus gueres que par l'habit? vous êtes à leur égard dans une erreur, dont je vous prie de vous défaire : apprenez de moi, que s'ils ſont enviés, jalouſés, copiés de leurs pareils, ils ſont mépriſés de leurs compatriotes, l'objet de la riſée de nos voiſins, & regardés comme la production la plus futile de la France.

Que ne pouvez-vous entendre, ..., ce que pourroit vous dire un Anglois ſur leur compte. Peut-être trop peu ſuſceptible d'agrémens, mépriſant peut-être trop les qualités extérieures, mais à coup ſûr penſant avec ſolidité, eſtimant le vrai mérite qui plaît à toutes les Nations, & à l'un & à l'autre ſexe. » Oh! ſi c'étoit, diroit-il, par un extérieur de fatuité, par de faux airs, des habits ſinguliers, un faſte préſomptueux & » biſarre, qu'on acquît de la conſidération; » ſi c'étoit un jargon affecté, un ton de perſi- » flage, un petit caquet de douces fadaiſes, » de jolis riens; ſi c'étoit enfin des étourde- » ries perpetuelles, qui menacent au mérite » réel, à l'eſtime, à la réputation : j'avoue » que vous auriez droit de vous croire des

» perſonnages;

» perſonnages. Mais, comme c'eſt au con-
» traire les talens ſolides, les actions grandes
» & héroïques, les actes de générosité, de
» valeur & de bonté, qui forcent les autres
» à nous eſtimer; qu'on n'y parvient enfin,
» que lorſqu'on eſt cru la raiſon inverſe de ce
» que vous êtes : je vous conſeille, de vous
» en tenir à l'eſtime de ceux qui vous trou-
» vent d'aſſez beaux modeles pour vous imi-
» ter, & de ne plus prétendre à celle des
» autres; ou, ſi vous aimez mieux, dépouil-
» lez-vous de l'idée d'un homme de mérite,
» d'un grand homme, d'un bon citoyen,
» comme vous avez ſu vous défaire de tant
» d'autres préjugés, peu convenables à des
» êtres tels que vous, formés pour vivre
» indépendans de tout joug & de toute diſ-
» cipline.

Ne vous trompez donc point ſur leur inconſéquence incompréhenſible; bien loin d'être conſidérés, ces gens qui ne conſiderent perſonne, qui n'ont d'attachement pour leur pays, qu'autant qu'il fournit & qu'il eſt l'occaſion de leurs plaiſirs; un bon eſprit ne les prendra jamais, que pour le dangereux levain qui fait fermenter les vices dans ſa patrie. Il leur attribuera la tiédeur des bons ci-

toyens, & verra facilement que ce ſont eux qui nous rendent ridicules aux autres nations. Je ſais que ces Meſſieurs, ceux ſur-tout, qui ſe donnent pour des modeles, n'écouteroient pas volontiers mes réflexions, & qu'ils y feroient moins attentifs qu'à celles de *l'anti-Pamela* ou de *Thérese philoſophe* : mais, comme je ne pourrois me flatter d'être écouté que de ceux qui veulent bien entendre raiſon, & qu'eux ne prétendent plus au titre de raiſonnable, il faut que je les laiſſe dans une opinion qu'on tenteroit vainement de leur ôter ; je les y laiſſe donc, & je les plains.

Pour vous, mon cher Monſieur, pour tous ceux qui ont encore quelque ſenſibilité, qui, perſuadés qu'un bon cœur doit avoir de la reconnoiſſance, ſe laiſſent encore attendrir à l'intérêt du pays où ils ont vu le jour; voici ce que j'ai à vous dire. Vainement prétendez-vous être heureux, ſi la vertu ne vous paroît pas aimable, ſi vous êtes étranger & froid à votre patrie. En vain voulez-vous occuper les autres de vous, ſi vous n'avez jamais ſu vous occuper d'eux. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon cœur étroit, le ſentiment délicieux d'être utile aux autres & à ſa patrie ; celui qui, tout occupé de lui, n'ai-

me plus que lui, couroit ſans aucun fruit, après les vrais plaiſirs qui le fuient & qui lui échappent. Il ne connût jamais la bonté. *Triſte* victime de cet amour qu'il eut toujours pour lui ſeul, il ſemble par ſa conduite s'être ſéparé du reſte des hommes, il eſt comme ſans vie, comme s'il n'exiſtoit plus.

Je m'arrêtai là, le Soleil déjà haut, devenu plus ardent, commençoit à faire ſentir une chaleur importune. Je remis la ſuite de ce que j'avois à dire à une autre fois, où je pourrois le faire avec plus de commodité; mais la Comteſſe me fit promettre que je ne remettrois pas plus loin qu'à la ſoirée du même jour. On penſera bien que je conſentis volontiers à ce qu'exigeoit de moi, une Dame & une compagnie auſſi aimable, dont l'empreſſement & la demande, me faiſoient autant d'honneur que de plaiſir. Puis, diſons le tout, car un cœur ſenſible ne doit pas rougir de le paroître, l'intérêt du Chevalier étoit un aiguillon bien ſuffiſant, non ſeulement pour me faire dire, mais encore pour me faire entreprendre bien autre choſe.

Madame la Comteſſe n'eut rien de plus preſſé d'abord après ſoupé, que de me faire ouvenir de ma parole. Joignons au plaiſir

de vous entendre, celui de prendre le frais dans le parc, me dit-elle, il fait un clair de lune enchanté, ne voulez-vous pas en profiter? la promenade en fera d'autant plus salutaire, qu'elle réunira l'utile & l'agréable. Je veux tout ce que vous voudrez, ..., j'aurois bien tort de ne pas concourir aux plaisirs de la compagnie, puisque j'y trouve si particuliérement le mien. Le Chevalier donna la main à la Comtesse : nous descendîmes aussi-tôt.

Quoique nous nous fussions attendus à trouver la soirée fort belle, je puis dire que l'espérance que nous en avions, demeura bien au dessous de l'expérience que chacun en fit. Le parfum des fleurs que le soleil avoit attiré pendant le jour, retombé avec le sérein, embaumoit l'air des plus suaves odeurs; la lumiere tremblante de la lune, colorant tous les objets d'une teinte plus douce, occasionoit une variété de nuances dans le feuillage du parc, qui faisoit un effet charmant. En certains endroits, arrêtée par les branches, par les feuilles, le reflet lumineux qui en sortoit, augmentoit la pâle obscurité d'alentour, tandis qu'ailleurs en projettant l'ombre des arbres & se faisant jour au travers, elle embel-

lissoit de mille accidens de clarté, le gazon qui tapissoit le fonds des allées. Enfin, la tranquillité de l'air, & le silence profond qui paroissoit régner dans toute la nature, sembloient nous faire mieux sentir tous ces charmes touchans, & concourir au plaisir que nous avions de nous entretenir.

Après que nous eûmes fait quelques tours, la Comtesse m'adressant la parole, me dit en badinant : souvenez vous, Monsieur, je vous prie, de ce que vous avez bien voulu nous promettre, & continuez à nous dire, s'il vous plaît, ce que vous pensez, il me tarde déjà beaucoup de voir la fin de nos devoirs, & je suis curieuse de quelqu'autre chose.

Madame, ... , après ce que nous devons à Dieu & à la Patrie, vient ce que nous devons à nos Parens. Devoir sacré d'obéissance, d'amour, de respect & de services, dont quoiqu'aient dit plusieurs Auteurs modernes, rien ne sauroit nous dispenser. Cette obligation si étroite est si naturelle, qu'en nous y refusant, nous ne faisons pas seulement injure à ceux de qui nous tenons le jour, mais j'ose dire que le poids de cette faute, tombe plus particuliérement sur nous mêmes ; car, outre la honte que produit toujours une telle ingra-

titude, nous ſemblons nous ôter, par cette conduite, le pouvoir que nous avons ſur nos inférieurs & ſur nos deſcendans, & renoncer à tout ce que nous pouvons exiger de leurs cœurs & de leur affection. Portion de la ſubſtance de ceux à qui nous devons la vie, quel droit n'ont pas un pere & une mere ſur nous, ſur des enfans qui leur doivent tout ce qu'ils ſont ? Celui qui peut encore penſer, qui a encore quelque ſenſibilité, & n'eſt pas dépravé juſqu'au fonds de l'ame, peut-il s'empêcher de voir, que tout homme, capable d'éluder une ſi ſainte loi, eſt un criminel qu'aucune idée de juſtice n'eſt capable d'émouvoir ?

L'amour qu'on a pour ſes proches, n'eſt que le principe de celui qu'on doit à ſa patrie ; car, qui n'aime pas ſa famille, qui n'a aucun bon ſentiment pour ſes parens, ne ſauroit en avoir pour qui que ce ſoit. C'eſt le bon fils, comme le bon pere, qui font la baſe de l'honnête homme & le véritable citoyen. En effet, ſi l'on regarde avec indignation & avec mépris, celui dont l'ame perverſe ſeulement attentive à ſoi & à ſes intérêts, les préfere à tout ; viole, pour les ſatisfaire, les loix de la ſociété & l'opinion des

hommes ; quels ſentimens pourra-t-on avoir pour le malheureux, dont la malice refléchie, le porte à tranſgreſſer celles que la nature bienfaiſante ſe plaît à graver dans le fonds de tous les cœurs ; & qui étouffe le ſentiment intérieur qui lui parle ſans ceſſe en faveur de ſes parens ?

S'il eſt des enfans aſſez dénaturés, pour s'élever contre l'Auteur de leurs jours, qui ne deſire que leur bonheur, qui les voit avec cette complaiſance digne du chef-d'œuvre de la nature, qui veut, qui cherche leur bien-être avec tant de ſoin, & qui les éleve en ſe flattant de l'eſpoir de revivre en eux ; ſi dans quelque occaſion que ſe ſoit, ils manquent à celle qui les a portés dans ſon ſein, qui les a nourris de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que d'eux : ne devroit-on pas s'empreſſer de punir ces miſérables, indignes de faire nombre avec les êtres qui doivent vivre en ſociété.

J'avoue, dit le Chevalier, qu'on ne ſauroit ſe figurer ſans horreur, des enfans aſſez ingrats pour oſer ſe porter à des extrêmités contre ceux de qui ils tiennent la vie. Cette atrocité, cette barbarie révolte contre eux

d'une telle maniere, qu'on ne sauroit jamais les croire capables du moindre sentiment d'humanité, & qu'un chacun les hait par la seule opinion qu'on a de leur caractere. Quelle estime, quelle confiance en effet, peut-on avoir pour de telles gens ? mais n'est-ce pas aussi communément la faute des parens, si leurs fils ont assez de scélératesse & si peu de sentiment que de s'oublier jusques-là ?

Oui, pour l'ordinaire, ... , car si l'on examine avec un peu d'attention, ceux qui se portent à ces horribles extrêmités, on verra que la plupart ne sont venus si loin, que par la faute de ceux qui devoient les conduire; cette dépravation étant toujours une suite de la négligence que ceux-ci ont portée dans l'éducation de leurs éleves & de leur peu de soin à les corriger.

Pour moi, me répondit-il, j'ai toujours cru que l'extrême dureté des peres, leur ambition, leur avarice, leur tyrannie étoit un poison funeste à leur famille ; que leurs enfans devenoient pour l'ordinaire de fort mauvais sujets, se comportant sans méthode, sans regle, étant sans mœurs, & capables par conséquent de se porter à la licence la plus intollérable.

Je ne faurois difconvenir, ... , que ces paffions des peres, ne faffent fur leurs enfans des impreffions bien vives & bien dangereufes ; mais ce ne font communément pas elles qui leur donnent l'audace & la hardieffe de fe foulever contre une autorité dont ils ont trop fouvent éprouvé la rigueur ; & de vouloir opprimer ceux dont ils ont appris à redouter la puiffance. C'eft ordinairement la fauffe prévoyance des peres, leur négligence, leur complaifance molle & trop facile, leur indolence caufée par l'amour des plaifirs, plutôt qu'une dure infenfibilité, qui ont fait tout le mal. On s'étonne qu'il y ait tant de fils ingrats, & moi en voyant la maniere dont on s'y eft pris pour les élever, je fuis bien plus furpris qu'il n'y en ait pas encore davantage.

Vous me direz peut-être, que quelques coupables que puiffent être les peres, leurs fautes ni leur conduite ne peuvent pas être une excufe pour les enfans, qui ne doivent jamais perdre de vue, les obligations effentielles auxquelles ils font affujettis à leur égard, de quelque maniere que les peres fe comportent. J'en conviens, & ils ne le feront pas tant qu'ils auront un refte de rai-

son & de sentiment, mais s'ils viennent à les oublier, à les perdre tout-à-fait, dites-moi à qui les peres pourront en attribuer la faute?

Heureusement, me dit le Chevalier, les monstres qui osent porter la main sur leur pere, qui attentent à la vie de ceux dont ils ont reçu la leur, sont des exemples aussi rares qu'ils sont horribles.

Sans doute, ... , & il ne faut pas calomnier le genre humain, ces affreux attentats ne se voient gueres; mais croyez-vous que des enfans se soient bien acquittés de leurs devoirs, quand ils n'ont pas maltraité leurs parens, & qu'ils soient bien exempts de reproches, pour n'avoir pas levé sur eux leurs mains parricides? Si d'ailleurs, ils s'embarassent peu de suivre leur volonté, & de leur rendre les respects & les soins officieux qu'ils leur doivent?

Le commandement, que la nature & la religion nous font de les aimer, ne prohibe pas seulement tout ce qui est contraire au lien du sang qui nous unit, il est sur-tout impératif; il ordonne, il veut que l'on soit soumis, empressé, complaisant, que notre amour, notre reconnoissance nous donnent

une attention singuliere à leur procurer autant qu'il dépend de nous, ce qui peut leur être utile & leur faire plaisir; & à quelque dégré d'élévation que nous soyons parvenus, il exige pour eux notre soumission & notre tendresse.

Or, je vous demande si nos jeunes gens du bel air, se conforment bien exactement à cette loi, le premier commandement de la nature, & le fondement de la vraie police dans tout état? osez leur parler d'une chose aussi essentielle, & vous verrez s'ils se rendront bien attentifs à vos discours. Ils ont appris autrefois tout cela dans le Décalogue, mais depuis qu'ils se sont mis à l'oublier, ils ont meublé leur tête de tant de belles choses, qu'on doit peu s'étonner qu'ils ne s'occupent plus de ce qu'il leur prescrivoit.

Effectivement, dit le Chevalier, ce sont des vérités si rebattues, qu'il leur paroît assez inutile d'en parler.

Ajoutez, lui dit la Comtesse, que ces Messieurs sont trop brillants, ont trop d'esprit, pour ne pas s'éloigner des sentimens vulgaires. Pourroient-ils s'asservir, eux qui ne reconnoissent aucun joug, aux maximes par lef-

quelles le peuple se conduit? Celui-ci écoute encore la voix de la nature & du bons sens, leur conviendroit-il de suivre la même route? c'en est assez pour leur faire mépriser tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Comment pourroient-ils avoir quelque chose de commun avec lui, eux qui veulent être singuliers en toutes choses? Si le peuple pensoit demain comme eux, ils adopteroient bientôt les opinions qui le conduisent aujourd'hui. A quelque prix que ce soit, ils ne veulent pas être peuple; aussi ne le sont-ils pas; on ne peut s'y méprendre.

La plupart ne regardent leur pere que comme un honnête intendant, chargé de l'administration de leur bien, à qui ils doivent quelques égards, par cela seul qu'ils tirent de lui de quoi fournir à leurs dépenses, ou parce qu'il leur laisse l'espérance, de faire honneur à ce qu'ils ont pris ailleurs pour cela. Vous pouvez bien croire qu'il y en a sans doute, qui s'ennuient de la longueur de l'administration, & à qui il déplaît souvent, qu'un homme de mérite comme eux, soit assujetti aux caprices d'un pareil intendant.

Tous ne sont pas dans ce goût-là, ... ; mais il est vrai cependant, que quelque petit

qu'en soit le nombre, il y en a sans doute encore trop qui secouent ce préjugé ; car c'est ainsi qu'ils nomment ces sentimens ineffaçables, que la nature a donné à tous les mortels. Ces sentimens les gênent : ils cherchent à s'en défaire tout autant qu'il dépend d'eux.

N'outrez pas la chose, me dit le Chevalier, il en est moins qu'on ne pense.

Mais en voyez vous beaucoup, ..., qui se guident encore par les avis de leurs parens? pouvez-vous ignorer que nos jeunes gens à la mode, ne regardassent comme un homme d'un autre siecle, ignorant l'usage & les belles manieres de celui-ci, celui d'entr'eux qui seroit assez stupide pour y déférer & n'oser se conduire tout seul?

Une froide politesse n'est-elle pas aujourd'hui le seul lien qui unit les familles? Entrez dans certaines maisons, & si vous ne savez pas que l'un est le fils, l'autre est le pere, le comprendrez-vous en les voyant? on auroit peine je pense à le conjecturer, au ton & à la maniere dont ils se parlent, à la façon dont ils vivent ensemble. On diroit qu'ils ont fait vœu de s'éloigner de la nature en tout ; qu'ils craignent réciproquement d'éprouver ces sentimens délicieux, communs à tous les

peuples & à tous les hommes, à qui la corruption de l'exemple & de ſemblables mœurs n'ont pas encore donné une telle inſenſibilité.

On ſe plaît ailleurs à prononcer & à entendre les doux noms de fils & de pere, on aime à ſe trouver enſemble; pour eux ils dédaignent ces tendres noms, comme ils dédaignent les obligations étroites qui les ont toujours accompagnés; ils rougiroient de les prononcer & de ſe montrer ſenſibles; & c'eſt ſans doute autant pour cette raiſon, que pour en perdre le ſouvenir, qu'ils en ont entre-eux proſcrit l'uſage par une convention tacite.

Ne penſez pas néanmoins, Monſieur, me répondit le jeune homme, qu'on ne chériſſe pas ſes parens, parce que l'on s'eſt délivré de l'obſervation de tant de formalités, de cérémonies inutiles, on vit enſemble avec plus de liberté, ſans que la tendreſſe en ſouffre aucune diminution; & ſi l'on a banni la contrainte & tous ces ſignes peu conſéquens, qui ne faiſoient qu'en impoſer aux ſimples, on n'a pas moins conſervé, quoique ſans oſtentation, tous les ſentimens ſacrés qui lient enſemble un pere & ſes enfans.

Je ſuis bien éloigné d'adopter votre idée, ...

cette liberté, qui regne entre les parens, n'eſt point cette familiarité douce, fruit précieux de la plus tendre union, de la confiance & de l'amitié. Les liens du ſang ne ſont plus renforcés par l'habitude. Si l'on ne ſe gêne pas, c'eſt qu'on ne ſe voit preſque plus, c'eſt qu'on ne ſe parle preſque plus, ou preſque jamais qu'en tiers; & qu'accoutumé dans le monde à une indépendance que rien ne limite, on évite également dans la famille, tout ce qui pourroit rappeller qu'on eſt aſſujetti à quelque devoir. Delà, le nom de Monſieur, que le pere donne au fils, & que le fils rend exactement au pere; on eſt étranger autant que l'on peut l'un à l'autre: voilà ce que vous appellez liberté. Ils ſe reconnoiſſent à peine, comment pourroient-ils s'aimer? Ce n'étoit pas ainſi que penſoit ce bon Roi Henri IV. qui ne vouloit pas, dit Péréfixe, que ſes enfans l'appellaſſent Monſieur, ce qui ſemble rendre les enfans étrangers à leurs peres, mais papa, nom de tendreſſe & d'amour. Le bon homme que ce Roi Henri IV! il n'avoit point tant d'eſprit que bien des peres.

Il n'eſt point néceſſaire d'employer l'ironie, pour faire ſentir le ridicule de ces peres qui

semblent rougir de l'être, me dit la Comtesse ; tant soit peu de bon sens que l'on ait, on ne peut s'empêcher de le voir, & d'en être choqué. Pour moi, je crois que l'on doit encore plus les plaindre. Que produit cette façon de vivre, cette indifférence réciproque ? qu'arrive-t-il de l'oubli de ces attentions, de l'oubli du nom de pere & de fils ? c'est qu'en les effaçant de la mémoire, on en perd insensiblement de vue les obligations ; les parens deviennent négligens, tiedes ; les fils indociles peu respectueux ; de la froideur, du peu de soin des uns, naît l'indépendance des autres, & le temps la fortifie ; il n'est plus ensuite de frein qui puisse retenir ni conduire les enfans, ni de moyens qui les soumettent au joug de l'obéissance & du devoir.

On ne formoit pas de même autrefois la jeunesse, ..., les peres ne montroient pas cette indifférence, cette négligence, ni les enfans cette indocilité. L'Histoire, en nous apprenant de quelle maniere elle étoit élevée, nous fait presque mépriser celle d'à présent. Chez les Perses, chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, on leur apprenoit sur-tout une obéissance sans bornes pour les parens : & si quelqu'un pouvoit

croire, que cette éducation ne fit pas des hommes, & les rendit lâches & serviles, qu'il lise.

Quelles actions éclatantes & héroïques ne produisit-elle pas ? Cyrus, maître de l'Asie, vainqueur de Crésus, ayant conquis son Royaume, l'Empire de Babylone, couvert de gloire, tout-puissant, enfin, le plus grand homme de son siecle, dans un âge & dans un temps, où ses grandes actions sembloient lui donner le droit de disposer de lui, refusa d'épouser l'héritiere de l'Empire des Medes, jusqu'à ce qu'il en eut reçu le consentement de ses parens : quelle déférence ! Cimon, fils de Miltiade, pour pouvoir rendre les derniers devoirs au corps de son pere, mort en prison, engage son Bien, celui de ses amis, se rend prisonnier lui-même : quel homme que ce Cimon ! quelle reconnoissance ! Enfin, chez ces austeres Romains, qui avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans, Coriolan, indigné contre sa patrie, qui l'avoit traité injustement, prêt à en prendre une vengeance éclatante, sur le point de se rendre maître de Rome, oublie son ressentiment, & se laisse fléchir par les larmes de sa mere : quelle tendresse !

Qu'on compare les temps & qu'on examine, si notre jeunesse, assez spirituelle pour ne reconnoître aucun supérieur, montre dans ses actions valeureuses, qu'elle agit & pense aussi-bien qu'on faisoit alors.

Si je voulois faire ici un traité de morale, je vous ferois voir facilement, que tous les vices, tous les défauts de la jeunesse, ne peuvent gueres s'attribuer qu'à l'oubli du devoir dont je vous parle. Il me seroit encore plus aisé de vous faire connoître, qu'il naît de la faute des parens, & d'un manquement de l'éducation. La jeunesse est-elle dépravée, ridicule, extravagante, mal saine, les parens l'ont corrompue par leurs mauvais exemples, ou perdue par leur peu de soin : que ne pourroit-on pas dire à ces peres coupables? Vous serez pere un jour, gardez-vous bien de leur ressembler & de les imiter.

Vous prétendez que vos enfans vous aiment, vous respectent, vous obéissent : le secret est simple, rendez-vous respectable, aimez-les, faites-les obéir. Soumettez-les de bonne heure, mais sans tyrannie. Chérissez-les, mais ne les flattez pas. Vous devez les aimer, il n'est rien de plus naturel, rien de plus juste. Le cœur d'un pere est l'ouvrage de la nature

le plus parfait. Ecoutez votre tendresse, mais réglez-la par la raison. N'ayez pas cette molle foiblesse, cette indigne complaisance, trop ordinaire chez les peres, plus dangéreuse mille fois pour leurs enfans, que la plus inflexible rigidité.

C'est à vous de qui il dépend en quelque sorte, de faire un cœur à votre fils, un esprit, un caractere, tel que vous pouvez le desirer. Veillez sur son enfance, montrez-lui son bonheur dans la pratique de ses devoirs, & rendez-les lui si aimables par votre exemple, par votre conduite, que bien loin de trouver de la peine à les pratiquer, il n'imagine pas de plus doux plaisirs, que ceux qu'il éprouvera, en les remplissant avec exactitude. Gravez sur-tout dans son ame innocente, le tableau d'un pere plein d'amour, & d'une tendre bienveillance pour tous ses enfans.

Qu'il apprenne à vous respecter dès qu'ils commencera à vous connoître, & à vous aimer autant par reconnoissance que par devoir. Souvenez-vous que si vous devez des hommes à votre espece, à la société des hommes sociables, & des citoyens à l'Etat, vous vous devez à vous même des enfans, qui puissent vous faire honneur, & soutenir votre

nom. Vous êtes coupable ſi vous ne payez point toutes ces dettes, ou ſi vous ne les acquittez qu'à demi ; il n'y a que ceux qui peuvent remplir les devoirs de pere, à qui il eſt permis de le devenir.

Outre la nourriture corporelle, vous leur devez celle de l'ame; rien ne peut vous diſpenſer de leur procurer vous-même l'une & l'autre, autant qu'il dépendra de vous. Elevez-les donc vous-même, en leur apprenant à former à leur tour, des citoyens qui leur reſſemblent : par là vous goûterez les véritables plaiſirs de l'autorité paternelle, & vous vous trouverez heureux dans vos enfans, non pas parce qu'ils vous devront la vie, mais la ſcience & la vertu. Un fils qui ne tient pas ſa vertu de ſon pere, ne ſauroit être regardé véritablement comme ſon fils ; ſi celui-ci fait de belles actions, le pere n'a pas le droit de s'en rien attribuer; il lui a donné à la vérité la faculté de dormir & de manger, mais c'eſt d'un autre qu'il a acquis le pouvoir d'agir ſagement, & de vivre en honnête-homme.

N'oubliez pas, que des parens ne doivent jamais avoir de préférence pour aucun de leurs enfans; que tous leur appartenant également, ils doivent avoir pour tous, les mêmes

ſoins & la même tendreſſe. Quels qu'ils ſoient, les mal-ſains, les eſtropiés, comme les bien faits & les robuſtes, ſont un dépôt que leur a confié le ſouverain Être, & dont ils demeurent comptables envers lui; le mariage n'étant pas ſeulement un contract, qui liant l'homme & la femme, les engage à la ſocieté, mais une obligation envers la nature, non moins indiſſoluble que celle des conjoints.

Voilà ce qu'en vous parlant, je voudrois pouvoir faire entendre à tous les peres. Que ne pourroit-on pas dire pareillement à leurs enfans, à cette jeuneſſe le tendre objet de leur amour.

C'eſt ſur vous que porte l'eſpoir des races futures, leur dirois-je; un temps viendra ſans doute, que vous ſerez pere à votre tour: il eſt donc de votre intérêt d'apprendre par votre obéiſſance à vous faire obéir dans le temps. Aimez comme vous pourrez ſouhaiter qu'on vous aime; ſoyez ſoumis, dociles, complaiſans, comme vous voudrez qu'on le ſoit à votre égard; ſi l'infinie tendreſſe qu'on a pour vous maintenant, demande de votre part un tribut de reconnoiſſance, celle que vous penſerez vous être due dans la ſuite, eſt encore pour vous un motif de vous en acquitter.

celui que nous avons pour les autres, qui eſt le principe & l'inſtrument des grandes actions? Si l'on ne cherche pas à vouloir plaire, qu'on ne s'inquiete pas d'être aimé, d'être eſtimé, ſi l'on n'a pas le noble deſir de ſervir les autres; adieu toutes les vertus ſociales, adieu le bien moral; celui qui penſe de même, autant qu'il peut, inutile aux autres, n'eſt bon à rien, & mériteroit de paſſer ſa vie dans un déſert.

On ſe fait aimer par les qualités aimables; un mérite ſolide, les ſervices qu'on rend aux hommes nous font eſtimer; ainſi, quiconque n'aimera pas ſes ſemblables, qui ne s'occupera pas d'eux, ne doit pas penſer qu'ils s'occupent de lui. Celui qui s'embaraſſe peu de ce qui touche les autres, n'a droit d'attendre de leur part que la même inſenſibilité. Quelque élevé qu'on ſoit, quelque place qu'on tienne dans le monde, c'eſt être aveugle ſur ſon propre compte, que de raiſonner différemment.

L'amour propre bien éclairé nous rendra toujours ſenſibles aux maux des autres, & plein de bienveillance, nous fera chercher à les ſoulager. Qu'il eſt délicieux pour un cœur bien fait, qui ſait penſer & agir de même, de pouvoir ſe rendre utile aux autres!

tres! il participe en quelque ſorte au bonheur de la divinité, qui ſe plaît à chérir, à conſerver, à ſecourir la nature humaine. Son ame en ſe montrant bienfaiſante, a droit de penſer qu'il trouvera les mêmes ſentimens de bonté. La belle maxime ſelon moi, que celle qui dit qu'il faut faire aux autres, ce que nous ſouhaitons qu'il nous ſoit fait.

C'eſt la plus belle maxime du monde, je l'avoue, me dit le Chevalier, on ne ſauroit trop perſuader les hommes de ſon importance. Mais vous me permettrez pourtant de vous dire, que je la trouve plus frappante que ſolide, & voici une objection qui me vient à l'eſprit chaque fois que j'entends rappeller cette maxime, & qui, je vous avoue, me paroît de quelque poids.

Je conviens avec vous que ſi nous étions ſûrs de trouver dans le cœur des autres, la vertu & la juſtice qui nous conduit, lorſque nous cherchons leur bonheur, le précepte qui nous commande de faire à autrui ce que nous voulons qu'on nous faſſe, auroit un fondement bien établi. Mais, où eſt la raiſon préciſe, d'agir étant moi, comme ſi j'étois un autre, ſur-tout étant moralement ſûr de ne me jamais trouver dans le même cas? Qui

me répondra, qu'en ſuivant exactement cette maxime, j'obtiendrai qu'on veuille la ſuivre à mon égard? Ne ſais-je pas que le méchant ſe rend utile la probité de l'homme de bien, & ſa propre injuſtice? qu'il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui, & qu'étant heureux, il lui importe peu que les autres ſoient miſérables s'il ne craint jamais de le devenir?

L'amour propre, le ſentiment le plus naturel à l'homme, eſt toujours intéreſſé lorſqu'il fait le bien. S'il ne peut eſpérer de retour, la bienvaillance tombe. Car, d'où vient, par exemple, que la Nobleſſe a tant de mépris pour le Peuple; que les riches ſont ſi durs pour les malheureux; & que les grands du monde n'ont aucune pitié de ceux qui ſont au deſſous d'eux, ſi ce n'eſt que ceux-ci comptent bien de n'être jamais hommes, les riches gueux, les nobles roturiers.

Votre objection, ... , Monſieur, eſt bien plus ſpécieuſe que fondée, vous ſuppoſez le cœur de l'homme naturellement enclin au mal & porté au crime; or, c'eſt calomnier la nature humaine que de parler ainſi. Si l'homme étoit fait pour nuire aux autres hommes, un homme humain ſeroit un être

vicieux & coupable ; la vertu ſeule ſeroit ſes crimes, & mériteroit ſes remords. Mais ſi au contraire l'idée du bien eſt naturelle, ſi celui qui devient injuſte, ne l'eſt jamais ſans étouffer les ſentimens de rectitude que la nature a mis dans ſon cœur, votre ſuppoſition n'a plus aucune force.

Eh, qui peut ſe déguiſer à ſoi-même que la moralité de nos actions ne ſoit dans le jugement que nous en portons! ſi le bien eſt bien, il doit l'être au fonds de nos cœurs comme dans nos œuvres. Le premier prix de la vertu eſt de ſentir qu'on la ſuit. Examinons-nous ſans prévention : qu'eſt-ce qui nous flatte davantage, ou des maux ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt plus doux à faire & nous rend plus contens de nous-mêmes, ou d'un acte de bienfaiſance, ou d'une action de méchanceté? D'où pourroient nous venir, ſi ces ſentimens du beau ne ſont pas gravés dans tous les cœurs, ces tranſports ſubits d'admiration, pour les actions héroïques? ces raviſſemens d'amour pour ces grands hommes, qui ſe montrent ſi ſupérieurs aux hommes ordinaires par leur vertu?

J'en appelle à vous-même, Monſieur,

lorſque vous avez été le témoin de quelqu'acte de violence ou d'injuſtice, votre cœur n'a-t-il pas éprouvé ſubitement la colere & l'indignation? & ſi au contraire quelqu'action d'humanité, de générosité a frappé votre vue, ne vous êtes-vous pas ſenti ému, embraſé; n'avez-vous pas dit peut-être tout haut, que je voudrois en avoir fait autant? pour moi je l'avoue ſans fineſſe, & je me ferai toujours gloire de mon bon cœur. Une pareille vue me paſſionne toujours, & me touche quelquefois juſqu'aux larmes. J'en ſuis tranſporté hors de moi.

Il y a quelque temps, que dans une de nos Provinces méridionales, régnoit une épidémie terrible qui emportoit ſur-tout beaucoup de payſans. Je me trouvai par haſard un jour de fête dans une petite Paroiſſe, où cette maladie avoit moiſſonné en moins de deux mois, le quart des travailleurs. La déſolation étoit dans la campagne.

Le Curé de cet endroit que je connois beaucoup, n'en voyoit jamais mourir aucun, qu'il ne crût perdre un de ſes enfans. Ses Paroiſſiens étoient pauvres, il en mouroit un grand nombre faute de pouvoir être ſecourus. Ce Prêtre, zélé miniſtre de bonté,

profondement affligé de leurs maux & de leur misere, se montroit le vrai pere de ses Paroissiens, en leur fournissant tous les secours qui dépendoient de lui.

Il ne voyoit jamais de malades, qu'en songeant aux besoins de l'ame, il ne tacha de pourvoir en même temps à ceux du corps. Enfin, son zele alla si loin, tout le monde étoit si convaincu des efforts qu'il étoit obligé de faire, n'étant pas riche, que ses Paroissiens le croyant épuisé, bien loin de solliciter sa bonté, se refusoient en quelque sorte à ce qu'il prétendoit faire pour eux.

La maladie étoit dans sa plus grande force: il s'apperçut pourtant qu'on ne venoit presque plus lui rien demander; cela le toucha si sensiblement, qu'il crût devoir s'en plaindre à ses Paroissiens. En conséquence, la premiere Fête, à la Messe du Prône où j'étois, étant monté en Chaire, il leur dit après l'instruction.

» Je vois avec douleur, mes enfans, que la
» terrible maladie qui afflige cette Paroisse,
» continue toujours, & je m'apperçois qu'il y
» meurt beaucoup de personnes, faute d'être
» soignées, d'avoir les alimens & les secours
» essentiels en pareil cas. J'ai fait jusqu'ici, ce

» j'ai cru que que tout homme devoit faire à
» ma place ; je vous ai plusieurs fois avertis,
» de venir chez moi chercher ce qui pourroit
» vous être nécessaire, que vous le trouveriez
» tant que je serois en état d'y fournir.

» Je n'ignore pas, combien il en est parmi
» vous qui sont dans une urgente nécessité :
» j'ai cependant le regret de voir, qu'au lieu
» de répondre à ma bonne volonté, mes in-
» vitations n'ont servi qu'à vous éloigner
» davantage. J'ai beaucoup moins de deman-
» des qu'au commencement. Vous me croyez
» peut-être refroidi à votre égard, ou hors
» d'état de satisfaire à vos demandes.

» Si c'est-là ce que vous pensez, détrom-
» pez-vous : je n'ai jamais eu de plus grand
» plaisir, je vous assure, qu'en partageant
» avec vous ce que la Providence m'a donné.
» Venez avec confiance, & ne craignez pas
» de m'importuner : j'ai du bled, du vin,
» d'autres denrées ; quand tout seroit fini,
» venez tout de même ; je trouverai du crédit
» pour vous secourir.

Voilà une action bien belle & bien tou-
chante, qui caractérise bien une ame géné-
reuse, me dit la Comtesse, j'aime & j'estime
ce bon Prêtre, sans l'avoir jamais vu. Jugez,

Madame, ..., si je fus bien sensible à un discours aussi pathétique. Je fus si pénétré du ton de bonté dont il fut prononcé, si frappé, si passionné par la vue de cette action pleine d'humanité, que les larmes aux yeux, j'aurois, je crois, donné ma vie pour en être l'auteur.

Mais revenons, dis-je au Chevalier, à l'objection que vous m'avez faite, & dont je me suis un peu écarté par ce récit. Vous pensez qu'on pourroit se refuser de faire du bien aux autres, dès que l'on n'a pas à en attendre de leur part, & se dispenser d'accorder la moindre pitié à leurs maux, si l'on est sûr de ne pas éprouver la même infortune; mais, outre qu'un sentiment si dur n'est gueres propre à nous rendre contens de nous-mêmes, & à rendre les autres satisfaits de nous; quel est l'homme assez vain, qui du haut de sa gloire, voyant les travaux des misérables, les peines des infortunés, & les regardant comme lui étant étrangers, osera se promettre qu'il ne les éprouvera jamais? que quelque catastrophe imprévue, ne rendra pas peut-être son sort plus malheureux que le leur?

Quel qu'il soit, il est entouré d'abymes; mille maux suspendus sur sa tête l'accom-

pagnent toujours. Qui lui répondra, qu'il ne sera pas écrasé de leur chute? Combien de terribles & fameux exemples n'a-t-il pas dans l'histoire de tous les temps? Combien n'en voit-il pas sous ses yeux, qui doivent le convaincre, qu'à quelque degré d'élévation que l'on puisse être parvenu, on n'est point à l'abri des vicissitudes de la fortune, & des revers du sort?

Compteroit-il sur la santé, les richesses, la naissance, le pouvoir? Mais, quel est l'homme qui puisse s'assurer, je ne dis pas de la santé, mais du plus petit instant de la vie? Peut-être que quelqu'apoplexie, quelque catarre suffoquant, l'enlevera avant la fin du jour. Peut-il se cacher que dans ce monde, tout ne soit sujet à des révolutions, d'autant plus cruelles, qu'elles sont souvent inattendues & inévitables? Ne voit-il pas le riche devenir pauvre, tandis que le Grand vient ramper dans cette poussiere, où les autres hommes lui paroissoient anéantis? Quel aveuglement pourroit lui faire penser, qu'il n'est pas sujet à la loi commune? Quel privilege a-t-il pour en être exempt?

S'il est quelqu'un assez insensé pour se croire, dans son état, à couvert de ces insultes, je

prends pitié de ſon erreur; l'état moral & phyſique de tout homme eſt précaire, & n'a rien d'aſſuré. Il doit tout appréhender. Auroit-on bonne grace, après cela, de mépriſer les hommes, d'être inhumain, inſenſible, dénaturé, lorſqu'on eſt peut-être à la veille d'exciter dans les autres la compaſſion qu'on ne ſait pas avoir pour eux?

De tous les maux dont un homme peut être atteint, tout autre peut l'être de même; nous ſortons, ſur cet article, parfaitement égaux du ſein de la nature. Aucune de ces diſtinctions frivoles, que la vanité, l'ambition, le pouvoir ont imaginés, ne ſauroit empêcher celui qui en a la jouiſſance, de ſentir cette égalité. Les différens maux dont la vie eſt ſemée, & ſur-tout l'entrée & la ſortie, ſont les mêmes pour tous. Qui que nous ſoyons, nous ſommes venus au monde nuds & pauvres, nous ne ſerons pas plus riches quand nous en ſortirons.

Ces grandeurs, ce faſte, ces Palais, dont tant de gens s'enorgueilliſſent, ſont-ils l'homme? ſont-ils de l'homme? Tout cela le préſerve-t-il des maux de l'humanité? Qui peut douter ſur ce point? l'Empereur, comme le pauvre, eſt ſujet aux miſeres de la vie, aux

douleurs de toute eſpece, aux chagrins, aux pleurs, aux beſoins ; il eſt né comme lui, il mourra comme lui.

Il ſemble pourtant aux hommes ſuperficiels, qu'il y a une différence extrême. La pompe, qui environne le premier en public, les éblouit ; mais vu hors de la ſcene où il repréſente, ce n'eſt cependant qu'un homme tout comme un autre, peut-être même plus vil que le moindre de ſes ſujets. La fievre, la migraine, la goutte, ont un droit ſur Sa Majeſté comme ſur nous. Courbé ſous le poids de la vieilleſſe, les gardes qui veillent autour de lui, ne ſauroient l'en décharger. Ses armées, ni ſes tréſors, n'ont pas le pouvoir de le raſſurer, lorſque la crainte de la mort l'aſſaillit ſur ſon trône, & au milieu de ſes courtiſans.

Voilà, Monſieur le Chevalier, des raiſons bien ſuffiſantes, pour faire naître l'humanité dans le cœur de tous les hommes. C'eſt s'aimer ſoi-même, que de les aimer. Le principe de la juſtice humaine dérive ainſi de l'amour de ſoi ; un homme qui n'eſt point concentré en lui-même, s'aime dans les autres & s'identifie avec ſes égaux ; s'il ne veut pas qu'ils ſouffrent, c'eſt pour ne pas ſouffrir en eux ;

la loi naturelle lui apprenant à chercher son bien-être, par-tout où il sent étendre son existence.

Vous devez donc aimer tous les hommes, par la raison de votre bien-être, parce que vous devez en attendre les mêmes secours qu'ils attendent de vous. Mais comme il est d'une ame grande & noble, de ne rien faire à usure, aimez-les par générosité, aimez jusqu'à ceux qui vous déprisent, aimez jusqu'à vos ennemis; il n'est peut-être rien de si grand dans le monde, que de savoir se venger si héroïquement.

Lorsque l'on sait pardonner les injures, souffrir par une grandeur d'ame magnanime, la calomnie & les mépris, n'est-on pas plus héros, que le conquérant qui ravage les provinces, détruit les villes, & dont les mains meurtrieres sont teintes de sang.

Laissez aux petites ames, la lâcheté de vouloir se venger. Plaignez-les, mais ne les imitez pas. Ne faites jamais tomber sur votre frere votre haine ni vos mépris. Sur-tout soyez pour lui plus indulgent, s'il est assailli par l'infortune. Vos hauteurs, votre dureté, lui en rendroient le sentiment plus cuisant. On pardonne à un malade ses caprices. Les

malheurs d'un homme doivent faire excuser ses égaremens.

Déplorez les erreurs de ceux qui s'égarent; attendrissez-vous sur les miseres de vos semblables; traitez-les comme vous avez intérêt à en être traité; soyez ému de compassion sur leurs foiblesses, par le profond sentiment des vôtres. Souvenez-vous que vous ne tenez rien de vous même, & que vous n'êtes pas parfait. Le fussiez-vous, vous n'auriez pas acquis par là, le droit de dédaigner ceux qui ont des défauts, c'est au contraire une raison pour vous de les plaindre davantage.

Un cœur vraiment humain, étend sa sensibilité sur tout ce qui a droit de l'intéresser. Peut-il voir sans les plaindre, ces grands de la terre, esclaves de tout ce qui leur obéit, ou dupes de tout ce qui les environne; ces savans, ces faux sages, courant sans cesse après l'image d'une vaine réputation, ces nouveaux Midas, victimes de leur ostentation, martyrs de leur prodigalité; & ces fastueux imbécilles, qui, loin de savoir user d'eux-mêmes, ne mettent leur être, que dans ce qui leur est étranger?

Il gémit sur le voluptueux insensé, qui dans la recherche des faux plaisirs, trouve

des maux très-véritables, & son bon cœur s'émeut même pour le méchant qui voudroit lui faire du mal; il a pitié de voir qu'il fasse dépendre son bonheur des maux d'un autre, & qu'il se rende ainsi doublement malheureux en s'éloignant de la vertu.

Je vous avoue ingénument, me dit le Chevalier, que je n'avois jamais porté là dessus une réflexion bien attentive. Vous me faites aimer les hommes en me découvrant leurs miseres; vous m'attendrissez en leur faveur, en me faisant craindre les maux dont ils sont entourés. Je ne trouve pas seulement raisonnable, je crois qu'il est louable de les servir. L'histoire de votre bon Prêtre a trouvé le chemin de mon cœur. Mais ne devons nous pas une plus grande affection aux uns qu'aux autres?

Sans doute, ... , si chaque homme vous intéresse en particulier, tous les hommes ensemble doivent bien vous intéresser davantage. L'intérêt singulier doit toujours céder au général, puisque celui-ci est le tout dont chacun n'est que la partie. On devroit par exemple, préférer l'intérêt de l'humanité à celui d'une nation; celui d'une nation à celui de quelqu'un de ceux qui la composent; la

progreſſion de la ſenſibilité s'augmentant à proportion qu'elle devient collective, & l'intérêt le plus étendu renfermant le plus reſtraint. (a)

Oui, me répondit le Chevalier, mais je crois qu'il en eſt des ſentimens, comme de l'or qu'on met en feuilles. Ils ont moins de conſiſtance à proportion qu'ils ſont plus étendus. Nous nous aimons plus que toutes choſes, & ceux que nous aimons, ſoit parce qu'ils nous appartiennent, ſoit parce qu'ils nous ont donné des preuves de leur amitié, touchent de plus près notre affection, que des peuples que nous ne connoîtrons peut-être jamais que de nom.

Ce que nous devons à l'homme, ..., n'empêche pas de remplir les devoirs particuliers de l'amitié, de la parenté, du voiſinage, du patriotiſme. Bien loin de les exclure, il les ſuppoſe toujours, & ſans doute avec raiſon; puiſqu'il n'eſt pas naturel qu'un homme s'attache à tout le monde, ſans être attaché à quelqu'un en particulier, à moins qu'il n'agiſſe comme certains hypocrites de nos jours,

---

(a) Ariſtide fit rejetter un projet de Thémiſtocle très-profitable à ſa patrie, parce qu'il étoit injuſte : voilà un exemple de la probité, relative à tout le genre humain.

qui se déclarent les partisans des anciens & des peuples, qui vivent sous une autre hémisphere, pour se dispenser d'aimer les modernes & leurs concitoyens.

Pour vous faire une idée des différentes sortes d'affections qui occupent le cœur de l'homme, imaginez-vous ces vibrations, qui partent d'un corps sonore vivement frappé, & qui s'étendent dans tous les sens. Ces sons plus forts ou plus aigus près du corps qui les occasione & qui en fait le centre, se communiquant au loin par ondulations, s'affoiblissent insensiblement, & font une impression plus légere, à proportion que chaque cercle qu'ils décrivent, se trouve plus spacieux : jusqu'à ce qu'enfin les derniers de tous, n'ayant plus assez de force pour ébranler l'organe de l'ouie, ne sauroient plus être entendus.

Voilà à peu près l'image des différens degrès de sentimens qui affectent chaque homme : il aime davantage ce qui le touche de plus près, & de moins en moins ce qui s'en éloigne. Regardez ces différentes ondulations, ces différens cercles, comme autant de diverses classes, où les autres hommes doivent être rangés par rapport à lui. Il est centre de tout ce qui l'environne. C'est de ce centre

que part ſon affection, en s'affoibliſſant à meſure qu'elle s'étend ſur les claſſes les plus nombreuſes. Après lui, doivent venir les amis, les parens, les concitoyens, les compatriotes, les voiſins; enfin, tous ceux qui, comme hommes, ſont dans la claſſe de l'humanité, la derniere par ſon éloignement, mais celle pourtant qui renferme toutes les autres.

Celui qui chérit un homme, ſeulement par la qualité d'homme qu'il a commune avec lui, aimera bien davantage ceux qui y joignent celle d'ami, de parent, ou de compatriote. Un cœur humain, conſidere un homme même dans ſon ennemi; & s'il ne fait pas ſon ami particulier de tout homme, du moins il ne ſera jamais l'ennemi d'aucun.

L'amour, eſt le lien de la nature; ſeul, il peut nous rendre fideles à nos engagemens. Fondement de toute vraie liaiſon, il eſt le ſeul nœud qui les entretienne. Sans lui, le commerce des hommes n'eſt plus que feinte, diſſimulation, fourberie: la ſociété n'offre que des maſques de vertus; des images illuſoires d'amitié, de douceur, de grandeur d'ame, mille fois plus dangereuſes que les haines véritables; & d'autant plus condamnables, qu'el-

les font plus fauffes, & plus capables de féduire fous les traits de la vérité.

Le vrai feul doit nous plaire & nous conduire en tout : c'eft véritablement & de bonne foi, que nous devons chérir nos femblables. Mais, ce n'eft pas affez de les aimer & de les plaindre, de ne pas leur faire le mal que nous ne voulons pas qu'on nous faffe ; il faut encore les obliger, il faut d'une volonté expanfive, rechercher toutes les occafions que l'on peut trouver de les fervir. Quel eft l'homme affez malheureux pour n'en pas voir naître quelqu'une dans fa vie, telle qu'il pourroit la defirer pour lui ; & que je le trouve à plaindre, s'il ne peut éprouver ce plaifir fi pur & fi doux, qu'un cœur bien fait reffent toujours, en contribuant au bonheur d'un autre.

Souvenez-vous, que l'émulation, que le defir d'être utile, de répandre fes bienfaits, fes fervices fur les hommes, eft le plus noble qui puiffe vous animer. Une ftérile pitié, n'eft pas ce que l'humanité vous demande. Soyez humain, foyez bon, mais foyez en même-temps bienfaifant ; & tant qu'il dépendra de vous, faites votre bonheur de rendre les autres heureux. Qu'il eft doux de rencontrer les yeux de quelqu'un que l'on a obligé ! la gé-

nérosité perfectionne les vertus que l'humanité fait éclorre; & c'est d'elle que nous devons apprendre à faire aux hommes, tout ce que nous souhaitons que les hommes fassent pour nous. (*a*)

Après vous avoir fait parcourir légérement le tableau de nos devoirs, envers nos supérieurs & nos égaux, il n'est pas déraisonnable, à ce que je pense, que nous jettions un coup d'œil sur nous-mêmes. Nous nous sommes considérez jusqu'ici, comme relatifs ou dépendans, n'est-il pas juste que nous nous regardions un moment d'une vue intuitive?

Si la vertu demande que nous tendions à la perfection de l'harmonie générale, en rendant à Dieu & aux autres ce que nous leur devons, elle veut encore, par rapport à nous-mêmes, que nous nous rangions dans l'ordre convenable; elle nous fait une loi de nous aimer, elle desire que nous nous estimions. Mais elle veut que nous nous aimions avec mesure, & que nous nous estimions avec prudence; que notre affection s'emploie à nous procurer tous les avantages réels qui

---

(*a*) Est-il une sensation plus délicieuse, dit l'Abbé de St. Pierre, que celle de pouvoir faire du bien.

peuvent contribuer au vrai bonheur de l'homme ; & que nous ayons pour nous - mêmes assez d'estime, pour ne rien souffrir au dedans de nous, qui puisse nous dégrader à nos yeux. Que je m'attache à vous prouver que nous devons nous aimer, vous en sentez intérieurement la plus grande preuve ; il seroit bien absurde, que la nature nous fit un devoir indispensable d'aimer les autres, & qu'elle nous défendit pour nous notre propre sensibilité.

Il me semble néanmoins, Monsieur, me dit le Chevalier, que vous n'êtes pas bien d'accord sur ce point, avec ce que bien des gens nous en disent. L'amour propre est, selon eux, le germe de tous les vices ; c'est de lui que naissent la vanité, la présomption, l'orgueil, la sensualité : d'autant plus contraires aux vertus sociales, qu'un honnête homme doit être humble, modeste, & ne jamais bien penser de soi.

Je sais bien, ... , que si l'on vouloit s'en rapporter à ces rigoristes de parade, les sentimens les plus simples, les plus innocens qu'inspire la nature, seroient toujours un crime ; que pour paroître plus zélés, ils crient également contre l'apparence & contre la réalité. Mais ils n'ont qu'à m'entendre, & vous

aussi mon cher Monsieur, & vous reviendrez, je crois, d'une opinion qui ne me paroît pas juste à bien des égards. Ils ne font aucune distinction, où il y en a pourtant une grande à faire.

Si par amour propre, ils entendent ce penchant déréglé de l'ame, qui, nous faisant regarder comme le seul objet digne de notre attention, nous emporte sans discernement vers tout ce qui nous présente quelque image de volupté; nous rend vains, intéressés, durs pour les autres, lâches adulateurs de nous-mêmes: son ennemi autant qu'eux sauroient l'être, je serai le premier à le poursuivre, je chercherai tous les moyens de l'extirper, au lieu de le protéger, contre leurs atteintes, & de lui servir d'appui. Mais si l'on entend aussi par amour propre, ce sentiment conservateur, cet amour inné, le premier, le plus innocent de tous les amours, cette affection forte & éclairée, que la nature nous inspire pour nous-mêmes, je le soutiens non pas permis, non pas seulement louable, mais indispensable, mais d'une absolue nécessité; & pour le distinguer de l'autre, je l'appelle amour de nous.

C'est cet amour, qui nous donne l'atten-

tion ſoigneuſe & vigilante, de nous éloigner de ce qui pourroit nous nuire, & nous rapproche de ce qui nous convient. Qui nous fait fuir à l'aſpect de la douleur, & voler au devant du plaiſir. C'eſt lui, qui le croiroit? qui, calmant les paſſions, ſait en modérer la fougue. Pour nous mener au bonheur, il nous inſpire cette noble émulation, de nous diſtinguer des autres par des actions grandes & généreuſes. C'eſt pour l'homme, un ſtimulant actif & rapide, qui le fait courir dans le chemin de la vertu. Il languiroit dans un repos ſtérile, il ne prendroit plus aſſez d'intérêt à lui-même pour ſe conſerver, ſi jamais ce guide ſalutaire venoit à lui manquer.

Il ne demande pas, comme penſent peut-être ceux dont vous entendez parler, qu'un homme ſage & réglé ſe cache à lui-même qu'il eſt juſte; que le ſavant, que le philoſophe éclairé ne ſente pas ſon élévation réelle au deſſus du vulgaire ignorant; qu'on ſe dépriſe, qu'on ſe gêne, qu'on ſe haïſſe d'une haine irréconciliable. Il ne nous défend pas de nous eſtimer ce que nous valons, mais plus que nous ne valons. Il conſent que l'on ſuive ſon penchant, mais il demande qu'il ſoit légitime; il adopte nos inclinations, pourvu qu'el-

les ſoient naturelles ; & ſeconde nos goûts ; s'ils ſont innocens.

Nous ſommes un composé de deux ſubſtances, de deux natures, l'ame & le corps. L'ame eſt ſuſceptible de chagrins, d'idées triſtes, inquiétantes, de ſentimens qui la rabaiſſent, qui la terniſſent, qui la déshonorent. Le corps eſt ſujet à mille accidens, qui peuvent l'endommager ou le faire périr. Dieu nous a donné l'amour propre, pour veiller à la conſervation de l'un & de l'autre. Lorſqu'il précautionne le corps contre ce qui lui ſeroit préjudiciable, ou qu'il l'avertit de ſes beſoins, on l'appelle inſtinct ; mais lorſque, jaloux du bonheur & de l'innocence de nos ames, il les éclaire de ſon flambeau, pour leur faire diſcerner ce qui pourroit la leur faire perdre ; qu'il leur montre la vérité & les biens réels qui la ſuivent ; il change de nom alors, c'eſt la raiſon.

Comment, Monſieur, me dit le Chevalier, la raiſon n'eſt que l'amour de nous-mêmes, ce que vous dites là, ne tient-il pas du paradoxe ? mais l'amour de nous-mêmes, eſt une paſſion, & les moraliſtes ne ceſſent de crier contre les paſſions, qu'ils voudroient anéantir s'il étoit poſſible, qu'ils veulent ſou-

mettre à la raiſon, & qu'ils ſont d'une nature bien contraire. Vous ne vous accordez gueres enſemble à ce qu'il me paroît.

Il eſt pourtant bien vrai, ... , que la raiſon n'eſt autre choſe que l'amour propre éclairé, & qu'il eſt moins une paſſion, que le frein & la regle qui ſervent à les contenir & à les conduire. Les paſſions, contre leſquelles on crie communément avec tant d'injuſtice, ſont non ſeulement utiles, mais encore néceſſaires à notre conſervation. Qui penſeroit les anéantir, n'auroit pas plus de ſens que qui voudroit les empêcher de naître, l'un eſt auſſi ridicule que l'autre eſt vain. Ce ſeroit vouloir réformer la nature & contrôler l'ouvrage de Dieu. Toutes les paſſions ſont bonnes, quand la raiſon les maîtriſe, toutes ſont mauvaiſes lorſqu'elles ne ſe guident plus par ſa voix.

Tous les mouvemens de la nature ſeroient droits, ſi la raiſon les guidoit toujours. La nature d'accord avec la raiſon, nous défend d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces. Celle-ci en particulier de tourner nos deſirs vers les objets qu'il n'eſt ni honnête ni permis d'obtenir. Qui s'écarte de ces deux lumieres, ne peut manquer de faire des faux pas bien dangereux.

Tant que nos ſentimens ſont dirigés par ce guide, nous n'avons rien à nous reprocher; mais ſi contre l'ordre ils le font obéir, notre conſcience ne tardera pas à nous le dire, nos ſentimens ſont criminels. Ainſi vous pouvez remarquer que tant que l'amour propre eſt dans l'ordre, que l'inſtinct eſt aſſujetti à la raiſon, ou pour mieux m'expliquer, que l'amour de l'ame a le pas ſur celui du corps; & qu'enfin il ne perd jamais de vue ce que nous devons à l'Être des êtres, nous ſommes aſſurez d'être heureux. Le bonheur de ces deux ſubſtances dépendant de cette ſubordination.

C'eſt donc à la maintenir que conſiſte la ſageſſe, car la ſageſſe n'eſt que la pratique des moyens qui menent au bonheur réel. Or, pour le trouver en nous-mêmes, nous devons être prudens, fermes, courageux, être juſtes & poſſéder la tempérance. Prudens, pour régler notre volonté en éclairant notre intelligence, pour tenir notre eſprit en garde contre les préjugés & la précipitation. Fermes, pour conduire à leur fin nos projets louables, malgré les contradictions & les obſtacles. Courageux, pour nous rendre tranquilles, au milieu des périls & des malheurs

qui

quî peuvent nous assaillir. Justes, pour savoir rendre aux autres ce que nous leur devons, pour ne pas exiger des autres plus qu'ils ne nous doivent, & pour connoître ce que nous nous devons à nous-mêmes. Tempérans enfin, afin que formés à la modération des desirs, mettant un frein à notre incontinence naturelle, à nos appétits déréglés, nous parvenions à cette égalité d'ame, que le sage conserve dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, indépendamment de l'opulence & malgré l'inconstance du sort.

Ces obligations envers nous-mêmes, ne sont malheureusement pas mieux acquittées que les autres, sur-tout par la plupart de nos jeunes gens; la modération des desirs, la justice comme la fermeté, ne sont gueres que de beaux mots pour eux. Ils les croient peut-être nécessaires dans un traité de morale, mais fort inutiles dans l'usage & contraires au bon ton. Pour la tempérance de même que la prudence, il ne faut que les voir, pour juger s'ils sont bien exacts à en suivre les loix.

J'ai pourtant entendu dire à l'honneur du siecle, me répondit le Chevalier, qu'il y avoit maintenant en France, beaucoup moins

d'excès qu'autrefois, & que la ſobriété y étoit bien mieux obſervée. Dans les ſiecles derniers, les jeunes gens moins réſervés, moins aſſujettis aux regles de la décence que ceux d'aujourd'hui, n'avoient de goût & ne mettoient leurs plaiſirs que dans la débauche la plus groſſiere; leur grande gloire conſiſtoit à boire plus que les autres & plus long-temps. C'étoit des ivrognes échauffés de la noble émulation de ſe diſtinguer dans tous les excès.

Je conviens, ... , qu'il eſt parmi nous des jeunes gens qui pourroient ſervir de modeles, mais le nombre n'en eſt pas grand. Je ſais qu'on ne donne pas communément comme autrefois, dans les débauches exceſſives, ſur-tout de vin; je ne crois pourtant pas que nous en ſoyons plus ſages, & qu'il y ait de l'amendement dans nos mœurs. On voit aujourd'hui beaucoup de nos jeunes gens, & ſur-tout dans les grandes villes, incapables de ſe livrer à ces excès; de ſupporter auſſi long-temps la fatigue de ces orgies, de ces bacchanales, parce qu'ils n'ont plus la force de la conduire auſſi loin que les débauchés du temps paſſé. Mais, eſt-ce la volonté qui leur manque?

Foibles productions d'hommes dégénérés, ils sont encore pire que leurs peres. La plupart dans un corps débile par la perte de la santé, fruit de l'intempérance, logent un vieillard caduc à l'âge de trente ans. Ils ne boivent plus, ou presque plus de vin; leur goût mousse n'y trouve plus de saveur; d'ailleurs, le vin grossit la taille; mais ils savent s'en dédommager amplement, en noyant leur raison dans des liqueurs fortes, qui flattent davantage leur palais usé. S'ils sont plus retenus sur les plaisirs des sens les plus vifs, c'est parce qu'énervés dès leur bas âge par l'abus qu'ils en ont fait, par la somptuosité de leur table, les talens dangereux de leurs cuisiniers, ils sont maintenant incapables de s'y prêter. Leurs membres glacés, languissans, abbatus par la molesse, ne sauroient plus répondre aux desirs de leurs cœurs. Ils les moderent par insuffisance.

Est-ce par là que vous prétendez qu'ils sont plus sobres, plus tempérans que nos devanciers? Bel éloge sans doute, puisqu'avec une volonté non moins ardente, non moins dépravée, s'ils ne tentent pas de les surpasser, comme leur noble émulation les porteroit sans doute à le faire, c'est qu'ils ne se

ſentent pas la force, de courir la même carriere que les autres ont couru. Pour la politeſſe qu'ils ſe donnent, c'eſt une attribution qu'ils ſe ſont arrogée mal à propos, puiſque la vraie politeſſe part du cœur, & que la leur ne conſiſte qu'en propos vagues, en grimaces & en ſingeries.

Ah, mon cher Monſieur! n'eſt-il pas déplorable de voir ainſi cette jeuneſſe, l'eſpoir de la nation, agir envers elle-même, comme pourroit faire un ennemi: s'avilir & ſe dégrader ſans retenue & ſans honte, s'en faire même quelquefois une eſpece d'honneur? Eſt-ce s'aimer? Eſt-ce ſe comporter en être raiſonnable? Peuvent-ils avoir la moindre eſtime pour eux-mêmes? Quelle conſidération ont-ils pour une ame immortelle, image de la Divinité, qu'ils ne ceſſent de défigurer? Ah! ſans doute, en agiſſant de la ſorte, le matérialiſme doit avoir pour eux l'aſpect le plus flatteur. Quel intérêt ont-ils à croire, qu'il y a une autre vie après celle qui les anime: & que les actions que l'on a faites dans celle-ci, y doivent trouver leur récompenſe & leur punition? Ils laiſſent cette croyance au vulgaire; cependant, la nature n'en eſt pas moins vengée.

Que les triſtes, mais juſtes exemples des châtimens que leur conduite aveugle leur attire tous les jours ſous vos yeux, ſoient pour vous un préſervatif puiſſant, qui vous garantiſſe des malheurs dont ils ſont les victimes volontaires. Souvenez-vous, qu'en aimant vos ſupérieurs & vos ſemblables, vous devez, par un intérêt éclairé, prendre aſſez de ſoin de vous-même, pour vous procurer toutes les qualités qui ſont néceſſaires pour vous rendre heureux. Eſtimez-vous aſſez : ayez pour vous aſſez de tendreſſe, pour éviter par toutes ſortes de moyens, l'horreur de ſouiller votre ame, par la dépravation qui regne dans les mœurs du ſiecle, & ſur-tout dans celles de tant de jeunes gens.

Voilà quels ſont les devoirs indiſpenſables, auſquels chaque homme eſt aſſujetti, quelque rang qu'il occupe : devoirs que l'on doit faire aimer à la jeuneſſe avant qu'elle en connoiſſe la néceſſité. Mais, pour l'amener à ce but néceſſaire, pour lui faire trouver ſon bonheur dans la pratique de ces devoirs, on devroit les leur rendre ſi legers, ſi agréables, qu'ils ne les aimaſſent pas ſeulement, parce qu'ils feront l'inſtrument de leurs plaiſirs & de leur félicité, mais encore

comme faisant partie de leur bonheur même. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'on les éleve, à peine leur en parle-t-on ; & ce peu qu'on leur en fait connoître, on le leur présente dans l'éducation journaliere sous une forme si rebutante, qu'il ne faut pas être surpris, s'ils pensent trouver dans leur inobservance, la satisfaction qu'ils ne peuvent avoir qu'en les remplissant.

Il étoit déjà fort avant dans la nuit, quand j'eus achevé de parler de même, la lune étoit déjà prête à disparoître sous l'horison ; de maniere, que nous terminâmes la conversation & la promenade, & chacun songea à aller jouir d'un paisible repos, après avoir passé la soirée si agréablement.



SECONDE JOURNÉE.

Combien l'éducation ordinaire est défectueuse, & des soins qu'on doit avoir de former le corps des Enfans.

LE lendemain, j'étois à peine éveillé, qu'on vint m'avertir, de la part de Madame la Comtesse, qu'on avoit projetté une partie de pêche pour ce jour là. Qu'elle me prioit de vouloir bien être, & de me préparer pour partir dans peu. Je m'habillai donc à la hâte, nous montâmes sur un bateau, & nous nous rendîmes dans l'endroit destiné. Il faisoit le plus beau jour du monde, La pêche fut heureuse, & réussit suivant nos desirs.

La Comtesse, qui ne vouloit pas interrompre les plaisirs de la journée, avoit eu la précaution de faire porter tout ce qui étoit nécessaire pour nos repas. Lorsque l'ardeur du soleil commença à devenir trop importune, nous quittâmes nos pêcheurs; & comme nous nous étions levez de bonne heure, que nous étions en haleine depuis le

matin, tout en badinant & pleins d'appétit, nous fûmes joyeusement la faire passer.

On avoit choisi l'endroit où nous devions manger près d'une fontaine riante, sur l'herbe verdoyante & menue, un bouquet d'arbres touffus, qui nous prêtoit son ombre contre les rayons du soleil, nous tenoit lieu de lambris. Nous fîmes notre table du gazon sur lequel nous nous étions assis; & les bords de cette source vive, dans laquelle nous avions mis rafraîchir notre vin, nous servirent de buffet. L'appétit & la familiarité nous dispenserent des cérémonies; servis sans ordre par nous-mêmes, les mets nous parurent avoir acquis par la circonstance, un degré de bonté dont chacun s'assuroit à son gré.

Tous ceux qui composoient la partie, faisant une société de gens d'une humeur facile & liante, la rendoient encore plus agréable par la gaieté & l'enjouement qu'ils y répandoient. La conversation fut charmante, on n'y cherchoit point l'esprit. Le plaisir seul, conduit par la décence, inspira tout ce qu'on y dit. Enfin, ce repas champêtre, où chacun libre par la cordiale amitié, goûtoit une joie pure & badine, mille fois plus dé-

licieuse que le plus splendide repas, se prolongea tout autant que l'ardeur du jour.

De propos en propos, on tomba sur la matiere des conversations précédentes; vous comprenez de reste, me dit alors la Comtesse, ce que nous attendons de vous. Vous nous avez fait connoître les devoirs auxquels tout homme est sujet en venant au monde, l'indispensable nécessité de s'en acquitter, où se trouvent tous ceux qui, voulant être bons citoyens, hommes vertueux, sont encore désireux de faire leur bonheur. Dites-nous maintenant, je vous prie, ce que vous pensez qu'il faut faire pour les remplir d'une maniere aussi agréable qu'utile, pour soi-même, & pour la société; la matiere est si importante, vous en paroissez si convaincu, que nous desirons avec ardeur de savoir quels sont là-dessus vos sentimens.

C'est par une bonne éducation, ..., c'est en nous modelant sur de bons exemples, que l'on peut parvenir à nous rendre tels qu'il est nécessaire que l'on soit pour cela. Lorsqu'une douce habitude, la raison éclairée, ont rendu familiere au cœur de l'homme l'aimable vertu, sa pratique, bien loin d'avoir pour lui quelque chose de rebutant & d'aus-

tere, lui paroît le germe des ſolides plaiſirs, & le vrai chemin du bonheur. Mais, ſi le pernicieux exemple du ſiecle, ou une mauvaiſe éducation, lui en ont une fois donné du dégout, il lui eſt bien difficile de rompre la chaîne dont le lient le vice & l'erreur: Il ne conſidere plus ſes devoirs, que comme le joug le plus peſant. La vertu qu'on lui montre & qu'il croit voir ſous de fauſſes couleurs, lui paroît affreuſe. Il fait tout ce qu'il peut pour l'éviter & s'y ſouſtraire. De là, le déſordre dans la ſociété, la perte immanquable du bonheur & du repos.

Qu'on ne cherche pas davantage, pourquoi les grands hommes, les bons citoyens ſont aujourd'hui ſi rares parmi nous; la ſolution de ce problême eſt trouvée pour quiconque réfléchit. C'eſt à la mauvaiſe éducation qu'on donne en France aux jeunes gens, c'eſt au mauvais exemple qu'ils ont ſans ceſſe devant les yeux qu'on doit s'en prendre; ſi bien, loin de ne plus voir de ces ames fortes & vertueuſes, à qui les ſiecles paſſés virent faire tant d'actions héroïques, nous trouvons tant de compatriotes, ſe faiſant gloire d'être ſans raiſon, ſans ſentimens, ſans vertu.

Ce que vous dites là, répondit le Cheva-

lier, n'eſt-il pas exagéré ? C'eſt une habitude de crier contre le ſiecle : vous faites aujourd'hui ce que l'on a fait de tous temps ; d'autres diſoient du leur avant vous, ce que vous dites du nôtre ; les hommes ont toujours été à peu près tels qu'ils ſont, & notre éducation n'eſt peut-être pas plus mauvaiſe que celle des temps ſi vantés. Socrate, à ce que j'ai entendu dire, croyoit que celui où il vivoit étoit le pire de tous ; Horace en diſoit autant du ſiecle d'Auguſte, & vous voulez que ce ſoit celui-ci ; mais votre zele peut vous tromper, nous ne ſommes, je penſe, que ce que nous avons été.

Horace, ..., prétendoit que les hommes de ſon temps, étoient plus mauvais que ceux d'une antiquité plus reculée ; que les races à venir ſeroient pires que celle dont il ſe plaignoit. Sa prédiction eſt accomplie. Le fonds du cœur humain n'a pas varié, la nature eſt conſtante dans ſes productions, mais nous avons altéré ſon ouvrage ; nous nous ſommes déprimés volontairement : ou, pour parler plus juſte, la mauvaiſe éducation a produit la foibleſſe & les vices de ce ſiecle. Examinez-le ſans prévention, vous en conviendrez ſans peine ; pour moi, je ne pré-

tends pas discuter ici, quelle éducation est la meilleure, ou la nôtre ordinaire, ou celle des temps passés ; je trouve la discussion toute faite, si je mets en parallele les actions de ces temps-là, avec celles de celui-ci.

Si nous n'avons pas tous les défauts de ceux qui nous ont précédé, en avons-nous la gloire ? N'avons-nous pas d'autres défauts, qui seroient nouveaux pour eux ? Ne voit-on pas régner parmi nous la même corruption, la même mollesse, le même luxe, qui a toujours été l'avant-coureur de la décadence des empires ? Cet esprit de systême, qui s'est emparé de toutes les têtes, que marque-t-il autre chose, qu'un besoin général d'amélioration & de réforme, qu'une incertitude de principes, qu'une suite de mauvais procédés ?

On vante ce siecle comme celui de l'humanité, mais c'est encore plus celui de la foiblesse. Si nous sommes rarement frappez de ces actes d'horreurs, plus communs dans les histoires que de nos jours, il ne faut pas seulement l'attribuer à l'extension de l'esprit philosophique qui perce difficilement ; une des meilleures raisons que l'on puisse en donner, c'est qu'en général nous sommes telle-

ment affoiblis, que nous n'avons plus la force d'être méchans. Il est encore, sans doute, des hommes parmi nous, il seroit trop malheureux qu'il n'y en eut plus, mais ils sont aisément remarqués, & c'est un signe de mauvais augure. On ne remarque pas ce qui est commun. S'il y en a encore, ce n'est pas la faute de l'éducation qu'on leur donne pour l'ordinaire, & qui malheureusement en gâte tant d'autres, qui ne savent pas se redresser.

Vous me citez Socrate & Horace : mais, vous remarquerez que leurs siecles, qui furent les plus beaux de la Grece & de Rome, commencerent à perdre de leur lustre presque immédiatement après leur mort, par la corruption des mœurs, qui perdit Rome & Athenes, comme elle avoit déjà perdu tant d'Empires ; comme elle en perdra tant d'autres jusqu'à la fin des temps. Le luxe, l'ambition avoient commencé ; la négligence dans l'éducation & l'exemple, porterent le dernier coup à l'édifice. Tant que Rome fut pauvre, que les peres se firent honneur d'être eux-mêmes les précepteurs de leurs enfans, Rome fit l'admiration de l'univers ; si-tôt que la mollesse s'y fut introduite avec le luxe, si-tôt que ces Romains dégénérés,

abandonnerent la conduite de leur domeſtique, l'éducation de leurs fils à des eſclaves, à des rhéteurs, à des précepteurs gagés, cette gloire de Rome s'éclipſa avec la grandeur d'ame de ſes habitans.

C'eſt de cette époque, que l'on peut commencer à noter la décadence de cet empire. Et dans tout Etat, où l'éducation des enfans, regardée comme indifférente, eſt abandonnée à des mercénaires précepteurs, on peut prévoir qu'il doit toujours aller en déclinant, à proportion que cette méthode deviendra plus commune & plus étendue. Eh! dans quel Etat, dites-moi, vit-on jamais le déſordre porté plus loin ſur ce ſujet, qu'il ne l'eſt aujourd'hui dans celui-ci? Cela eſt ſi viſible, ſur-tout en conſidérant le fruit que produit un pareil uſage, qu'il n'eſt pas de bon citoyen qui n'en gémiſſe; point d'indifférent qui ne puiſſe s'en appercevoir. Que réſulte-t-il de cette éducation négligée par les parens? ce qu'on a droit d'en attendre: de mauvais ſujets, des fats, des ſots, des préſomptueux qui affichent l'eſprit, & qui n'ont pas le bon ſens. On leur donne de la ſcience avec peine, il n'en coûte pas tant pour leur donner de la vertu, on ne l'eſſaie pas.

Cela ne vous émeut point : vous croyez que les hommes ne peuvent être que ce qu'ils ſont ? Cela ne devroit pas non plus vous ſurprendre, ni qui que ce ſoit ; l'éducation ordinaire étant plus capable d'altérer les mœurs, que de les épurer. Ce ſeroit un prodige, ſi elle pouvoit former des hommes ; puiſque les véritables peres, avec beaucoup de peine, beaucoup de ſoin, ne réuſſiſſent pas toujours à les former vertueux, & qu'il leur faut beaucoup d'attention pour les préſerver de la contagion du mauvais exemple.

Le plus grand défaut de l'éducation ordinaire, c'eſt de n'avoir pas de but, elle ne tend point directement à former des citoyens, elle eſt toujours inſuffiſante pour cela, ſi elle n'eſt pas parfaitement inutile ; quelquefois elle eſt pernicieuſe & contraire. En effet, ſi l'on veut examiner ſans prévention, la maniere dont on éleve les jeunes gens, les motifs qu'on ſe propoſe dans ce deſſein, il n'eſt pas poſſible de douter de cette vérité.

En France, l'éducation de la jeuneſſe, eſt pour ainſi dire partagée en trois ; celle qu'on nous donne dans la maiſon paternelle, celle qu'on nous donne dans les colleges, celle

que nous prenons en entrant dans le monde ; éducations contraires les unes aux autres, qui se choquent, qui se heurtent entr'elles, & où l'on voit d'ordinaire la derniere prenant le dessus, effacer & faire oublier tout ce qu'on avoit appris avant de recevoir celle-là. Le malheur est que dans pas une des trois, on n'a pour but unique de former un homme de bien, un vrai citoyen, qui ajoute les vertus sociales à celles qui font les grandes ames. Voudroit-on, par la méthode ordinaire, rendre les enfans plus capables de servir leur patrie, d'être utiles à leurs concitoyens, d'être bons, bienfaisans ? est-ce la piété, le patriotisme, l'humanité qu'on veut rendre plus chers à leurs cœurs, qu'on leur inspire comme les sentimens les plus nécessaires à tout homme ? Vous pouvez en juger aussi-bien que moi, en voyant ce qu'on leur enseigne, & de la maniere qu'on l'enseigne.

Après quelques articles de catéchisme, quelques formules de prieres, enseignés aussi séchement que mal appris, après leur avoir rendu familieres quelques cérémonies d'usage & de politesse extérieure, comme saluer, tirer le chapeau, se servir de la main droite &c. L'attention des parens se porte presque

en entier ſur la culture de leur eſprit. Il s'agit d'abord, de leur apprendre à lire, à écrire; on ne les excite pas, on les contraint, on les rebute, on leur fait une gêne, une loi, de ce qui devroit être un plaiſir; & dès les premiers pas de la carriere, au lieu de ſavoir les encourager à la parcourir vivement, on leur donne le deſir de reculer en leur ſemant l'entrée d'épines, & l'on porte dans leurs tendres ames, un dégoût affreux, pour tout ce qui leur eſt préſenté ſous l'idée de devoir.

L'éducation, ſuivant la plupart des peres, conſiſte dans le ſavoir. Ils ne veulent pas, ou ne ſont pas en état d'inſtruire leurs enfans; il leur faut donc quelqu'un qui le faſſe à leur place. On a ſoin de leur avoir un précepteur, & le meilleur eſt ordinairement celui qui coûte le moins, celui-là s'eſcrime à leur apprendre les principes d'une langue hors d'uſage. Voilà ſa véritable fonction. Eſt-ce là, me diriez-vous, ſi vous ne le ſaviez pas, le ſoin que les parens ont de leurs enfans? oublient-ils qu'ils ont une ame immortelle, un cœur capable de ſentimens, qui, ſuivant qu'il ſera réglé, ſera leur bonheur ou leur infortune? Ne ſavent-ils pas, qu'ils

ſont nés membres d'une ſociété, dont ils doivent remplir les devoirs ? & ce ſont là les premiers élémens qu'on leur donne ? Que ne ſe chargent-ils eux-mêmes, de les inſtruire de ce qui leur eſt bien plus eſſentiel, ne ſont-ils pas capables de les dreſſer à la vertu ?

Attendez, vous dirois-je, ce n'eſt pas là tout ce qu'ils ſont, & où ſe bornent les tendres ſoins & les attentions réfléchies qu'ils ont pour leur famille. Ils veulent, outre cela, qu'ils étudient dans un college, & qu'ils continuent d'apprendre ſous un maître, ſouvent dur & impérieux, quelquefois négligent les principes d'un ſavoir, qui au ſortir des claſſes, ne doit peut-être leur être d'aucune utilité le reſte de leurs jours. Ils les expoſent parmi un tas d'enfans déréglés de toute eſpece, dans la compagnie deſquels, les moindres défauts qu'ils puiſſent acquérir, ſont d'être opiniâtres, incivils, frippons; & ils paroiſſent peu s'inquiéter qu'ils achetent ainſi au prix de leur innocence, dont rien ne ſauroit réparer la perte, un vain ſavoir, qu'on peut leur procurer dans un autre temps, d'une maniere plus facile & moins dangéreuſe. Enfin, ils les laiſſent entrer au ſortir du college, dans l'océan du

monde ; où, ſans bouſſole, ſans regle, ſans art, il n'eſt pas extraordinaire qu'ils faſſent naufrage, contre l'écueil de la licence & des mauvaiſes mœurs, où le vent de l'opinion & du mauvais exemple vont les pouſſer.

Telle eſt l'inconſéquence dans la façon de penſer, ſur une matiere auſſi intéreſſante ; que malgré tous les inconvéniens journaliers qu'on en voit naître, on ſuit cette méthode défectueuſe, cette routine, comme ſi l'on n'étoit pas doué de la faculté de réfléchir. On ſe pique de raiſonner, d'avoir des ſentimens, on veut le bonheur de ſes enfans. Qui le pourroit croire, s'il ignoroit nos coutumes bizarres, en voyant agir ces peres, qui penſent ſi bien d'eux-mêmes mal à propos ? où s'imaginent-ils les conduire par cette route ? Ils veulent ſeulement leur orner l'eſprit. Mais, l'ornement de l'eſprit eſt-il la ſeule choſe néceſſaire à un homme ? La maniere dont on s'y prend, eſt-elle même un moyen bien aſſuré de le leur procurer ? Devroit-on, pour un ſi frêle avantage, négliger & perdre les qualités eſſentielles, pour en faire un grand homme, un excellent citoyen ? La culture du cœur, n'eſt-elle pas digne de leurs ſoins ?

Elle l'eſt ſans doute : & le but où ils tendent, je le répete, n'eſt pas celui où doivent aſpirer des hommes raiſonnables, des patriotes. Souvent, cette éducation réuſſit à rebours de leurs deſſeins ; cela devroit donc détourner de ſuivre l'uſage ordinaire, les peres qui ont des enfans à élever. Qui en doute? Ils n'en feront pourtant rien : la pareſſe, l'indolence, l'exemple enfin, feront ſur eux, je l'appréhende, ce qu'ils ont fait ſur ceux qui les ont précédés. Combien en eſt-il, qui ne font que parce que les autres ont fait? Semblables à des moutons, ſtupides animaux, qui ne manquent pas de ſuivre ceux qui les devancent, quand ce ſeroit dans un fleuve, ou dans un précipice?

Vous n'approuvez pas, me dit le Chevalier, qu'on donne des précepteurs aux enfans, ni qu'on les envoie dans un college ; par qui & comment voulez-vous donc qu'ils ſoient élevés?

Par ceux qui les ont mis dans le monde,....; la nature qui leur a fait un devoir de même que la patrie, de leur procurer la nourriture, ne demandent pas moins qu'ils ſoient ſoigneux de leur donner une bonne éducation. Et de bonne foi, un homme penſe-t-il à prix

d'argent procurer un pere à son fils, lui qui ne songe pas à l'être ? Peut-il croire que l'argent aura plus de pouvoir sur l'ame du précepteur, que la tendresse en a sur le cœur paternel ? N'est-ce pas à lui à cultiver cette jeune plante qui lui doit sa naissance ? Peut-il indifféremment abandonner son fils à un gouverneur dont l'esprit quelquefois faux ou bouché, l'ame ternie par le vice, en fera peut-être un sot, un scélérat, d'un bon citoyen, d'un homme d'esprit qu'il eut été ?

C'est au pere à le former, à étudier son caractere, ses goûts, son inclination ; pour développer & mettre à profit ses talens, en le disposant de bonne heure à servir sa patrie, dans l'état pour lequel il laisse entrevoir plus de capacité. Vous donnez à élever votre fils à un esclave, dit un jour un ancien Philosophe, à un pere riche ; eh bien ! au lieu d'un esclave, vous en aurez deux. Que de peres de notre temps mériteroient qu'on leur fit le même reproche ! je sais bien qu'ils ne manquent pas de dire pour s'excuser qu'ils ont trop d'affaires, que leur état ne leur permet pas de se charger de l'éducation de leur famille. Mais quelle foible raison, pour quiconque a le cœur d'un pere ! son premier

devoir, c'est le soin de ses enfans ; & ses affaires du plus grand poids (à moins que ce ne soit pour la république) ne sauroient l'empêcher de s'en acquitter.

C'est ce dont étoient bien persuadés des gens plus importans qu'eux, & par leur état & par leur mérite. Suetone rapporte, qu'Auguste, maître du monde, apprenoit lui-même à lire & à écrire à ses petits-fils ; & Plutarque, dans la vie de Caton le censeur, nous apprend, que cet illustre Romain, ayant un fils, en prit un soin extrême dès le berceau. Il quittoit toutes sortes d'affaires, excepté celles qui intéressoient le public, pour se rendre chez lui, lorsque sa femme qui allaitoit elle-même cet enfant, devoit le lever ou le remuer. Quand il fut parvenu à l'âge de raison, Caton lui enseigna lui-même les lettres, quoiqu'il eut un esclave honnête homme & savant, qui les enseignoit à d'autres. Il lui apprit aussi toutes sortes d'exercices, ne voulant pas que son fils fut redevable à un autre que son pere, d'une chose aussi précieuse que l'éducation.

Bien des peres d'aujourd'hui trop occupés sans doute, auront peut-être pitié de la simplicité des gens de ces vieux siecles, qui

vouloient bien s'abaiſſer juſques-là. N'ont-ils pas raiſon de penſer en effet, qu'ils avoient l'eſprit trop foible, pour pouvoir le monter au ton des affaires d'une auſſi grande importance, que celles qui cauſent leurs embarras ?

Votre ironie eſt bien vive, me dit le Chevalier, il eſt cependant des raiſons qui peuvent diſpenſer un pere du ſoin d'élever lui-même ſa famille. S'il a l'eſprit ſi borné, s'il eſt ſi matériel, qu'il ne ſache rien, qu'il ne penſe, qu'il ne ſente rien, quelle part un homme de cette eſpece peut-il prendre à l'éducation de ſes enfans ?

J'avoue que ſi quelqu'un m'apporte une pareille excuſe, je pourrai penſer qu'il a droit d'en être diſpenſé; pareilles gens, s'il y en a, n'ont pas beſoin d'en chercher, ils n'ont pas effectivement le pouvoir de conduire les autres, il leur faut à eux-mêmes un conducteur. Mais ils ſortent de la claſſe ordinaire, hors de laquelle je ne m'étends point. J'entends parler des hommes qui n'ont pas les organes auſſi imparfaits que ceux que vous me citez pour exemple ; d'ailleurs, je ne crois pas que l'on en voie gueres qui n'aie quelque lueur d'eſprit, ou du moins aſſez de bon ſens, pour avoir utilement l'inſpection

& la surintendance de l'éducation, qu'il seroit obligé de faire donner à sa famille par un gouverneur. Et si le gouverneur étoit homme de mérite, elle en réussiroit sans doute bien mieux.

Posez des exceptions si vous voulez, les exceptions ne détruisent pas la regle, elles en sont une preuve au contraire; ainsi, je dirai toujours que le meilleur maître que des enfans puissent avoir, tant soit peu qu'il soit capable de les enseigner lui-même, c'est leur pere. Pour en décider, daignez je vous prie, jetter un coup d'œil sur plusieurs de nos jeunes gens, qui ne doivent qu'à des instituteurs étrangers leur mérite & leur bel esprit.

Ils dansent bien, montent un cheval, font passablement des armes, mais sous une écorce fort legere de politesse, à la faveur d'un babil aisé, ils cachent une ignorance dont ils ne se doutent pas. Si vous franchissez les dehors trompeurs dont ils se parent, vous trouverez une hauteur insupportable, une puérile vanité. Ne vous arrêtez pas à leur ton doucereux, pénétrez leur caractere présomptueux & perfide. Remplis de préjugés impies, ils rejettent les dogmes de toute religion, leur

leur volonté eſt leur ſeule regle. Leurs mœurs ? ils n'en ont d'autres que leur goût.

Si leurs peres euſſent été plus ſoigneux & plus attentifs à les former, vous ne les verriez pas aujourd'hui, jouets de leurs propres erreurs, & dupes de leurs caprices, empoiſonner par leurs exemples l'innocence des foibles, & ſervir de modeles à tous ceux qui cherchent la noble gloire de gâter les races à venir.

Mais enfin, me dit le Chevalier, quand il eſt certain que le pere ne peut élever ſes enfans lui-même, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt eſſentiel qu'un autre en prenne la conduite.

Oui, ſans doute ;....., ſi leur pere ne peut leur procurer cet avantage, il faut bien qu'ils le tiennent d'ailleurs. Mais, le moyen de réuſſir dans une entrepriſe auſſi difficile ? non pas de trouver un gouverneur, il eſt aiſé de ſe le procurer, tant de gens ſe mêlent de conduire la jeuneſſe, mais un bon gouverneur. Oh, que c'eſt une choſe bien plus rare & bien plus précieuſe que l'on ne penſe !

Pour que les enfans puiſſent recevoir une bonne éducation de leur précepteur, il faut d'abord, qu'il ait été bien élevé lui-même :

il faudroit, pour ainſi dire, qu'il l'eût été exprès pour ceux qu'il doit avoir ſous ſa direction. Eſt-il étonnant, après cela, de voir tant d'éducations fautives? Combien ne voit-on pas de précepteurs, qui, pour former à leur guiſe la jeuneſſe qui leur eſt confiée, ſemblent penſer devoir s'éloigner le plus qu'ils peuvent, de la nature & de la raiſon; & ce n'eſt ſans doute pas leur faute s'ils ne réuſſiſſent pas dans leur idée, & ſi les enfans ne ſont pas encore pires qu'on les voit, puiſqu'ils n'épargnent rien, pour que leurs diſciples profitent bien de leurs leçons & de leurs exemples, pour les rendre dignes de ces peres, qui ne veulent pas, ſans doute, que leurs enfans puiſſent valoir plus qu'eux.

Un pere, qui eſt en état de ſentir tout le prix d'un bon gouverneur, peut très-bien s'en paſſer, il peut en ſervir lui-même; & s'il eſt hors d'état d'en juger, à quelles bévues ne s'expoſe-t-il pas? Quel danger ne fait-il pas courir à ſes enfans, en confiant leur bonheur, doux eſpoir d'un tendre pere, à qui communément il ſe garderoit bien de confier la clef de ſon coffre fort.

Tous les bons citoyens, de même que tous ceux qui ſe ſont mêlés d'écrire dans

tous les temps, ſur l'inſtitution des enfans, ont inſiſté ſur un devoir auſſi indiſpenſable pour les peres, d'élever eux-mêmes leur famille. Ils ont crié contre l'abus de la confier à d'autres. Qu'ont-ils produit? Du vent. En joignant ma voix à celle de tant d'autres, réuſſirai-je mieux? Que ne puis-je m'en flatter! mais ſur quel fondement? Je le fais néanmoins, & je ne dis ici, que ce que tout honnête homme a déjà penſé tant de fois.

L'uſage a prévalu ſur ce qu'exigeoit la tendreſſe, j'en conviens, me dit le Chevalier, mais pour le rectifier autant qu'il eſt poſſible, quelles qualités demanderiez-vous dans un gouverneur?

La moindre, ..., que je voudrois dans un homme deſtiné à élever la jeuneſſe, ſeroit d'être ſavant, l'unique que l'on exige pour l'ordinaire; mais je demanderois ſur toutes choſes qu'il eût des mœurs, & beaucoup de douceur; afin qu'en inſpirant des principes ſolides de vertu & de ſageſſe à ſon éleve, en lui faiſant prendre de bonne heure d'heureuſes habitudes, il pût lui rendre l'eſprit doux & liant, dans le temps qu'il lui formeroit le cœur. Je ne voudrois point qu'il fut vieux: cet âge déplaît à l'enfance; ni cepen-

dant si jeune, que l'enfant pût en concevoir moins de déférence pour lui; mais je pense qu'il seroit à souhaiter, qu'il se fit compagnon, autant qu'il seroit possible, de l'enfant confié à ses soins, afin qu'en s'attirant sa confiance, il fut plus facilement en état de le pousser, le retenir, le conduire comme bon lui sembleroit.

Je crois qu'un bon gouverneur devroit avoir une grande connoissance du monde, pour qu'il pût apprendre insensiblement à son éleve à connoître les hommes, & la meilleure maniere de se comporter avec eux; afin de l'engager à aimer, à imiter ce qui lui paroîtroit beau, digne d'estime dans leur conduite, & de l'y porter avec ce degré de vigueur & d'application, dont il a besoin pour en venir heureusement à bout. Je le voudrois enfin assez habile, pour se faire aimer même en refusant; & qu'il sût si bien s'y prendre en s'opposant aux mauvaises inclinations de son éleve, que l'obstacle que l'enfant trouveroit à ses desirs, parût plutôt venir de la chose desirée, que de la volonté de celui qui le conduit.

J'ajoute, à ce que je viens de dire, qu'il faut pour exercer & remplir parfaitement cet

emploi, que celui qui s'en charge, réuniſſe à une douce prudence beaucoup de ſobriété, de tendreſſe, & de diſcernement; qualités qui ſe trouvent rarement enſemble, ſur-tout dans les perſonnes que l'on peut avoir pour les modiques appointemens qu'on donne communément à un gouverneur, & qu'il eſt plutôt permis de ſouhaiter que de trouver.

Qu'un pere, qui ſe réſout à confier ſes enfans à un autre, prenne du moins tous les ſoins imaginables, pour faire un bon choix dans celui à qui il prétend remettre un dépôt ſi précieux. Si l'on peut, à prix d'argent, trouver un homme tel que doit être celui qui repréſente un pere, qu'il mette tout en uſage, qu'il n'épargne rien pour s'approprier ce tréſor s'il le ſait, afin qu'à quelque prix que ce ſoit, il puiſſe procurer à ſes enfans le plus bel héritage qu'un pere puiſſe laiſſer à ſa famille, je veux dire un cœur droit, digne d'un homme & d'un bon patriote.

Penſez-vous, qu'un pere ne ſoit pas amplement dédommagé de la dépenſe qu'il aura faite, pour donner une ame à ſon fils, pour l'orner des excellentes qualités qui font le grand homme, l'homme ſolidement

vertueux ; par la douce ſatisfaction de voir ce fils, digne de ſes empreſſemens & tel qu'il le deſire ? Heureux pere ! qui pour procurer le véritable bonheur à vos enfans, n'avez pas craint de diminuer leur patrimoine, qui jouiſſez du ſenſible plaiſir de voir leur cœur fidele à la vertu, vous leur avez fait une acquiſition, bien autrement eſtimable que l'empire de l'univers.

Mais, pour parvenir à ce point deſiré de tout vrai pere, je l'ai dit, je le répete, il faut qu'il veille ſur ſes enfans. A-t-il chargé un gouverneur de leur conduite, que rien néanmoins ne ſe faſſe en quelque ſorte que ſous les yeux du pere, & qu'on ne leur faſſe pas de leçons qui ne fructifient par la préſence du pere.

Voilà les précautions que je crois néceſſaires pour l'éducation de la jeuneſſe, précautions que trop peu d'hommes s'empreſſent de prendre aujourd'hui. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiere. Ce que je demande pour mon éleve, inſtruira ſuffiſamment de ce qu'il faudra faire pour le lui procurer, & ſûrs une fois de ce qui lui convient, nous connoîtrons ſans peine ce qu'il faut qu'il évite.

Il n'y eut perſonne de la compagnie, à qui mon ſentiment ne parut très-raiſonnable; & qui ne convint avec moi, que l'éducation des enfans ne fut un devoir doublement indiſpenſable pour les peres, qui devoient toujours joindre à cette qualité, celle de citoyen. Le Chevalier fut enfin obligé d'en convenir lui-même, mais ce que j'avois dit ſur les colleges, ne lui paroiſſoit pas à beaucoup près auſſi bien fondé.

Paſſe, me dit-il, que les peres ſoient obligés de veiller ſur leur famille juſqu'à un certain point, mais croyez-vous qu'ils s'écartent des regles de la prudence, & qu'ils ne s'acquittent pas de leur devoir, en envoyant leurs enfans dans un college, ou les mettant dans un penſionnat? Vous ſavez qu'on n'y cherche pas moins à rectifier leur cœur, qu'à éclairer leur eſprit.

Je crois, ..., que c'étoit-là en partie l'intention de ceux qui les fonderent. Mais, ſi l'on en juge par ce qu'on voit, combien ne ſe ſont-ils pas trompés, dans les moyens qu'ils ont employés pour ce deſſein? Les colleges, ſoit parce qu'on y enſeigne, ſoit par la maniere dont on l'enſeigne, ſoit enfin par les mauvais exemples que les jeunes gens

y ont sans cesse sous les yeux, sont mille fois plus pernicieux au commun de la jeunesse, qu'ils ne sont profitables à quelques-uns.

C'est pour leur apprendre quelque peu de grec & de latin, qu'on y gêne de pauvres enfans, comme si du grec & du latin, dépendoit le bonheur de leur vie. Là, sans distinction aucune des caracteres, des tempéramens, des inclinations; tous reçoivent la même forme de discipline, tous apprennent les mêmes élémens: & quoiqu'il n'y ait pas moins de variété dans les esprits que dans les visages, que la plupart put se passer de ce qu'on y apprend; on exige la même tâche des uns & des autres; on le fait même ordinairement avec tant d'empire, tant de dureté, tant de rigueur, que je ne m'étonne pas, si le moindre défaut, qu'en rapporte communément la jeunesse, est d'avoir l'esprit gâté, & une haine irréconciliable pour les livres.

Ce n'est pas que je blâme en soi, le desir de faire apprendre le grec & le latin à la jeunesse, mais je tiens, que ce n'est pas là ce qu'on a sans doute à lui apprendre de plus utile. Le temps, qu'à cet âge on met

à l'étude des langues, eſt un temps mal employé pour la culture de l'eſprit, parce que ce n'eſt pas celui qu'on devroit y employer ; parce que les impreſſions qui ſe font alors ſur de jeunes cerveaux, cedent aux nouvelles images qui viennent s'y tracer enſuite. La méthode d'enſeigner m'y paroît même défectueuſe. Enfin, je crois que les enfans y perdent du côté des mœurs, beaucoup plus qu'ils n'acquierent par cette mauvaiſe culture.

De tous les enfans qui ſont dans un college, à peine y a-t-il une douzaine, à qui le grec & le latin puiſſent être abſolument néceſſaires le reſte de leurs jours ; mais il n'en eſt aucun à qui dix ans de temps qu'ils paſſent à apprendre la vaine ſcience de ces grammaires, ne fuſſent de toute autre utilité, ſi en leur formant le cœur, on eut tourné leur goût & leur génie vers les ſciences, vers les arts, qu'il importe davantage à un homme, à un bon citoyen de ſavoir. Quelle manie, que dans un Etat bien policé, on faſſe conſiſter l'éducation de la jeuneſſe dans une vaine ſcience de mots, & qu'au lieu d'en faire des hommes, on cherche à en faire des pédans & d'inutiles ſophiſtes !

Qui ne seroit ému de pitié? en voyant un pauvre enfant, qui a de la peine à porter ses livres, l'esprit agité, le cœur abbatu par la crainte des châtimens, entrer d'un pied tremblant dans son école; dans ce lieu, où d'autres innocentes victimes comme lui, assemblées pour apprendre des regles de grammaire & de syntaxe, où ils ne comprennent rien, qui ne leur serviront peut-être jamais de rien: paient par un tribut journalier de soupirs & de larmes, les soins mal employés d'un maître rigoureux, dont ils reçoivent les ordres dans un respectueux silence.

Vous prenez, me dit le Chevalier, l'éducation des colleges par son mauvais côté. Cependant, quoique vous puissiez dire, nous leur devons presque tous notre éducation, & ce n'est pas la faute de ceux qui y enseignent, s'il n'en sort pas de meilleurs sujets.

Une partie de la jeunesse y a reçu son éducation,...., voilà précisément de quoi nous avons à nous plaindre. C'est-là qu'elle commence à se dépraver. Je dois cependant rendre à quantité de professeurs, la justice qu'ils méritent; ils font ce qu'ils peuvent, ils mettent tout en œuvre pour que nous n'employons pas le temps inutilement. Il y en a

& j'en connois d'aussi estimables par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit; mais le vice de l'institution l'emporte & l'emportera toujours sur tous les soins qu'ils se donnent; il faut qu'ils se conforment à la regle établie, & c'est cette regle qui gâte tout.

Dans toute institution, où l'on n'a pas la vertu pour base, où l'on ne songe pas à former des citoyens, à faire des hommes, où la science seule sert de but; on a beau faire, on trouvera toujours plus de mal à apprendre, que de bonnes qualités à acquérir. On achetera souvent le savoir, par la perte de l'innocence : & quel savoir peut dédommager de la perte de la vertu ? Il nous importe bien plus, sans doute, d'être instruits comment nous devons nous conduire dans la vie; de connoître & d'apprendre à remplir nos devoirs; de nous procurer un corps sain, un cœur pur, un jugement solide, que d'être en état de faire la vaine parade de deux ou trois idiomes de plus. Et que sera-ce, si nous pouvons les apprendre d'une maniere bien plus facile, sans encourir les risques que l'éducation du college traîne toujours après soi ?

La vertu & le savoir, sont pourtant les

deux points, sur lesquels on fonde l'éducation des colleges, me dit le Chevalier.

Ne regardez pas l'arbre à l'écorce, ..., considérez-en le fruit. J'ai été élevé dans les colleges, & je me souviendrai toujours trop bien de la maniere dont on y vit, des exemples journaliers qu'on y voit, pour que je sois tenté d'y envoyer mes enfans. Bien loin de s'y affermir dans les principes de la religion, on apprend tous les jours à en transgresser les préceptes. Les maximes de morale que l'on y débite, rebutent au lieu de porter les cœurs à la vertu. Toutes les passions, quoique sur un théatre obscur & gêné, y répetent les rôles qu'elles joueront ensuite dans le monde avec éclat.

Et le moyen qu'un professeur, quelque soigneux, quelque vertueux, quelque habile qu'il puisse être, chargé de l'éducation d'un grand nombre d'enfans, qui demeurent en différens endroits, ne les ayant qu'un certain temps de la journée devant les yeux, puisse avoir une attention pour chacun d'eux, capable de les élever suivant ses desirs?

Doit-on s'attendre à lui voir former le cœur, l'esprit, & les manieres de chaque enfant, quand on ne peut se cacher, que cha-

cun demanderoit un ſoin particulier, une attention qui ne fût jamais interrompue ? Et ſuppoſez, ſi vous voulez, qu'il eut aſſez de temps pour étudier, & corriger les défauts de chacun, quel fruit produiroit tant de peines, étant obligé d'abandonner la plus grande partie du jour l'enfant à lui-même, & au mauvais exemple de ſes condiſciples, qui l'emporteroient vraiſemblablement, ſur tous les bons avis qu'il pourroit lui donner ?

Si vous trouvez un ſi grand inconvénient pour les enfans qui demeurent hors les colleges, me répondit le Chevalier, vous ne pourrez qu'approuver, ſans doute, la prévoyance de ceux qui les mettent dans des penſionnats. Preſque toujours ſous les yeux vigilans d'un argus ſévere, on ne ſauroit les placer dans un lieu plus ſûr.

Ce que vous dites auroit quelque vraiſemblance,....., ſi nous ne ſavions pas que la plupart de ceux qui en ſortent, ſont pour l'ordinaire encore plus inſtruits dans le vice, que leurs condiſciples qui demeurent dehors. Il eſt inconcevable, à quel point la corruption du cœur eſt parvenue, dans ces retraites deſtinées à élever les jeunes gens, dans les principes d'une ſolide vertu. Je ne dis rien

que je ne ſache par trop d'exemples ; plus ceux qui veillent ſur la conduite de cette jeuneſſe, portent de ſoins à empêcher que le vice n'y paroiſſe, plus le mal renfermé & caché fait de progrès.

Pour qu'un penſionnat fut à l'abri des vices, il faudroit, pour ainſi dire, n'y recevoir que des penſionnaires au berceau. Or, comme cela eſt preſqu'impoſſible, je ne vois pas d'avantage pour un pere, d'y mettre jamais ſes enfans ; il a, au contraire, tout lieu de penſer, que s'ils y entrent avec leur innocence, ils n'en ſortiront pas de même. Je me tais ici ſur quantité de raiſons, hélas! trop fortes pour ne pas en diſpenſer les peres, qui ont encore quelqu'amour pour la vertu. Tout homme qui a été penſionnaire m'entendroit, ſans que je m'expliqua plus au long.

De ſorte, Monſieur, me dit le Chevalier, que vous ne voulez ni penſionnat ni college ; & que, ſi l'on s'en rapportoit à vous, nous n'aurions bientôt plus de ces ſortes d'établiſſemens.

Je voudrois du moins, ..., y voir de la réforme ; & que le but qu'on s'y propoſe, fut plus noble & plus grand. Juſques-là, je les crois, je vous avoue, inſuffiſans pour l'é-

ducation de la jeuneſſe. Mais, tout ce qui eſt défectueux, ne mérite pas d'être proſcrit, ſur-tout, s'il peut être changé. Mon ſentiment, d'ailleurs, ne fait rien à la choſe; de quelque maniere que je penſe, il n'en ſera ſans doute ni plus ni mòins. Peut-être même que je me trompe, on peut ſe tromper avec les meilleures intentions. Que ceux que cela intéreſſe, y regardent de plus près, ils verront ſi je ſuis dans l'erreur, puiſque c'eſt à eux à le voir.

Il eſt néanmoins certain, que ſi tous les peres vouloient me croire, & que chacun eut aſſez de force pour ſe charger de ſes enfans, on pourroit ſe paſſer ſans peine de colleges & de penſionnats. Du moins, juſqu'à ce que l'on reconnut une utilité réelle pour les jeunes gens de s'en ſervir; juſqu'à ce que le nouveau plan d'éducation qu'on y ſuivroit, plus général & mieux combiné, eût plutôt pour but de former des hommes & des citoyens, que des ſavans. Cela les meneroit loin, peut-être, mais en demandé-je trop?

» On trouve parmi nous, dit un Ecrivain » moderne très-judicieux, beaucoup d'inſ» truction, & peu d'éducation; on y forme » des ſavans & des artiſans de toute eſpece;

» chaque partie des lettres, des ſciences &
» des arts y eſt cultivée avec ſuccès : mais
» on ne s'eſt pas encore aviſé de former des
» hommes, c'eſt-à-dire, de les élever les
» uns pour les autres, de faire porter ſur une
» baſe d'éducation générale, toutes les inſ-
» tructions particulieres ; de façon, qu'ils fuſ-
» ſent accoutumés à chercher leurs avantages
» perſonnels dans le plan du bien général,
» & que dans quelque profeſſion que ce fut,
» ils commençaſſent par être patriotes.

Nous avons dans le cœur des germes de vertus & de vices : il s'agit d'étouffer les uns, & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame ſe réduiſent à penſer & à ſentir ; nos plaiſirs conſiſtent à aimer ou à connoître : il ne faudroit donc que régler ces diſpoſitions, pour rendre les hommes utiles & heureux, par le bien qu'ils feroient & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle eſt l'éducation qui devroit être générale & uniforme ; au lieu que l'inſtruction doit être variée & différente, ſuivant l'état, l'inclination & les diſpoſitions de ceux que l'on veut inſtruire.

Dans l'un & l'autre cas, il faudroit, pour réuſſir, prendre le contre-pied de la méthode

qui eſt en uſage. Au lieu de cette gêne ſévere, de ces rigueurs, de ces châtimens, qui épouvantent les enfans, qui leur portent le déſeſpoir dans le cœur, qui les rendent rampans & ſerviles, je voudrois que la liberté, la douceur, la joie, leur fiſſent aimer ce qu'ils abhorrent maintenant. Au lieu de cette inſtruction ſédentaire, qui cloue neuf ou dix heures du jour des enfans ſur un banc, ce qui peut ne leur être que très-préjuciable, par ſon oppoſition aux intentions de la nature, qui demande dans cet âge un mouvement preſque continuel, je voudrois qu'on leur apprît tout ce qu'ils doivent ſavoir, de la même maniere que les Péripatéticiens apprenoient la philoſophie; en ſe promenant, ou du moins debout, comme cette jeuneſſe romaine, qui fit de ſi grandes choſes.

Ce que je viens de vous dire, n'eſt pas un ſentiment qui me ſoit propre : preſque tous les anciens qui ont écrit de l'éducation de la jeuneſſe, & ſur-tout Platon, prétendoient qu'ils fuſſent élevés avec toute la douceur & la liberté poſſible, dans les jeux, dans les ris, & preſqu'en folâtrant; & Montagne, dans ſon inſtitution des enfans, dit : ſi je m'en ſouviens bien.

» Cette police de la plupart des colleges m'a » toujours déplû : on eut failli à l'aventure » moins dommageablement s'inclinant vers » l'indulgence. C'eſt une vraie geole de jeu- » neſſe captive. On la rend débauchée, l'en » puniſſant avant qu'elle le ſoit ; arrivez-y ſur » le point de leur office, vous n'oyez que » cris & d'enfans ſuppliciés, & de maîtres » enivrés dans leur colere. Quelle maniere » pour éveiller l'appétit envers leurs leçons, » à ces tendres ames & craintives, de les y » guider d'une trogne effroyable les mains » armées de fouets ! Joint ce que Quintilien » en a très-bien remarqué, que cette impé- » rieuſe autorité, tire des ſuites périlleuſes & » nommément à notre façon de châtiment. » Combien leurs claſſes ſeroient plus décem- » ment jonchées de fleurs & de feuillées, que » de tronçons d'oſiers ſanglans.

C'étoit auſſi la façon de penſer de Locke : il ne croyoit pas que l'éducation des colle- ges, fut capable de produire les fruits que l'on a lieu d'attendre d'une bonne éducation. Les pédans crieroient contre ce ſentiment, s'il venoit jamais à leur être connu. Je n'en ſerois pas ſurpris d'un pédant. Mais je ſuis très-perſuadé, qu'il n'eſt gueres de profeſſeur

raiſonnable, qui au fonds ne penſe comme moi & comme les hommes célebres que je vous cite; quoique peut-être il ne le diſe pas tout haut. Ils ſentent tous la néceſſité d'une réforme dans l'inſtitution inſuffiſante des colleges, qui ne tend qu'à un ridicule ſavoir, enſeigné plus ridiculement.

Il faut, je le répete, ſi l'on veut des colleges, qu'ils ſoient inſtitués pour former des hommes, & non pas ſeulement des grammairiens. Que l'on trouve le ſecret d'intéreſſer les enfans, par l'inſtruction qu'on leur donne, au bien de la patrie, à l'aimable vertu; & qu'enfin, elle leur rende l'ame auſſi grande, auſſi généreuſe, que l'éducation préſente leur fait le cœur étroit & petit, & leur ravale le ſentiment.

Il faudroit que ces colleges fuſſent, par rapport à nous, comme étoit celui de Sparte par rapport à ſes citoyens. Mais comme je ne ſuis réformateur qu'en idée, & que je n'attends pas que mes idées ſoient ſuivies de long-temps, je penſerai toujours, juſqu'à ce qu'elles puiſſent l'être, qu'un enfant ne ſauroit jamais mieux être élevé que par ſon pere, ou tout au moins ſous ſes yeux.

Là, ſe formant peu à peu le corps, l'eſprit

& le cœur; augmentant en lumieres, à proportion qu'il augmenteroit en forces, prémuni ſagement par ſon Mentor, qui le veilleroit de près, il apprendroit, par la compagnie qu'il verroit dans la maiſon paternelle, dans les viſites où on le meneroit; enfin, par les converſations qu'il entendroit, à aimer tous les hommes, à les plaindre, mais à voir avec horreur le vice qui regne avec audace, & la fureur des paſſions qui agite & bouleverſe l'univers. Il apprendroit à craindre les flatteurs, ces empoiſonneurs de l'ame, à connoître le peu de valeur de ces faux brillans, qui mettent tout leur mérite dans un éclat étranger, auſſi futile qu'eux.

Quand il entreroit dans le monde, il ne ſeroit ni ſurpris par la nouveauté du ſpectacle, ni entraîné par les exemples ſéduiſans, qui perdent ceux qui les ſuivent : il ſauroit diſtinguer la vraie politeſſe, de ces grimaces d'uſage que chacun reçoit, que chacun rend, & dont tous intérieurement & comme de concert apprécient la valeur à rien. Il ſe convaincroit par ſa propre expérience, que la pratique de la vertu eſt la véritable route du bonheur; que la plus douce habitude de l'ame, eſt de ſavoir jouir ſans emportement

& avec cette modération, qui ne laiſſant pas de priſe au déſir, n'en laiſſe point au dégoût. Son état lui paroîtroit toujours agréable & le plus agréable; & ne portant pas plus loin ſes deſirs inquiets, il s'en tiendroit, avec joie, à ce que la raiſon lui montreroit devoir lui convenir. La parure recherchée & immodeſte des femmes, bien loin d'être un attrait pour ſon cœur, le prémuniroit contre des attraits plus dangereux.

C'eſt ainſi qu'un jeune homme, conduit pas à pas par un pere tendre, plutôt ſon ami, ſon confident, qu'un maître impérieux, apprendroit à mépriſer l'opinion qui régente l'eſprit des hommes. Secouru contre ſa propre foibleſſe, l'illuſion & la vanité, il ne ſeroit pas, comme on en voit tant chaque jour, trompé par de groſſiers preſtiges; donnant dans tous les pieges qui leur ſont tendus, tantôt plumé par une courtiſanne, ou dévaliſé par un eſcroc, on le verroit également en garde contre les préjugés & la ſuperſtition. N'ignorant point pourquoi il eſt dans le monde, ſérieuſement perſuadé qu'il doit remplir avec dignité, la place que lui a deſtiné le ſouverain Maître, il ne perdroit jamais de vue les obligations qu'il a contractées en la

prenant. Il se rendroit utile à tous ceux, à qui il seroit assez heureux de pouvoir rendre quelques services. Homme, il aimeroit les hommes ; citoyen, il voudroit en remplir tous les devoirs. Enfin, sachant que la récompense de son travail sera selon qu'il aura travaillé, & que les maux de cette vie ne sont rien, les biens & les maux dont elle est mêlée, trouveroient toujours son ame dans une parfaite égalité. Il seroit un véritable homme de bien, & tel qu'il faut pour être heureux.

Regardez à présent, je vous prie, les jeunes gens qui sortant du college, viennent figurer sur la scene du monde ; savent-ils y entrer ? savent-ils s'y conduire de même ? N'ayant aucune route certaine, aucun principe assuré de conduite, sans guide qui leur fasse éviter les dangers qui les entourent de toutes parts ; ils se livrent d'autant plus volontiers à leurs penchans, ils suivent avec d'autant plus d'empressement le torrent du mauvais exemple, qu'ils ont été jusques-là plus gênés, plus contraints dans leur volonté perverse & dans leurs desirs déréglés. Se regardant comme entrés dans un nouvel ordre de choses, honteux de leur premiere éduca-

tion, ils penſent, en s'en voyant délivrés, être ſortis des fers d'un dur eſclavage, où les retenoient la tyrannie & l'erreur, & croient qu'ils n'employeront jamais aſſez-tôt, tous les reſſorts de leur liberté.

Jugez ſi, libres alors & ſéduits par l'opinion qu'ils ſe font, de tout ce qu'ils voient & de tout ce qu'ils entendent dire, leurs progrès ſeront rapides dans cette école, où tout ce que l'on enſeigne enflamme le cœur, à meſure qu'il s'empare de l'eſprit.

On les verra bientôt revenus, de ce mépris qu'ils pouvoient avoir encore pour le vice, de ce reſpect qu'ils éprouvoient à la vue d'un homme vertueux: bientôt, nageant en grande eau, bien différens d'eux-mêmes, ſubſtituer de nouvelles idées à celles qu'ils avoient de tout cela. Des propos indécens, des airs d'importance, pourroient vous donner à penſer, ſi vous les aviez perdus de vue pendant quelques temps, que ce n'étoit plus ceux que vous connoiſſiez, mais les plaiſanteries qu'ils lâchent ſur leur ancienne ſimplicité, la honte qu'ils témoignent lorſqu'on la leur rappelle, quand on leur parle des inſtructions qu'on leur a donnés auparavant, ne vous laiſſent plus douter que ce ne ſoient les mêmes.

Ils deviennent bientôt imitateurs de ceux qu'ils admirent ; & comme eux, la victime de leur sotte crédulité. Trop heureux, si leurs chûtes fréquentes pouvoient être pour eux un motif de se retirer du chemin fatal du vice : si, accablés du poids de leur inutilité, ennuyés de leurs plaisirs frivoles, défaits de leurs préventions, ils pouvoient enfin réfléchir & concevoir, qu'ils sont des êtres doués de raison, créés pour être quelque chose dans le monde, où ils se sont efforcés jusqu'ici de n'être rien, du moins, pour tout autre que pour eux.

Je ne m'érige ni en réformateur de ce qu'on a fait, ni en censeur de ce qu'on a dit sur la même matiere ; je ne donne ici mon sentiment que pour ce qu'il vaut. S'il venoit jamais à la connoissance du public, & qu'il le trouva assez raisonnable & assez utile pour être suivi, j'en serois bien aise, je l'avoue, non pas parce que ce seroit mon sentiment, mais parce qu'il seroit bon ; & si, au contraire, on trouvoit que je n'arrivasse point au but où j'aspire, que je me trompasse dans l'espérance que je m'en suis faite, je me consolerois d'avance ; sur-tout, si j'avois lieu de croire que ma façon de penser pût servir d'aiguillon

d'aiguillon à quelqu'autre, plus capable, de traiter un ſujet auſſi néceſſaire que je ne le ſuis.

Il eſt égal au public de quelle main il ſera traité, pourvu qu'il le ſoit bien; je puis vous aſſûrer que cela m'eſt fort égal auſſi, regardant moins l'honneur de trouver ce point intéreſſant, que l'utilité que mes citoyens & les hommes pourroient en retirer.

Il eſt certain (& il ſeroit bien à ſouhaiter que le gouvernement y regardât de plus près) que pour faire une bonne éducation, on ne devroit pas laiſſer élever la jeuneſſe d'une façon arbitraire, ni l'abandonner à la négligence, ni la ſoumettre aux caprices des différens précepteurs qui en ſont chargés; & chacun, maître de faire de ſes enfans proprement ce qu'il lui plaît. Il faudroit que la diſcipline de l'enfance, fut commiſe aux loix, comme elle l'étoit autrefois en Crête & à Lacédémone; & que le bien le plus précieux de l'Etat, fut le plus précieuſement ſoigné. Mais, puiſqu'il ne nous appartient pas de changer, ſuivant notre idée, une choſe qui dépend de l'autorité ſouveraine, contentons-nous de dire aux peres & aux meres, ce que nous croyons le plus propre à former des

enfans, tels que nous les demanderions dans une institution générale ; & ne perdons jamais de vue, que nous voulons en faire des hommes & des citoyens.

Ce n'est pas un gentilhomme, comme Locke, que je veux former ; je ne veux pas, comme cet auteur moderne, célebre par ses opinions, aussi singulieres que dangereuses, & par la maniere éloquente avec laquelle il a su les exposer, donner dans des paradoxes brillans : je ne prétends pas, que tout pere, que tout précepteur, aille élever son fils, son disciple à la campagne ; que pour connoître les hommes, que pour le mettre en état de les servir, on les lui fasse voir en peinture ; ni qu'il soit transporté dans un désert, pour lui faire éviter le joug des passions.

Non, ce n'est pas là mon idée : je ne cherche ni la nouveauté, ni la singularité. Mon intention est aussi générale qu'elle peut l'être. Ce n'est point pour un seul homme que j'entends parler ; c'est pour chaque état, si l'on est capable de m'y entendre ; c'est pour chaque profession. Tous ont droit de m'intéresser également, autant le pauvre que le riche, autant le foible que le puissant ; & je n'ai pas plus en vue le noble, que le roturier. Tous

font mes freres, tous font enfans de l'Etat, tous lui font néceffaires. Qui fait fi ceux que l'on néglige, ne feroient pas des hommes excellens, s'ils étoient cultivés.

Je voudrois donc, s'il étoit poffible, ne négliger la culture de pas un de ceux qui peuvent en être fufceptibles, afin que tous appriffent à trouver leur bonheur, en concourant au bien général. Et dans mon deffein, la maniere la plus fimple, la plus naturelle, par conféquent la plus facile d'élever les enfans, feroit juftement ma méthode. Elle n'eft point un fyftême, elle exclut au contraire tout fyftême.

Tout homme étant forti des mains d'un Être fuprême, tout homme devant vivre avec des hommes, il faut qu'il aime Dieu & les hommes ; il faut qu'il apprenne à les fervir, fon intérêt le demande autant que fon devoir. Il faut donc l'en rendre capable. Peres tendres, qui ne cherchez que le bonheur de vos enfans, qui voyez où ils doivent afpirer, voyez auffi ce que vous devez faire pour les conduire. Suivez la nature, tant qu'elle ne fe pervertira point. La feule, la grande regle pour exécuter votre projet, eft de s'y conformer autant qu'elle eft d'accord

avec la raiſon ; mais, de la redreſſer lorſqu'elle manque, & de la diriger lorſqu'elle s'égare. Tant que la nature & la raiſon ſont d'accord, ne craignez pas de vous tromper; vous êtes dans le vrai chemin.

Oui, me dit le Chevalier, mais la difficulté eſt de ſavoir les accorder; & c'eſt ce que preſque perſonne ne ſait faire.

Oh, voilà le nœud ! je le crois bien,....., parce que perſonne n'y veut donner une attention ſérieuſe; parce que bien loin de ſuivre la nature, on s'en éloigne le plus que l'on peut; on l'altere, on la rend nuiſible, elle qui eſt la ſource de notre bonheur. C'eſt que l'on n'écoute plus les avis de la conſcience, & que l'on mépriſe la raiſon.

Il a été autrefois des citoyens & des grands hommes; quoique le nombre en ſoit moindre, il eſt encore des citoyens. Comment avoient-ils été élevés? A-t-on ſuivi pour leur éducation quelque ſyſtême? non, ſans doute. Comme ils devoient la vie à leurs parens, ils leur ont dû preſque tous leur bonheur & leur gloire, ils leur ont dû leurs vertus. Peu de préceptes, beaucoup d'exemples les ont inſtruits; on ne força pas leur eſprit, ni on n'égara pas leurs foibles con-

noiſſances, on les guidoit ſans les contraindre : on paroiſſoit plutôt ſuivre la volonté de ces enfans, que les ſoumettre à la leur. Ils leur faiſoient ainſi embraſſer leurs devoirs, autant par plaiſir que par habitude ; ils n'y employoient jamais ni la force ni la rigueur.

C'eſt auſſi ce que je veux que l'on imite : vainement penſeroit-on pouvoir mieux ſe faire obéïr, par la violence que par l'amour, de ces ames tendres que l'on veut former à l'honneur & à la liberté ; la douceur réuſſira mieux que la force ; ce que ne peuvent la raiſon & l'adreſſe, la contrainte, qui ne ſert qu'à rendre les cœurs bas & ſerviles, ne le pourra jamais. Ne penſez pas que je ſois ici en contradiction avec moi-même, je veux que l'on ſoit indulgent, que l'on permette de faire tout ce qui eſt raiſonnable ou qui n'a rien de mauvais en ſoi, mais je ne condamne pas moins cette affection aveugle, qui approuve les mauvais penchans, qui ne les corrige pas. Ce n'eſt pas les aimer, c'eſt les perdre infailliblement.

C'eſt ſur la mere que tombent les premiers ſoins des enfans ; c'eſt elle qui doit leur donner la ſanté & la force, après leur avoir donné le jour ; & la facilité qu'on trouvera dans la

ſuite, à graver dans leurs tendres ames les principes de la vertú, doit être une ſuite des ſentimens dociles, qu'elle aura pris plaiſir à leur inſpirer dès qu'ils auront commencé à ſe connoître. Mais, le faites-vous dures marâtres? vous dont les enfans à peine nés, ſont ſéparés de vous pour toujours; vous que la nature bienfaiſante avcit pourvues de deux ſources de lait pour leur nourriture; qui rejettez & mépriſez ces dons, dont elle vous a enrichi pour leur ſubſiſtance, au riſque de votre vie, ou du moins de votre ſanté? N'eſt-ce pas une choſe barbare, que bien loin d'écouter la tendreſſe qui vous parle pour ces enfans, qui devroient vous être ſi chers, vous les livriez à une femme mercenaire, & prétendiez leur donner une mere à deniers comptans? Hélas! achete-t-on l'affection à prix d'argent? & cette mere empruntée en aura-t-elle beaucoup, ſi vous ne ſavez pas en avoir?

On a beau dire, j'ai beau le dire moi-même, l'empire de la coutume, la douce habitude des plaiſirs, l'emportent preſque toujours ſur les tendres ſentimens du cœur. On veut n'être pas gêné pendant le jour, pendant la nuit encore moins. Comment, vous diront-elles, paroître aux ſpectacles, aux promena-

des, eſt-il raiſonnable de renoncer, dans la fleur de l'âge, aux parties fines & aux amuſemens? Faut-il pour un marmot, s'expoſer à endommager ſon ſein?

C'eſt ainſi que la tendre occupation, le doux empreſſement de nourrir ſes enfans ſoi-même n'eſt plus de ſaiſon pour tant de meres; c'eſt un vil métier, dont on a ſu ſe défaire depuis long-temps; il ſuffit que les enfans tiennent d'elles, le jour qu'elles leur ont donné ſans deſſein. Elles les portent neuf mois, parce qu'elles ne peuvent en charger une autre; du reſte, elles ne veulent pas qu'ils leur doivent rien, dont elles pourront ſe diſpenſer.

Je doute beaucoup que vous ſoyez bien venu auprès des Dames, me dit le Chevalier, ſi vous leur prêchez la néceſſité d'être nourrices, vous courez riſque d'être regardé comme un homme ſingulier ou qui ne connoît pas le monde, ennemi de la beauté, & ſur-tout des plaiſirs. Gardez-vous, croyez-moi, ſi vous voulez vous faire connoître, de publier votre ſentiment dans le public.

Malgré toutes les bizarreries qu'on lui prête, ... , le ſexe eſt raiſonnable, & plus raiſonnable qu'on ne penſe; mon ſentiment

isolé, je veux le croire, ne le frapperoit gueres, mais peut-être réuni aux vœux de tous les bons patriotes fera-t-il quelque impression. Les forces réunies peuvent davantage : d'ailleurs, je puis vous dire, avec une satisfaction bien douce pour un cœur qui a quelque humanité, qu'il est plus de véritables meres qu'on ne croit communément. Les exhortations réitérées des vrais citoyens, sur un sujet aussi intéressant, se sont déjà fait entendre au cœur de plusieurs ; j'ai vu depuis peu dans plus d'une Province, dans plus d'une ville de France, la nature reprendre ses droits ; l'heureuse coutume d'allaiter ses enfans soi-même, commencer à se remettre en vigueur. Avec quelle ardeur ne souhaiterois-je pas, que le reste voulut imiter un si bel exemple !

Il n'est gueres de femmes, qui pouvant donner le jour à un enfant, ne puissent lui donner la nourriture. Dès qu'elles le peuvent, rien ne sauroit les en dispenser. C'est une illusion volontaire qu'elles se font, en pensant que si elle devenoient nourrices, elles perdroient leurs plaisirs, leur repos & leur santé. Celles qui ont assez de force pour subjuguer l'opinion ; assez de tendresse, pour

ne pas laisser à d'autres le soin de ce qu'elles ont de plus précieux, éprouvent évidemment le contraire.

Outre le contentement qu'elles éprouvent, en évitant le danger de voir périr entre des mains étrangeres, un enfant, qui ne sauroit jamais être aussi-bien soigné que par celle qui doit l'aimer le plus tendrement ; outre la satisfaction que doit avoir toute femme qui a le cœur bien placé, de savoir qu'une autre ne partage pas le droit de mere avec elle, en partageant la tendresse de son fils ; l'éducation de sa famille, le soin de son domestique, deviennent pour elle une source de plaisirs véritables ; d'autant plus flatteurs, qu'ils sont plus utiles & plus purs.

Ce plaisir, encore trop peu connu des meres, a, pour celles qui veulent se le procurer, des charmes qu'elles seules savent bien connoître, & que les autres sont bien loin de soupçonner. Il est non-seulement l'antidote des mauvaises mœurs, mais le lien des familles ; dès qu'une femme veut être mere, elle est assurée de rendre les sentimens naturels au cœur de son mari, d'être chérie de sa famille, de se procurer une santé vigoureuse, & de faire des couches sans péril.

Ce n'eſt même pas là tous les avantages qu'elles retirent d'une conduite auſſi louable, elles goûtent un plaiſir bien ſenſible de faire paſſer dans leur ſang les ſentimens qui les rendent eſtimables; combien ne ſont-elles pas avantageuſement récompenſées de leurs ſoins, en voyant les filles qu'elles ont allaitées elles-mêmes, allaiter leurs enfans à leur tour, & leurs nourriſſons prendre une conſtitution ferme & robuſte, en ſuçant la liqueur que la nature n'a deſtiné que pour eux.

Je ferois bien volontiers de votre avis, & elles auſſi ſans doute, me dit le Chevalier, ſi elles pouvoient bien s'aſſurer de la vérité de ce que vous nous faites l'honneur de nous dire, qu'elles ne riſquent pas d'endommager leur beauté; & ſi l'on regardoit effectivement, dans le public, le métier de nourrice d'un œil plus favorable qu'on n'a fait juſqu'ici.

Détrompez-vous, Monſieur, & elles auſſi, ſi elles peuvent avoir la même idée. Une femme aimable ne doit pas craindre, que le rôle de mere nuiſe jamais à ſes charmes: ils ne feront que ſe multiplier, en reproduiſant ſes traits ſur une grouppe de jolis enfans. Son triomphe, eſt de s'occuper de ces fruits précieux d'une union heureuſe, comme ſes ſoins

font ses plaisirs. La nature, d'ailleurs, a mis une si grande analogie, entre le tempérament de l'enfant & de la mere, que lorsque celle-ci nourrit elle-même, c'est une source de santé pour tous les deux ; & que six mois de son lait, valent mieux qu'un an de lait étranger. Eh, comment ce rapport ne seroit-il pas aussi intime! tous deux, l'espace de neuf mois n'ont fait qu'un tout, elle le nourrissoit alors de sa propre substance, n'est-ce pas pour elle une obligation de continuer ?

Par quelle fatalité la méthode contraire est-elle en usage ? l'expérience prouve, qu'elle nuit bien davantage à la beauté des femmes : un engorgement de lait, les met souvent au bord du tombeau, plusieurs en périssent : elle fait perdre une multitude d'enfans. Que d'hommes de plus dans l'Etat, d'accidens & de maladies de moins chez les femmes, si elles savoient se résoudre à suivre leurs devoirs : si, plus attentives à leurs intérêts, elles vouloient comprendre que celle qui nourrit, met d'une grossesse à l'autre un intervalle qui repose son tempérament ?

Qu'elles ne viennent donc plus alléguer, pour se dispenser d'être véritables meres, que leur santé peut s'altérer par cet usage,

qu'elles ne s'étaient pas non plus de l'exemple de quelques jeunes femmes délicates, qui ayant souffert par imprudence du froid, du vent, du chagrin, ont éprouvé des accidens fâcheux; la nature ne garantit pas ce qui est de notre fait, & cela ne doit pas détourner les autres, d'en remplir les plus pures intentions.

Il en est d'un enfant nourri d'un lait étranger, comme d'une plante qu'on arrache d'une bonne terre, pour la porter dans un sol qui ne lui est pas propre; la plante dégénere, l'enfant dépérit. Vous pouvez donc bien croire, que le temps employé par une mere, à remplir son premier devoir, n'est pas un temps dont elle doive regretter la perte, puisqu'il tourne si particuliérement à son avantage, & à celui de l'humanité. Ah! bien loin que le public puisse jamais désapprouver une action aussi louable, tous ses applaudissemens sont pour une mere, tendrement occupée de la nourriture & de l'éducation de ses enfans; & son estime n'est point partagée entre celles qui s'en occupent, & ces petites maîtresses, qui regardant leurs enfans comme d'importuns marmots, ne les voient jamais qu'avec indifférence, ou avec dépit.

Voilà ma parure & mes bijoux, disoit l'illustre mere des Gracques, en montrant ses enfans, qu'elle avoit nourris & qu'elle élevoit elle-même. De tels ornemens, destinés à relever & à servir la société, parent en effet mieux une femme, que ne sauroient faire les rubis & les diamans. Ce qui seroit une peine pour une femme frivole ou coquette, fait proprement le bonheur de celle-ci; chérie de tout ce qui l'environne, elle ne craint pas de même, que le souffle de la calomnie flétrisse jamais sa réputation ni sa vertu.

Si vous avez fait attention quelquefois, combien d'accidens les femmes préviendroient par une conduite aussi sage, vous conviendrez je crois facilement, que la nourrice d'un enfant devroit être celle qui lui donne le jour; on ne verroit pas tant de bossus, de boiteux, de contrefaits d'esprit & de corps; tant de cœurs bas & serviles, si elles étoient exactes à remplir ce devoir. C'est de la négligence, ou des mauvaises qualités d'une nourrice étrangere, que les enfans tiennent ordinairement ces défauts; ils sucent, avec le lait, les mauvaises inclinations de celles qui les ont nourris. Quelle est la mere un peu

ſage, ſur qui cette vue ne faſſe une impreſſion durable, & qui veuille après cela devoir à un autre la nourriture de ſon fils ?

La nourriture eſt donc le premier devoir que la nature impoſe à une mere envers ſes enfans ; le public eſt auſſi en droit d'en attendre des ſoins, qui puiſſent les rendre ſains, alertes & robuſtes. Cela dépend en quelque ſorte d'elle. N'aura-t-elle pas à ſe reprocher d'y avoir manqué ?

Quoi, Monſieur, me dit le Chevalier, il dépendroit d'une mere de rendre ſon fils bienfait ; de lui donner de l'agilité & de la force ? Je vous avoue mon ignorance : j'avois toujours penſé, que ces qualités étoient plutôt un préſent de la nature, que le réſultat des ſoins maternels.

N'en raillez pas, ... , je ne fais pas dépendre abſolument ces qualités de ſes ſoins ; mais, il eſt certain qu'elle peut, juſqu'à un certain point, leur procurer ces précieux avantages ; ſur-tout, s'ils ne ſont pas venus au monde mal ſains & mal conſtitués. Or, nous ſavons par expérience, que preſque tous les enfans, ſortent bien conſtitués du ſein de la mere. Mais, la nourriture différente, qu'on leur donne d'abord après la naiſſance, les

ſoins divers qu'on prend d'eux, leur donnent une conſtitution nouvelle, un tempérament nouveau. Bientôt, ceux qui ſont tranſportés dans les bras d'un autre nourrice, mal ſoignés par ſa négligence, affoiblis ou altérés par ſon lait, perdent intérieurement ces diſpoſitions qu'ils avoient reçus de la nature libérale, à être grands, d'une ſanté ferme, d'une force peu commune. L'éducation ordinaire, acheve de les dégrader. C'eſt ainſi que tel eſt petit, qui étoit formé pour être d'une haute ſtature ; tel eſt foible, débile, qui auroit dû jouir de la plus durable ſanté, & de la plus grande vigueur. Voilà en partie d'où vient la différence du tempérament des hommes, quelquefois de leur cœur & de leur eſprit ; plus on les éloigne de la nature, plus on les éloigne de la perfection.

C'eſt pourtant à cette perfection qu'ils tendent : ils ne croiroient pas les productions de la nature aſſez parfaites, s'ils n'y ajoutoient pas du leur ; l'art leur paroît plus beau : le malheur eſt, qu'ils prennent moins pour guide leur raiſon que leur caprice ; & que, quoiqu'ils aient tous les jours ſous les yeux, les déſavantages de leurs erreurs, rien n'eſt plus rare que de les voir ſe corriger. Le maillot

en eſt une preuve ; nous ne ſortons pas plutôt des entraves néceſſaires, où nous avons été neuf mois dans le ſein maternel, qu'on nous donne celles-ci. Vainement la nature nous a-t-elle mis au jour pour nous faire croître ; on nous comprime dans le maillot, comme ſi on étoit jaloux de notre accroiſſement ; la nature tend à nous développer, à nous étendre ; ici, on ſemble avoir en vue d'empêcher cet effet autant que l'on peut.

Je ſais que pour autoriſer cet uſage, on prétend que le maillot eſt utile, pour empêcher que les membres tendres de l'enfant, ne prennent de mauvaiſes habitudes, ne ſe conforment mal, par la débilité naturelle à cet âge ; mais, on ne s'apperçoit pas, qu'en gênant & reſſerrant leurs membres ſi tendres, on parvient ſouvent à rendre un homme contrefait, au lieu d'en faire un homme droit.

Il n'eſt gueres d'inſtituteur, qui ne ſe ſoit élevé contre cet uſage, comme la ſource des défauts ordinaires, que l'on voit dans la conformation des enfans ; mais, ſi la raiſon les a portés à s'en plaindre, la mode, toujours mieux ſuivie, porte les meres à ne pas les écouter. S'il falloit cependant des exemples pour les convaincre, on ne ſeroit pas embar-

raffé de leur en produire plusieurs, outre ceux qu'elles ont sans cesse devant les yeux.

Tous les peuples de l'Amérique qui n'en usent pas, sont bien plus droits, plus legers que nous, d'une conformation bien plus parfaite. Ils ne connoissent pas parmi eux les défauts qui difforment tant de nos compatriotes. Les anciens Grecs, les Turcs (a) aujourd'hui, qu'on reconnoît pour plus robustes, plus nerveux, & plus dispos que ne sont nos François, ont été toujours affranchis de cette barbare invention. C'est à son occasion, que Monsieur de la Loubere, dans la relation de son voyage au royaume de Siam, nous dit: les Siamois ont le corps bienfait; ce que j'attribue principalement à ce qu'on ne les emmaillote pas dans leur enfance. Les soins que nous prenons de former la taille de nos enfans, ne sont pas toujours si heureux que la liberté qu'ils laissent à la nature d'achever les leurs.

Que si ces exemples éloignés, ne frappent

(a) Suivant tous ceux qui ont été à Constantinople, on ne voit point de bossus, de rachitiques, de contrefaits parmi les Turcs, parce qu'ils ne se servent pas de maillot; mais il y en a beaucoup parmi les Grecs de la même ville, parce qu'ils en font usage.

les meres que foiblement, qu'elles examinent ſi les bêtes, élevées & nourries dans toute la liberté que la nature peut donner, qu'on ne s'eſt jamais aviſé de lier pour les rendre mieux conformées, dont les membres n'ont pas été comprimés, ſont ſujettes à ces accidens ; qui, ſelon tant de monde, réſultent des inconvéniens du maillot. Elles n'en verront aucune, qui ne ſoit toujours dans les juſtes proportions qu'elle doit avoir.

Pour ſe tirer de l'engourdiſſement dans lequel ils viennent au monde, pour l'impulſion des parties internes, les enfans doivent pouvoir étendre leurs petits membres, ils ont beſoin de la liberté de les mouvoir en tous ſens. La contrainte, dans laquelle le maillot les tient ſans ceſſe, leur eſt d'autant plus nuiſible, qu'en s'oppoſant à l'accroiſſement de l'enfant, il en altere la conſtitution. Eſt-il bien étonnant, après cela, que trouvant un perpétuel obſtacle qui arrête leurs foibles efforts, ils crient, ils pleurent, ils s'irritent, & que les premiers ſons qu'ils proferent, ſoient des expreſſions de douleur ?

C'eſt ſans doute pour être plus libres, que les nourrices ont trouvé ce ſecret admirable, & qu'elles en maintiennent l'uſage avec tant

de ſoin. Sûres une fois que l'enfant ne peut bouger, après l'avoir mis dans ces entraves, elles vaquent tranquillement à leurs affaires, ſans s'émouvoir de ſes cris, & ſans s'embarraſſer de ce qui pourra réſulter d'un traitement auſſi cruel.

Vainement prétend-t-on que la liberté qu'on leur laiſſeroit tourneroit à leur déſavantage, puiſqu'on ne remarque point chez les nations qui la laiſſent à leurs enfans, d'hommes mal conformés ou d'eſtropiés. Je ſerois donc d'avis d'aller contre la méthode en uſage, en ſe paſſant de nourrice étrangere, & des entraves du maillot; & je puis aſſurer que cette méthode ſimple & naturelle, eſt autant propre à rendre les hommes ſains & robuſtes, que la premiere s'éloigne viſiblement de cette intention.

Si cependant des raiſons abſolument eſſentielles, comme la maladie, la perte du lait, ne permettoient pas à la mere de nourrir elle-même ſon enfant, & qu'on fut obligé de recourir à une autre nourrice, qu'on choiſiſſe autant que l'on peut un lait nouveau. Le meilleur lait pour l'enfant, eſt toujours celui qui a plus d'analogie à ſon état. Il ſeroit à ſouhaiter que celle qui doit lui donner la

mamelle, fut également saine de cœur & de corps, d'un caractere facile & d'un bon tempérament.

Si l'on doit s'en rapporter aux Médecins, (je le ferois ici, puisqu'ils suivent la nature) les alimens qu'une nourrice prend à la campagne, sont plus convenables pour rendre son lait meilleur. Ceux qu'elle consomme à la ville, où elle mange plus de viande & moins de légumes, altérant la qualité essentielle de son lait. On sait effectivement que le lait des femmelles herbivores, est plus doux & plus salutaire, que celui des femmelles dont la chair des animaux est l'aliment ordinaire. Dans ce cas, nous voilà à la nourriture de la campagne, que je trouverois bien préférable à celle de la ville.

L'on peut, à la vérité, appréhender la négligence de la nourrice, & qu'elle ne fasse souvent têter l'enfant dans le temps qu'elle est en sueur, ce qui ne peut que lui préjudicier; mais cette crainte est bien compensée, par l'avantage réel qu'il y a pour l'enfant d'aller souvent en plein air.

Et voulez-vous, Monsieur, me dit le Chevalier, que pour nourrir plus avantageusement son enfant, la femme d'un Bourgeois,

d'un Seigneur, transporte son domicile à la campagne ? Vous ne devez pas désapprouver qu'on y cherche des nourrices, puisque les enfans peuvent mieux se trouver de ce séjour.

Je ne demanderois point l'impossible, …., je ne demanderois même pas ce qui seroit fort difficile, on ne m'écouteroit pas. Il conviendroit mieux, sans doute, que la mere fut elle-même la nourrice, qu'elle vint allaiter son fils à la campagne, plutôt que dans l'air corrompu des lieux trop habités ; mais si cela ne se peut absolument, ou qu'avec une extrême difficulté, on doit prendre mon sentiment dans ce cas comme nul.

Le regime de nourriture que doit observer la nourrice, soit la mere de l'enfant, ou un autre, ne doit pas être différent de celui qu'elle observoit avant qu'elle le fût ; que les mets qu'on lui donnera, soient de la même espece de ceux qu'elle avoit accoutumé de manger, mais mieux choisis & plus abondans. Peu de vin, peu de sel, encore moins d'épices ; point de liqueurs fortes ; enfin, tout ce qui échauffe, tout ce qui est capable de faire fermenter le sang ou l'aigrir, leur doit être fourni le plus sobrement.

Chez les Sauvages, & chez d'autres peu-

ples, où l'on veut élever les enfans, d'une maniere qui les rende peu ſenſibles à l'intempérie des ſaiſons, aux injures de l'air, au froid & au chaud; ſitôt qu'un enfant eſt né on le plonge dans l'eau froide, ſuivant les lieux, dans une riviere ou dans la mer. C'eſt là la premiere leçon de patience qu'ils reçoivent journellement le reſte de leur vie, pour ſe durcir le corps à la fatigue, & qui, tournée en habitude, devient un plaiſir pour eux.

On ſe contente en France de laver l'enfant avec du vin tiede, pour le nettoyer des impuretés, dont il eſt ordinairement couvert en venant au jour. Mais, comme ſi le François ne devoit pas ſe durcir contre le mal être, apprendre à ſouffrir, on ne réitere plus ou preſque point ce lavage, qu'on ne croit néceſſaire que dans ce premier moment. Cependant, il ſeroit à ſouhaiter que l'on continuât cette méthode, non pas avec du vin, mais avec de l'eau pure & naturelle; d'abord attiédie un peu, pour la rendre plus analogue aux forces & au foible tempérament de l'enfant. Mais par degrés & inſenſiblement, je voudrois qu'on employât l'eau froide, dans laquelle je conſeillerois de le baigner tous les

jours, jusqu'à ce que par cette coutume, il fut parvenu à la trouver aussi supportable, que le milieu dans lequel nous respirons. Locke, vouloit qu'on lavât tous les jours les pieds des enfans dans l'eau froide, & que leurs souliers fussent si minces, qu'ils pussent prendre l'eau sitôt qu'ils y tremperoient. Pour moi, je crois qu'il seroit encore plus essentiel & plus convenable, de leur baigner tout le corps dans l'eau froide, même en hiver.

Eh! Monsieur, me dit le Chevalier, vous blamiez les paradoxes du citoyen de Geneve, & voilà que vous donnez dans les mêmes. Vous voudriez donc faire périr ces innocentes créatures? Une pareille méthode ne seroit, je crois, gueres capable que de leur procurer la mort: le moyen qu'ils pussent y résister?

Ce qu'il y a de bon & de louable dans l'auteur dont vous parlez, est louable chez lui comme ailleurs, je l'adopte comme si je l'avois pensé moi-même; & quoiqu'il ait écrit tant de choses mauvaises & dangereuses, il en a écrit de si bonnes, qu'il est bien à regretter, que dans un même lieu, la nourriture la plus exquise, soit mêlée avec le plus subtil poison. D'ailleurs, ce que je viens de vous

dire ſur le bain des enfans, n'eſt pas une idée qui nous vienne de ſon imaginative, non plus que quantité de penſées qu'il a tournées à ſon profit ; mais, dès que ce qu'il dit eſt bon, fut-ce d'après Montaigne ou Plutarque, comme c'eſt aſſez ſa coutume, je l'adopte ſans ſcrupule, ſi cela entre dans mon deſſein ; où je recherche plutôt l'utilité publique, que ma gloire particuliere ou l'honneur de la nouveauté.

Quant à ce que vous penſez, que le bain d'eau froide ſeroit dangereux pour les enfans, vous êtes dans l'erreur, ainſi que bien d'autres; loin qu'il puiſſe leur être nuiſible, altérer leur ſanté, il eſt certain par l'expérience, qu'il les durcit contre la fatigue, les fortifie contre le mal. L'air chaud, au contraire, les affoiblit, leur donne la fievre, & quelquefois les fait périr. Le froid, en reſſerrant les fibres, en augmentant leur reſſort, en facilitant leur jeu, rend le mouvement du ſang plus rapide, la chaleur intérieure plus grande, & fait, en fermant les pores, que cette chaleur ſe porte ſans ceſſe de la ſurface au milieu ; au lieu que le chaud, ouvrant les pores, allongeant les fibres, diminue le feu intérieur, non-ſeulement en diminuant le

mouvement du ſang, mais en lui faiſant un paſſage par toutes les parties du corps. La chaleur alors va du centre à la circonférence ; delà, la langueur, la peſanteur, l'engourdiſſement, les maladies, toujours ſuites funeſtes des ſaiſons brulantes, & que le froid ſeul fait diſſiper.

Les Anciens, perſuadés de la ſalubrité des bains froids, étoient dans une habitude fréquente de les prendre; Seneque aſſure, qu'il s'en ſervoit, quoique d'un âge aſſez avancé, même pendant l'hiver : & quiconque ſait un peu l'hiſtoire romaine, n'ignore pas que le Médecin Muſa guérit Auguſte de l'éthiſie, par l'uſage de ces bains. En général, ils y étoient ſi bien accoutumés, même à paſſer d'une étuve dans l'eau glacée, que l'on ne doit pas s'étonner, s'ils enduroient ſi patiemment le vent & les orages, le froid & le chaud. Ils étoient ainſi tellement faits à la fatigue, qu'un ſoldat étant en campagne, n'eut oſé, ſans ſe faire regarder comme un lâche, ſe mettre ſous le couvert d'une maiſon, pour ſe parer de la pluie ou des injures de l'air.

Si cette coutume étoit contraire à la ſanté, qu'elle ne dût pas la conſerver, on ne ver-

roit pas dans le nord de l'Allemagne, en Pologne, en Mofcovie, quantité de perfonnes, les Juifs fur-tout, fe plonger, hommes, femmes, enfans dans les rivieres de ces froides contrées en toutes faifons. Quel intérêt? quel plaifir pourroit les porter à perpétuer cet ufage, s'il pouvoit tendre de la maniere la plus infenfible à leur deftruction? L'on fait que les Irlandois plongent en tout temps leurs enfans dans l'eau froide. Cependant, les Irlandois, d'ailleurs moins fenfibles au froid que nous, n'ont pas une fanté moins ferme, ni la vie plus courte; & les Ecoffois, qui baignent auffi les leurs au fort de l'hiver, ne trouvent pas que l'eau froide mêlée de glaçons, porte quelqu'atteinte à leur conftitution vigoureufe, & fi nous ne favions très-bien, qu'ils font les meilleurs foldats des troupes Angloifes; ce que nous avons vu faire dans la derniere guerre aux montagnards Ecoffois, pourroit nous empêcher d'en douter.

Que l'on fuive donc cette méthode, fi l'on veut de bonne heure leur endurcir le corps, leur donner de la force, & les rendre infenfibles à la viciffitude des faifons. Quand il en fera temps, on lui apprendra par degrés

à ſupporter & à ſe faire au chaud tout de même, afin que quelque temps qu'il faſſe, en quelque lieu qu'il ſe trouve, il puiſſe ſouffrir ſans peine, l'extrême rigueur du froid ou l'ardeur exceſſive du ſoleil; vivre, s'il le faut, dans les neiges de la nouvelle Zemble, ou dans les ſables brulans de Zaara.

Je crois entendre d'ici ces meres, dont la foible tendreſſe fait une idole de leurs enfans, qui croient les ſouſtraire aux loix de la nature, en leur épargnant de ſentir autant qu'elles peuvent, l'atteinte des moindres maux. Penſez-vous, diroient-elles, qu'ils ne ſouffriront pas aſſez-tôt, & que ce ſoit une bien bonne méthode de leur donner du mal pour les y accoutumer? il vaudroit mieux les empêcher de le connoître.

Meres cruelles! plus nuiſibles à vos enfans que les parens les plus dénaturés ne le ſont aux leurs, ne les rendez-vous pas plus ſenſibles, par la précaution que vous prenez de les dérober à ces douleurs paſſageres? N'ouvrez-vous pas leurs cœurs, n'expoſez-vous pas leur corps tout entier, à tous les maux qui aſſiegent les humains? Ne les ſentiront-ils pas d'autant plus vivement, qu'ils y ſont moins préparés, par la moleſſe où

vous ſavez les retenir ? Ce n'eſt pas les défendre de la peine, c'eſt au contraire les diſpoſer à en ſentir tout le poids. Apprenez à votre fils, croyez-moi, à ſupporter également les biens & les maux, dont cette vie eſt ſemée. Qu'il ſoit tel, que les revers de la fortune ne ſoient pas capable de l'étonner. Qu'il ſoit préparé d'avance à tous les accidens que le hazard peut faire naître, par la mobilité des choſes & par la chaîne des événemens ; & puiſqu'il eſt né pour être homme, que vous ne pouvez le dérober à la mort, apprenez lui à vivre en homme dans tous les états, & à mourir avec fermeté. Fortifiez-le donc de bonne heure ; rendez-lui le corps auſſi robuſte, auſſi bienfait qu'il dépend de vous, en attendant que vous puiſſiez former ſon ame, & lui donner cette nobleſſe & cette vigueur, qui ſont le germe des plus grandes actions.

Permettez-moi ici une réflexion, me dit alors la Comteſſe, que je voulois vous faire il y a un moment : vous ne voulez pas qu'on emmaillote l'enfant, mais comment ſuppléerez-vous à cette invention, que vous regardez comme ſi nuiſible ?

Non, ne le faites pas emmailloter, ... ;

puisqu'il est prouvé que le maillot est si dommageable ; mais, tenez-le dans un panier d'osier convexe & profond, où, au lieu de matelat ou de lit de plume, vous mettrez un coussin rempli de legeres capsules d'avoine seulement. Elles ont l'avantage d'être douces, saines ; & quand elles sont mouillées, par les besoins de l'enfant, de sécher très-promptement devant le feu, ou au soleil, sans que l'on soit obligé de les tirer du sac qui les renferme ; avantage que le coton trop spongieux n'a pas.

Ce coussin, qui doit être plus large que gonflé, & qui doit remplir toute la cavité du panier jusques aux bords, sera son lit, comme le panier sera son berceau ; là, libre autant qu'il peut l'être dans des langes peu chauds, & sous une couverture peu forte, d'étendre & de mouvoir à son gré ses petits membres, il se fortifiera ainsi à l'aise & sans danger, bien plus promptement qu'il n'eut fait, soumis à la méthode ordinaire. On ne doit de même appréhender aucun risque pour lui, ni les plaintes de la nourrice, parce qu'au moyen de deux ou trois coussins, tels que je les propose, & que j'ai vu en usage en bien des endroits, cette méthode ne sera

pour elle aucun ſurcroit d'embarras.

Dès qu'un enfant eſt capable d'une ſenſation affective, la vue de certains objets, & ſur-tout celle de la lumiere, fixe ſes regards; il la cherche, il tourne la tête vers elle, pour être mieux frappé de ſes rayons. S'il eſt couché, & que le jour lui vienne de côté, il faut avoir l'attention de le tourner, afin qu'il puiſſe l'avoir en face, & qu'il puiſſe ſans peine le regarder à loiſir; car autrement, les efforts qu'il fait, la tenſion forcée & uniforme où il tient les muſcles de l'œil, peuvent lui rendre le regard louche & la vue de travers.

C'eſt cette affection à la lumiere, qui, le frappant plus vivement que tout autre objet, commence à lui faire haïr les ténebres, il s'afflige de s'y trouver, il pleure, il crie; mais il faut bien ſe garder d'adhérer chaque fois à ſa volonté. Il faut qu'il s'accoutume inſenſiblement à demeurer dans les ténebres, dans l'obſcurité, comme à la lumiere du jour.

Les cris & les pleurs, ſont les ſeuls ſignes qu'il puiſſe d'abord donner de ſes douleurs & de ſes peines. Qu'il veuille du mouvement ou du repos, ou toute autre choſe, qu'il trouve la moindre réſiſtance à ſatisfaire

ſes beſoins, qu'il éprouve le moindre mal, il a recours à ſon langage ordinaire, il pleure. Si l'on peut le ſoulager, & qu'on en voie le moyen, il faut le faire au plutôt; ſi l'on ne peut au contraire trouver ce qui l'afflige, qu'on n'y puiſſe y porter de remede, il faut ſans s'inquiéter le laiſſer crier.

Ordinairement, on le berce, on le flatte pour l'appaiſer, on le menace quelquefois, on le frappe pour le faire taire; ainſi, on commence à les rendre ſerviles, craintifs, ou impérieux. Gardez - vous bien de ſuivre cette coutume : qu'il apprenne par l'uſage & par l'expérience journaliere, que vous accordez tout à ſes beſoins, mais rien à ſa volonté.

Eh quoi! Monſieur, me dit le Chevalier, croyez-vous qu'un enfant à cet âge, puiſſe faire quelqu'attention à la maniere dont on ſe comporte autour de lui; lui, qui n'entend preſque rien, qui ne prononce pas une parole, qui ne peut encore faire un pas, & qui a preſque peine à remuer les mains?

C'eſt cependant à cet âge, ..., que les paſſions commencent à entrer dans leurs tendres ames, qu'elles s'y impriment par l'habitude d'une telle maniere, qu'il eſt enſuite très-difficile, je ne dis pas de les éteindre, mais de

les tourner au bien. Il y a des personnes assez mal avisées pour les contrarier sans raison, qui les agacent, qui les impatientent, qui les irritent, & qui les rendent ainsi sujets à la colere, au dépit, à l'emportement. D'autres, au contraire, leur chantent, les flattent sans cesse, leur obéissent en tout. Les uns en font des mutins, des opiniâtres; les autres des orgueilleux, des tyrans. Cette façon d'agir est plus funeste pour eux, que les intempéries de la saison la plus rigoureuse.

Voilà comment on verse de bonne heure dans ces jeunes cœurs, ces cruelles habitudes. Qu'on se plaigne après, de les trouver remplis de fantaisies, de ridicules, de vices; vous devez sentir, si l'on a bonne grace de le faire.

Vous ne les croyez pas susceptibles d'impressions : cependant, leur physionomie montre déjà, combien leur cœur a de sensibilité. Ses changemens expressifs & rapides, dénotent tantôt la joie ou la douleur, tantôt la crainte ou le desir; telle est l'expression de leurs sensations différentes, auxquelles, quelque peu qu'on soit attentif, on ne se trompera jamais.

Leurs mauvaises habitudes, leurs passions, viennent aussi pour l'ordinaire, de ce que

pleurant ſouvent, leurs nourrices & ceux qui les environnent, tardent d'abord à les ſatisfaire, puis leur accordent ce qu'ils demandent avec tant d'importunité. C'eſt une leçon pour eux, une autrefois, de pleurer juſqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leurs fantaiſies. Ainſi, toujours accoutumés à être obéis, la moindre réſiſtance qu'ils trouvent, les irrite & occaſionne ces longs pleurs, qui étourdiſſent tous ceux qui ſont autour d'eux.

Voulez-vous y remédier? ne paroiſſez leur refuſer vous-même, que le moins qu'il eſt poſſible; mais, quand vous ſerez obligé de le faire, que ce ſoit irrévocablement. Le plus ſûr & le plus avantageux ſeroit, de faire trouver la réſiſtance & l'obſtacle dans la choſe même, & non dans la volonté de ceux dont ils ſont gouvernés. Voici comme l'auteur d'Emile s'en explique, je le ſuis volontiers ici, comme en tout ce qu'il dit de raiſonnable après tant d'auteurs fameux.

» Quand l'enfant tend la main avec effort, » ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, » parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance, il » eſt dans l'erreur; mais quand il ſe plaint & » crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe » plus ſur la diſtance, il commande à l'objet

» de s'approcher, ou à vous de le lui appor-
» ter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet
» lentement & à petit pas ; dans le ſecond,
» ne faites pas ſeulement ſemblant de l'enten-
» dre. Plus il criera, moins vous devez l'é-
» couter ; il importe de l'accoutumer de bonne
» heure à ne pas commander aux hommes,
» parce qu'ils ne doivent pas lui obéir, ni
» aux choſes, puiſqu'elles ne l'entendent pas.

Que les meres, trop complaiſantes, apprennent donc qu'il ne faut pas toujours écouter les enfans ; & celles qui craignent de leur donner trop d'empire, qu'il y a bien de la différence entre leur obéir, & ne pas les contrarier dans ce que le beſoin ou la nature nous demande par leur voix. Il faut leur accorder ſans doute ce qui leur eſt néceſſaire, mais il eſt très-important de ne pas leur laiſſer prendre l'idée de domination, avec laquelle ils ſe familiariſent le plus facilement ; accoutumés qu'ils ſont à ſe faire obéir par un ſimple geſte, par des cris, ou par quelques mots ; car, l'amour propre fortifiant cette inclination, à proportion qu'ils grandiſſent, en fait une habitude d'autant plus difficile à arracher, que les racines en ſont plus fortes & plus profondes.

Laiſſez les enfans libres, laiſſez leur faire uſage de leurs forces, dès qu'ils auront la facilité de s'en ſervir, s'ils ne peuvent pas en abuſer, & dans des choſes qui ſoient de peu de conſéquence. Accordez-leur tout ce qui peut leur être néceſſaire, je dis abſolument néceſſaire: pour cet effet, étudiez leur langage, pour diſtinguer dans cet âge, incapable de diſſimuler, ſi ce qu'ils demandent l'eſt ou ne l'eſt pas. Prévenez même, s'il ſe peut, leurs cris & leurs larmes, en prévenant leurs beſoins: laiſſez-les néanmoins ſe les procurer eux-mêmes, dès qu'ils le pourront ſans danger, afin qu'ils apprennent en ſe fortifiant, à moins compter ſur les autres que ſur eux.

Pour les dérober aux mauvaiſes habitudes, ne leur en faites prendre aucune, ni gênante, ni contraire; qu'on les porte indifféremment ſur chaque bras; que lorſqu'il pourra prendre quelque choſe, on le lui donne ſans diſtinction à tenir de chaque main. Rien n'eſt plus bizarre que cette condamnation, que nous avons portée arbitrairement en France contre un de nos bras, pour les trois quarts de nos uſages, en le privant ainſi de la force que nous pouvons lui donner. Le bras le plus

exercé, attirant une plus grande quantité de lymphe & d'esprit animaux, les sucs nourriciers y étant portés plus abondamment, les liqueurs y circulant avec plus d'aisance, il devient plus gros & plus nerveux; le tact en est plus fin, mais c'est aux dépens de l'autre qu'on l'enrichit; & sa force & sa dextérité occasionent toujours la foiblesse & l'inaptitude du moins exercé.

Que l'heure du coucher des enfans, de même que celle de dormir, de tetter, soit souvent changée; qu'on les accoutume aux ténebres & à être seuls, afin que dégagés autant qu'il sera possible du joug des habitudes pernicieuses & embarrassantes, ils jouissent le reste de leur vie d'une plus grande liberté.

Ce que je demanderois instamment, par la conviction où je suis de son importance, par la grande influence que cela a sur le caractere des enfans, sur les actions qu'ils feront dans le temps, c'est qu'on emploie toute sorte de moyens pour les préserver de la crainte. Qu'on les familiarise avec tous les objets, même les plus hideux. J'ai vu des exemples terribles, des effets que la crainte produit quelquefois sur ces jeunes cervaux,

J'en ai connu, de qui la vue a demeuré égarée, tout le reste de leurs jours; d'autres, qui ont été estropiés, par la violente contraction des muscles, causée par le trop rapide mouvement des esprits. Le genre nerveux, trop fortement irrité, leur donne quelquefois des convulsions, suivies d'un tremblement perpétuel dans les membres, qui souvent leur occasione l'épilepsie : on en a vu, qui en sont morts subitement. Le moindre accident qui puisse leur arriver, c'est que l'objet qui les épouvante, porte le même effroi dans leur ame, toutes les fois qu'il s'offre à leurs regards, quoique devenus grands, & qu'ils sentent tout le ridicule de leur frayeur.

Qu'on prémunisse donc insensiblement les enfans avec l'attention la plus scrupuleuse, contre ces craintes pusillanimes, & qu'à proportion qu'ils avanceront en âge, on les accoutume à voir & à toucher les objets qui les révoltent le plus, & dont ils paroissent avoir le plus d'horreur. Est-ce une écrevisse, une anguille, une grenouille dont la forme & la laideur les frappe! il faut d'abord les leurs montrer de loin; ensuite, de plus près; les toucher devant eux, afin de leur donner ainsi la hardiesse de les toucher eux-mêmes, &

la force de ſe raſſurer par là, contre les craintes qu'ils pourroient avoir le reſte de leurs jours. Dans la ſuite, il faudra les affermir contre la vue des playes dégoûtantes, des cadavres, des diſſections anatomiques, des opérations de chirurgie; car, quiconque étant jeune, a le cœur ouvert à quelque eſpece de crainte que ce ſoit, ſera plus ſuſceptible de peur, & réellement moins courageux homme fait, qu'il ne l'eut été ſans cela.

Vous devez connoître, par ce que je viens de dire, que je déſapprouve infiniment l'imprudence de ces jeux, qui, outre le mal qu'ils peuvent occaſioner à un enfant, lui mettent dans le cœur une frayeur dangereuſe. Qu'on n'eſſaie jamais, quand il ſera parvenu à un âge plus avancé, de le ſurprendre en le ſaiſiſſant ſubitement, pour faire ſemblant de le jetter dans un puits, dans une riviere, ou par la fenêtre; l'impreſſion qu'ils reçoivent alors, eſt du moins très-capable de les rendre dans la ſuite lâches & craintifs.

A peine les enfans, en certains lieux, ont-ils atteint dix mois, qu'on les ſevre, ou pour mieux dire qu'on les fait ſevrer. Cette précipitation, de même que les ſevreuſes, leur ſont très-préjudiciables; une mere de-

vroit prendre ce ſoin elle-même, elle éviteroit bien des inconvéniens, dont ſouvent elle ne ſe doute pas; & il ſeroit bien à ſouhaiter, que dépouillant le préjugé, qui fait croire que les enfans qui tettent trop long-temps deviennent ſtupides, on ne les ſevra qu'à deux ans ou deux ans & demi, ou qu'on attendit du moins, pour les faire paſſer à un changement de nourriture, que la nature les eut pourvus des molaires, pour la trituration des alimens plus ſubſtantiels. Un enfant nourri d'un bon lait pendant le temps que je demande, eſt ordinairement gros, membru, bien conſtitué. Ce ſont des diſpoſitions à devenir grand, ſain, vigoureux, & on le ſevre avec bien plus d'aiſance & de facilité qu'un autre, à qui on n'a pas laiſſé tetter le temps requis. Voilà tout ce que j'avois à dire, touchant les ſoins qu'on doit avoir des enfans à la mamelle.

Le ſoleil ayant baiſſé, & la chaleur ſe trouvant par conſéquent plus ſupportable, nous retournâmes à nos pêcheurs, que nous trouvâmes avoir pris quantité de poiſſons. Nous nous égayâmes encore pendant le reſte de la pêche, & revînmes le ſoir au frais, ſouper où nous avions dîné le matin. Ce repas

ne fut ni moins libre, ni moins agréable que l'autre; & la conversation moins enjouée sur la fin, étant tombée sur des propos plus sérieux, je compris de reste où cela devoit me conduire; & sans attendre qu'on me priât de continuer, je repris ainsi.

Dès que l'enfant commence à bégayer quelques mots, on ne doit pas montrer l'indiscret empressement de la plupart des meres, qui, infatuées de leurs enfans & admirant par avance l'esprit qu'ils doivent avoir, brûlent d'impatience de les entendre parler, font tout ce qu'elles peuvent pour accélérer en eux la faculté de la parole; car, outre qu'un enfant ainsi pressé en parle plus tard, & trompe ce grand empressement, c'est qu'il en parle aussi plus mal, & s'énonce d'une maniere plus confuse.

Laissez agir la nature, qui lui déliera les organes lorsqu'il en sera temps. Que l'on se contente de bien articuler, & de parler correctement devant lui; on verra qu'insensiblement l'enfant se modelera sur ce qu'il entendra dire; & que si on s'exprime bien & en bons termes en lui parlant, il s'exprimera de même, & contractera la facilité de s'énonçer clairement & énergiquement dans la

ſuite, par l'habitude qu'il en aura priſe à cet âge là.

Parvenu à cette époque, il ſubſtituera la parole aux cris qui étoient ſon langage ordinaire ; il criera moins, ſes longs pleurs ne ſeront plus ſi fréquens. Pouvant ſe faire entendre d'une maniere différente, il commencera à faire connoître ſes beſoins, il dira le mal qui l'afflige ; il faut alors le ſecourir, mais s'empreſſer lentement.

Avec la parole, ou bientôt après qu'il aura commencé à parler, ſes forces s'étant augmentées, il commencera à ſe ſoutenir lui-même, à marcher, en ſe faiſant un appui de tout ce qu'il trouvera à ſa rencontre ; ainſi, il ſuivra un rang de chaiſes, un banc, &c. & ſentant qu'il peut davantage, il eſſayera davantage.

Gardez-vous bien alors de l'interrompre, & de vous oppoſer aux deſſeins de la nature ; ne le preſſez pas, mais ne l'interrompez pas auſſi ; ne vous imaginez pas qu'il va tomber d'abord, & s'il tombe, ne courez pas à lui avec tant d'empreſſement ; ne marquez pas de frayeur, ne jettez pas de cris, car les enfans accoutumés à ne juger de rien que ſur l'opinion des autres, que ſur l'apparence &

les ſignes qu'ils en donnent, il ſe trouvera peu ſenſible au mal qu'il ſe ſera fait, s'il s'apperçoit que les autres n'en ſont pas émus.

Si dans ſa chûte, il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſe frappe dans ſes jeux, s'il ſaigne du nez par quelque coup, s'il s'eſt coupé avec quelqu'inſtrument tranchant, n'en témoignez pas de ſurpriſe; gardez, autant qu'il vous ſera poſſible, votre ſang froid, quand le mal ſeroit plus conſidérable qu'il ne l'eſt d'ordinaire par de tels événemens, votre émotion ne le guériroit pas, mais vous le raſſurerez à coup ſûr par un air tranquille, contre ſes propres alarmes. L'air alarmé d'un pere, d'une mere, d'une gouvernante, rend les enfans puſillanimes & craintifs.

La bonne éducation, devant toujours avoir pour but de former des hommes, & de les endurcir contre tout ce qui peut leur arriver de fâcheux contre la douleur, on ne ſauroit trop de bonne heure commencer à leur donner du courage, en les accoutumant à voir leur ſang ſans trouble & ſans frayeur. Ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires, que les enfans, comme je l'ai déja dit, ne ſavent juger d'une choſe, que ſur l'eſtime ou le mépris que les autres en ont; & c'eſt

ici un de ces principes, que l'on doit développer avec d'autant plus d'attention, que je le regarde comme le pivot, sur lequel tourne tout le reste de la vie.

L'opinion qui régente l'univers, forme ordinairement le cœur & la façon de penser de presque tous les hommes; la perfection de l'éducation, consiste donc à faire voir aux enfans les choses telles qu'elles sont & qu'elles doivent être, à leur découvrir la vérité, à la leur faire aimer : cette maxime seule renferme tout. Qu'un homme soit méchant, injuste, fourbe, détestable; que son cœur réunisse tous les ridicules, tous les vices, tous les défauts, on en trouvera tout de suite la raison, sur-tout, dans notre prévarication naturelle, dans notre penchant au mal, dans notre inclination à saisir le faux de tout ce qui se présente à nos sens & à notre esprit; ce sera enfin, une qualité de notre être, propre à chaque individu, plus ou moins absolue, suivant la disposition des organes, & qu'ils sont plus ou moins parfaits.

Mais, ce n'est point là la seule cause de la dépravation humaine, puisque l'éducation peut la prévenir, & la réformer dans presque tous les sujets. C'est, comme dit Montagne,

que l'homme eſt d'une nature ſingereſſe & imitatrice; c'eſt, qu'il a mal imité, ou que les modeles, ſur leſquels il s'eſt formé, ſont mauvais. Il ſuit l'opinion, dès l'âge le plus tendre, avant qu'il connoiſſe, qu'il puiſſe réfléchir; il accorde ſon mépris ou ſon eſtime, ſans peſer jamais les raiſons qu'il peut avoir de ſe déterminer.

C'eſt ainſi qu'il embraſſe tous les préjugés qui nous dérobent la vérité des choſes, qu'il les grave dans ſon ame, d'une maniere à ne pouvoir jamais les effacer. Tout le monde cherche & fait conſiſter ſon bonheur dans les richeſſes, les plaiſirs, les grandeurs: cela frappe ſans ceſſe ſa vue; il voit qu'on ne parle que de bien, qu'on ne deſire que le bien, & qu'on n'eſtime que ceux qui ont du bien; que le taux de l'eſtime ſe meſure, au taux du pouvoir & de l'argent: qu'on ne s'empreſſe que pour un vil intérêt, que la vertu ſeule eſt rebutée. Alors, au lieu de chercher ſon bonheur en lui-même, de modérer ſagement ſes deſirs, de ne les étendre pas plus loin que ſes facultés, & de ſe croire heureux en pratiquant ſes devoirs & la vertu; il ſe regarde comme un priſonnier enchaîné par eux; il croit, au contraire, que ce ſont

eux feuls, qu'ils l'empêchent de parvenir à ce qu'il fouhaite. Il ne les voit que d'un œil de haine & de dépit, & ne fe guidant plus par l'efprit de l'ordre, emporté par fa volonté que rien n'arrête, que rien ne limite, il étend la mefure des poffibles, au gré de fon imagination & de fes defirs. Toutes les paffions le gouvernent avec empire, il en eft le jouet toute la vie, ainfi que de l'erreur & du préjugé.

Tel eft le fruit du pouvoir, que l'opinion s'arroge infenfiblement fur l'efprit de l'homme. Delà, comme d'une fource intariffable, tous les maux coulent & vont abreuvant tout l'univers. Tous vos efforts doivent donc tendre à en préferver votre éleve, votre fils; tout confifte donc, pour fon bonheur, à lui faire voir la vérité, à la lui montrer aimable. Dès qu'il la connoîtra, dès qu'il l'aimera, il fuivra non-feulement fans peine, mais avec la plus grande ardeur, la route que vous lui marquerez.

Un enfant qui balbutie à peine, eft-il bien capable, me dit le Chevalier, d'entendre & de concevoir toutes ces belles leçons? Ne feroit-ce pas une peine perdue & inutile, de lui parler d'une chofe qu'on peut à peine

comprendre dans un âge plus avancé ?

Vous ne pénétrez pas bien mes intentions, ..., non, Monſieur, je ne veux point qu'on lui faſſe là-deſſus de leçon verbale à cet âge, puiſque je demande, comme vous le verrez, que l'on ſoit très-ſobre de ces ſortes de leçons, même ſur d'autres ſujets quand il ſera plus grand. Un précepteur doit être avare de préceptes, & réſervé à faire des diſcours. Il faut que les leçons que l'enfant recevra, viennent de la pratique & de l'exemple, & qu'une douce habitude ſerve plutôt à le former, que la langue & les châtimens.

Mais revenons, l'homme eſt fait pour ſouffrir. Ce qu'il a donc de plus néceſſaire à apprendre, ce qu'il lui importe le plus de ſavoir, c'eſt de connoître la douleur, c'eſt de ſavoir ſe familiariſer avec elle. N'en évitez donc pas toutes les occaſions à votre fils dans cet âge tendre, qu'il tombe, qu'il ſe frappe, qu'il ſe bleſſe, ne ſoyez pas fâché qu'il apprenne par ces épreuves legeres, ce qu'il apprendroit bien plus rigoureuſement de la néceſſité. Plus il eſt petit & foible, moins il y a de danger à appréhender pour lui ; car, les coups qu'il ſe donnera, ſeront

d'autant moins conſidérables, qu'il aura moins de force & qu'il ſera moins grand.

Laiſſez à votre enfant, dans ſes jeux, la liberté la plus entiere; prenez ſeulement la précaution de ne pas le mettre ſous la garde de quelqu'enfant, de ne pas l'expoſer dans un endroit élevé, dangereux, & pouſſez-la ſur-tout juſqu'à ce point, qu'il ne ſe trouve jamais ſeul auprès du feu, ou auprès de l'eau, où, par une liberté trop indiſcrete, il pourroit ſe noyer ou ſe brûler en tombant. Du reſte, je ne ſerois pas d'avis qu'on le prémunit contre les petits dangers qui les ſuivent, par des bourlets, des liſieres, des chariots, qui rendent les enfans plus timides. Dégagé de cet attirail qui accompagne les enfans des villes, le vôtre, confié en quelque façon à lui-même, acquerra bientôt plus de courage & de vigueur : il aura moins beſoin des autres, il en exigera moins en trouvant plus de reſſources au dedans de lui.

Pour dérober notre éleve à l'air corrompu des lieux trop habités, pour le tirer de l'inaction où on le tient trop ſouvent, envoyez-le promener & reſpirer chaque ſemaine l'air pur de la campagne; là, qu'il

courre, qu'il s'ébatte, qu'il ſe divertiſſe à ſon plaiſir. Il pourra ſauter & tomber tout autant qu'il voudra, ſur la terre ou ſur le gazon, ſans que l'on puiſſe craindre qu'il lui en arrive rien de fâcheux; il retirera, au contraire, pluſieurs avantages de cette liberté prudente; il en deviendra bientôt plus fort & plus agile; & ſa ſanté vigoureuſe, ſon air diſpos, frais & vermeil, le diſtingueront facilement de ceux qui ne ſortent jamais de la maiſon, & qui ne reſpirent que l'air fétide d'un alcove; car, tandis que ceux-ci conſervent un teint pâle, une démarche débile & chancelante, l'autre montrera dans ſes yeux, dans toute ſa conformation, dans tous ſes mouvemens, une gaieté, une vigueur, que ne ſauroient avoir les enfans trop ménagés, & qui ne s'exercent jamais.

Ne craignez pas que le ſoleil, le vent, la pouſſiere incommodent le vôtre; car, vous ne devez pas avoir la volonté d'en faire un de ces hommes de parade, propre à porter de ruelle en ruelle une figure & un teint de femme, plus capable de donner une idée de molleſſe, que de faire préjuger en faveur de celui qui en tire vanité. Tout, dans le vôtre, doit montrer qu'il eſt homme, &

ſon

ſon teint même ſera dans la ſuite un témoignage de ſa virilité.

Qu'on ait autant d'égards que l'on voudra à la beauté des filles, puiſqu'elle fait une partie eſſentielle de leur mérite ; mais un garçon doit-être élevé ſur-tout dans l'indifférence, ou plutôt dans le mépris de ſa beauté. Qu'il aille toujours la tête découverte, qu'il s'approche rarement du feu, même en hiver, afin qu'il ſe durciſſe & ſe renforce l'ame, en apprenant à ſe durcir le corps.

Qu'il s'accoutume donc ainſi de bonne heure à ſouffrir le chaud, le froid, la pluie, la pouſſiere, la fatigue ; car, celui qui dès ſon bas âge ne ſera pas fait à tout cela, malgré toute ſa bonne volonté, ne tirera pas grand ſervice de ſon corps dans ce monde. Le corps ayant une fois pris ſon pli & ſes habitudes, il ſeroit preſque inutile, ou du moins bien difficile de vouloir l'entreprendre, quand il n'a plus la même ſoupleſſe & la même aptitude, qu'avant qu'il fut formé.

Ce n'eſt que dans ces premiers temps, où les enfans paroiſſent ſi foibles à la plupart des meres, que l'on peut apprendre à ſouffrir tous les maux, qui doivent les aſſiéger dans la ſuite. Ce n'eſt qu'alors, que par degrès &

d'une maniere inſenſible, on les rend capables d'entreprendre tout ce que l'homme eſt capable de tenter. Il n'eſt point de travaux, auxquels il ne puiſſe s'accoutumer; rien, où il ne puiſſe parvenir, s'il a contracté de bonne heure l'heureuſe habitude d'y attacher ſes ſoins, & de s'y livrer.

Je vois bien, me dit la Comteſſe, que cette méthode eſt très-bonne, mais il me ſemble pourtant, qu'elle peut avoir des ſuites très-dangereuſes. Un enfant, qui a de même toute la liberté de ſes mouvemens, ſaute ſouvent de maniere à ſe caſſer quelque membre, à s'eſtropier, ou s'échauffe, ſue, & tout à la nage boit de l'eau froide, ſe couche ſur le ſol humide, contracte ainſi une pleuréſie, des rhumatiſmes, ou d'autres maux. Cette conſidération me paroît d'un poids aſſez fort, pour ne pas approuver qu'on leur laiſſa toute la liberté que vous ſemblez exiger pour eux, ou du moins doit porter les parens ou leurs gouverneurs, à [illegible] pas leur donner d'eau froide dans ce moment, & à veiller de près ſur leurs démarches.

Ce ſont les objections, ... , que d'autres ont faites autrefois ſur ce ſujet, car je ne ſuis pas le ſeul qui ai penſé de même. Mais cette

crainte, qui s'empare si facilement de la tendresse des parens, a plus d'apparence que de solidité. Si un enfant jouit de la liberté que je demande pour lui, s'il peut se promener, sur-tout à la campagne, courir, gambader, je suis assuré qu'il en contractera une habitude bien plus ferme, qui lui donnera une adresse & une agilité peu commune dans tout ce qu'il fera. Marchant, courant d'un pied plus sûr, ayant acquis plus de force, il en tombera plus rarement, ou pour mieux dire, il ne tombera pas. D'ailleurs, quand il feroit quelque chûte à la campagne, cette chûte, comme je vous ai déjà fait remarquer, ne seroit pas dangereuse. Voyez-vous que les petits paysans, à qui on laisse une liberté entiere dès leur plus tendre enfance, s'estropient ou se blessent même dans les chûtes qu'ils font? Il est bien rare qu'ils tombent, plus rare encore qu'ils se fassent mal en tombant. Que devez-vous appréhender pour votre enfant? Pensez-vous que la nature, n'aura pas les mêmes attentions pour lui que pour eux? C'est la moindre crainte qui doive vous affecter. Ce qu'un homme peut faire, un autre le peut faire aussi.

Quant au danger de lui laisser boire de

l'eau froide, quand il aura chaud, il n'eſt pas plus réel que l'autre, quoiqu'il le paroiſſe davantage au premier coup d'œil. Locke demande, que lorſque l'enfant voudra boire, dans le temps qu'il a chaud, on lui faſſe manger un morceau de pain auparavant, comme s'il importoit de manger quand on a ſoif. L'auteur d'Emile, qui ſe fait un plaiſir de tourner Locke en ridicule, & qui le badine là deſſus, veut mener doucement & à petit pas ſon éleve à la fontaine, ou laiſſer l'eau quelque temps à l'air, mais il n'a pas mieux trouvé que lui.

Laiſſez boire à votre fils de l'eau froide, toutes les fois qu'il en voudra boire, même dans ces momens, où, échauffé par le mouvement qu'il ſe ſera donné dans ſes jeux, il vous paroîtra en ſueur : empêchez-le ſeulement de ſe repoſer après avoir bu ; engagez-le à ſe divertir encore, & à courir de plus belle. Bientôt il ſe fera à boire, ſans riſque, de l'eau froide, comme ſi on avoit eu la précaution de la faire tiédir.

J'ai paſſé une partie de ma vie à la campagne : j'ai vu ſouvent dans le plus fort de leurs travaux, des faucheurs, des faneurs, des moiſſonneurs, portant le poids du jour, acca-

blés de chaud, dégouttans de ſueur, boire ſans précaution à la premiere ſource. Quoique l'eau des fontaines ſoit ordinairement très-fraîche en été, je ne me ſuis jamais apperçu que ces gens, qui reprenoient tout de ſuite leur travail, en reçuſſent la moindre incommodité.

Si l'on veut donner aux enfans un bon tempérament, un corps ſain & robuſte, il faut les élever (le dirai-je) de la même maniere que les enfans des payſans ; voyez-les mangeant de gros pain, mal couchés, preſque pas vêtus, courir dans l'eau, dans la boue, dans la neige, hâlés, brûlés en été, tranſis, violets en hiver, en reçoivent-ils aucun mal ? en deviennent-ils malades ? Au contraire, ils ſont preſqu'inſenſibles à l'intempérie de l'air, & à la rigueur des ſaiſons ; & trouveroient inſupportable qu'on ne leur laiſſât pas la liberté de ſe divertir dans la glace, ou à l'ardeur brûlante d'un ſoleil d'été. Penſez-vous qu'ils aient un privilege particulier pour ne pas ſouffrir ? qu'ils ſoient d'une autre eſpece, d'une autre nature ? non, ſans doute : mais les vôtres n'y ſont pas accoutumés, & ceux-là le ſont : voilà tout.

Mais ne donnez-vous pas trop au corps, me dit le Chevalier, le corps étant la partie

moins eſtimable de nous-mêmes, il n'eſt pas raiſonnable qu'il ſoit l'objet de tant de ſoins; ſur-tout ſi, comme je le penſe, au contraire de ce que vous prétendez inſinuer, que plus un homme a de matiere, plus il eſt grand, robuſte, bien conſtitué; plus il a les organes épais, moins il a d'eſprit; & qu'un homme mince, délié, moins matériel, doit être pourvu d'un ſens plus exquis, & d'un eſprit plus ſuſceptible de délicateſſe. En ce cas, la force & l'extenſion du corps que vous cherchez à augmenter par votre méthode, n'amoindrit-elle pas celle de l'eſprit?

Je ſais bien, ..., que le corps n'eſt pas en nous, ce qui doit nous paroître le plus eſſentiel, le plus intéreſſant; mais, il eſt pourtant l'enveloppe de l'ame: & ſans la ſanté, le plus grand des biens phyſiques dont nous puiſſions jouir, les fonctions de l'ame ne ſe feroient jamais bien. L'ame a même une telle liaiſon avec le corps, que celui-ci n'eſt gueres malade, que l'ame n'en reſſente le contre-coup, & n'en ſoit abattue.

Comme la véritable éducation n'embraſſe pas ſeulement la culture de l'ame, qu'elle veut former un homme; & comme l'homme eſt un compoſé de deux ſubſtances, que l'une

ne va jamais ſans l'autre dans tout individu, il s'enſuit, que la formation, que la bonne conſtitution du corps, eſt non-ſeulement une choſe bonne & deſirable, mais encore très-néceſſaire; & que quand il ſeroit auſſi vrai, comme il n'eſt gueres poſſible, qu'une ame dans un corps foible & débile, euſſe autant ou plus de force, que celle qui loge dans un corps ſain & bien conſtitué, qu'elle euſſe même les plus grandes lumieres; il faut toujours que le corps mette en exécution, ce que l'ame ne fait que penſer; & qu'il agiſſe, tandis que l'autre examine.

Pour ce que vous dites, que le plus ou le moins de matiere dans un homme, ſuppoſe plus ou moins d'eſprit en raiſon inverſe de la maſſe; je crois, que c'eſt un ſentiment qui devroit être fort à la mode, & que la plupart de nos jeunes gens doivent fort adopter, puiſqu'il les flatte d'une maniere ſi évidente. Ils ſe croient ſans doute là deſſus de rares eſprits: mais l'idée qu'ils doivent avoir de leurs deſcendans, ne peut qu'être parfaite, ils ne ſont plus que des demi hommes; & s'ils continuent à ſubtiliſer l'eſpece, comme ils en prennent bien le chemin, ils ſemblent préparer aux races futures l'eſprit le plus éten-

du, avec des corps les plus legers, des corps Aëriens.

Je ne vois pas trop cependant, sur quoi ils appuient un sentiment qui leur est si favorable ; car, quoiqu'un homme soit grand, bien fait, bien proportionné, on ne doit pas en conclure, ce me semble, que son esprit en soit plus lourd, que son ame en soit plus massive. Au contraire, s'il pouvoit y avoir, comme ils le pensent, quelque analogie entre la grandeur & l'étendue de l'esprit, entre la force de l'un & de l'autre, & leurs qualités respectives ; je crois qu'à un homme bien fait, agile, nerveux, on devroit donner une ame, qui eut les qualités assortissantes, un esprit proportionnément aisé & plein de vigueur.

Ces rapports devroient leur paroître d'autant plus naturels, qu'on ne doute pas qu'il n'y en ait beaucoup entre leurs corps & leurs esprits. Ceux-là n'ont presque pas de consistence, & leur esprit a des pensées si déliées, si éloignées de la façon ordinaire de penser, qu'on ne les conçoit plus. Ils devroient, par exemple, aujourd'hui qu'ils suivent cette philosophie, qui accorde la faculté de la pensée aux pierres, & qui ne met d'autre différence entre elles & l'homme ; si ce n'est, que l'hom-

me est un être sensitif qui a des sensations, & que la pierre est un être sensitif qui n'en a point ; ils devroient, dis-je, tirer cette conséquence, qu'un homme plus grand, plus gros, &c. ayant plus d'étendue, jouissant de la même faculté qu'eux, puisqu'il est susceptible de sensations, aura plus d'aptitude à la pensée & plus d'esprit, en raison de la masse & de la surface.

Mais, laissons ce badinage à part, & revenons à ce que je vous disois, du soin que l'on doit avoir du corps des enfans. Si vous voulez que votre fils soit capable de soutenir les fatigues de la guerre, qu'il puisse servir utilement sa patrie & son Roi, dans la marine, dans de longs voyages, sous un autre ciel, dans un autre climat, donnez-lui assez de force pour y résister. Faites que la fatigue, bien loin de lui nuire, soit pour lui, au contraire, un moyen d'affermir de plus en plus sa santé. Elevez-le, comme dit Montaigne, en l'endurcissant à la sueur, au froid, au vent, au soleil, aux hasards qu'il doit mépriser ; ôtez-lui toute mollesse, toute délicatesse, au vêtir, au coucher, au manger & au boire ; accoutumez-le de telle maniere, que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais un

garçon verd & vigoureux. Voilà, en peu de mots, tout ce que je veux vous prescrire ; car c'est l'éducation des petits paysans, non pour l'esprit ni pour les manieres, mais seulement pour former le corps de votre éleve, que je vous propose ici.

Pour cet effet, ne lui donnez jamais des habits trop pesans, trop chauds, ni sur-tout trop étroits. Tout homme de bons sens devroit se faire une loi de porter les mêmes habits pendant la froidure, qu'il porte dans l'été, comme tant de gens l'ont pratiqué avec succès ; entr'autres, Newton, qui est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, & à qui cette coutume n'a pas peu contribué à le faire devenir octogénaire. Mais, si un homme fait doit le pratiquer, il faut en contracter de bonne heure l'habitude, à laquelle on se fera d'autant plus volontiers, que les enfans, comme je l'ai déjà dit, sont peu sensibles au froid, qu'il ne les incommode point, tandis que le chaud leur est nuisible, & quelquefois mortel.

La circulation du sang, beaucoup plus rapide dans les enfans que dans les adultes, la chaleur intérieure plus grande, le mouvement où ils sont sans cesse, demandent qu'ils

foient vêtus légérement. Ainfi, fans craindre pour eux les fuites du froid, on doit leur donner des habits peu pefans, peu chauds, & peu larges, afin que l'impreffion de l'air puiffe fe faire fentir au travers.

Une raifon encore plus fenfible & plus effentielle, c'eft que les membres d'un jeune enfant, qui tendent à croître & à fe développer, n'ont pas befoin qu'on les tienne ferrés dans des habits étroits; ils ne demandent de compreffion que celle de l'air. Ces fortes d'habits, de même que les ligatures, les jarretieres, arrêtant la circulation des humeurs, ne font propres qu'à leur caufer des obftructions, qu'à les difformer quelquefois, ou font au moins un empêchement à leur extenfion.

Locke, qui étoit Médecin, & qui parle de la meilleure foi du monde, affure que les habits qui leur gênent la poitrine, leur occafionent fouvent des maladies, & quelquefois des vices de conftitution. Il attribue à cet ufage, une mauvaife haleine, l'éthifie, & le fcorbut, que les anciens, vêtus toujours à l'aife, ne connoiffoient pas.

Au lieu de donner aux enfans, comme on fait, jufqu'à fix & fept ans, un corps de

baleine pour leur former la taille, ne vaudroit-il pas mieux qu'on leur fît porter une petite robe de chambre, ou même un surtout, tel que ceux qu'on leur met en certains endroits pardessus leur corset en hiver? plus libres dans leurs mouvemens, leur constitution se sentiroit de cette aisance.

La piquure, dont on se sert pour les rendre plus droits, est bien plus capable de seconder les mauvais effets du maillot, que de faire ce qu'on en attend. Bien des gens de bon sens, attribuent à ces deux usages les difformités qui nous blessent la vue chaque jour. Un corps trop serré, fait sortir une épaule, rend voûté, bossu, pulmonique, voilà le fruit ordinaire du soin des parens.

Le mouvement presque continuel que se donnent les enfans pendant la journée, leur procure toujours un sommeil & paisible & long. La nature le leur donne tel, pour réparer les forces qu'ils ont perdues par le grand exercice; l'un sert de restaurant à l'autre; il faut ainsi qu'ils se suivent & se succedent mutuellement. Que votre enfant dorme donc plus long-temps, à proportion qu'il sera plus près de sa naissance. Plus l'enfant est petit, plus il a besoin de sommeil; l'heure de son

coucher, doit être au moins celle où le ſoleil ſe perd ſous l'horiſon, on doit même la devancer en été.

La nuit eſt le temps du repos : une obſervation conſtante faite ſur nous, & même ſur les animaux, ne nous permet pas de douter, que ce ne ſoit celui où le ſommeil eſt le plus doux & le plus tranquille. La fraîcheur, le calme de la nuit, le ſilence des ténebres, nous invitent bien plus à en profiter que le jour, où la lumiere, qui environne tous les objets, nous avertit que c'eſt celui du travail.

Faites ſuivre à votre enfant cette loi de la nature, que les mœurs du ſiecle ont totalement renverſée ; & que l'ordre de la vie civile ne permet pas toujours de remplir. Un temps viendra pourtant, où il faudra l'accoutumer à ſe ſouſtraire à cette uniformité, à ſe mettre au deſſus de la regle. Ainſi, ne le livrez pas tellement à la continuité d'un paiſible ſommeil, qu'il ne puiſſe être interrompu ; car, il faut qu'il ſache dans la ſuite ſe lever long-temps avant l'aurore, ſe coucher tard, paſſer les nuits debout ſans dormir, quelquefois expoſé aux injures de l'air ou en voyage ſans en reſſentir d'incommodité ; mais, à cela comme à toute autre choſe, il faut le

former d'une maniere insensible, afin que son tempérament se fortifie, de ce qui pourroit le détruire sans ces précautions.

Une des plus indispensables, quand on a cette volonté, c'est de faire coucher habituellement un enfant sur la dure, de lui donner un lit sans rideaux, & de le couvrir peu. Fait à coucher de la sorte, dans la suite, tous les lits seront bons pour lui, il y trouvera le sommeil. A l'armée, il saura dormir dans un champ, enveloppé dans son manteau; en mer, couché dans une mauvaise cabane, dans un hamac, sur le pont s'il le faut; en voyage, sur la paille, ou sur un mauvais grabat tel qu'on en trouve en Espagne.

Un homme élevé de cette maniere, n'est jamais en peine de lit; il dort par-tout indifféremment. Les enfans, au contraire, élevés dans la mollesse, qu'on a toujours eu soin de faire coucher sur le duvet ou l'édredon, se trouvent gênés, mal à leur aise, ne savent pas dormir; non-seulement quand ils ne trouvent pas de lit, mais même quand ils sont obligés de coucher dans un, qui n'est pas aussi bon que le leur ordinaire. Je le répete ici, s'accoutumer aux délicatesses d'une vie molle, c'est se rendre plus sensible aux malheurs, aux in-

commodités qui accompagnent la condition humaine, c'eſt ſe rendre à jamais miſérable, ſi la fortune nous baiſſe ſeulement d'un cran. Tandis qu'un autre élevé dans une vie dure, dont il s'eſt fait une habitude, ſe trouve toujours le même, toujours homme, quelque revers que le ſort ſe plaiſe à lui envoyer.

Ne craignez pas qu'une couche dure, puiſſe endommager les membres encore tendres d'un enfant. Conduit ſuivant mes principes, par-tout où il ſe couchera, il trouvera infailliblement le ſommeil. Peu accoutumé, quand il ſeroit d'un autre âge, à vivre mollement, il ne s'en reſſentiroit pas. Et comment le ſentiroit-il maintenant, il n'a pas mis ſa tête ſur le chevet, qu'il s'endort ?

Le mouvement du jour, amene le ſommeil de la nuit. Leur ſucceſſion eſt auſſi reguliere, pour quiconque s'eſt beaucoup exercé, & ſur-tout pour les enfans, que celles des ténebres & de la lumiere. Accoutumé de même à toutes les viciſſitudes de l'air, à tous les degrès de température, à aller tête nue pendant le jour ; ne donnez à votre enfant qu'une mince coëffure pendant la nuit, pour tenir ſeulement ſes cheveux en ordre.

Par cette méthode d'aller tête découverte,

la nuit & le jour, au chaud & au froid, au soleil, au vent, au serein & à la rosée, les os de la tête se durciront, le crâne se rendra plus compact, les tégumens plus serrés & moins poreux; & vos enfans prémunis par là contre les coups, les blessures, & tant d'accidens journaliers, ne connoîtront point les rhumatismes & les fluxions.

Je puis appuyer ce que je vous dis, de ma propre expérience. Quoique je n'eusse pas été élevé de bas âge à aller tête découverte, je m'y étois cependant si bien accoutumé par une habitude de plusieurs années, qu'étant à Paris, un hiver qui fut très-rigoureux, où la Seine gela jusqu'à dix-huit pouces, non-seulement je ne me chargeai pas la tête, mais je ne pris jamais de chapeau, quelque froid qu'il fit. Me couchant fort tard, après avoir lu long-temps dans ma chambre, où je ne faisois seulement pas faire de feu; je ne mis jamais pour bonnet qu'un bandeau d'une simple toile, sans que cette méthode, par le plus grand froid, m'occasionât le moindre rhume.

L'habitude qui durcit, a donc cet avantage de nous rendre insensibles à ce qui blesse ceux qui n'ont pas su s'y faire; & celle sur-tout

de ſupporter le froid, rend toujours plus ſain & plus nerveux. Nous en avons un exemple permanent dans les peuples du nord, qui en général bien plus grands, plus gros, ont encore une force bien ſupérieure à ceux du midi, & ſurpaſſent même par ces avantages, ceux qui vivent ſous les zones tempérées.

Le peu de délicateſſe que je crois néceſſaire dans la façon d'habiller, de faire coucher les enfans, me paroît encore plus eſſentielle de beaucoup dans leur nourriture. C'eſt un point ſur lequel les tendres meres, les gouvernantes, les domeſtiques, s'accordent comme à l'envie pour les gâter. Crient-ils? on ne parle pour les appaiſer, que de leur donner des bonbons, on veut les en priver, s'ils ne ſont pas ſages. C'eſt à table qu'on les punit, ou qu'on les récompenſe, ſoit en leur accordant, ou en leur retranchant un morceau de viande, ou de quelques mets particuliers. C'eſt leur donner à penſer de bonne heure, que l'homme n'eſt au monde que pour manger, & que le bonheur conſiſte en partie dans la délicateſſe de la nourriture. Et le moyen qu'ils ſoient ſobres & peu délicats dans la ſuite, quand ils s'apperçoivent

que l'on attache à l'idée de la bonne chere, une estime, une idée de plaisir d'autant plus capable de prévenir leur cœur, que, comme j'ai dit & comme j'aurai lieu de vous le faire remarquer encore mieux, ils ne se dirigent que sur l'opinion des autres ?

Les éloges que l'on fait devant les enfans, des repas & des mets excellens, les soins que l'on prend de se les procurer, le penchant que l'on fait voir à prévenir les goûts d'une sensualité recherchée, commencent alors à faire les impressions qui doivent leur donner les mêmes défauts. Je conseille donc de les nourrir sans ostentation, de la maniere la moins délicate, & des mets les plus communs. N'ai-je pas dit, à la maniere des paysans ! A déjeûner, donnez leur du pain sec, le pain bis sera encore meilleur que tout autre ; à diner, de la soupe, des légumes, du lait, du fromage, du fruit, & le moins qu'il se pourra de viande ; je conseillerois même, de ne point en donner du tout, qu'ils n'eussent atteint au moins l'âge de quatre ans.

Que si vous croyez la viande absolument nécessaire à leur santé, ayez du moins l'attention de la leur donner en très-petite quantité ; une fois le jour à dîner, & de la moins

graſſe. Le ſoir, ne leur donnez que de la ſoupe, quelque temps avant de les coucher; en tout temps, qu'elle ne ſoit jamais mitonnée, & que ce qu'ils mangeront ne ſoit pas trop chaud. Pendant le cours de la journée, s'ils demandent à manger, ſouvenez-vous que le pain doit leur ſuffire; leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement qui leur fera à coup ſûr trouver du goût dans le pain ſec. Ainſi, ſi c'eſt l'appétit qui les ſollicite plutôt que la friandiſe, ils le mangeront ſans façon; s'ils n'ont pas faim, qu'eſt-il néceſſaire qu'ils mangent? Que leur boiſſon ſoit de l'eau pure, ou tout au plus rougie d'un peu de vin.

De cette méthode ſimple & commune, il réſulte pluſieurs avantages conſidérables, qui devroient exciter les parens ſoigneux, à ne pas balancer de s'en ſervir. Locke aſſure, (& je le crois volontiers ſur ce qui concerne la ſanté, puiſqu'il étoit médecin très-ſavant) qu'il eſt très-aſſuré, que ſi les meres moins paſſionnées, les gouvernantes plus attentives, ne rempliſſoient pas tant l'eſtomac de leurs enfans, ſi elles leur faiſoient obſerver plus de ſobriété & de tempérance, les dents perceroient avec plus de facilité & moins de

danger ; ils feroient moins valétudinaires dans leur bas âge, & fe feroient pour l'avenir, un tempérament plus fain & plus vigoureux.

En leur faifant manger beaucoup plus de pain que d'autres chofes, leur palais, leur eftomac, fe fera au goût de cette nourriture fimple, la baze de toute nourriture dans nos climats ; car, notre eftomac fe fait à tout, & préfere toujours les alimens auxquels on l'aura accoutumé de bonne heure. Par là, on éloignera moins les enfans de la nature, dont les goûts plus fimples font plus univerfels. Peu familiarifés avec les mets compofés, affaifonnés de faveurs piquantes & relevées, ils pourront fans aucune peine s'accoutumer aux ufages de tout autre pays que le leur ; ce qu'ils ne fauroient jamais faire, fi la délicateffe, leur ayant blafé le palais, leur avoit donné un goût exclufif. Il faut qu'ils puiffent fe plier à toutes les manieres de fe nourrir, qu'ils puiffent n'être jamais rebutés par la différence des ragoûts & les bizarreries de l'apprêt, & manger fans répugnance de tout ce qui peut fervir de nourriture à l'homme.

Ne feroit-il pas fuffifant, me dit le Chevalier, qu'ils fuffent feulement accoutumés aux alimens que l'on prévoit devoir être leur

nourriture ordinaire, dans la profeſſion qu'on leur deſtine, ou dans l'état qu'ils pourront embraſſer ?

Quand celui que l'on éleve devroit être Roi, ..., je ne vois que des avantages pour ſon bien-être, ſon caractere, & même ſes plaiſirs, à être nourri ſimplement & avec ſobriété. Tout eſt bon, à qui a de l'appétit & n'eſt pas délicat. Son goût, qui n'eſt ni uſé ni émouſſé, trouve de la ſaveur dans tous les mets : c'eſt le vrai moyen d'être toujours content de ſon cuiſinier. Ainſi, quand on ſeroit dans une haute fortune, dans le rang le plus diſtingué, je ne conſeillerois pas moins cette méthode ; car, que ſera-ce pour un homme de la ſorte, ſi toujours accoutumé à ne manger que des mets exquis, il ſe trouve non-ſeulement dans le cas d'eſſayer d'une nourriture moins ſucculante, moins délicate, mais s'il eſt encore obligé de ſe contenter de mets ſimples & groſſiers, peut-être même de pain.

Une perſonne d'une certaine condition ne riſque gueres, me dit le Chevalier, de ſe trouver dans une néceſſité auſſi urgente : ce ſont des exemples qu'on ne voit pas de nos jours.

Dites, au contraire, Monſieur, ..., qu'il n'eſt point de condition, ni d'état, dont les fondemens ſoient aſſez ſolides, pour réſiſter aux revers de la fortune, à l'inconſtance des accidens, au temps qui devore tout. Jettez les yeux ſur l'univers, & voyez, ſi depuis les premiers jours du monde, chaque âge, chaque ſiecle, chaque génération, ne voit pas les choſes s'altérer, s'empirer, & changer de face à tout moment; n'eſt-ce pas une ſcene toujours mobile? Qui peut donc vous répondre que votre éleve, quel qu'il ſoit, ne ſe trouvera pas dans telle ſituation, où il faudra de néceſſité qu'il s'accoutume à toute ſorte de nourriture; où il s'eſtimera peut-être heureux d'avoir du pain? Un naufrage, la perte d'une bataille, la captivité, ne ſont-ils pas capables de le mettre dans ce cas, que vous regardez comme ne devant jamais arriver? Hélas! mille accidens imprévus, peuvent le forcer à en faire une triſte expérience, s'il n'y eſt pas accoutumé.

Qu'on l'habitue donc à vivre de maniere, qu'il puiſſe ſe trouver déchu, ſans s'en étonner, ſans s'en embarraſſer; s'accommoder de tout, lorſqu'il ſera queſtion de travailler à la réuſſite de ſes propres affaires, ou de celles

de l'état. Qu'il ſoit capable de porter les armes pour le ſervice de la patrie, non-ſeulement comme commandant d'une troupe, mais même comme un des ſoldats qui doivent la compoſer; car, la plus mauvaiſe éducation qu'un pere puiſſe donner à ſon fils, c'eſt de l'élever ſeulement pour poſſéder de grands biens, jouir d'une ample fortune, qui ne ſert ſouvent qu'à l'expoſer à des événemens, à des révolutions d'autant plus ſenſibles qu'ils ſont moins attendus, & que l'on eſt moins préparé, pour en ſoutenir la rigueur.

Les Rois, tout Rois qu'ils ſont, ne ſont pas ſur leur trône à l'abri des coups du ſort. Si nous pouvions en douter, les deſcendans de cette malheureuſe famille des Stuarts, ſont un exemple bien frappant & bien capable de nous convaincre. Le dernier rejetton de cette illuſtre famille, a fait une ſinguliere expérience de l'avantage d'être élevé ſuivant la méthode dont je vous parle, & de la néceſſité de ſe nourrir, non-ſeulement ſans délicateſſe, mais encore avec ſobriété. Après la défaite de ſon armée à Culloden, pourſuivi par ſes ennemis, qui avoient mis ſa tête à prix, ſans ſecours, déguiſé, dans un pays où chaque homme pouvoit lui offrir un

traitre, ſeul, errant & proſcrit, il ſe nourrit dans les montagnes d'Ecoſſe de pain d'avoine pendant quinze jours, trop heureux encore d'en trouver.

Vous pouvez en paſſant remarquer une choſe, c'eſt qu'on n'étoit pas, dans l'antiquité ni dans les derniers ſiecles, auſſi délicat, auſſi ſoigneux de ſa nourriture, & d'irriter l'appétit qu'on l'eſt aujourd'hui, & qu'on en vivoit bien plus long-temps. Cet art, fatal à la ſanté comme à la beauté de l'eſpece humaine, l'art d'exciter l'appétit outre meſure, par l'apprêt dangereux des viandes, connu de peu de grands, & mépriſé de tous les grands hommes, n'étoit pas monté, comme aujourd'hui, au dernier période de la ſenſualité. Nous ſavons, combien la plupart mettoient de ſimplicité dans leur repas; ſimplicité bannie maintenant de toute maiſon aiſée, que nos bourgeois même ſe piquent de ne plus obſerver.

Les Romains ne faiſoient qu'un repas dans la journée, qui étoit le ſoir; & ſi quelquefois en attendant, l'appétit les incitoit à prendre quelque choſe, ils trouvoient ce qu'ils vouloient toujours apprêté, c'étoit un morceau de pain ſec, comme Suetone le rapporte dans

dans la vie d'Auguste, & qu'on peut le voir dans les lettres de Seneque.

Jules César, qui dans ses plus grandes entreprises montroit tant de vigilance, & de vigueur, qui dormoit sur la terre, faisoit souvent de très-grandes routes à pied, passoit les rivieres à la nage, ne marquoit pas plus de délicatesse dans ses repas, que dans tout le reste! Un jour qu'il mangeoit chez un de ses amis, on lui servit par mégarde d'une huile préparée pour entrer dans quelque remede, d'une odeur désagréable & d'un mauvais goût; il s'en apperçut sans peine, comme vous pouvez croire; néanmoins, il en mangea largement pour faire honneur à la table de son hôte, & pour montrer combien il étoit peu curieux de choisir ses morceaux. Nos ancêtres, plus sages que nous, se contentoient d'une bonne soupe, & d'un rôti succulent.

Nos modernes Apicius, ces voluptueux, qui ont mis une partie de leur être, dans ces ragoûts masqués dont ils parent tous les jours leurs tables, n'en feroient sans doute pas autant. Mais ces pauvres gens, qui prennent tant de soins de flatter, d'irriter leur appétit, sont bientôt la dupe de leur sen-

ſualité rafinée ; leur palais brûlé, leur goût rendu preſqu'inſenſible, par le fréquent uſage des ſaveurs fortes & excitatives, s'uſe de plus en plus ; la réitération des mêmes plaiſirs, n'en eſt plus un pour eux : ils ne trouvent plus dans les mets déguiſés de mille & mille manieres, la délicieuſe ſaveur qu'ils y cherchent, & qu'un homme ſimple trouvera toujours dans les mets ſimples comme lui. Ces viandes ainſi altérées, ne ſervent qu'à abréger leur vie en dérangeant leur ſanté, & les mettent dans l'étroite néceſſité de ne pouvoir plus vivre d'une autre maniere, ſans une incommodité viſible, & ſans ſe croire très-malheureux.

Que les heures des repas de vos enfans ne ſoient pas tellement marquées, que vous ne puiſſiez vous diſpenſer ſouvent de vous y conformer. Changez-les quelquefois, parce que (comme on peut l'éprouver par ſoi-même) les enfans, accoutumés par une pratique conſtante & uniforme de manger toujours à la même heure, leur eſtomac ſe fait une loi de ne pas attendre plus long-temps ſans incommodité ; & s'ils paſſent le temps fixé pour leur repas ſans manger, débiles & abattus de langueur, ils paroiſſent toujours triſtes

& pleins d'inquiétude. Du reste, dès qu'ils auront un peu de force, il n'importe qu'ils mangent froid ou chaud, puisqu'il faut qu'ils se fassent à tout. Mais, souvenez-vous que si à proportion qu'ils augmenteront en âge, vous ne faites pas difficulté de leur faire manger de quoi que ce soit, vous devez toujours avoir l'attention de le leur donner le plus simplement accommodé, vous abstenant toujours prudemment, de les accoutumer à ces mets composés de plusieurs sortes de viandes, & qui assaisonnées de sels, de sucs, & d'épiceries, portent le feu dans le corps, & irritent la soif.

N'oubliez pas non plus, quoique vous les voyiez grands, que la boisson la plus naturelle, est la meilleure pour eux : ne leur faites prendre l'usage des liqueurs fermentées, que le plus tard que vous pourrez; mais il est sur-tout essentiel qu'ils s'abstiennent des liqueurs fortes faites à l'alembic ; car, comme les moins naturelles, elles sont toujours les plus nuisibles, & je crois qu'on doit prendre d'autant plus de soin d'en préserver la jeunesse, que la mode qui se glisse par-tout, rend aujourd'hui l'usage des liqueurs fortes, plus fréquent même que celui du vin.

C'eſt ici que je voudrois avertir les peres & les meres, de veiller attentivement ſur les domeſtiques; car, il y a quantité de maiſons, où ils s'ingerent, pour plaire aux enfans, de leur donner à la dérobée du vin & des liqueurs, comme des choſes dont ils font le plus de cas.

Il eſt bon de perfectionner, autant qu'il eſt poſſible, dans le jeune âge, l'organe des ſens. On entend par ſens, ces parties de nous-mêmes ſenſibles & nerveuſes, dont les fonctions ſont, de rapporter à l'ame l'impreſſion particuliere des objets extérieurs, & de l'avertir de tout ce qui peut lui nuire, ou lui faire plaiſir. Ce ſont les miniſtres que l'Auteur de la nature nous a donné pour notre conſervation.

On compte ordinairement cinq ſens : la vue, l'ouie, le goût, l'odorat & le tact, mais à la rigueur, on peut les réduire tous à ce dernier; car, dans la vue, c'eſt le rayon qui, partant de l'objet regardé, vient nous donner une idée de ſa forme & de ſa couleur en frappant la rétine. L'ouie, n'eſt que l'impreſſion de l'air ébranlé ſur le tympan de l'oreille. L'odorat, n'eſt que la ſenſation de la membrane pituitaire, occaſionée par les mo-

lécules odorantes qui s'exhalent des corps & viennent la frapper. Le goût, que cette impreſſion que laiſſent tous les corps, & ſur-tout les parties comeſtibles, ſur les papilles nerveuſes de la langue en les touchant. Toutes nos ſenſations viennent donc par la percuſſion des objets extérieurs. Mais le tact, proprement dit, eſt cette faculté répandue ſur toutes les parties du corps, & particuliérement ſur celles où plus de nerfs aboutiſſent, comme aux doigts, par laquelle nous connoiſſons certaines qualités des corps; comme, s'ils ſont durs, mous, polis, rudes, convexes, concaves, &c.

Certains ſens ſe perfectionnent par l'exercice, comme la vue, l'ouie, le toucher; la perfection des autres, demande qu'ils ſoient exercés auſſi, mais pas ſi ſouvent, ni ſi fortement; en général on doit s'en ſervir, & ne pas en abuſer. La perfection conſiſte à les exercer avec intelligence pour nos beſoins, & à ne pas les employer pour ſatisfaire nos caprices.

De tous les ſens, celui qui a le plus de beſoin d'être exercé, c'eſt la vue. N'étant frappé des objets que par contre-coup, il faut un long-temps pour apprendre à voir;

on ne l'apprend bien, qu'en rectifiant souvent ses jugemens par le sens du tact. Si l'on ne savoit pas mesurer, calculer, comparer, tous les points de l'étendue paroîtroient à la même distance sur la rétine. Je ne m'étendrai pas beaucoup là dessus, devant en parler ailleurs : je dirai seulement ici, que pour conserver la vue bien saine aux enfans, il ne faut pas les exposer subitement à rien de ce qui pourroit causer un ébranlement trop violent au nerf optique, à rien de tout ce qui peut trop éblouir, & ne pas leur l .isser fixer le soleil, un grand feu, &c.

L'ouie se perfectionne beaucoup par la musique, & peut être endommagée par tout ..e qui percute trop violemment la membrane du tambour, ou ce qui pourroit trop la relâcher, comme le bruit trop voisin du canon, une demeure humide.

La perfection du goût, de même que de l'odorat, consiste en quelque maniere, non pas à l'étendre, mais à ne pas le dénaturer, à ne pas le dépraver ; c'est à cela qu'il faut se borner dans l'enfance, de même que dans un âge plus avancé. Je ne vois pas quel avantage réel on pourroit retirer, de donner à ces deux sens, quand il seroit possible, une

perfection extraordinaire. Je crois, au contraire, qu'une extrême délicatesse y seroit infiniment nuisible pour nous.

Pour leur donner donc le sentiment le plus exquis auquel on doive aspirer, il ne faut jamais laisser les enfans s'habituer à respirer des odeurs trop fortes, à faire usage, comme j'ai déjà dit, des alimens trop irritans, trop épicés, trop chauds, à manger des sucreries, boire des liqueurs; le genre nerveux, trop affecté par les odeurs trop spiritueuses, peut leur causer des accidens. D'ailleurs, l'usage fréquent des odeurs, des parfums, des essences, desseche l'organe de l'odorat & le rend insensible; & j'ai déjà assez répété d'après l'expérience, que tous ces mets que je défends à l'enfance, usent les papilles nerveuses, & émoussent entiérement le goût.

Pour le tact, nous n'en usons que par l'expérience même; il est donc bien nécessaire de l'exercer, & il n'est pas dangereux de lui donner toute la délicatesse possible; car, on ne risque pas pour ce sens, ce que l'on risque pour les autres, & l'on ne sauroit croire jusqu'à quel point on peut la porter. On a vu des aveugles avoir ce sens si parfait, par l'usage plus fréquent & plus réflêchi, qu'ils

distinguoient non-seulement les métaux par son moyen, mais même les couleurs. L'exercice qui peut le perfectionner, ne doit point être trop rude; car, en général, tout ce qui peut dessécher & racornir la peau lui est contraire; mais la touche facile d'un clavessin, par exemple, en contribuant par le mouvement aisé & rapide des doigts à leur développement, contribue à la perfection de ce sens.

Voilà tout ce que je pense être nécessaire, pour faire une santé vigoureuse à votre enfant, pour lui former un corps agile & robuste. Le peu d'habits, l'exercice, le peu de délicatesse au coucher, au dormir, au lever, au boire, au manger, sont les premieres leçons que vous lui donnerez, pour le former à la patience, à la docilité, & au travail. Ce n'est ici que le prélude de ce qu'il doit apprendre avec le temps; mais, c'est un préservatif, un sûr remede, pour l'empêcher d'être ce que la plupart des jeunes gens sont aujourd'hui.

A propos de remede, me dit la Comtesse, vous nous dites fort bien ce que vous croyez nécessaire pour former un bon tempérament à la jeunesse, pour lui conserver

la ſanté ; mais ſi les enfans ſont malades, quels ſont les moyens les plus ſimples de la leur rendre ? Cette obſervation eſt d'autant plus eſſentielle, que l'on prétend qu'il périt la moitié des enfans qui naiſſent, avant d'avoir atteint la huitieme année.

Leur vie eſt dans ce bas âge dans un continuel danger. La dentition leur donne la fievre, des coliques aigues leur occaſionent quelquefois des catarres, ſouvent des convulſions ; des toux fréquentes les ſuffoquent ; les vers qui les déſolent les menent tous les jours ſur les bords du tombeau ; les aigres, la pléthôre leur corrompent le ſang ; mille fermens divers leur cauſent de dangereuſes éruptions ; que faire pour les ſauver du concours de tant de maladies, & de tant d'accidens naturels ?

Je ne vous en parlois pas, ... , parce que je n'ai pas cru eſſentiel d'en rien dire ; parce qu'il me ſemble non-ſeulement difficile de guérir ces maux attachés à l'enfance, mais même périlleux de l'entreprendre, & peut-être d'y réuſſir. Ce ſont des épreuves de toute eſpece, par leſquelles la nature a voulu raffermir leur tempérament, & des voies ſalutaires qu'elle emploie pour arriver heu-

reusement à ses fins. S'y opposer, c'est opposer une digue à un torrent, dont le cours détourné ne fera peut-être que de plus grands ravages.

Les vers seuls, qui quelquefois leur ôtent la respiration, souvent les étouffent & les font périr, me paroissent demander un peu plus de soin que leurs autres maladies naturelles. Je ne crois pourtant pas nécessaire de les droguer tout de suite, encore moins d'appeller le médecin : soyez-le vous-même s'il leur en faut un. Si vous craignez que les vers ne les suffoquent, vous pourrez aussi-bien qu'eux employer les vermifuges dont ils pourroient se servir.

J'ai vu réussir quelquefois le mercure doux : mais la méthode des paysans de mon pays me paroît la meilleure, puisque j'ai toujours vu périr plus d'enfans Urbains, que des leurs. Leur recette consiste à écraser de l'ail, à le laisser après infuser dans du vin, d'un soleil à l'autre, & à faire ensuite avaler ce vin à l'enfant. Voilà le secret, auquel on attribue de grands effets, dont pourtant, quelque naturel qu'il paroisse, je n'attesterai point l'infaillibilité. Du reste, sur cette matiere, je renvoie au livre de Locke, qui étant Méde-

cin, comme je l'ai déjà dit, doit trouver d'autant plus de crédit dans l'eſprit de toute mere prudente, qu'il ne recommande rien ſi expreſſément, dans ſon éducation des enfans, que d'être ſobre à leur faire uſer des remedes & à appeller le Médecin.

Obſervez inviolablement, dit-il, de ne jamais donner aux enfans de remede par précaution; il eſt plus ſûr de laiſſer leur conduite à la nature, que de les confier à un Médecin. Je dois être cru, dit-il ailleurs, ayant paſſé une partie de ma vie à l'étude de la médecine, lorſque je conſeille de ne pas trop s'empreſſer à avoir recours à la médecine & aux Médecins.

Vous ne parlez, Monſieur, me dit la Comteſſe, que des maladies naturelles aux enfans. Mais, à l'égard de celles qui viennent de leur faute, ou plutôt de la faute de ceux qui en ſont chargés, comme, par exemple, l'indigeſtion, penſez-vous qu'on ne leur doive pas plus de ſoins?

Dans une abſolue néceſſité, ..., il faut bien avoir recours à la médecine; mais ſans faire le ſatyrique, je puis dire, qu'on en voit tant de ceux qui ſe diſent Docteurs dans cette ſcience, plus capables de parler affirmative-

ment, que de guérir, que je ne saurois trop recommander d'être circonspect à se servir de ces galiens modernes. Dans les maladies qui proviennent de trop de nourriture, la diete & le repos font toujours un bon effet; mais, le remede souverain contre les indigestions, c'est (selon l'auteur que je viens de citer, & d'après lequel je le répete, croyant qu'on ne sauroit trop faire connoître ce qui peut être de quelque utilité) un peu d'eau fraiche, mêlée avec l'eau de fleur de pavot rouge. Du reste, il suffira d'appeller le Médecin, quand l'état de l'enfant vous fera connoître que vous ne pouvez faire autrement. Mais, il faut espérer qu'en faisant observer à votre éleve, les regles que je crois nécessaires pour sa santé, l'exercice & la tempérance, vous aurez le double avantage de voir votre fils se bien porter, & de n'être pas obligé d'appeller le Médecin.

C'est fort bien, Monsieur, me dit le Chevalier, je crois la-dessus votre méthode très-bonne; car, j'ai toujours pensé que les Médecins nous rendent pusillanimes, & que la crainte qu'ils nous donnent de la maladie, étoit bien pire que la maladie même; mais, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous

penſez ſur l'inoculation de la petite vérole, maintenant qu'elle eſt une matiere de conteſtation, & que les uns la font auſſi nuiſible, que ſes partiſans prétendent qu'elle eſt utile.

J'ai tâché toute ma vie de me conduire ſans prévention, ... , & ſur cette matiere, je n'ai peſé que l'expérience. Celle-ci m'a convaincu, qu'on ne ſauroit en retirer qu'un avantage certain. Elle n'eſt point une invention du caprice, une production des fantaiſies du Médecin; c'eſt un ſage préſervatif contre cette affreuſe maladie, à laquelle tout homme eſt obligé de payer tribut une fois. Elle eſt ſelon la nature, puiſqu'elle ne cherche point à détourner, à empêcher cette dangereuſe éruption; qu'elle la procure, au contraire, & qu'avançant le moment, après nous avoir préparé à la recevoir, elle en écarte le péril.

Si l'on réfléchit ſur le ravage qu'a fait de tout temps la petite vérole depuis qu'elle eſt connue, & ſur-tout parmi les grandes perſonnes; ſi l'on conſidere que l'inoculation, en anticipant ſur le temps, met hors de danger tous ceux, ou preſque tous ceux qui veulent bien prendre la maladie par cette communication, on en adoptera la méthode,

non-ſeulement ſans difficulté, mais on s'empreſſera, au contraire, pour ſa propre ſanté, & pour aider par ſon exemple à l'utilité publique, à en étendre les progrès.

Sans prendre parti ni pour ni contre, j'ai examiné plus d'une fois quel en étoit le péril; ſi la communication du venin de la petite vérole étoit plus dangereuſe de cette maniere, que ſi l'on attendoit à la prendre ſans cette communication; ſi les effets en étoient nuls, comme le diſent ceux qui croient avoir droit de s'élever contr'elle. J'ai toujours vu que le ſeul deſavantage qu'on ait pu lui objecter, c'eſt de ne procurer aucun avantage. Mais, c'eſt être très-partial que de parler de la ſorte; l'expérience ne laiſſe pas douter de la vérité.

Si l'on jette les yeux, ſur le grand nombre de ceux qui, ayant été inoculés, dans toutes ſortes de pays & de climats, ſont non-ſeulement ſortis ſaufs de cette maladie, quittes de tous dangers, mais encore, ſans en porter les marques ordinaires & ineffaçables; & ſi l'on vient à leur comparer la multitude de ceux qui périſſent ſans avoir pris cette précaution, on connoîtra ſans beaucoup de peine, que ce n'eſt que l'attachement pour

les anciennes coutumes & l'éloignement de toute nouveauté, qui portent ceux qui la combattent, à ne vouloir pas profiter de l'utilité réelle de celle-ci.

Il en eſt de cette méthode, comme de l'uſage du Quinquina : cette écorce d'un arbre du Pérou, ſi ſalutaire contre la fievre, qui, quoiqu'elle fit des cures & opérât tous les jours des guériſons merveilleuſes, trouvât néanmoins des ennemis ſi acharnés & ſi déraiſonnables, qu'ils mirent tout en uſage pour en faire tomber le crédit ; croyant ſe faire une gloire, de débiter dans le monde, que cette poudre étoit dangereuſe, & ſe flattant de pouvoir perſuader à ceux qui lui étoient redevables de leur ſanté, qu'ils avoient eu tort de guérir par la recette d'un remede inuſité.

La petite vérole n'eſt point une maladie naturelle aux climats de l'Europe, elle nous vient, dit-on, des Sarraſins. (Il ne paroît pas que les anciens en aient eu connoiſſance, du moins leurs Médecins n'en parlent pas ; & l'on ſait que les Médecins ont de tous temps bien mieux connu & parlé des maladies, qu'ils n'ont trouvé le ſecret de les guérir.) C'eſt un préſent de l'Afrique, où elle ſemble avoir pris naiſſance, où elle eſt *endé-*

mique ou originaire comme la peste l'est en Asie; & en Amérique, cette autre maladie si affreuse, qui attaque les principes de la génération, & d'où nos conquérans du nouveau monde la rapporterent avec l'or de ce pays.

On peut penser que les ravages de la petite vérole furent au commencement d'autant plus terribles, qu'on y étoit moins préparé, qu'on la connoissoit moins; & l'on peut imaginer quels ils dûrent être alors, en voyant ceux qu'elle fait aujourd'hui, où elle emporte dans presque toute l'Europe, le tiers des enfans, la moitié des grandes personnes qu'elle attaque, & laisse à presque tous ceux qu'elle ne conduit pas au tombeau, de cruelles marques de son passage & des traces de sa fureur; les aveuglant souvent, ou les estropiant.

Par la fréquentation & le commerce que toutes les nations ont ensemble, elle est devenu commune à toutes; les sauvages de l'Amérique, à qui nous l'avons portée, en périssent presque tous. La santé & la beauté, ont donc été intéressées dans tous les pays, à se dérober à un si cruel ennemi, & à trouver des secours qui pussent les en défendre. C'est à cette derniere à qui nous devons l'inocula-

tion, & c'eſt peut-être le plus ſolide avantage que les hommes en aient jamais retiré.

Les Circaſſiens, les Georgiens, ceux qui habitent le petit royaume d'Irimete; enfin, toutes les nations qui ſont entre la mer Noire & la mer Caſpienne, ſur le territoire de l'ancien royaume de Pont, paſſent de l'aveu de tous les voyageurs, pour les peuples, où les hommes & les femmes, en général, ſont les mieux faits, où la beauté eſt plus commune & plus parfaite. Mais, celle des filles, n'eſt pas ſeulement recommandable aux peres & aux meres de ce pays là par les charmes extérieurs, parce que ces agrémens qui plaiſent à tous les hommes de tous les pays, peuvent leur procurer des partis plus conſidérables; elle eſt pour les chefs de famille, dans ces pays peu riches & peu peuplés, le bien le plus précieux & le plus liquide. Ils les vendent à des marchands de Perſe ou de Turquie, de qui les opulens & les Seigneurs de ces deux états, les achetent pour leurs plaiſirs.

Plus les peres ont de filles, plus elles ſont belles, plus ils font de ventes, & plus elles ſont conſidérables. Il eſt donc de leur intérêt, & d'un très-grand intérêt, de

leur donner toutes les graces dont elles peuvent être ſuſceptibles, qui peuvent les faire briller dans un Harem à Conſtantinople, où à Hiſpaham, & de leur conſerver cette beauté, qu'ils regardent pour eux comme un bien aſſuré.

C'eſt à cet intérêt à qui l'on doit la méthode d'inoculer la petite vérole. Les meres, ſoigneuſes de conſerver les traits, le teint, les appas de leurs filles, pour cet honnête trafic, n'épargnerent rien pour garantir leur beauté de ce terrible fléau. Le hazard, d'accord avec leurs ſoins, leur découvrit la maniere d'inoculer la petite vérole; l'expérience leur en apprit les avantages. Vous devez concevoir ſans peine, qu'elles ſuivent cette méthode bien curieuſement, puiſqu'elle a toujours tous les ſuccès qu'elles peuvent deſirer.

La raiſon de ces ſuccès ne me paroît pas difficile à comprendre. La petite vérole ainſi communiquée à une jeune perſonne, ne trouvant pas dans ſes humeurs & dans ſon ſang, ces mauvais levains, qui augmentent d'une maniere prodigieuſe le virus de cette maladie, lorſqu'on le reçoit par le véhicule de l'air. N'ayant à agir que ſur un corps

tendre, elle sort bien moins dangereuse & avec beaucoup plus de facilité, que lorsqu'elle s'annonce dans une sujet plus formé, dont le tissu de l'épiderme, plus serré, moins poreux, oppose une plus grande résistance, & empêche ainsi le venin de sortir par les boutons qui caractérisent cette maladie, comme par autant de soupiraux.

Un autre motif, encore pris de l'expérience, me feroit souhaiter dans le plan d'éducation dont je vous parle, que les jeunes gens reçussent cette maladie de bonne heure par inoculation. Je veux, comme vous l'avez entendu, que pour les former à la fatigue, on leur durcisse le corps en bas âge, par l'exercice & le peu de délicatesse; devenus grands, leurs membres ne seront donc pas aussi tendres, leur peau aussi douce, aussi poreuse, que les membres & la peau de ceux qui ont été élevés plus mollement. Or, nous voyons que de toutes les parties du corps, celles qui sont les plus endurcies, comme le visage, résistant le plus à l'effet du mal, en emportent aussi presque toutes les marques; que de tous les hommes, ceux qui ayant la peau la plus dure, la plus resserrée par le travail, ou par la compression de

l'air, comme les Sauvages, ſont préciſément ceux que la petite vérole moiſſonne en plus grand nombre.

Il me paroît, d'après tous ces exemples; qu'il ne peut y avoir qu'un avantage certain de la procurer aux enfans par cette méthode, puiſqu'elle les trouvera toujours mieux diſpoſés à la recevoir, & que c'eſt le moyen le plus efficace, pour empêcher qu'ils ſe reſſentent moins de ſes terribles effets. Voilà mon ſentiment, que je fonde ici comme ailleurs, ſur l'utilité la plus apparente, & qui étant ſuivi, ſauveroit, je crois, à l'état bien des ſujets, qu'on perd faute de cette précaution, auſſi peu dangereuſe que facile & de peu d'appareil.

J'avois parlé long-temps, la ſéance avoit été longue, je m'apperçus qu'il falloit la terminer : ainſi, je m'arrêtai là pour le moment; nous nous levâmes de deſſus l'herbe, & au clair de la lune qui commençoit à balancer le peu de jour qui reſtoit, nous gagnâmes notre bateau, & nous hâtâmes de venir jouir du doux ſommeil, qu'on ne manque gueres de trouver, quand on a paſſé la journée comme nous avions fait. C'eſt ainſi que nous couronnâmes celle que nous avions

vu s'écouler avec rapidité, dans des amuſemens ſi innocens & ſi agréables.

Fin de la premiere Partie.

L'AMI DES JEUNES GENS.



L'AMI DES JEUNES GENS,

. . . . . . Petite hinc Juvenesque, Senesque
Finem animo certum, miserisque viatica canis.
Perf. Sat. 5, Verf. 64, 65.

Par M. G*****

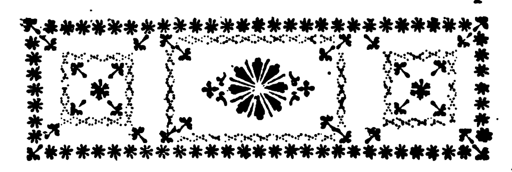
Deuxieme Partie.



A LILLE,
Chez J. B. Henry, Imprimeur-Libraire, fur la Grand'Place.
Et fe vend à Paris, chez Duchesne, rue St. Jacques.

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



L'AMI DES JEUNES GENS.

TROISIEME JOURNÉE.

Ce qu'on doit faire pour former le cœur des jeunes gens.

LE lendemain il fit une petite pluie, qui ne nous permit pas de sortir de la maison; mais, cela n'interrompit pas l'ordre, que la bonne union de la compagnie mettoit toujours dans ses plaisirs. Enfin, je vis encore mon moment revenir. Ramenez-nous à nos jeunes gens, je vous prie, me dit la Comtesse, je suis avide de leçons; celles que nous allons entendre, portent sans doute sur les plus solides motifs. Vous nous expliquiez

hier ce que vous pensez qu'il est nécessaire de leur faire pratiquer pour leur former le corps & leur affermir la santé, nous voici à la partie la plus essentielle, je veux dire, la culture du cœur & de l'esprit.

Vous avez raison, Madame, ..., de croire que c'est la partie la plus essentielle de l'éducation, celle qui par conséquent mérite le plus de soins. Mais, quelqu'intéressante qu'elle me paroisse, je n'ai garde de penser que ce que je vais vous dire, puisse être regardé comme le modele certain de ce que l'on doit faire dans cette partie. Ce sont toujours mes réflexions, que je vais continuer de vous exposer, & que j'exhorterois volontiers un chacun à suivre, si elles étoient effectivement aussi bonnes qu'elles me l'ont paru.

Je vous ai déjà dit, que les leçons qu'il faut faire à la jeunesse, doivent être plus dans la pratique & dans l'exemple, que dans les discours. Je le répete ici, maintenant que nous allons nous trouver à même d'en faire l'application. Il est inutile de faire beaucoup de raisonnemens aux enfans dans le bas âge, ils ne sont bons que dans certains temps, & à proportion qu'ils sont en état de les concevoir. Qu'on leur en fasse donc le moins

que l'on pourra ; mais, qu'on les mette dans la douce habitude de faire ce qu'ils doivent comprendre un jour.

L'éducation, par rapport au corps, consiste à les former de maniere, qu'ils puissent supporter toutes sortes de travaux & de fatigues avec aisance & sans danger. La culture du cœur, veut qu'on leur rende la pratique de la vertu, si familiere & si aimable, que l'ayant suivie dans un temps où ils n'en connoissent pas le prix, ils en fassent de leurs propres choix dans la suite, la regle de leurs actions ; qu'ils sachent modérer leurs desirs, & soumettre à l'empire de la raison & de la décence, les passions qu'on leur a appris à maîtriser. Enfin, la culture de l'esprit exige, qu'on leur fasse connoître tout ce qui est nécessaire à l'homme, les moyens de le lui procurer ; & qu'on leur apprenne à goûter & à choisir tout ce qui peut perfectionner nos connoissances, donner de la grandeur & de l'agrément à l'esprit.

Mais, dans ces trois objets d'éducation, quoiqu'en disent bien des gens, & sur-tout bien des faiseurs de livres, il importe infiniment de donner de bonne heure aux enfans, l'habitude de ce que l'on veut qu'ils pratiquent

étant grands : le physique, agissant beaucoup plus qu'on ne pense sur le moral. On plie à son gré un arbre encore jeune, mais on tenteroit inutilement de le redresser, lorsqu'il a acquis sa croissance & sa maturité.

On a beau dire, qu'un enfant ne doit pas s'accoutumer à courber le col sous le joug de l'habitude, s'il n'en prend pas de bonnes, il faut qu'il en prenne de mauvaises. Optez ? il dépend de vous, de porter votre fils au bien par la douce habitude de le faire ; attendrez-vous qu'il raisonne pour le lui faire pratiquer? L'habitude est une seconde nature, ainsi l'éducation qui lui en donnera de bonnes, peut corriger par là le vice du tempérament ; car, ce penchant, qui nous porte à agir d'une maniere constante & uniforme, est quelquefois assez puissant pour corriger les défauts naturels, & plier de bonne heure ceux qui le suivent à la vertu. Mais les lumieres de la raison, sont bien foibles sur la volonté, dès qu'on est une fois subjugué par l'habitude du vice. Et quel est l'homme raisonnable qui n'en est pas persuadé ?

» Tâche, disoit Marc-Aurele, de t'accou-
» tumer aux choses auxquelles tu as le moins
» d'aptitude, l'habitude t'en fera venir à bout

» facilement. Vois tu ta main gauche, qui mal
» adroite à toutes ſes autres fonctions, n'y
» étant pas accoutumée, tient pourtant plus
» ſûrement la bride que la main droite, parce
» que c'eſt une choſe qu'elle fait toujours.

Tournez donc toujours les enfans vers le bien, ſans le leur preſcrire, commencez à le leur faire pratiquer. Eloignez leur cœur du mal, ſans le leur défendre, leur âge n'eſt capable ni de raiſon ni de raiſonnement. Qu'ils imitent d'abord ce qu'ils doivent faire enſuite d'eux-mêmes, & rempliſſent tous leurs devoirs, ſans qu'on leur enſeigne ce que c'eſt que devoir. Il faut qu'ils penſent qu'ils ſont toujours libres de tout faire, mais qu'il eſt des choſes qu'il eſt inutile d'entreprendre & de tenter. La liberté ne conſiſte pas à faire tout ce que l'on veut, mais tout ce qui eſt loiſible, & la leur dans l'opinion qu'ils en ont. Ils peuvent ſe croire tout permis, tandis qu'ils ſont très-dépendans.

Mais, Monſieur, me dit le Chevalier, une action n'eſt moralement bonne que quand on comprend bien qu'on l'a fait comme telle, & non pas parce que d'autres la font. C'eſt une vertu de ſinge qu'une vertu imitatrice.

J'en conviens ſans peine, lui dis-je, mais

dans un âge aussi tendre, quand le cœur ne sent encore rien, ne doit-on pas faire imiter aux enfans, les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour de la vertu? C'est ainsi qu'on les dresse à l'obéissance, sans qu'ils s'en apperçoivent, & qu'on les fait agir en agissant. Il est donc facile de les porter à faire le bien. Il ne l'est peut-être pas autant de les empêcher de contracter de mauvaises habitudes. Cette façon négative est embarrassante & demande des soins, mais c'est aussi des soins qu'il leur faut; car, pour les tenir dans la dépendance, sans qu'ils puissent haïr leur conducteur, il faut savoir les pousser & les contenir, & voilà précisément la difficulté.

Des parens croient n'aimer que leurs enfans, lorsque dans l'âge, où leur cœur est capable de recevoir toutes sortes d'impressions, par une indulgence excessive & criminelle, ils approuvent sans exception toutes leurs irrégularités; qu'ils rient de leurs malices, qu'ils s'empressent de tout accorder à leurs demandes, & de prevenir leurs desirs. Mais, c'est chérir leurs défauts, c'est imprégner leurs tendres ames des noires couleurs

du vice. C'eſt y ſemer le germe des paſſions, qui doivent croître en même-temps que les forces de l'âge & du tempérament.

D'autres au contraire, n'écoutant de regles que celles de leurs caprices & de leur brutalité, les étourdiſſent ſans raiſon & à tous propos, de leçons & de maximes; ſe plaiſent en quelque maniere à voir couler leurs larmes, & à exciter leurs cris; ne parlent à la moindre bagatelle que de châtimens, puniſſent avec rigueur la moindre faute, & flétriſſant ainſi leurs jeunes cœurs, en font des hommes ſtupides, ſerviles; ce n'eſt pas ſans beaucoup de peine, qu'ils ſe rendent ſi haïſſables, & qu'ils rendent leurs enfans ſi mauvais ſujets.

Un pere raiſonnable, qui chérit réellement ſes enfans, évite avec le même ſoin ces deux extrêmes; il veut bien quelquefois modérer ſa tendreſſe, mais il l'éclaire toujours des lumieres de la raiſon. Il ne croit pas avec les premiers, qu'il ne faille pas gêner les enfans, contrecarrer leurs fantaiſies, & ne fait pas ſes paſſe-temps de voir exercer leur malice hative. Il ſait que ceux qui s'ébattent à tordre le col à un poulet, à bleſſer un chien ou un chat, ne décelent pas une ame plus

martiale ; mais, que quand on leur permet de s'exercer ainsi étant jeunes, de dire des injures, de faire quelques tours de friponnerie, ou de frapper quelqu'un, on plante dans leurs ames, par les mains de la condescendance & de la coutume, la cruauté, la tyrannie & la trahison. (Car, comme dit Platon, quoique cela paroiſſe peu de choſe, ce n'eſt pas peu de choſe qu'une mauvaiſe coutume.) Enfin, l'extrême ſévérité des autres, paroît à ce pere ſage plus capable de faire des eſclaves, que des hommes généreux.

Et que faut-il donc que faſſe un pere, me dit le Chevalier, comment doit-il ſe comporter dans ſa famille pour prendre un juſte milieu, en évitant de tomber dans l'un ou l'autre cas ?

Il faut qu'il ſe faſſe aimer, ... ; ſans ſe faire mépriſer ; & reſpecter, ſans qu'on ceſſe de chercher à lui complaire. Pour obtenir leur confiance, il accordera à ſes enfans dans ce premier âge, tout ce qu'il croira propre à leur faire plaiſir, à l'exception néanmoins, de ce qu'ils pourroient demander avec empire, & dans le deſſein de ſe faire obéir. Il ſe guidera là deſſus, par le motif qu'il connoîtra être celui de leur demande. Mais il refu-

sera toujours net,ce qu'ils ne demanderont que par fantaisie, & pour faire un acte d'autorité.

L'un, convaincra l'enfant qu'il est aimé de son pere, puisqu'il se prête volontiers à ses innocens plaisirs ; l'autre, l'accoutumera d'une maniere insensible, à regarder la volonté de son pere, comme sa regle, ou la chose même comme impossible ; puisqu'il la lui refuse constamment. Par-là, il apprendra l'art de modérer ses desirs dès leur naissance, c'est-à-dire, dans le temps qu'il est plus facile de les vaincre, & perdra cet esprit d'empire & de domination, que tout homme apporte en naissant, & qu'il se plaît à prolonger le reste de ses jours, par tout les moyens que l'adresse & la force savent lui suggérer. Enfin, regardant tout ce que son pere fera pour lui, comme une complaisance & non comme un devoir, ses refus comme une nécessité ; les premiers sentimens de son cœur, seront l'amour & la reconnoissance, & il s'empressera d'obéir à ceux de qui il tient le jour.

Faute d'en agir de la sorte, un pere se rend coupable de tous les vices qui domineront son fils dans la suite, & se prépare mille chagrins. Car, le moyen qu'à l'âge de quinze, de vingt ans, il perde les mauvaises coutumes,

que l'âge lui a rendu comme naturelles, & qu'il renonce au privilege, que l'indulgence des parens lui a accordé jusqu'alors. On souffroit, par exemple, qu'il battit les domestiques, on applaudissoit à ses coups, qu'on regardoit comme des gentillesses d'enfans; eh bien! il sera un quérelleur, peut-être un meurtrier. Il commandoit jeune, homme fait, il sera impérieux tyran; sa volonté étoit une loi lorsqu'il étoit encore foible, à quels excès ne se livrera-t-il pas lorsqu'il aura quelque pouvoir?

Le vrai secret de rendre un homme misérable, c'est de lui accorder tout ce qu'il desire étant enfant; car, non seulement ses desirs augmentant en proportion de la facilité qu'il trouve à les satisfaire, mettent bientôt ses complaisans imbécilles, dans l'impuissance de le contenter; & leur refus alors lui est insupportable, le comble de chagrin; mais on voit encore qu'étant accoutumé à suivre tous les mouvemens de son ame, il se précipitera aveuglement dans le premier gouffre où il sera conduit. En attendant, que ne souffre-t-il pas de ses fantaisies, & qui peut entreprendre de les remplir? Il commence par vouloir ce qui est à sa portée,

bientôt il voudra les choses qui ne le sont pas; d'abord l'inutile, ensuite le difficile; il finit enfin, par ce qu'il est impossible de lui accorder.

Je me souviendrai toute ma vie, d'avoir vu un de ces enfans gâtés, à qui il coûtoit plus de souhaiter que d'obtenir, qui s'avisa un soir de demander ce que c'étoit que la lune qu'il voyoit dans son plein, belle & lumineuse. Quelqu'un lui répondit, fort mal à propos, ce me semble, que c'étoit un gâteau. Voilà mon petit bon homme, qui veut aussitôt du gâteau; il eut été difficile de le faire descendre, on voulu lui expliquer pourquoi on ne le faisoit pas. On ne lui avoit peut-être jamais rien refusé que cette seule fois, jugez s'il fut bien content de toutes ces explications. Désolé & furieux de voir sa volonté contredite, il étourdit de ses cris tout ce qui l'environnoit, jusqu'à ce qu'une nouvelle fantaisie lui eut tiré l'idée de celle-là.

L'enfant donc qui n'a qu'à demander pour obtenir ce qu'il souhaite, s'imagine naturellement être le maître de tout ce qu'il connoît. Le refuser en quelque chose que ce soit, choquer son idée de despotisme, c'est se rebeller dans son esprit. Il s'irrite, il s'indigne de la moindre opposition.

Quel doit être l'étonnement de celui qu'on a élevé de la forte, lorfque venant à figurer fur la fcene du monde, il voit que tout ce qu'il croyoit au deffous, eft au deffus de lui ; qu'il fe trouve pour ainfi dire nul, où il penfoit dominer. Ses habitudes, fes difcours, montés fur cette idée de domination, dont il s'eft fi long-temps bercé, choquant à tous momens les autres, lui attirent mille mortifications, mille mépris. Alors, convaincu de fon erreur, il paffe d'une extrême à l'autre. Il fe croyoit tout, il ne fe croit plus rien. Découragé par ces rebuts inattendus, il fe plaît à fe ravaler lui-même, il devient lâche, vil & rampant, de hautain & d'infolent qu'il étoit.

Voila des motifs bien fuffifans, pour porter un pere & une mere fages, à prévenir les befoins de leur famille, à condefcendre à ce qui peut plaire à leurs enfans, mais à refufer toujours conftamment de foufcrire à leurs demandes, dès qu'aucun motif de néceffité ne les a dictées. Accordez tout au befoin, jamais rien à la volonté ; leur foibleffe eft la premiere chofe qu'ils doivent connoître. Oppofez de bonne heure à leurs caprices, une barriere qu'ils effayeroient vainement de fur-

monter. Leurs tentatives toujours infructueuses, leur apprendront bientôt à ne vouloir que ce qu'il est loisible & honnête de prétendre. Mais pour faire réussir ces sages mesures, prenez garde qu'ils n'obtiennent jamais d'un autre, ce que vous leur aurez refusé; & que des domestiqnes grossiers & ignorans, nè trompent la dessus votre prudence; car, vous ne perdriez pas seulement par là, votre crédit sur vos enfans, vous perdriez encore leur tendresse, que la conduite que je trace doit infailliblement vous procurer.

Vous voyez que c'est-là le point le plus délicat & le plus essentiel, pour ceux qui sont chargés de leur conduite. Si les enfans viennent à haïr ou à mépriser leur gouverneur, on doit être assuré, que l'éducation qu'il leur donnera, sera toujours fautive; & que quelques bonnes, quelques utiles que puissent être les instructions qu'ils en recevront, ils n'en profiteront jamais bien. L'attachement & le respect sont seuls capables d'établir le pouvoir d'un pere, d'un maître, & de faire obéir sans répugnance les enfans.

Je sens à merveille, me dit le Chevalier, la nécessité indispensable pour un pere, de se conduire suivant ces principes, dans l'éduca-

tion de ses enfans. Mais je suis assez embarrassé pour comprendre comment il pourra se concilier en même-temps l'attachement & le respect de sa famille. Car, comment se faire respecter, sans se faire craindre ? Comment se faire craindre, sans frapper ; & comment frapper, sans porter atteinte à la tendresse ? Ce sont des problêmes qui ne me paroissent pas faciles à résoudre ; ne doit-on pas appréhender que voulant faire naître la crainte, on ne fasse évanouir la confiance & l'amitié ?

Oui, sans doute, ... , aussi, la véritable éducation ne suit-elle pas la maxime de se faire craindre des jeunes gens, en employant les verges. C'est le dernier remede qu'elle met en usage. Le meilleur moyen dont on puisse se servir pour s'attirer la confiance & le respect, c'est de tempérer à propos la bonté par un ton & un air févere, & de savoir faire céder celui-ci quelquefois à la douceur ; d'accorder & de refuser lorsqu'il faut, en se montrant toujours complaisant pour ce qui est raisonnable ou même indifférent ; mais inflexible pour ce qui peut-être d'une dangereuse conséquence. C'est en faisant paroître un air content & satisfait, lorsque l'enfant se comporte bien ; froid & chagrin, lorsqu'il manque à ce qu'il doit.

C'eſt ainſi qu'un pere attentif, parvient à ſe donner cette autorité, qu'il ne doit pas ſeulement tenir des mains de la nature, mais encore de celles de la néceſſité, & qu'il doit être ſur-tout ſoigneux de cimenter par celles de l'amour. La crainte qu'il faut imprimer dans ces jeunes cœurs, n'eſt donc pas celle d'encourir un châtiment ſévere. Mais la peur de déplaire à leurs parens: c'eſt ſur leur viſage où ils trouvent leur joie & l'approbation de leur bonne conduite, qu'ils doivent trouver auſſi leur condamnation, lorſqu'ils ſe feront mal comportés. Car, pour un enfant bien élevé, le ſilence & l'air triſte de ſes parens, lorſqu'il a fait quelque faute, en eſt toujours la punition la plus ſenſible & le plus rude châtiment.

Vous concevrez combien il eſt important pour les peres, de graver de bonne heure ces ſentimens dans le cœur de leurs enfans, ſi vous venez à faire attention, que de-là dépend le ſuccès de tout ce qu'on fera dans la ſuite pour les inſtruire; qu'ils ſont la baſe de toute éducation. Plus ce point eſt eſſentiel, plus il faut être vigilant à le bien remplir, plus l'on doit être ſoigneux de leur inſpirer cette tendreſſe ſoumiſe, & prendre

garde qu'ils ne s'en écartent jamais pour quoi que se soit, jusqu'à ce que ces sentimens leurs soient devenus si familiers, qu'il ne paroisse aucune ombre de contrainte dans leur obéissance.

Cette conduite ferme du pere, cette attention à les rendre soumis, avant qu'ils puissent se ressouvenir du temps, où cette nécessité leur fut imposée, leur donnera toute la docilité qu'on peut leur desirer ; & sans avoir recours aux réprimandes, & aux châtimens serviles, on pourra les faire parvenir de la sorte à tout ce qu'on voudra.

On ne risquera pas ainsi de se trouver dans le cas de ces peres, qui faisant trop sentir leur autorité à leurs enfans, en font des brutes, des automates ou des lâches ; ni dans la triste situation de ceux, qui dissimulant leurs fautes, & leur accordant tout, perdent toute autorité sur eux, & par là les perdent eux-mêmes.

Pour qu'un enfant soit bien élevé, pour qu'il soit heureux, il faut que ses passions se trouvent domtées & obéissantes, avant que la raison vienne à éclorre : de sorte, qu'en se développant, elle n'ait plus rien à faire qu'à régner, & à jouir de la victoire que l'éducation a remportée.

Je vous entends, me dit la Comtesse, & je pense comme vous. On doit avoir pour un enfant une affection éclairée. On peut, sans flétrir la fleur de son âge, sans altérer sa candeur & sa simplicité, la lui témoigner par des caresses à chaque occasion. Il faut savoir l'arrêter auprès de soi sans aucune gêne; le tenir dans la crainte & dans le devoir, sans qu'il puisse imaginer qu'il n'est pas libre; lui faire aimer le bien, & le faire pencher de ce côté là, sans contraindre son inclination & son humeur. Je conçois encore, que nous devons nous comporter de maniere, qu'il ne perde jamais le respect durant les caresses, l'amour durant les corrections; mais, qu'il fasse au contraire tous ses plaisirs, d'être auprès de ses parens, & s'accoutume à prendre les réprimandes qu'ils pourroient être obligés de lui faire, comme des marques de leur affection & de leur bonté.

Vous avez étendu ma pensée, quoique vous vous soyez exprimée en peu de mots, ..., je ne perdrois rien à être commenté dans ce goût là. Oui, Madame, ce sont les premieres dispositions qu'on doit tenter de mettre dans le cœur de la jeunesse; c'est la premiere culture du terrein, qu'on a dessein de bonifier

& de mettre en rapport ; & cette préparation ainsi faite, on doit s'attendre qu'il sera propre à faire germer & à produire toutes les semences de vertus & de sagesse qu'on aura soin d'y jetter. Heureux le pere! qui trouvera le sol tel qu'il le desire, & à qui il coutera moins de soins pour le préparer.

Votre comparaison me paroît fort juste, me dit le Chevalier: car, comme il y a des terreins de toutes especes, de bons, de médiocres, de mauvais, de susceptibles, de toutes sortes de cultures, à qui il ne faut presque pas d'engrais & d'amendement; tandis que d'autres sont si maigres, que malgré tous les soins & les travaux, on a bien de la peine à en retirer quelque produit ; tout de même, il est des caracteres, des tempéramens, des esprits, que l'on plie à tout, qu'on rend capables de tout, sans effort comme sans peine, dans le temps qu'on en voit tous les jours, où toute l'adresse, toute l'application d'un maître ne peut parvenir à en faire rien de bon.

Excusez-moi, ..., il n'est point de terrein, dont on ne puisse retirer quelque production, ou quelque service ; ni d'esprit, qui ne puisse être utile à quelque chose, dès qu'on sait l'appliquer précisément à celle qui lui con-

vient ; car, en étendant ma comparaiſon, comme les différens terreins doivent recevoir une culture différente, que chaque eſpece eſt plus propre que d'autres à certains arbres, à certains fruits ; & que l'habile cultivateur ne manque pas, après en avoir reconnu la propriété & le grain, d'avoir ſoin de lui faire donner les labours convenables, & de n'y faire ſemer, que ce que la nature ſemble leur avoir deſtiné ; de même, un pere ſage & habile, un gouverneur éclairé, loin de ſuivre la routine, ou même une méthode bonne pour certains eſprits, ne ſe ſerviront que de celle qui eſt juſtement propre à l'eſprit & au caractere de l'enfant qu'ils veulent élever. Ayant toujours devant les yeux, le but où ils doivent le conduire, où tout honnête homme, tout véritable citoyen doit aſpirer, ils ſauront ſouvent prendre une route différente, que la grande & la commune ; & faiſant ſemblant de s'en écarter, ils parviendront au même terme par un chemin détourné.

Mais, il faut donc pour cela qu'ils connoiſſent parfaitement leurs éleves, me dit le Chevalier, & comment les connoître dans ce bas âge ?

Un des ſoins les plus eſſentiels du pere, ... ; eſt de s'appliquer de bonne heure, avec une grande application, à connoître le caractere & la portée de ſes enfans, afin de pouvoir choiſir & employer la maniere préciſe de les conduire, & l'inſtruction particuliere qui leur convient. Comme le ſol, dans chaque climat, a une température propre, des influences, des ſels, des huiles propres ; de même, les eſprits de chaque contrée, paroiſſent avoir, en général, des idées qui les diſtinguent de ceux d'un autre contrée. Mais, dans chaque climat, ſous le même degré, dans la même température, il y a différentes eſpeces de terreins ; des terres graſſes & marneuſes, des ſols d'une terre légere, des fonds de craie & pierreux. Les uns, ſont plus propres à faire d'abondantes prairies ; d'autres, des champs, des bois, des forêts ; ce qui fait, que d'un champ d'un rapport conſidérable, l'induſtrie du plus habile cultivateur, ne feroit ſouvent qu'un mauvais pré ; & que deſtiné à tout autre uſage, que celui pour lequel la nature l'a rendu propre, il ne ſerviroit qu'à diminuer ſon revenu. De même, les eſprits & les caracteres divers, connus & appliqués par un maître ſubtil &

laborieux, à ce qui leur eſt convenable, ne manqueront jamais de répondre à ſes eſpérances, & de porter des fruits excellens; au lieu, qu'en les cultivant tous de la même maniere, comme on a fait dans tous les lieux publics juſqu'ici, lorſqu'un très-petit nombre en profitera, la même éducation ſera tout-à-fait inutile à certains, pernicieuſe au reſte. Chacun a dans l'ame, auſſi-bien que ſur le viſage, quelque choſe de particulier, qui, le diſtinguant de tous les autres, demande une conduite ou des meſures particulieres.

C'eſt dans le premier âge, que pour connoître à fonds les jeunes gens, un pere, un gouverneur, doivent faire une étude ſérieuſe de toutes leurs démarches. C'eſt en voyant agir une perſonne, ſur-tout lorſqu'elle ne ſait point ſe déguiſer, qu'on découvre d'une maniere certaine, ce qu'elle eſt.

Les enfans ſont incapables de feindre : examinez avec attention, on doit lire juſques dans leur cœur. Si l'on porte un œil attentif ſur leurs actions, ſur leurs diſcours, ſur le ton dont ils parlent, ſur la maniere vive, douce ou impérieuſe avec laquelle ils agiſſent, (ſur-tout dans ces jeux, où jouiſſant de toute la liberté qu'on peut leur laiſſer, leurs jeunes

cœurs épanouis par le plaisir, se laissent voir en entier) on connoîtra facilement leurs inclinations naturelles; s'ils sont dociles où opiniâtres, violens ou modérés, courageux ou timides, sensibles ou cruels, ouverts ou réservés, s'ils sont industrieux, inventifs, paresseux, appliqués.

Selon que ces différentes qualités prédomineront en eux, vous voyez bien que ceux qui les conduisent, doivent employer une méthode différente, pour faire valoir sur eux leur autorité, & pour les instruire.

Il y a des enfans qui doivent être retenus, d'autres poussés; on doit conduire les premiers avec la bride, les autres avec les éperons. Aux uns, il suffit de se faire entendre, & de leur montrer de l'œil le chemin où ils doivent passer, tandis qu'il faut sans cesse éguillonner les autres, & ne pas les quitter d'un moment. A certains, il faut être sévere, doux & complaisant à plusieurs; employer tantôt l'adresse, tantôt la douceur, quelquefois la force, & toujours la prudence.

On ne sauroit prescrire là dessus de regle particuliere, il en faudroit autant qu'il y a de tempéramens. C'est à la sagacité du maître à savoir distinguer celles qui sont convenables,

à se les rendre familieres, & les employer à propos, il doit quelquefois en changer, les varier suivant les circonstances, & leur donner l'extension & la force qu'elles demanderont.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il seroit inutile, peut-être même nuisible, d'entreprendre de former le cœur & l'esprit d'un jeune homme, si dans le moment qu'on a pu s'assurer quelle en étoit la trempe, on n'a pas suivi le plan propre & convenable à son tempérament. C'est pour avoir manqué à ce préalable nécessaire, que presque toutes les éducations sont si fautives ; que tant d'instructions, de leçons, de maximes, bonnes, excellentes, admirables si elles étoient placées, ne servent le plus souvent qu'à dégoûter de jeunes esprits, pour qui elles ne sont pas faites, de celles qui pourroient leur convenir ; ou les rendent gauches, faux, incapables de sentir, de connoître, d'aimer la vérité & leurs devoirs.

Il faut donc nécessairement & avant tout (si vous voulez que l'éducation que vous donnerez à vos enfans leur soit réellement utile) que vous vous assuriez bien sur quoi elle porte, que vous vous convainquiez de leur caractere, de leurs inclinations, afin de vous rendre tel que vous devez être avec eux. Si

vous voyez par exemple, que l'enfant prête volontiers son consentement à ce que veulent ses freres ou ses camarades, qu'il entre rarement en dispute, quoiqu'il soit vif & ardent, si s'étant brouillé avec eux, il se reconcilie sans peine & sans rancune; vous pouvez conclure qu'il est docile & bon cœur. S'il s'oppose au contraire à leurs desseins, qu'il trépigne, qu'il pleure, qu'il refuse d'adhérer à leurs sentimens, dites qu'il a des dispositions à devenir têtu, opiniâtre, désobligeant.

Quelquefois, un enfant s'arroge l'empire parmi ses semblables; il veut tout soumettre, & semble rabaisser les autres au dessous de lui: vous n'aurez pas de peine à reconnoître l'origine de cet esprit de superbe & de violence, cela vous désigne un ambitieux. Enfin, leurs manieres de se comporter, de demander, les tours que vous leurs verrez faire, peuvent vous donner des indices infaillibles, du caractere dominant qui occuperoit certainement leur ame toute entiere, & seroit le principal moteur des actions de leur vie, si l'éducation qu'ils doivent recevoir, ne servoit à les tenir en garde contre eux-mêmes, ou à tourner vers le bien & vers le grand ces dispositions. Elles décelent quel-

quefois

quefois un grand homme, qui le sera certainement, si l'on sait, pour son éducation, faire usage des ressorts qui doivent le rendre tel.

En voyant ainsi, quelles impressions se gravent plus facilement sur leur ame ; ce qui peut leur convenir, en connoissant quelle est l'étendue de leurs foibles lumieres & de leur esprit, on connoîtra en même-temps comment on pourra l'augmenter ; ce à quoi on devra l'employer ; ce qui leur manque pour arriver à cette perfection qu'on leur desire ; l'on pourra s'assurer, si à force de travail, de soins & d'application, ils seront capables de tirer le meilleur parti du peu de fonds qu'ils ont reçu de la nature, & de figurer dignement dans l'état, pour lequel ils paroissent avoir plus de disposition.

Mais, Monsieur, me dit le Chevalier, n'y a-t-il pas dans les enfans des apparences qui peuvent être trompeuses, capables de vous faire porter de faux jugemens, sur ce qu'ils pourront être quelque jour ?

Oui, lui dis-je. La grande vivacité, l'air épais & taciturne, peuvent induire à de pareilles méprises, & les occasionent communément. La plupart des peres, prennent la vivacité de leurs enfans en bon augure ;

comme, l'indice d'un esprit brillant, subtil, & d'une disposition à concevoir prompte & rapide. En effet, elle dénote quelquefois une imagination féconde, facile & ingénieuse. Mais, pour l'ordinaire, cette vivacité pétulante, annonce peu de jugement & de solidité.

Les parens se persuadent néanmoins sur les reparties promptes, & quelquefois peu attendues de leurs enfans, sur l'air délibéré avec lequel ils font tout ce qu'ils entreprennent, que ce sont de petits prodiges. Ils imaginent avec complaisance, qu'ils seront des genies quelque jour ; tout, dans leur idée, semble les affermir dans cette opinion ; leurs naïvetés, leurs saillies, leur étourderie même, les tirent, selon eux, du rang des esprits vulgaires ; quoique ces marques, compagnes ordinaires de cet âge, ne marquent souvent autre chose que le caractere de l'enfance, & que leurs fils sont des enfans. Leurs idées, en effet, n'ont jamais gueres dans leur tête, ni ordre, ni suite, ni liaison, & l'on ne voit rien de positif ni de fixe, dans tout ce qu'ils pensent.

Voilà ce qui trompe communément l'amour peu éclairé des peres : mais, ce qui pourroit en tromper bien d'autres, c'est l'air

froid & engourdi, la morne ſtupidité des enfans; car, ſouvent elle eſt réelle, & n'annonce qu'un ſot futur, tandis que quelquefois elle ſert d'enveloppe aux ames les plus magnanimes & les plus fortes; elle eſt ainſi le ſigne commun de deux ſortes d'eſprits, de deux caracteres entiérement oppoſés & diſſemblables, qu'il eſt très-difficile de diſtinguer l'un de l'autre, ſans la plus ſoigneuſe application.

Eh! le moyen de connoître dans un enfant, ſans cette application attentive, la ſtupidité cauſée par un manquement d'idées, ou parce qu'il n'en admet que de confuſes, d'avec celle qui ne lui vient que de doute & d'irréſolution, ne recevant preſque point d'idées, parce qu'il n'en découvre pas le vrai? Si l'on peut y parvenir, c'eſt que le ſot eſt toujours ſot, toujours de la même piece, & que l'autre ſaiſit quelquefois des idées iſolées, analogues à ſes organes, que le hazard met à ſa portée & à ſon niveau. Tel fut le Connétable du Gueſclin, ce grand homme, qui illuſtra la France ſous Charles V. On le prenoit dans ſon enfance pour un ſtupide opiniâtre, lorſque ſon génie ſe développant tout d'un coup, apprit à ceux qui le jugeoient tel,

combien ils se trompoient dans leur jugement.

Par là, vous devez concevoir avec combien de circonſpection on doit agir, combien attentivement on doit étudier les enfans pour bien juger de leurs caracteres, ſoit en bien, ſoit en mal, de peur que ne prenant pas toutes les précautions eſſentielles, on ne s'écarte du but où l'on veut parvenir, & qu'on ne contrarie les opérations que l'on veut favoriſer.

Je demanderois donc aux peres, qu'ils miſſent tous les ſoins & tout le temps poſſible, à un examen auſſi ſérieux, afin de ne point ſe tromper ſur le caractere & les inclinations de leurs enfans. Mais, en attendant qu'ils puiſſent s'aſſurer de leurs penchans, ſavoir quelle eſt la portée de leur eſprit, & la méthode dont on doit ſe ſervir pour les conduire; il eſt toujours bien des choſes qu'il faut leur apprendre, quel que ſoit leur tempérament & leur capacité, indépendamment de telle éducation qu'on prétendra leur donner.

La premiere, la plus eſſentielle, ſans laquelle les autres ne ſont rien, eſt, qu'ils connoiſſent pourquoi ils ſont dans le monde. Il

faut leur faire sucer pour ainsi dire, avec le lait, les sentimens de la Religion, en leur découvrant les devoirs & les principales vérités du Christianisme. Le fondement de toute solide vertu & de leur bonheur, porte sur l'amour qu'ils auront poür l'Être suprême, sur la reconnoissance dont ils seront touchés pour ses bienfaits, & sur la crainte de lui désobéir. Qu'on leur apprenne donc à le connoître, à l'aimer, à le servir, autant que la foiblesse de leur âge pourra le permettre; afin que ces premieres impressions, gravées dans leurs ames tendres & innocentes, les entretiennent le reste de leur vie dans cette dépendance salutaire, dont tout vrai chrétien ne doit jamais s'écarter.

Leur foible cerveau, me dit le Chevalier, pourra-t-il concevoir des idées nettes de cet Être immense, tandis que les plus grands esprits ne le comprennent pas?

Je comprends fort bien, ..., qu'ils ne verront pas toute la perfection de ses attributs. Je n'ai garde de prétendre, qu'on les instruise des sublimes spéculations de la Théologie; mais, je sens néanmoins, qu'ils peuvent se faire une idée & une idée véritable de la Divinité; qu'on leur dise, que Dieu a fait

toutes choses, qu'il en est le souverain maître, qu'il voit tout, entend tout, connoît tout, qu'il nous aime le plus tendrement, puisqu'il ne cesse de nous prodiguer les biens dont nous jouissons ; qu'il récompense & comble de biens ceux qui lui obéissent ; mais qu'il est juste, & qu'il punit les méchans. Je suis assuré, que leur esprit ne trouvera rien là, qui soit hors de leur portée : ce sont des vérités, quoique sublimes, qui étant nécessaires au bonheur de l'homme, entrent avec une facilité, dont on ne peut trop s'étonner, dans tous les esprits ; & se trouvent même si analogues aux premieres notions qui se développent dans les plus simples, qu'elles en deviennent comme homogenes.

Ils sentent que tout ce qu'ils voient ne s'est pas fait de lui-même ; tout ce qui leur paroît avoir un air de symmétrie & de régularité, leur rappelle l'idée d'un ouvrier. On ne fait donc, en leur parlant de Dieu, de son pouvoir, de ce-que nous lui devons, que développer en quelque maniere, ce qu'ils sentent au dedans d'eux-mêmes : car, dès que ces notions se présentent à leur esprit, il semble qu'on ne fasse que les leur rappeller.

A la bonne heure, me dit le Chevalier,

que les enfans puiſſent comprendre, que tout ce qu'ils voient, ne s'eſt pas fait de lui-même; que l'idée d'équité naturelle qu'ils portent dans leur cœur, leur faſſe croire qu'il eſt juſte d'aimer celui qui nous a tout donné. Mais, quelle idée bizarre ne ſe formeront-ils pas d'un Être, qu'on leur dit être par-tout, & qu'ils ne voient pas; qui a fait tout ce qui frappe les yeux, qui ne tient pas de place, & qui n'a rien de corporel. N'ayant jamais reçu d'idées que par les ſens, il eſt bien à craindre que la précipitation qu'on mettra à les inſtruire de cette grande vérité, ne porte des idées fauſſes dans leur eſprit; & je ſuis preſque de l'avis de Rouſſeau, qui penſe que les enfans ne conçoivent Dieu que ſous une figure corporelle, qu'ils ſont antropomorphites. Le moyen, en effet, de leur faire entendre, que Dieu n'eſt qu'un eſprit?

Je conviens, ..., que la plus grande difficulté, eſt de leur faire ſentir, que Dieu n'eſt pas corporel; mais, il n'eſt point impoſſible d'y parvenir dans le plus bas âge. Les peres de l'Egliſe, les plus grands écrivains, qui l'ont illuſtrée par leurs ouvrages, avoient appris à la mamelle les premieres vérités de la religion. On ne leur reprochera cepen-

dant pas d'être antropomorphites, je vous l'ai déjà dit, Dieu, qui nous commande si expressément de l'aimer, qui veut qu'on le connoisse même dès l'enfance, nous en a donné tous les moyens. Il ne peut pas nous commander une chose, qu'il nous seroit impossible de mettre à exécution.

Si l'enfant paroissoit surpris que Dieu n'eut pas de corps, & qu'il vous demanda comment quelque chose peut être sans corps, on pourroit se servir de sa curiosité & de son incertitude même pour l'instruire. Il faudroit d'abord lui faire remarquer, que tout ce qu'il voit a quelque dimension, qu'il est long, large, profond, épais, qu'il a une figure ronde ou quarrée, &c. une couleur, une densité; il comprendra tout cela facilement, puisque ces notions lui viennent immédiatement par les sens.

(a) Dieu n'a rien de tout cela, lui dira-t-on, vous voudriez cependant bien comprendre ce qu'il est, ...? Oui, répondra l'enfant. Mais vous ne le voulez pas assez, ..., Pardonnez-moi, je le veux beaucoup.

(a) Ce Dialogue, est plus étendu dans un petit livre intitulé : *Réflexions sur la théorie & la pratique de l'éducation*, contre les principes de Mr. Rousseau.

Vous sentez-donc la volonté de le connoître, ... ? Oui. Eh bien! cette volonté est-elle quelque chose, ... ? Oui, elle est quelque chose. Vous vous trompez, ce n'est rien, ... Oh ! je ne le sentirois pas, si c'étoit rien. Mais, cette volonté est-elle longue ou large, ... ? Non. Ronde ou quarrée, ... ? Non. Blanche ou noire, ... ? Non. Est-elle pesante ou légere, ... ? Elle n'est rien de tout cela. Ce n'est donc rien, ... ? Pardonnez-moi, c'est quelque chose. C'est donc quelque chose qui n'est ni long, ni large, ni rond, ni quarré, ni pesant, ni léger, ... ? Justement. Votre volonté n'est donc pas un corps comme vos mains, vos cheveux, ce miroir, cette table, cette fontaine; ou comme l'air qui se fait sentir au toucher quand on l'agite, ... ? Cela est vrai. Vous comprenez donc qu'il y a des choses, qu'on ne peut voir ni toucher, & qui sont pourtant quelque chose.

Voilà une méthode que j'adopte volontiers, me dit la Comtesse, puisqu'elle conduit nécessairement les enfans à comprendre que Dieu est, sans qu'il ait aucun corps, & que par ce moyen, ils ne peuvent jamais errer sur un point aussi essentiel.

Vous voyez donc, Monſieur, dis-je au Chevalier, qu'on peut leur faire connoître Dieu, ſans craindre d'en faire des antropomorphites, & qu'on peut ainſi ſans peine, par cette connoiſſance, & par des motifs pris de ſon infinie bonté & des autres perfections de cet Être Tout-puiſſant, les porter, dès qu'ils peuvent concevoir une idée & former un deſir, à chérir & à reſpecter un Être ſi bon & ſi parfait. On doit ſur-tout leur en parler avec tant d'adreſſe, qu'ils ne s'ennuient jamais de l'écouter & être attentifs; qu'on ne prononce ſon Nom redoutable devant eux, qu'avec la plus grande vénération.

Oui, je conviens avec vous, répondit le Chevalier, qu'on peut, à toute force, leur donner une idée de la Divinité. Je ne puis cependant m'empêcher de penſer, qu'il ſeroit plus ſûr, pour qu'ils s'en fiſſent une plus parfaite, d'attendre à leur parler de cet Être ſuprême, juſqu'à l'âge où leur raiſon plus ouverte leur permettroit mieux de comprendre ce qu'exige d'eux le devoir d'aimer Dieu.

Je ne ſaurois être de votre ſentiment,...., c'eſt un devoir ſi précieux, ſi néceſſaire à l'homme, que je regarderois comme un oubli très-criminel de la part du pere, de demeu-

rer long-temps, ſans en inſtruire ſes enfans, & ſans le leur faire pratiquer. Quoiqu'ils ne comprennent pas d'abord, auſſi-bien qu'ils le feront dans la ſuite, ce qu'exigent d'eux les devoirs de la religion; les vérités eſſentielles, gravées de bonne heure dans leurs tendres cœurs, ſe développeront avec le temps; les caracteres en deviendront, pour ainſi dire, ineffaçables; & leur retraçant ſans ceſſe ce qu'ils doivent au maître de la Nature, de qui tout dépend, ils ſerviront à les garantir des pieges de l'illuſion.

Prémunis alors, contre les ſophiſmes de quelques philoſophes modernes, ils n'auront garde dans la ſuite d'adopter leur façon de penſer; ils verront qu'ils admettent un Dieu, non pas tel qu'il eſt, mais comme ils ſouhaitent qu'il puiſſe être, indifférent ſur des créatures, qui n'étant ſelon eux que matiere, ne ſont ſorties du ſein du néant que pour y rentrer pour toujours.

J'avoue, que ſi nous avions un Dieu de même, nous n'aurions pas grand intérêt à le connoître, puiſqu'il ſeroit ſi indifférent pour nous, & que nous n'aurions rien à attendre de lui. Mais, comme tout nous apprend, conformément à cette Religion pure & con-

solante que nous professons, que Dieu est notre pere, qu'il nous aime, que nous devons le posséder un jour; enfans d'un pere aussi tendre, pouvons-nous trop tôt le connoître, l'aimer, & pratiquer sa divine & aimable loi?

Si petit qu'un enfant puisse être, ayant une ame spirituelle & immortelle, il est nécessaire de lui faire aimer Dieu, de l'assujettir à ses devoirs de Chrétien, de lui donner la pratique d'une piété, que le temps rendra plus éclairée, sans la rendre plus solide. C'est attendre bien tard à lui parler de ses devoirs, & sur-tout de celui-ci, que d'attendre que la raison soit entiérement développée. Ainsi, tandis que la nature est flexible & molle, que le cœur est exempt du joug des passions, & leur raison de celui de l'erreur, il faut tourner ses premieres affections vers ce point, toujours intéressant.

La piété, est la perfection de l'enfance; un pere soigneux & tendre, ne prendra-t-il pas tous les soins possibles, pour qu'elle paroisse dans l'enfance de son fils? Sans doute. Dès que la nature commencera à lui enseigner à vouloir, il lui enseignera à vouloir ce qu'il faut; & le réglera si bien, que loin de le voir, comme tant d'autres, sujet à faire des

actions indignes, dans la ſuite de ſa vie, il aura la conſolation de connoître, que la piété, dont il a enrichi ſon ame, a jetté le fondement de la plus ſolide vertu.

Qu'on entretienne d'abord les enfans dans ces ſentimens pieux, par une explication ſuivie du Catéchiſme, en leur faiſant apprendre les prieres contenues dans ce court formulaire, proportionné à leur âge & à leur capacité; en ayant toujours l'attention, de les leur faire répéter exactement ſoir & matin. Mais, à proportion qu'ils augmenteront en âge, à meſure que leurs facultés s'étendront, il faudra leur donner à connoître, & à pratiquer tout ce que cette ſainte Religion nous ordonne. On peut croire, qu'étant dirigés de la ſorte, les loix de la Vertu & du Chriſtianiſme, leur feront toujours précieuſes, & qu'ils y ſeront toujours obéiſſans.

Voulez-vous ſavoir quelle eſt la méthode, la maniere la plus aiſée, pour graver ineffaçablement la vertu & la piété dans ces tendres ames: quelle eſt la leçon qui ſera toujours bien reçue; & qu'on ne manquera gueres de ſuivre exactement? c'eſt l'exemple. Les inſtructions qu'il donnera, feront preſque toujours les plus vives & les plus durables im-

preſſions ſur l'eſprit des jeunes gens.

Quelles précautions ne doit-on pas prendre pour leur donner de bons exemples, & pour que le moyen le plus excellent qui pourroit les conduire à la perfection, ne les mene pas au contraire à la plus extrême licence, en les livrant à leurs deſirs? Si l'on apperçoit tant de perverſité dans les jeunes gens d'à préſent, ſi l'on en voit tant couverts de ridicules & de défauts, ils n'en ſont point toujours redevables à la contagion des mœurs de nos libertins, c'eſt ſouvent un héritage qu'ils tiennent de leurs peres, qui commençant à leur dépraver le cœur & l'eſprit par les actions déréglées, les paroles indécentes dont ils les rendent témoins, les mettent ainſi de bonne heure en état d'aller de pair avec ceux qu'ils doivent fréquenter dans la ſuite.

Que ceux donc, qui réellement ſoigneux de procurer une bonne éducation à leurs enfans, prennent pour mieux réuſſir toutes les meſures qui leur ſemblent les plus convenables, ne s'imaginent pas dans cette idée, qu'ils ont aſſez fait en gênant leurs premiers caprices, en modérant leurs deſirs, en éclairant leur conduite, ſi la leur ne répond pas à tou-

tes ces inclinations essentielles, ou quelle démente au contraire les préceptes qu'ils leur ont donnés. Vainement prétendroient-ils les corriger de quelque défaut ou de quelque indécence, s'ils se permettent la liberté qu'ils répriment dans leurs enfans; ces exemples seront bien mieux suivis que toutes leurs instructions.

Dites-moi, par exemple, Mr. le Chevalier, quelles impressions doivent faire sur le cœur d'un enfant, les leçons de douceur, de politesse, d'humanité, qu'on lui retrace sans cesse, quand la moindre chose met en fureur ceux qui le conduisent, lorsque les moindres paroles, les actions les plus indifférentes, sont des étincelles qui, tombant sur leur bile, & l'allumant tout d'un coup, les transportent soudainement hors d'eux-mêmes; ou, si sujets aux fréquents accès d'une colere violente, ne prennant pas la précaution de se dérober, dans un état si honteux, à la vue de leurs enfans, ils les rendent témoins de ces cris, de ces transports, de ces violences, qui conviendroient beaucoup mieux à une bête en fureur, qu'à un homme fait pour avoir de la raison.

Ce sont là de ces leçons contradictoires,

dont le fruit eſt d'effacer dans un moment & pour toujours, les premieres qu'on leur a faites ; les enfans feront coleres comme eux, brutaux comme eux, durs, groſſiers, inhumains comme eux ; & les parens n'ont pas plus droit de s'en étonner, que de voir un arbre enté de mauvaiſe eſpece, produire de mauvais fruits.

Un pere veut que ſon fils ſoit débonnaire, ennemi de la violence, & ſouvent il n'approuve pas ſeulement ſes malices, il ne voit pas ſeulement d'un œil tranquille, qu'il injurie, qu'il bat les autres autant qu'il en eſt capable, mais il l'y excite encore. Frappes-les, dit-il, ou donne-moi un coup pour que je le leur rende. Quand on voudroit en faire un inſolent, un querelleur, un meurtrier, on ne pourroit pas, je penſe, lui donner une leçon plus convenable. L'on peut déjà prévoir, à moins qu'on ne ſoit aveugle, ce qui en réſultera.

C'eſt en ſuivant à peu près cette conduite, que d'autres peres non moins imbécilles, prétendent inſpirer la modeſtie à leurs enfans, tandis qu'ils cherchent les occaſions de parler, ou de faire parler ſouvent les autres devant eux, de leur mérite, des grandeurs & des

biens qui les attendent ; ou ne paroissent estimer que ceux qui se distinguent par un char magnifique, par un bel habit, & par ces dehors futiles, à la faveur desquels, les petits esprits pensent aller à la considération.

Comment voulez-vous après cela que l'orgueil & la vanité n'entrent pas pour toujours dans leur ame? S'ils voient ceux qui les conduisent ou noyés dans la mollesse, ou perdus de débauche, dévoués par l'ambition, rongés par l'envie, aveuglés par l'amour, ou possédés par l'avarice; toutes les leçons qu'on leur fait de se vaincre, ne passeront-elles pas dans leur esprit pour d'inutiles discours? n'en doutez point. Ils suivront exactement la trace qu'ils ont devant les yeux, ils ne croiront pas devoir être plus sages que leurs conducteurs, dans l'intime persuasion où ils seront que leur exemple doit l'emporter sur leurs paroles.

Un pere ne sauroit donc jamais porter trop d'attention à garantir son fils du poison du mauvais exemple, & non-seulement il doit employer dans ce dessein ses paroles & ses remontrances; mais, s'il veut le prémunir efficacement, il faut qu'il fasse parler sa conduite, & que sa morale soit d'accord avec ses actions.

C'eſt ainſi qu'il peut lui rendre la vertu aimable, & lui apprendre que ſa poſſeſſion doit être plus précieuſe & plus recherchée que les richeſſes ; puiſque les biens qui périſſent, ne ſauroient ſatisfaire un cœur vraiment grand. Il s'éloignera par cette ſage méthode, de celle de ces peres aveugles & malheureuſement trop communs, qui commencent à faire des fous de leurs enfans, par l'éducation & par l'exemple qu'ils leur donnent ; puis, par leurs richeſſes & leur crédit, les rendent arbitres du ſort des hommes, en font des Magiſtrats & des maîtres du peuple.

Celui à qui l'ame de ſon fils eſt chere, qui deſirant l'orner de toutes les vertus, lui montre par ſon exemple le chemin qu'il veut lui faire pratiquer, doit s'attendre à voir couronner ſes travaux & ſes tendres ſoins par la plus heureuſe réuſſite. J'oſe promettre à tout digne pere qui veut élever ainſi ſoigneuſement ſa famille, non-ſeulement le bonheur de ſes enfans, le repos & l'honneur de ſa vieilleſſe, mais encore la reconnoiſſance, l'affection de ſes parens, de ſes amis, de ſes concitoyens ; puiſqu'en formant leur cœur, il travaille autant pour les autres que pour lui-même. Mais dans ſa bonne volonté, il doit toujours ſe

conduire avec prudence, & n'employer jamais la rigueur & la contrainte, que lorſqu'il ſera bien aſſuré que tous les autres moyens ne ſauroient lui réuſſir. Il doit ſavoir, quand il le faut, ſe montrer ſévere & redoutable, quoique ſans emportement; ferme & inflexible, ſans s'écarter de la raiſon; juſte & entier, ſans paroître ni violent ni colere; enfin, prendre quelquefois l'air & la parole d'un juge terrible, en conſervant toujours le cœur d'un pere & ſes véritables ſentimens.

Ce n'eſt pas pour lui-même qu'un pere éleve ſes enfans, n'eſt-ce pas pour la ſociété, pour la patrie; n'eſt-ce pas pour tous les hommes enfin, qu'il faut qu'il travaille, en ne paroiſſant travailler que pour ſon bien particulier: voilà le terme où toute éducation doit tendre pour leur faire trouver leur bonheur dans l'utilité générale.

Le véritable but d'un pere, eſt donc de former un homme ſolidement vertueux, mais non pas de cette vertu ſauvage qui s'aigrit de tout, qui contrôle tout, qui veut tout réformer; il faut lui faire aimer ſes ſemblables, & puiſqu'il eſt deſtiné à paſſer ſa vie avec des hommes, il doit contribuer à leur bien-être autant qu'il dépendra de lui: on doit ſur-tout

lui inſpirer celles qui ſont néceſſaires ou qui concourent au bonheur de la ſociété ; dans cette vue on doit commencer par la douceur, vertu eſſentielle pardeſſus toutes les autres, à laquelle je ne ſaurois trop recommander de le former.

La douceur, une vertu, me dit le Chevalier ? pardonnez-moi, Monſieur, mais j'ai toujours cru que c'étoit bien plutôt une qualité du tempérament, qu'on ne la devoit qu'à la nature, & que l'art & l'éducation ne pouvoient jamais nous l'acquérir.

Pardonnez-moi à votre tour, ... , ſi vous avez raiſon de penſer que la douceur eſt ſouvent un préſent de la nature, que ceux qui la poſſedent parfaitement tiennent d'elle, vous vous trompez en croyant que l'éducation ne ſert pas à la perfectionner ; puiſqu'on peut, par une culture aſſidue, par la réflexion & par l'habitude, quoiqu'on ne ſoit pas né avec cette diſpoſition heureuſe, l'acquérir, du moins juſqu'à un certain point.

On peut ainſi la poſſéder de deux manieres, ou par tempérament, ou par acquiſition ; & dans l'un & l'autre cas, ſi je l'appelle une vertu, j'ai ce me ſemble bien des raiſons de le faire, puiſqu'elle ne nous porte pas ſeule-

ment à la pratique de nos devoirs, mais qu'elle fait que nous nous en acquittons quelques pénibles qu'ils nous paroissent, sans murmure, sans nous plaindre, & avec une attention qu'elle seule peut nous donner. Elle est d'ailleurs, sous quelque dénomination qu'on la veuille comprendre, un des principaux motifs qui nous font aimer les vertus sociales.

C'est elle qui nous donne ce ton affectueux, ce ton du sentiment, qui nous fait chérir de ceux avec qui nous passons notre vie, & qui nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnoissance & l'amour de l'humanité. Elle est, selon moi, la mere de la vraie politesse, de la complaisance, des égards, & toujours bien plus sûre de plaire que la politesse d'usage, qui, équivoque dans ses discours, affectée dans ses manieres, impérieuse dans ses attentions, ne sauroit jamais avoir le même air de vérité, n'étant qu'une imitation de celle-ci, c'est-à-dire, une fausse expression des sentimens qu'elle renferme.

On s'attache ordinairement dans le monde avec l'application la plus scrupuleuse, à donner aux enfans cette politesse feinte, que l'usage fait passer mal-à-propos pour la marque certaine d'une bonne éducation; sans qu'on

veuille s'appercevoir qu'elle n'eſt que la marque des qualités eſſentielles qui doivent nous faire aimer ; on leur fait de même un art de tromper les autres hommes, autant qu'il eſt en eux, par des expreſſions fauſſes, d'autant plus criminelles qu'elles ſont plus capables d'attirer la confiance, & qu'elles paroiſſent davantage approcher de la vérité.

Voudriez-vous, me dit le Chevalier, que dans le commerce du monde, on témoignât à chacun ce qu'on penſe, & qu'on bannit cette politeſſe, qui toute fauſſe qu'elle eſt, rend le lieu de la ſociété plus doux & plus charmant ?

Oui, je le voudrois, ..., non pour voir les hommes devenir groſſiers ou cyniques, mais pour leur faire connoître le prix des ſentimens qu'ils jouent, de la démonſtration deſquels ils ſe contentent. Je voudrois leur faire chérir ces ſentimens. La vérité ne ſeroit pas choquante, ſi l'on avoit pris autant de ſoin d'inſpirer la véritable douceur à ceux qui compoſent la ſociété, qu'on en prend tous les jours pour les former à ce cérémonial de parade, à ce fade jargon auſſi vuide de ſens que de ſentiment, qui au bout du compte ne trompe aujourd'hui que ceux qui

veulent bien ſe payer de grimaces.

La douceur nous attire, la politeſſe nous repouſſe; l'une, fait naître la confiance & l'amitié; l'autre, nous avertit de nous tenir ſur nos gardes, nous rend méfians; celle-ci, nous fait connoître un excellent naturel dans celui qui la témoigne; celle-là, ne ſert ſouvent qu'à nous cacher un ennemi : la premiere obligeante, lie les cœurs par la réconnoiſſance; la ſeconde indifférente, ne ſauroit inſpirer aucun ſentiment. La douceur, ne va jamais ſans la bonté; on ne la ſuppoſe même pas dans la politeſſe. Enfin, la douceur nous plaît, nous charme, nous intéreſſe, par la certitude qu'elle nous donne, qu'elle s'occupe réellement de nous, & qu'elle eſt véritable; tandis que la politeſſe nous éloigne d'elle, par la perſuaſion où chacun eſt, qu'elle eſt une hypocriſie de toute la perſonne.

Convaincu de cette vérité, qu'un pere s'empreſſe de bonne heure, de rendre à ſon fils cette qualité précieuſe & familiere; qu'il faſſe en ſorte, que ſa politeſſe parte du cœur. S'il ne lui donne pas de même ſes graces ſuperficielles, recherchées par ceux qui ont le cœur auſſi faux que l'eſprit, il lui donnera celles qui annoncent le citoyen & l'honnête homme;

alors, il lui suffira d'être bon, pour avoir les moyens assurés de plaire; d'être indulgent, pour flatter les défauts des autres : il saura, sans bassesse, déférer à leur volonté, être prévenant dans la société, sans artifice, complaisant sans foiblesse, endurant sans lâcheté, & liant sans fourberie & sans affectation.

Posons donc pour maxime incontestable, qu'un gouverneur, qui sait faire naître, ou qui fortifie par la culture cette plante dans l'ame de son éleve, le rend par cela seul capable de pratiquer toutes les vertus sociales; puisqu'il n'y en a pas une, qui ne lui doive sa naissance, son accroissement, ou sa perfection.

Mais, Monsieur, me dit le Chevalier, il faut donc refondre les caracteres? Il y en a qui sont naturellement si vifs, si emportés, si méchans, que je ne présume pas, quelque effort que l'on fasse, qu'on puisse les rendre absolument différens de ce que la nature les a faits.

Je n'entends pas non plus, ..., que des enfans d'un pareil caractere, puissent jamais acquérir une tempérance d'humeur aussi constante, aussi entiere, que ceux dont le caractere distinctif est la douceur; mais, j'ai des raisons de me persuader, qu'une culture assidue

assidue de solides réflexions, l'habitude de se modérer de bonne heure, peuvent, comme je l'ai déjà dit, donner jusqu'à un certain point cette qualité qu'on n'auroit pas reçue de la Nature. Si nous ne la tenons pas immédiatement d'elle, elle ne nous a pas refusé les moyens de nous la procurer.

Il n'est personne dans le monde, qui ne doive être honnête homme, homme de bien; il seroit bien humiliant pour l'humanité, qu'il y en eut quelqu'un à qui il ne fut pas en son pouvoir de le devenir; & comme à tout honnête homme, les vertus morales & civiles sont de nécessité & doivent former son essence, il est évident que tout homme peut se les rendre propres, car il seroit bien absurde que l'Être suprême nous fît un crime de ne l'être pas, s'il nous avoit refusé les moyens de l'être.

Socrate, que l'oracle de Delphes avoit déclaré le plus sage des hommes de son temps, & dont la réputation a duré entiere tant de siecles; examiné par un homme, expert à connoître le caractère & le tempérament, dans les traits de la physionomie, fut jugé être entiérement adonné aux femmes. Ses disciples, témoins de la pureté de sa vie, certains que sa morale s'accordoit parfaitement

avec ses mœurs, traiterent cet homme d'ignorant & d'inconsidéré; mais, la grande ame de Socrate, incapable de vaine gloire & de dissimulation, convint ingénument que ce physionomiste avoit deviné juste. J'étois né, dit-il, à ses disciples, tel qu'on vient de me reconnoître, avec un penchant extrême vers les plaisirs des sens les plus vifs; ce n'est qu'à force de me combattre, & par l'habitude de régler & de modérer mes desirs, que je suis enfin venu à bout de les surmonter.

Croyez que l'exemple de Socrate n'est pas unique; ce qu'un homme peut sur son cœur, un autre le peut aussi, dès qu'on l'aura accoutumé de bas âge à le vouloir & à le tenter; & si l'on peut réprimer si efficacement la plus impérieuse de toutes les passions, quel est l'homme assez foible, qui n'espérera pas, non-seulement de vaincre & de surmonter les autres, mais même, à l'exemple de Socrate, de pouvoir acquérir les vertus qui leur sont les plus opposées?

Est-il un pere qui desire réellement de faire de son fils un vrai citoyen, que cette idée ne doive encourager, qui ne puisse se dire dans sa tendre ambition, en voyant les nobles exemples qui le frappent, on est parveau

jusques-là, pourquoi ne rendrai-je pas mon fils capable de se vaincre pareillement, & même d'aller plus loin s'il se peut ?

Pourquoi voyons-nous donc si peu d'hommes posséder cette douceur? qualité si aimable, qu'elle plaît à tout le monde ; si estimable, qu'elle est mise au rang des béatitudes par le fils de Dieu. (a) Pourquoi, dis-je, en voit-on si peu qui en soient ornés, tandis qu'il n'est personne à qui on ne puisse la procurer ? Est-ce absolument la faute de la Nature ? Non : cela provient, ou du défaut de l'éducation, ou de la force de l'exemple des peres, souvent, parce qu'ils ont cru la politesse d'usage supérieure & préférable ; peut-être enfin, parce que ne connoissant pas assez la portée de l'esprit humain, & la flexibilité du cœur de l'homme dans la jeunesse, ils n'ont pas daigné tenter un changement dont ils n'avoient pas même d'idée.

L'exemple, qui, comme je vous ai déjà dit, peut tant sur l'éducation, est ici d'une indispensable nécessité. Si vous voulez que je pleure, disoit Horace, (b) que vos larmes excitent les miennes. Je dirois de même à un

(a) *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*
(b) *Si vis me flere dolendum est.*

pere, qui voudroit faire naître ou fortifier la douceur dans le cœur de ſon fils, témoignez-lui de la douceur, parlez-lui avec douceur, inſtruiſez-le avec douceur, & ne vous démentez jamais. (Cette précaution eſt ſi eſſentielle, qu'un moment d'emportement, prévaudroit ſur ſix mois d'inſtructions.) Prenez un ſoin extrême, qu'il pratique à l'égard des autres, ce que vous pratiquerez à ſon égard; car, ce n'eſt que par une longue habitude & par des actes réitérés, qu'on peut parvenir à ſe donner les vertus qui ne nous ſont pas naturelles, & dont nous voulons nous rendre l'exercice familier.

J'inſiſte d'autant plus ſur cet article, que je regarde la douceur, non-ſeulement comme la baſe de l'union qui doit ſubſiſter entre un pere & ſa famille, mais comme la plus grande diſpoſition aux vertus ſociales qu'elle embellit; mais comme le germe de ces attentions, de ces manieres affectueuſes, bien autrement touchantes que les grimaces maniérées, les diſcours gracieuſement inconſéquens de ces gens, dont le cœur n'aime jamais les proteſtations frivoles, & les vains complimens.

Je veux que ce ſoit là la politeſſe de votre

éleve, qui ſera d'autant ſupérieure à ces ſingeries vulgaires, que ſes ſentimens ſeront au deſſus des ſentimens communs. Le public eſt plus équitable qu'on ne penſe, il apprécie les choſes à leur juſte valeur : un homme poli, eſt reçu avec politeſſe; un homme doux, bon, affectueux, le ſera avec douceur, avec cordialité & avec affection. Celui qui paie avec de la fauſſe monnoie, doit-il recevoir de bonne marchandiſe? La fauſſeté mérita toujours d'être le prix de la fauſſeté; les ſentimens du cœur ne ſe doivent qu'à ceux qui ſont dignes de les inſpirer.

La douceur eſt autant préférable à la politeſſe que l'eſt l'original à la copie, le corps à l'ombre, la vérité à l'apparence. Auſſi, le monde, tout injuſte qu'il eſt, en ſait faire une diſtinction bien honorable. Que ces profeſſeurs d'airs, de tons, de diſcours galans; doucereux, inſinuans, ſe mettent en frais, & faſſent tout leur poſſible pour perſuader; regardez s'ils viendront jamais à bout de le faire comme elle; tandis qu'ils ſe donnent beaucoup de peine, cette naïve & charmante expreſſion du ſentiment, va le faire dans un clin d'œil.

Qu'un pere prenne ſeulement la précau-

tion de guérir ses enfans d'une timidité, d'une honte naturelle, qu'accompagne souvent la douceur, & qui vient de la crainte de ne pas agir, comme nous pensons que les autres le desirent; mais, qu'il ne s'en inquiete pourtant pas; ses soins, l'âge, & sur-tout la fréquentation de la bonne compagnie, dissiperont peu à peu cet embarras, & leur donneront l'assurance modeste qui leur convient.

Avez-vous élevé votre fils de la sorte? cette aimable douceur est-elle gravée dans son ame? ne craignez pas de lui voir commettre jamais de ces actions injurieuses aux autres, cruelles, méchantes, sanguinaires, ni que le souffle empoisonné de sa bouche, ternisse jamais leur réputation, & n'appréhendez point de lui voir rien faire qui désigne une ame lâche. Loin de suivre l'exemple de nos jeunes gens du bon ton, il s'indignera intérieurement d'une satyre lâchée contre un absent, dans le dessein de le décrier & de l'avilir, & ne pourra voir sans honte, qu'on pense se donner de l'esprit en dévoilant au jour les fautes, les ridicules de son frere; ce vil métier, de chercher à briller en flétrissant les autres, lui fera horreur. Le médisant lui paroîtra plus méchant que

l'homicide ; car, l'un n'en veut qu'à la vie, tandis que l'autre nous enleve l'honneur, qui doit nous être bien plus cher.

Il ne ſe permettra jamais la raillerie, non que toute raillerie lui paroiſſe un crime, mais c'eſt qu'il craindra plus de bleſſer, qu'il n'aura envie de dire un bon mot ; l'expérience lui faiſant connoître combien une raillerie amere eſt piquante, combien peu les beaux eſprits qui s'y adonnent, ſont circonſpects & retenus, puiſqu'ils haſardent ſi ſouvent, pour faire parade d'une ſaillie ingénieuſe, de perdre un ami, d'aliéner un protecteur, & de dégoûter ceux de qui ils reçoivent tous les jours, ou des bienfaits, ou des ſervices. Il ne ſera pas non plus capable d'une indiſcrétion, & ſes amis n'auront jamais à le blâmer d'avoir révélé ce qu'ils lui auront donné en confidence. Enfin, il aura pour maxime qu'un honnête homme ne doit jamais tenir aucun diſcours licencieux, aucun propos capable de bleſſer les oreilles de ceux qui l'entendent, & ſur-tout de faire rougir les Dames qui peuvent l'écouter. Un cynique lui paroîtra ce qu'il eſt, un homme intolérable dans la bonne compagnie.

C'eſt ainſi, que cet eſprit de douceur,

qu'il faut tâcher de fortifier dans les cœurs, à qui elle est naturelle, & que l'on doit faire naître dans ceux qui sont d'un caractere différent, germant d'une maniere insensible, & jettant de profondes racines de bonne heure dans le cœur de vos éleves, les rendra capables, dans un âge plus avancé, de bienveillance, d'humanité, de générosité, de véritable politesse, & leur fera chérir ardemment toutes les vertus sociales, comme particuliérement analogues avec les sentimens de complaisance qu'on leur aura fait sucer avec le lait.

Puisque vous recommandez si expressément la douceur, me dit le Chevalier, l'opiniâtreté doit vous paroître, sans doute, un défaut bien essentiel dans le caractere d'un enfant; puisque par là, il ne choque pas seulement la politesse, mais qu'il fait présumer, qu'il sera peu sensible à la bonté, & peu soucieux de toutes ces qualités, que vous regardez comme nécessaires pour former un bon citoyen.

Oui, je vous assure, ... : celui-ci & le mensonge me paroissent si odieux dans un homme, que je voudrois qu'on n'oubliât rien pour en préserver les enfans, & ce seroit pour

ces deux seules choses, que je permettrois qu'on les frappât. On peut corriger les enfans dans d'autres circonstances, en employant des châtimens divers suivant les caracteres, & je ne conseillerois pas d'y employer les coups; mais pour ceux-ci, qui sont en quelque façon des productions de la haine, de l'orgueil, de la duplicité, défauts non-seulement méprisables, mais choquans, mais irritans, je mettrois en œuvre, si je ne pouvois les empêcher de naître, la rigueur la plus sévere pour les réprimer.

L'opiniâtreté est une opposition entiere aux sentimens des autres : opposition qui doit ordinairement son origine à la petitesse d'esprit, à l'ignorance, à la présomption. Elle est d'autant plus capable d'aigrir ceux contre qui elle se montre, que son but en quelque sorte est de les humilier, en empêchant l'effet de ce qu'ils ont prétendu; car, l'opiniâtre, quoique convaincu qu'il a tort, ne montre tant de constance, que pour faire croire qu'il a raison.

C'est le même orgueil qui, dans les hommes faits, voulant assujettir les autres à ses sentimens, & primer par-tout, leur fait chercher, tandis qu'ils sont encore petits enfans;

qu'ils font foibles, tous les moyens d'éluder les commandemens, & de se soustraire à l'autorité de ceux à qui la Nature & la raison les ont soumis. Ainsi, quoique je n'approuve jamais qu'on emploie la verge pour faire exécuter aux enfans ce qu'on leur ordonne, pour les punir de quelques erreurs innocentes, de quelques legers manquemens. C'est ici une exception, où je pense que tout homme sage est forcé d'avoir recours, pour réduire l'esprit de rebellion dès qu'il se manifeste.

Je dis plus, comme l'on doit naturellement s'attendre, que tout enfant opiniâtre, ayant vaincu par son obstination, ceux qui lui commandoient ou lui défendoient quelque chose, se rendra une autrefois plus inflexible dans ses fantaisies, plus ferme dans sa volonté : dès qu'on sera contraint d'avoir recours à la verge, je serois d'avis qu'on le vainquit par la douleur du châtiment, qu'on le continuât, qu'on l'augmentât sans cesse, jusqu'à ce que son opiniâtreté domtée ne lui laissât plus d'espoir de se soustraire à l'obéissance qu'un enfant doit à ses parens, un être foible à un plus fort, dont il doit dépendre.

Le manquement réfléchi & déterminé, ne

peut ſe vaincre que par les coups & par la force, c'eſt le ſeul remede à ce mal. J'en preſcrirois un autre ſi je le ſavois.

Dès qu'un pere aura défendu ou commandé quelque choſe à ſon fils, un précepteur à ſon éleve, qu'ils n'oublient pas que le commandement lâché, ils doivent ſe faire obéir ſans délai comme ſans réſiſtance, & que ſi les ſignes ou les paroles ne ſont pas capables de le ſoumettre à leur volonté, ils doivent prendre une ferme réſolution de l'emporter ſur lui, employer même la plus extrême violence pour en venir à bout, n'y ayant pas d'éducation plus fautive, que celle où l'autorité du maître, lutte ſans ceſſe contre la déſobéiſſance de ſon diſciple, & dans laquelle on peut les voir diſputer à qui demeurera le commandement.

Je le déclare ici aux peres de famille, s'ils ont quelques enfans de ce caractere, qu'ils prennent leur parti de bonne heure, s'ils veulent qu'ils écoutent dans la ſuite, ce que leur autorité aura droit de leur commander; car, s'ils ne ſongent pas à les domter tant qu'ils ſont enfans, ſi le peu de vigueur qu'ils apportent à faire plier cet orgueil naiſſant, leur fait méconnoitre la voix de leurs

guides, ils peuvent dès-à-présent se résoudre à être à l'avenir & pendant toute leur vie, dans leur dépendance.

A l'opiniâtreté, j'ai joint le mensonge; il est encore plus criminel: c'est un vice si odieux, que la chose la plus piquante que l'on puisse dire à quelqu'un, c'est de lui reprocher qu'il a menti. Tout homme en est si convancu, que même en mentant, il veut autant qu'il lui est possible, donner à ce qu'il dit, l'air de la vérité qu'il déguise; car, si l'on se trouve si offensé du reproche d'un vice aussi ordinaire, c'est qu'il suppose naturellement une lâcheté dans celui qui s'en rend coupable. Quoi de plus éloigné, en effet, du caractere d'un homme vraiment grand de celui d'un honnête homme, que de se dédire de sa parole, de parler contre sa conscience, ou de promettre contre sa volonté?

Rien de beau dans l'univers, dans le Ciel, & sur la terre, sans la vérité. Que seroient tous les Êtres sans elle? que pourroit-on aimer, admirer, ou souhaiter sans elle? Le mensonge, qui la ternit, l'éclipse, l'anéantit autant qu'il est en son pouvoir, n'est-il pas le vice le plus haïssable? Il est d'autant plus

digne de nos mépris, que comme dit un ancien, le menteur semble craindre les hommes & se jouer de la Divinité.

La parole est le moyen le plus facile, & pour ainsi dire, le moyen unique par où nous pouvons communiquer nos pensées ; c'est le lien intime de toute société, c'est l'interprête de nos ames ; s'il nous trompe, s'il est infidele, il rompt la confiance sociale, dissout toutes les liaisons que celle-ci sert à établir, bannit la sûreté du commerce des hommes. Nous ne nous reconnoissons plus, nous ne tenons plus à rien.

Ce n'est donc pas sans raison que Platon, dans sa République, demande pour premiere vertu à son législateur, l'amour de la vérité, & qu'il pense que la premiere marque de la corruption des mœurs, est l'habitude à en trahir les regles.

A tout honnête homme, l'honneur doit être plus cher que la vie, mais il ne doit pas prétendre à l'honneur, s'il ternit son ame par le mensonge. Il ne sauroit être estimé s'il ne possede pas la sincérité. De quel prix donc ne doit-elle pas être! Avec quels soins un pere ne doit-il pas s'attacher à inspirer à ses enfans, & l'horreur du mensonge, & l'amour

de la vérité ! Nous ſavons tout cela, me dira-t-on peut-être, à la bonne heure, que ne le pratiquez-vous. Vous vous épargneriez la peine de l'entendre; quelle inconſéquence de connoître ſi particuliérement la néceſſité d'être véridique, en y manquant tant de fois tous les jours.

Mais comment feriez-vous, me répondit le Chevalier, pour rendre les enfans ſinceres ? Vous parlez de les châtier s'ils mentent, il eſt préférable ſans doute de les empêcher de mentir ſi l'on peut. Il vaut mieux prévenir le mal, que d'en trouver le remede.

Vous avez raiſon, ..., c'eſt ce que tout pere ſage devroit entreprendre, auſſi n'en regardé-je pas la réuſſite comme impoſſible; mais de la maniere dont on ſe comporte dans le monde, le peu de gêne qu'on veut ſouffrir pour l'éducation de ſes enfans, me la font croire bien difficile.

Si nous pouvions, comme l'auteur d'Emile, mettre notre éleve dans un lieu où la corruption des mœurs, ainſi que celle de l'air, ne puſſent pas parvenir, s'il étoit poſſible de lui en trouver un au monde, tel que celui-ci l'a trouvé dans ſa tête, où tous les gens qui y viendroient euſſent une conduite ſi

parfaite, qu'il n'en résultât jamais aucun mauvais exemple pour vos enfans, alors la chose seroit aussi facile qu'elle l'est peu.

Cependant, parce que l'entreprise souffre de la difficulté, je n'en veux pas conclure qu'on ne doive pas l'entreprendre, j'exhorte seulement à prendre plus de précaution, la tentative peut n'être pas vaine dès qu'on prendra toutes les mesures convenables pour la faire réussir. L'imposture n'est pas naturelle à l'homme, encore moins à l'enfance, il faut qu'un certain intérêt le porte à trahir la vérité, il ne le fera jamais sans un motif du moins apparent, & s'il n'y est excité par l'exemple; ôtez ces deux causes à votre fils, vous lui ôterez infailliblement l'envie & l'occasion de devenir menteur.

Si les aveux que feroit un enfant, de ses petites fautes, ne lui occasionoit pas des châtimens ou des réprimandes, qui l'obligeroit à trahir sa pensée? S'il ne voyoit pas les autres mentir & s'excuser dans de semblables cas, s'il ne s'appercevoit pas qu'on leur en fit de réprimande, & qu'on les en punit, quel motif auroit-il de mentir? Encore une fois, ôtez-lui la crainte & l'exemple, & il ne dira jamais le contraire de ce qu'il pensera. Je me

plais à flatter mon imagination de la possibilité de les soustraire ainsi à l'imposture, & comme Montagne, j'aimerois à leur grossir le cœur de franchise & d'ingénuité.

Malgré la difficulté, un pere peut donc l'entreprendre; mais dans ce cas, qu'il se fasse une loi inviolable, qu'il la fasse aussi observer aux autres, de ne jamais faire la moindre réprimande à son fils, de ne marquer jamais le moindre mécontentement de tous les aveux que son ingénue facilité lui fera.

Lorsque votre éleve aura fait quelque faute, & qu'il viendra à confesser la chose librement & sans détour, ne marquez ni surprise ni chagrin; si vous ne louez pas sa naïveté, gardez-vous bien de le blâmer de sa faute. Restez indifférent. En le louant, on pourroit lui faire soupçonner le mal, mais une correction seroit pour lui un avertissement de n'être plus si sincere. Il faut qu'il lui paroisse aussi naturel de tout dire, que de le penser.

Ainsi, en réglant votre conduite sur ce principe, prenez soin de ne lui parler jamais de ce qu'il aura dit ou de ce qu'il aura fait dans la vue de l'attrister; ne tendez jamais de piege à sa bonne foi, vous le mettriez vous-même dans le chemin de l'imposture; faites

au contraire ſemblant de ne prendre aucun intérêt aux petites fautes qu'il vous aura avouées : & ſi vous voulez que par une pratique conſtante, il ſe faſſe une habitude néceſſaire de ne jamais s'écarter de la vérité, prenez la réſolution de lui pardonner tout ce qu'elle pourroit lui faire dire, afin que ne trouvant aucun inconvénient à découvrir ſon jeune cœur, l'impunité dont il jouira & qui lui ſemblera une choſe ſelon l'ordre & la nature, l'engage de plus en plus à ne jamais taire ce qu'il a dit ou penſé.

Il me ſemble, Monſieur, me dit alors le Chevalier, qu'il peut réſulter bien des inconvéniens de cette méthode ; car, comment corriger un enfant des fautes qu'il aura avouées ; il n'a qu'à tout dire, le voilà à couvert de tout châtiment, même de correction verbale, ſi l'on n'approuve pas hautement ce qu'il aura fait, du moins le conſentement tacite qu'on y donne, le pouſſera infailliblement à ne pas s'y épargner une autrefois, & à continuer ce qu'il pourroit avoir fait de blâmable.

Ce que vous m'objectez, ... , préſente d'abord la plus grande apparence de ſolidité ; cependant à l'examiner de près, on voit que cela n'eſt que ſpécieux. Cette méthode n'empê-

chera pas un pere habile de le corriger de ſes fautes dont il aura par là connoiſſance, il en tirera au contraire un moyen infaillible d'y remédier ; car, par les aveux ſinceres de ſon fils, pénétrant parfaitement ſon caractere, voyant quelles ſont ſes inclinations, comment ne trouveroit-il pas la facilité de l'empêcher de tomber une autrefois dans les mêmes fautes ? Ne peut-il pas le détourner, l'éloigner d'une maniere inſenſible, & ſans qu'il s'en apperçoive, des occaſions, des objets qui peuvent y avoir donné lieu ? Ne peut-il pas prévenir ſes penchans en le préoccupant de nouvelles idées.

Il faut ſouvent tromper les enfans pour faire réuſſir nos vues ſur eux, pour les conduire même ſans qu'ils s'en doutent ; penſez-vous qu'un pere, dans ce cas, n'aura pas tous les avantages qu'il faut pour cela ? croyez-vous qu'un autre qui ne connoîtroit pas auſſi-bien ſon fils, pourroit le faire d'une maniere auſſi infaillible ? Vous ne ſauriez le concevoir. Les enfans n'ont ni paſſé, ni avenir ; les choſes qu'ils ont vues, non plus que ce qui peut arriver, n'eſt lié par aucune idée dans leur eſprit au préſent, qui ſeul a droit de l'occuper ; un pere qui les connoît ayant ſur eux

l'avantage de la prévoyance, les tournera pour ainſi dire comme il voudra, & les fera mouvoir à ſon gré.

Mais ſi, par l'imprudence de quelqu'autre, répondit le Chevalier, il eſt repris ou châtié de ces fautes, dont vous voulez qu'un pere ait la précaution de ne pas lui faire ſentir le blâme, ſi, ſans que celui-ci s'en apperçoive, il entrevoit un certain intérêt à faire ou à déguiſer la vérité ; voilà ce pere non-ſeulement hors de votre méthode, mais encore dupe de votre ſécurité ; & comment faire alors ?

J'avoue, ..., que c'eſt là ce qu'il y a de plus à craindre ; je ſais que dès qu'un enfant penſera voir une utilité à mentir, pour ſe ſouſtraire aux réprimandes & aux menaces, il eſt vraiſemblable qu'il mentira ; mais dans ce cas, prenez d'abord la précaution de vous en convaincre, de même que de la fauſſeté des excuſes qu'il pourroit vous alléguer ; & autant que vous aviez d'indulgence pour les fautes dont il s'avouoit l'auteur ſans fineſſe, autant devez-vous vous montrer ſévere pour ce premier manquement à la vérité, en le puniſſant ſans miſéricorde.

Il faut auparavant lui faire voir que vous

connoiſſez toute ſa duplicité, ſans lui expliquer par quel moyen vous en avez eu la connoiſſance ; vous pourrez enſuite lui dire que s'il vient jamais à mentir, vous ne manquerez pas de le ſavoir tout de même, afin de pouvoir le mettre dans l'idée que s'il venoit à mentir une autrefois, vous le connoîtrez infailliblement.

Vous vous efforcerez en même-temps de lui inſpirer pour ce vice toute l'horreur qu'il mérite, le lui peignant en peu de mots comme la choſe la plus odieuſe, ſeule capable de dégrader un homme aux yeux du public ; lui apprenant que la ſeule apparence de ce vice, eſt ſi déshonorant, que la plus grande injure qu'on puiſſe dire à un homme, c'eſt de lui reprocher qu'il a menti.

Il faudroit encore après cela, que toute la maiſon, conformément à l'intention & aux maniere du pere, témoignât à l'enfant pendant quelques jours un air froid & dédaigneux, juſqu'à ce que rebuté de tout le monde, il en vint de lui même (ou après que quelqu'un le lui auroit ſuggéré) à demander pardon, qu'on doit lui accorder en applaudiſſant à la réſolution qu'il ne manquera pas de faire de ne plus mentir. Vous pouvez

être assuré qu'il se souviendra une autrefois d'une pareille leçon.

La prohibition que vous faites du mensonge, me dit le Chevalier, me paroît universelle ; en ne faisant pas de distinction des cas où il peut s'étendre, vous voulez que votre éleve soit également châtié pour un mensonge de peu de conséquence, comme pour un plus important ; cependant, il me semble qu'il peut y en avoir d'excusables, s'il ne s'en trouve même qui méritent notre approbation. Mentir, pour dérober la connoissance d'un fait, qui, venu au jour, causeroit un scandale dangereux ; mentir, pour prévenir le mal, pour obliger les autres, ou pour avoir la paix, est moins honteux à celui qui emploie cette petite finesse, qu'il n'est capable de faire bien penser de son bon cœur, & votre sévérité, dans un cas semblable, contre un enfant, me paroît outré.

Je sais bien, ... , que la morale à la mode, n'est pas rigide en fait de sincérité, qu'on regarde comme une bagatelle, de trahir la vérité pour s'innocenter, ou pour disculper quelqu'autre ; mais, c'est un abus d'autant plus condamnable, qu'il est plus commun. Ce que vous appellez un petit mensonge,

n'eſt pas plus excuſable qu'un autre, puiſqu'il eſt également contraire à la vérité; que s'il n'eſt pas toujours auſſi criminel, ce n'eſt pas parce qu'il eſt officieux, ou qu'il ne contient qu'une plaiſanterie, mais parce qu'il ne renferme pas comme celui qui vous paroît plus grief, deux crimes en même-temps.

J'aurois beau voir ce vice plus commun encore qu'il n'eſt maintenant, ſi toutefois cela eſt poſſible, je ne ſaurois jamais approuver qu'on tolerât ce penchant, ni dans les grands, ni dans les petits. Je ne changerois pas là deſſus ma façon de penſer, quelqu'outrée qu'elle paroiſſe, puiſqu'elle eſt exactement conforme aux loix de la nature & de la religion, qui s'accordent parfaitement ſur ce point; en prohibant, ſans exception, toutes ſortes de menſonges. Les prétextes dont on ſe ſert pour l'excuſer, ſont donc auſſi vains que mal fondés, quand on allégueroit pour cauſe la meilleure intention du monde; puiſque, quelque bonne qu'elle puiſſe être, elle ne ſauroit autoriſer de mauvaiſes actions, n'étant jamais permis de faire du mal pour qu'il en arrive un bien.

Je ne puis m'empêcher de convenir, répondit le Chevalier, que cette façon ſimple

& naturelle, n'ait quelque chose de bien noble ; mais j'en vois naître des inconvéniens bien considérables, pour soi-même & pour la société. Si la vérité doit être si précieuse & si inaltérable, le moyen qu'on ne découvre le fonds de nos pensées, le nœud de nos affaires, les secrets même de nos amis. Ceux qui sont intéressés à les savoir, les mal honnêtes gens, nos ennemis déguisés, connoissant combien nous sommes sinceres, nous arracheront sans peine, tout ce que nous aurons sur le cœur.

Je ne prétends pas, ..., parce que je cherche à empêcher que votre éleve ne soit fourbe dissimulé, qu'il tombe pour cela dans l'indiscrétion & dans l'imprudence. Si je demande qu'il soit véridique, je desire en même-temps qu'il sache se taire & parler à propos ; je veux qu'à la sincérité, il joigne la prudence ; celle-ci étant une lumiere si essentielle pour le conduire, que sans elle, ses vertus lui seroient préjudiciables, & tourneroient contre lui.

Ainsi donc, quand il en sera temps, un pere doit apprendre à son fils à savoir se taire, lorsqu'il est dangereux ou inutile de parler ; il faut qu'il soit toujours sincere, toujours

affable, mais qu'il ſache garder le ſilence dans l'occaſion, ne devant jamais déguiſer ſes penſées, lorſqu'il les met au jour, mais devant retenir pardevers lui, celles qu'il n'eſt pas néceſſaire de montrer.

Sachez, Monſieur le Chevalier, qu'il eſt des manieres de garder un ſecret, ſans jetter un voile impoſteur ſur ſon ame; d'être diſcret, ſans ſe rendre ni fourbe ni taciturne; de cacher quelques vérités, ſans deſcendre à la baſſeſſe de mentir; qu'on peut, ſans trahir ſa conſcience & ſans tromper les autres, être réſervé ſur ſes affaires & fidele à ſes amis; & ſouvenez-vous enfin, que ſi c'eſt un grand avantage pour réuſſir dans le monde, d'être réputé ne permettre à ſa langue rien de ce qu'elle ne doit pas dire, ce n'en eſt pas un moindre, d'être tel qu'on ne révoque jamais en doute ce qu'elle dira.

Un pere, un maître ſage & habile, ne manqueront donc pas d'inſpirer à leur éleve la prudence pour ſe conduire dans le monde. Leur intention étant d'en faire un homme auſſi utile à lui-même qu'aux autres, ils lui apprendront à ſe comporter avec circonſpection, dans toutes les occaſions de la vie. Il faudra en quelque maniere qu'il n'ignore rien de

de ce qui lui ſera néceſſaire pour conduire ſes affaires avec prévoyance & avec habileté. Mais l'expérience, jointe à la forte application d'eſprit que cette vertu demande, étant au deſſus de la portée d'un enfant, il faut qu'un pere ſe contente d'abord, de celle qui eſt ſortable à ſon âge, en attendant que ſes ſoins, le temps, les réflexions puiſſent lui donner toutes celles qu'il peut acquérir.

La prudence de l'homme conſiſte à ſavoir choiſir les moyens les plus ſûrs & les plus louables, pour arriver au but qu'il ſe propoſe; celle de l'enfant à ne pas ignorer qu'il eſt incapable de ſe conduire lui-même, & qu'il ne doit pas s'en rapporter aux foibles lueurs de ſon eſprit. L'homme prudent réfléchit, combine, examine, avant que d'entreprendre; il s'aſſure de ſes forces avec circonſpection pour exécuter ſans aucun riſque; l'enfant qui a quelque prudence, n'entreprend preſque rien ſur les moyens que ſon imagination lui ſuggere, parce qu'il ignore le rapport & la liaiſon de tous les objets, & qu'il ne ſauroit prévoir la fin d'une choſe, où ſon eſprit reſſerré dans d'étroites limites, ne lui permet pas de porter ſes regards.

La véritable prudence agit avec précaution,

la fauſſe avec artifice ; c'eſt ordinairement un défaut où tombent les enfans, connoiſſant qu'ils n'ont pas aſſez de force, ils veulent y ſuppléer par la fineſſe. Or, comme la fineſſe a tant d'analogie avec le menſonge, & que c'eſt un moyen de parvenir à ſes fins, par des chemins tortueux & illicites ; un pere doit, autant qu'il pourra, leur empêcher d'y avoir recours.

Il faut, pour cet effet, faire voir à un enfant, qu'il ſe trompe dans ſon attente ; l'homme fin, inſpirant toujours la confiance, parce qu'il eſt faux ; que quelque fineſſe qu'il puiſſe avoir, il n'en aura jamais aſſez pour tromper tout le monde, & pour empêcher qu'enfin on ne le découvre ; on peut lui faire comprendre en même temps, qu'il n'en faut pas davantage pour ſe faire mépriſer & ſe faire fuir. Enfin, le véritable moyen de l'en défendre, c'eſt de l'accoutumer à voir ſi bien le vrai des choſes, qu'il ne puiſſe jamais être content de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il projette, s'il n'y apperçoit les notions du vrai ; & lui élever l'ame par des ſentimens ſi grands, ſi noble, ſi généreux, qu'il ſe ſente toute ſa vie un éloignement, un mépris décidé pour le menſonge, & pour

tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

C'eſt ainſi que les anciens Perſes, ſoigneux de donner au Prince deſtiné à monter ſur le trône, la meilleure éducation qu'ils euſſent pu imaginer, lui apprenoient, pour être un grand homme, avec l'amour de la religion, l'amour de la vérité; de maniere, qu'ils avoient un précepteur particulier, dont l'unique ſoin étoit de lui rendre la vérité ſi familiere, qu'il ne puſſe jamais ſouffrir rien qui fut capable de l'altérer, tandis qu'un troiſieme lui inſpiroit le courage.

J'aime réellement cette ſorte d'éducation, me dit le Chevalier, elle eſt mâle; connoître ſes devoirs envers l'Être ſuprême, ſavoir dire la vérité, ne pas la craindre, ne point s'étonner des dangers, voilà qui me paroît capable de former des hommes, propres à entreprendre & à faire de grandes choſes.

Je voudrois auſſi comme eux, ..., dans l'éducation que l'on doit donner aux enfans, qu'après leur avoir inſpiré l'amour de la vérité, & les avoir prémunis contre les défiances, les ſoupçons, les impoſtures; après leur avoir donné de l'horreur pour les perfidies & les délations calomnieuſes, on mît avec bien de l'attention dans leur cœur, ces belles

qualités que le courage donne aux grandes ames, afin que dans la ſuite, ils puſſent voir d'un air tranquille tout ce qui pourroit leur nuire; & d'un œil indifférent, tout ce qui n'eſt pas digne des deſirs d'une ame raiſonnable & immortelle.

Vos yeux paroiſſent me demander ce que j'entends par le courage. Ce n'eſt pas ſeulement cette ardeur impétueuſe, qui, ſans nous faire illuſion ſur ce que le péril a de terrible, nous le fait affronter avec fierté; qui renverſe avec hardieſſe les barrieres qui s'oppoſent à nos deſſeins. C'eſt encore cette vigueur de l'ame, qui nous fait oppoſer un front inébranlable à tous les maux qui aſſiegent la nature humaine, aux contradictions, aux mépris, aux perſécutions : qui nous donne la force de vaincre nos ennemis domeſtiques en nous vainquant nous-mêmes, & de mettre un frein à nos paſſions & à nos deſirs.

Toutes deux conſtituent le vrai courage, toutes deux ſont eſſentielles pour rendre un homme accompli. L'une, nous fait ſurmonter les ennemis du dehors, les ennemis de la patrie; l'autre, nous fait vaincre ceux du dedans, en nous élevant au deſſus de nous : l'une eſt bonne, utile, louable; l'autre, né-

cessaire, magnanime, admirable : l'une, nous donne de l'éclat, de la réputation; l'autre, nous procure le repos & le bonheur : la premiere est brillante, la seconde plus solide; celle-là se propose la gloire, & celle-ci la vertu; tout le monde n'est pas fait pour posseder la premiere, ni dans l'occasion de la faire paroître; mais, tout le monde devroit se faire une loi de connoître la seconde, & de la pratiquer. J'appelle la premiere, valeur, intrepidité; l'autre, patience, grandeur d'ame.

Si un pere sait mettre ensemble ces deux vertus dans l'ame de son fils, il peut se flatter par avance, de l'avoir rendu capable de faire les actions les plus belles, & les efforts les plus généreux. Il n'y a jamais eu d'homme qui les ait possédées, sans parvenir au plus éminent degré de perfection où l'homme puisse arriver.

Tel étoit Socrate, qui ayant montré tant de valeur dans cette bataille, où il sauva Alcibiade, en le couvrant de son bouclier; tant d'intrépidité dans cette retraite, où, combattant à pied avec Lachès, il en imposa aux ennemis & les intimida par sa fiere contenance; ce fût dans cette occasion qu'il montra une grandeur

d'ame auſſi extraordinaire, que digne de tous les prix de la vertu ; il ne murmura pas même de la mort ignominieuſe & injuſte qu'on lui fit ſouffrir.

La valeur & l'intrépidité ſont néceſſaires pour le ſervice de la patrie : peres, élevés-y vos enfans ; mais, la grandeur d'ame & la patience ſont indiſpenſables pour leur propre bonheur, n'épargnez rien pour les y former. Je voudrois, ſi j'étois gouverneur, rendre mon éleve incapable de craindre quoique ce fut dans le monde, ſi ce n'eſt ſa propre foibleſſe & le danger de manquer à la vertu ; autrement, je ferois en ſorte qu'il ſçut braver tous les dangers, affronter tous les périls, ſe montrer ſupérieur à toutes ſortes de malheurs & de diſgraces ; qu'il pût être tel qu'Hoarce peint ſon Juſte, aſſez ferme pour voir ſans terreur la chûte de l'univers, & pour demeurer inébranlable ſur ſes ruines. (*a*) Bien entendu pourtant, qu'il n'éprouvât pas ces orages par ſa faute, qu'il ne les cherchât point de gaieté de cœur, & qu'il ne dût pas ſa fermeté à ſon imprudence. Ce feroit une tâche qui en ôteroit tout le prix ; car,

(a) *Si fractus illabatur orbis,*
Impavidum ferient ruinæ.

lorſqu'il n'y a point de néceſſité à les chercher, ni de honte à les fuir, ceux qui s'y expoſent volontairement, font moins une action de courage, qu'un acte de téméraire & d'écervelé.

Connoiſſant à fonds le caractere de mon éleve, ou timide, ou ferme, ou imprudent, j'agirois en conſéquence. S'il étoit timide, par exemple, que la vue du moindre péril le fit trembler, & qu'il fut avec cela ſuſceptible d'émulation ou de honte, & capable de raiſonner, je le menerois d'une maniere inſenſible par le raiſonnement à ne pas craindre; tantôt, je le piquerois par le récit des faits courageux, qui doivent être le partage de quiconque eſt vraiment homme; tantôt, je lui ferois honte de ſes propres ſentimens; mais, s'il n'étoit pas capable de m'entendre, outre la précaution que je prendrois de bonne heure, d'empêcher qu'on ne lui fit jamais naître aucune idée effrayante, par quelqu'objet terrible ou dégoûtant, offert bruſquement à ſes yeux pour le ſurprendre, ou par des diſcours capables de l'épouvanter, je tâcherois, par mon exemple & par l'expérience, de le familiariſer avec ce qu'il auroit craint d'abord.

Seroit-ce l'horreur des ténebres qu'il appréhende, je trouverois le secret de l'arrêter sans affectation dans une chambre, jusques bien avant dans la nuit ; d'abord, j'y demeurerois avec lui sans lumiere, afin qu'il s'accoutumât à l'obscurité ; je m'y promenerois, comme s'il étoit jour, pour lui faire voir qu'elle ne fait pas plus d'impression sur moi, & qu'elle ne doit pas lui en faire plus que la lumiere ; d'autres fois, je l'exciterois à y aller, à y demeurer même, tantôt en le priant de m'aller chercher quelque chose sur ma table, tantôt en l'excitant à faire des jeux nocturnes avec ses freres ou ses camarades ; car alors, le plaisir, l'émulation, l'emporteroient insensiblement sur sa frayeur. Connoissant les motifs les plus capables de le faire agir, je ne balancerois point de les mettre en œuvre, de lui promettre pour récompense ce qui pourroit lui faire plaisir ; car, pour exciter le génie craintif, il faut toujours employer des moyens plus forts que la crainte. Les a-t-on trouvés, qu'on s'en serve, on est sûr de le corriger.

L'ayant ainsi familiarisé d'une maniere adroite avec l'objet de sa crainte, l'exemple, la honte & l'émulation, & sur-tout l'expé-

rience, feront bien capable de faire le refte, & d'affermir fon cœur; je fuis affuré que je parviendrois ainfi parfaitement à effacer tout-à-fait fes terreurs paniques, qui font fouvent d'autant plus cruelles & plus dangereufes, qu'au lieu de s'affoiblir dans la fuite, par les réflexions qu'on eft capable de faire, elles femblent, au contraire, prendre un nouvel accroiffement avec le temps.

La crainte des enfans leur vient communément de l'imprudence qu'on a eu de la leur occafioner; il faut alors leur faire remarquer foigneufement le faux de ce qu'on peut leur avoir dit, pour les tirer de l'erreur où ils font. A-t-on fait peur à votre éleve du tonnerre, & voyez-vous quelqu'apparence d'orage, prenez-le, & allez faire un tour de Jardin avec lui, il fera toujours prêt à vous accompagner dans vos promenades; fachez l'occuper de maniere, qu'il ne fe doute pas du tour que vous voulez lui jouer. Entend-il le bruit, il court à vous. Il tonne, vous dira-t-il, ne voulez-vous pas vous retirer? Il tonne, répondrez-vous d'un air tranquille, laiffez tonner, ce n'eft rien. Votre infenfibilité pour un danger, qu'il verra que vous partagez avec lui, le temps qu'il demeurera

là, l'orage qu'il verra se dissiper, (car il faut, s'il est possible, qu'il y attende la fin de l'orage) le convaincront insensiblement de la puérilité de sa frayeur, il se saura bon gré d'avoir eu tant de courage, & j'oserois parier, que si l'on sait tirer parti de cette circonstance, il entendra, non-seulement le tonnerre une autrefois sans tant d'émotion; mais, que s'il se trouve dans des occasions fréquentes d'être exercé de la sorte, il parviendra dans peu à ne pas le craindre du tout.

Vous comprenez par là facilement, qu'il faut encore moins de précautions, pour en défendre les enfans d'un autre caractere; & que s'il en étoit nécessaire, l'émulation & la honte, feroient à coup sûr bien plus d'impression sur leur ame, que sur celle d'un enfant craintif.

Mais, ne seroit-il pas dangereux, Monsieur, me dit la Comtesse, de s'exposer ainsi à découvert aux coups du tonnerre, & de faire une telle expérience sans précaution?

Non, Madame, l'expérience ne prouve pas, que le tonnerre tombe plus fréquemment sur les jardins, que sur les maisons; & quand cela pourroit être, un homme est-il fait pour demeurer toujours enfermé dans une

chambre, ne sortira-t-il jamais, ne se trouvera-t-il jamais en route ou en campagne lorsqu'il tonnera ? ne faut - il pas qu'il précautionne son ame contre les accidens qui pourroient lui arriver ? S'il étoit dans une ville assiégée, sur laquelle on fit pleuvoir les bombes ; dans un vaisseau exposé à la furie du canon ennemi, au danger d'être coulé bas, trouveriez-vous bon qu'il eut cette crainte pusillanime ? auroit-il bonne grace à montrer de la frayeur ? ne couvriroit-elle pas de honte un homme qui doit paroître courageux ?

Vous pensez qu'il est dangereux d'accoutumer ainsi un enfant au tonnerre, mais ne voyez vous pas, que s'il ne guérit point de sa frayeur, elle fera dans la suite son plus rude tourment ; qu'elle sera en quelque façon plus terrible pour lui que le mal même, lui faisant appréhender chaque fois qu'il en entendra le bruit, qu'il n'en soit écrasé, laissant toujours son ame ouverte à la crainte ; & par conséquent, toujours moins forte, ou pour mieux dire, toujours susceptible de mille frayeurs ; car, qui craint une chose, peut bien en craindre d'autres.

Il vaudroit mieux en quelque maniere pour lui, qu'il donna dans l'extrêmité opposée, qui

eſt l'imprudence, il vivroit du moins plus tranquille, & pourroit peut-être ſe corriger par les fautes qu'elle lui occaſioneroit. Je dis, que je la préférerois, comme de deux maux on préfere le moindre, mais je ſuis pourtant bien loin de l'approuver; & s'il eſt une crainte ſervile indigne d'un honnête homme, qui le fait trembler à l'aſpect du péril, il en eſt une néceſſaire pour notre conſervation, qui n'empêche pas, mais qui éclaire au contraire le courage, qui nous fait juger de l'importance du danger, en nous faiſant conſidérer quelles peuvent en être les ſuites, ſans qu'elle arrête pourtant notre ardeur, lorſqu'il eſt néceſſaire de s'y livrer.

Chacun porte dans ſon cœur cette crainte utile, mais bien des hommes, & ſur-tout les enfans vifs, inconſidérés, n'en écoutent pas la voix; & je ſais par expérience, qu'aucun danger ne les étonne, parce qu'ils ne prévoient pas quelles en ſont les conſéquences, ou ne réfléchiſſent point ſur les ſuites qu'il peut avoir.

Il faut, dans ce cas, dévoiler à un enfant tout le péril, le lui rendre ſenſible, ſur-tout le bien aſſurer; (ils s'y expoſent auſſi quelquefois par la vaine gloire de faire des choſes

hardies & difficiles) qu'il ne s'attirera que du mépris en agiſſant de la ſorte ; enfin, piquez-le d'honneur, en lui faiſant ſentir qu'une perſonne raiſonnable ſe garde bien de le faire, & que ce ne ſont que les poliſſons qui peuvent tenter de pareils dangers. Mais, en le corrigeant de cette témérité qu'il a de ſe jetter dans le péril, pour le plaiſir de s'y expoſer, ſervez-vous en même-temps de ces diſpoſitions, pour le porter à de grandes choſes.

Il vous montre par là, qu'il eſt ſuſceptible d'émulation ; car c'eſt, comme je vous ai déjà dit, le motif ordinaire de leurs téméraires entrepriſes ; ſaiſiſſez à propos l'inſtrument qu'il vous préſente pour donner de l'élévation à ſon ame ; faites entrer l'honneur dans ſon jeune cœur, tantôt en lui faiſant voir la honte qui doit ſuivre infailliblement ſes imprudences, tantôt en y excitant le deſir de ſe diſtinguer, par le récit des actions louables vers leſquelles on veut le tourner.

S'il eſt une fois ſenſible à ces deux ſtimulans, qu'eſt-ce que vous ne pourrez pas vous en promettre ? Qu'y a-t'il de grand, de ſurprenant, d'admirable, que de pareils ſentimens n'aient pas fait entreprendre, n'aient

la vie paroit un bien fragile & la mort un port assuré. Accoutumé à n'accorder son estime qu'à ce qui est vraiment estimable ; méprisant tous ces biens si vantés, qui n'étant que cliquant, parade, décoration, doivent périr un jour ; dans ses malheurs mêmes, il se suffira par sa vertu.

Ne sera-t-il pas dans cet état, plus grand & plus heureux mille fois, que ces riches, ces puissans, ces voluptueux, qui ne goûtent aucun plaisir, qu'aux dépens du repos de leurs consciences ; que ces cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice ou d'ambition, qu'au sein même de leurs fausses joies, les passions vengeresses punissent de leurs forfaits ? les malheureux, anticipent sur les peines qui les attendent : ils portent déjà leur enfer dans le cœur ; ils aiment le crime, le crime est leur bourreau.

Pour votre fils, étant homme, par conséquent foible, il pourra faire des fautes (& quel est l'homme qui n'en fait pas !) mais il tirera de sa chûte, un moyen assuré de se rendre plus ferme, on ne le verra point découragé, il n'en sera point abattu ; devenu, au contraire, plus soigneux de se garder lui-même, la honte d'être tombé, lui servira

d'aiguillon pour mieux se conduire à l'avenir.

Si vous êtes touché, ... , au Chevalier, qui me paroissoit ému, du portrait, quoique foible, d'un homme qui possede le vrai courage, s'il est des peres qui puissent l'être en y réfléchissant, quels efforts ne doivent-ils pas faire, non-seulement pour en jetter les semences de bonne heure dans le cœur de leurs enfans, mais pour les y faire croître, mais pour les y fortifier à proportion qu'ils avancent en âge; car, leur ayant une fois inspiré ce vrai courage, qui fait trouver la tranquillité & le bonheur, qu'ils préféreroient mille morts, plutôt que de fuir & de craindre les hommes, lorsque le véritable honneur le défend; & ils aimeroient mieux mourir, que de ne pas éviter de faire une action honteuse, qui pourroit dégrader leur ame, & en altérer la pureté.

Pour les faire parvenir jusques-là, je l'ai déjà dit, il est deux routes, la honte & l'émulation. On ne vit jamais de grand homme dans le monde, qui se soit élevé au dessus des autres, sans suivre l'une des deux: & quel est, en effet, le grand homme, possesseur d'une ame vraiment noble, qui ne

se soit pas dit, en lisant, en voyant de grandes actions, pourquoi n'en ferois-je pas autant, puisqu'un homme a été capable de le faire ? Commençons du moins par tenter, l'entreprise seule d'une action glorieuse est honorable.

Mais, pour que les enfans entrent dans l'une ou l'autre de ces deux voies, qui les meneront infailliblement au grand, il faut d'abord qu'ils y soient conduits d'une maniere imperceptible ; que le maître leur donne lieu de remarquer les exemples qui peuvent les inciter davantages, qu'il leur inspire la confiance de pouvoir les égaler, qu'il les anime, de maniere, qu'ils brûlent d'être dans l'âge où ils pourront se distinguer, par des actions capables de les élever jusqu'à ceux qu'ils admirent, & qu'ils soient en quelque façon honteux de n'avoir encore rien fait pour y parvenir. Que ne devoit-on pas penser d'Alexandre, qui se plaignoit des victoires de son pere, croyant que sa gloire iroit si loin, qu'elle ne lui laisseroit pas le moyen d'étendre la sienne ; & de César qui, voyant la statue de ce héros, pleuroit en réfléchissant qu'il ne s'étoit pas encore fait un nom, à l'âge où celui-ci avoit déjà conquis toute l'Asie !

Les enfans font avides de gloire beaucoup plutôt qu'on ne penfe. Qu'on dirige bien ce mouvement, tout eft fait. Ils font fenfibles à la louange & à l'eftime, il faut donc les louer, il faut paroître quelquefois en faire cas. Que notre contenance, notre air, marquent une certaine confidération lorfqu'on aura lieu d'en être content. Qu'en parlant à un tiers devant eux, mais fans affectation, on les loue d'une maniere détournée, en louant toute action, toute parole, tout fentiment noble, pareils à ceux qu'ils ont fait voir; bientôt, leur jeune cœur épanoui par l'idée qu'ils ont bienfait, porté avidement vers le bien, n'aura befoin que d'un bon guide; on fera affuré de leur faire faire tout le chemin qu'on voudra.

S'ils ont fait quelque chofe qui choque les fentimens de la générofité, de la vraie grandeur d'ame, quelque chofe de bas, qu'ils foient regardés au contraire froidement & avec mépris, & corrigés par la même voie dont on s'étoit fervi pour leur donner des louanges. Si leurs parens & ceux qui les fervent, les traitent de la forte, fans changer de méthode, fans varier, j'ofe affurer qu'ils deviendront bientôt fenfibles à ce traitement,

qui leur paroîtra bien plus rude que les verges.

Je ne voudrois pas comme Locke, qu'à chaque fois que leurs parens feroient contens de leur petit mérite, on leur fit un préfent de quelque chofe qui leur fut agréable. Bientôt, ils pourroient le regarder comme un tribut ; & cela leur donneroit peut-être un penchant intéreffé, contraire à la générofité, à la libéralité, dont la grandeur d'ame eft la vraie fource. Mais, je ne ferois pas fâché qu'on leur fit de temps-en-temps quelque petit cadeau, pour leur marquer la fatisfaction qu'on a de leur conduite ; mais comme une pure libéralité, & non comme un devoir.

Dès qu'un enfant raifonne, qu'il eft capable de jugement, il faut être foigneux de le faire réfléchir fur les exemples qu'on lui apporte ; fur ceux qu'il a journellement fous les yeux ; & ne manquer jamais, s'il peut être témoin de quelque action de bonté, de grandeur, de générofité ; de la lui faire voir, de la lui faire remarquer, de lui en expliquer toutes les circonftances; d'en paroître charmé, ému, attendri, & de lui en faire dire ce qu'il en penfe.

Vous allez quelquefois à la campagne, prenez la précaution, en y menant votre éle-

ve, de lui fournir la poche de quelques gâteaux, & d'empêcher qu'il ne les mange en chemin. Vous trouvez de ces familles tristes, désolées, ou par la maladie, ou par la misere, dont les membres de tous les individus qui les composent, languissans, abattus, portent l'empreinte de la douleur. Faites les voir à votre éleve; cherchez à l'attendrir, en lui faisant remarquer, ce qu'il auroit peut-être de la peine à faire tout seul; ensuite, quand vous verrez son petit cœur bien ému, demandez-lui s'il ne faudroit pas les secourir.

Dites-lui que quelques misérables qu'ils soient, ils sont nos freres : ce mot là l'étonnera, sans doute, si c'est la premiere fois qu'il l'entend; mais, pour le mieux graver dans son ame, après avoir piqué sa curiosité, vous différerez quelque temps à la satisfaire pour lui donner celui de réfléchir; puis vous pourrez lui dire que *Dieu*, qui est le pere de tous les hommes, a voulu que dans la même famille il y en eut de pauvres & de riches, afin que ceux-ci eussent le plaisir de donner, & ceux-là, celui de reconnoître la bonté de leurs freres en recevant. Que les riches n'avoient donc leur bien, que pour en faire part aux pauvres; & que ceux qui ne

donnoient pas étoient de mauvais freres ; qui, en défobéiſſant à Dieu, ſe privoient de la ſatisfaction d'être juſtes, & d'obliger ceux qui en ont beſoin.

Je ſuis bien trompé ſi, après cela, votre éleve ne vous propoſe pas ce que vous voulez qu'il faſſe. De pauvres gens ſouffrent, vous dira-t-il d'abord, ne voulez vous pas leur donner quelque choſe, puiſqu'ils ſont nos freres ? les plaignez-vous, pourrez-vous lui répondre ? oh ! ſans doute vous dira-t-il : eh bien, je m'en vais leur donner, direz-vous, & il faut leur donner effectivement ; mais je ne ſatisfait que pour moi, je ne donne pas pour les autres ; mais vous, ne donnez-vous rien ? . . . . : eh ! je n'ai rien pour leur donner ; quoi rien, ... : abſolument rien ? fouillez-vous : il ſortira ſon gâteau, il vous regardera, & vous dira ſans doute, je n'ai rien que mes gâteaux, les leur donnerai-je ? c'eſt bien peu de choſe, direz-vous, mais une autrefois vous en donnerez davantage, ſi vous en avez ; je m'en vais prièr ces pauvres gens de l'accepter, ils le prendront.

Je ſuis ſûr que dans cette circonſtance, celui à qui le gâteau aura fait le plus de plaiſir, ne ſera pas celui qui l'aura reçu : ce ſera

ſans doute votre éleve, enchanté de ſe trouver généreux. Mais, je me trompe, ce ſera vous qui commencerez à ſentir au fond du cœur, cette douce ſatisfaction de voir ainſi fructifier vos ſoins & vos exemples, en vous convainquant, par ces premieres lueurs de bonté, que votre éleve aura le cœur grand; préſage certain d'un grand homme, d'un excellent citoyen, & véritable but où toute bonne éducation doit aſpirer.

Les promenades, les jeux, les plaiſirs, les converſations, les viſites, les compagnies, peuvent devenir de même un vaſte champ, où le maître peut donner à ſon éleve les moyens de faire une ample moiſſon d'idées juſtes, d'inſtructions & de ſentimens, que celui-ci s'empreſſera d'autant plus de recueillir, qu'il ne croira preſque les devoir qu'à lui-même.

Mais, ne faites jamais parade de préceptes ſûrs & arides, trouvez toujours le moyen, en l'inſtruiſant, d'émouvoir ſon cœur, & de tourner au bien ſes deſirs & ſes paſſions; intéreſſez ſa ſenſibilité, ſa bonté, ſa généroſité par la compaſſion; ſachez même exciter ſes larmes, heureuſes marques d'un précieux naturel: faites-lui remarquer les efforts du devoir

& de la vertu ſur le penchant, ſur l'inclination; enflammez-le du deſir de faire des efforts auſſi louables, s'il ſe trouve jamais dans l'occaſion ; & que ſon cœur ne reſpire, enfin, que ce qui eſt véritablement ſolide, digne de l'eſtime de tous les honnêtes gens.

Apprenez-lui en même-temps que la véritable grandeur d'ame ne conſiſte pas pourtant à négliger ſes intérêts, & qu'elle ne les perd pas de vue, en s'occupant de celui des autres. Elle mene au bonheur, en nous faiſant toujours prendre le véritable chemin qui peut y conduire, c'eſt-à-dire, en ne nous attachant qu'aux biens réels.

Elle préfere à une vie que les malheurs empoiſonnent, que les opprobres humilient, ou que les regrets conſument, une vie douce, exempte de douleur & de chagrins, accompagnée de plaiſirs innocens quoiqu'agréables. Mais, ſi nous ſommes néceſſités d'opter, entre une action généreuſe qui nous ruine, ou nous expoſe à périr, & une autre qui peut nous enrichir, ou nous élever au delà de nos eſpérances, en flétriſſant notre vertu ; quelqu'avantage qui puiſſe en réſulter, l'option eſt bientôt faite. Elle aime le repos, la vie & ſes plaiſirs ;

ſirs ; mais, qu'eſt-ce que tout cela pour paroître à ſes yeux digne d'être mis en parallele avec la vertu ; elle ſeule lui ſemble d'un prix ineſtimable, dont rien ne ſauroit compenſer la perte ou la privation.

La véritable grandeur d'ame n'eſt pas ſeulement contemplative & ſenſible, elle ſait que ſes ſentimens ne doivent pas être inutiles; l'activité de notre eſprit, la ſtructure de nos organes, leur vigueur, leur mobilité, nos beſoins toujours renaiſſans, la perſuadent que la main de qui nous les tenons, ne nous les a donnés que pour agir, que pour être exercés. Ainſi, elle eſt ennemi de l'indolence, de la molleſſe ; ſommeil fatiguant de l'ame, qui la conduit enfin dans une léthargie, également dangereuſe pour elle & pour le corps.

Elle excite au travail, elle l'aime, elle en fait une habitude, non-ſeulement parce qu'il contribue à la ſanté, & qu'un exercice modéré affermit le tempérament ; mais encore, parce qu'elle n'ignore pas que le corps eſt formé exprès pour cette habitude, & que membres de la ſociété, dont les ſecours nous ſont néceſſaires, nous lui devons un tribut de travail, & la ſervir avec zele pour les mériter. Enfin, elle ſe fait toujours un point d'hon-

neur d'exceller dans la profession que nous aurons préférée, & tend toujours à l'avantage de se rendre utile à sa patrie, par tous les moyens que son affection sait lui suggérer.

Figurez-vous un moment le cœur d'un jeune homme, embelli d'une vertu si excellente, & pensez après si l'heureux pere dont il est le fils, ne doit pas se flatter avec justice, d'avoir donné un citoyen à l'Etat? Vous sentez une certaine reconnoissance pour des soins si bien employés, & vous croyez, sans doute, le présent qu'il a fait à sa patrie, d'autant plus estimable, qu'ayant un excellent fond de bonté, ce jeune homme pensera, qu'il ne lui suffit pas d'être sensible, mais qu'il doit, sur-tout, être agissant.

Son noble orgueil l'excitera sans cesse, à surpasser les autres par le bien qu'il peut faire; mais ce ne sera point par un motif d'envie, puisqu'il est si bas; ni par ambition, puisqu'elle est fausse: loin de s'attrister du mérite d'autrui, excité par l'amour du devoir & par l'honneur, il s'en servira pour tendre à la perfection avec plus d'empressement.

C'est ainsi qu'avec les deux aiguillons de l'honneur & de la honte, on peut préserver un jeune homme de tous les vices, & le

faire marcher à grands pas, dans la carriere où l'on a vu briller les grands hommes, qui ont servi à la gloire de leur pays. La honte d'un côté, l'approbation de l'autre, vous dispenseront d'employer les deux mobiles de l'éducation ordinaire; elles vous tiendront lieu de récompenses & de châtimens, qui ne servent presque toujours qu'à abrutir l'esprit des enfans, à augmenter leur vanité, ou à les rendre sensuels & volontaires.

N'est-il pas des esprits, me dit alors la Comtesse, sur qui l'émulation ni la honte ne peuvent rien? des esprits nonchalans, froids, que rien ne touche, que rien ne remue? D'autres qui sont acariâtres, toujours d'un avis contraire à celui des autres? Je suis bien trompée si des enfans d'un tel caractere, se trouveront bien excités ou retenus, par les deux moyens que vous proposés. Je crois qu'il est nécessaire d'en employer d'autres, qui puissent faire plus d'effet sur ces esprits lourds ou discordans.

Il se pourroit bien, ..., Madame, que les moyens que je propose fussent inutiles; mais je voudrois toujours qu'on en fit l'essai, pendant même assez long-temps, sur-tout sur ces caracteres mornes & taciturnes, où

l'ame paroît enſevelie dans un flêgme qui ne lui permet pas d'agir. Les coups, les cris, les menaces, bien loin de les faires ſortir de cet engourdiſſement où ils croupiſſent, ne font que les y enfoncer de plus en plus.

Il faut les épanouir par la joie, les imiter par les jeux, les reveiller par l'idée du plaiſir, trouver ce qui les réjouit davantage, puiſqu'il faut les pouſſer au lieu de les retenir; ils ſont peut-être plus ſenſibles aux douces manieres, plus ſuſceptibles de louanges, plus capables d'être excités par l'honneur que vous ne le croyez. L'émulation pourroit donc faire quelque effet ſur leur ame.

Pour les acariâtres, ils ne le ſont ordinairement, que parce qu'on les a rendus tels. Si l'on avoit eu ſoin de bonne heure de prévenir & de combattre ce défaut, on ne ſe trouveroit pas enſuite dans la néceſſité de les en corriger; mais, de quelque maniere qu'ils le ſoient, s'ils ſont fermes dans cette habitude, s'ils y joignent l'opiniâtreté, après leur avoir d'abord parlé avec douceur, après avoir mis en uſage les moyens détournés propres à les ramener, s'ils refuſent, on ne doit pas balancer, il faut les battre; & c'eſt là comme je vous ai déjà dit, la ſeule occa-

ſion avec le menſonge, où je permettrois que l'on employa les coups.

Ainſi, qu'un pere, en ſuivant ma méthode, ſe ſerve dans tous autres cas d'autre expédient que celui des verges, qu'il ne les emploie ſur-tout jamais, lorſqu'il eſt queſtion de leur inculquer des préceptes & des maximes, & pour leur faire apprendre ce que l'on croira néceſſaire à leur orner l'eſprit; car, au lieu de parvenir par là à ce que l'on ſouhaite, on ne fait gueres que leur donner de l'horreur pour tout ce qui concerne leur inſtruction; ce qui ne peut opérer que de très-mauvais effets, dont le moindre eſt qu'ils demeurent ignorans volontaires toute leur vie.

Eh! de quels autres châtimens pourriez-vous vous ſervir, me dit le Chevalier, pour moi je n'en vois gueres d'autres, qu'ils ne me paroiſſent inſuffiſans?

Il en eſt néanmoins de tant de ſortes, qu'un pere habile ne ſeroit pas embaraſſé d'en trouver de propres au caractere de leur éleve; tantôt, on les prive d'une promenade, d'une partie de plaiſir dont ils avoient long-temps flatté leur imagination : on attache autant que l'on peut à cette privation de plaiſir une idée de honte, pour qu'elle puiſſe faire ſur

eux une impression plus vive & plus durable : ont-ils accoutumé de manger à la table de la famille, on les fait manger séparément, quoique toujours sous la vue du Mentor, chacun leur en témoigne de la froideur.

Sont-ils coupables enfin de quelque faute un peu grave, on les enferme dans un endroit peu vaste & obscur, où il n'y a rien à casser, en leur faisant entendre que la prison est faite pour ceux qui se comportent comme ils ont fait : bientôt, ils s'y abandonneront sans doute aux pleurs & aux cris, ils appelleront à haute voix ceux qui peuvent être à portée de les entendre ou qui passeront près de là ; mais il faut que prévenus ils leur disent d'abord, qu'ils ont bien mérité d'être enfermés, & qu'ils se retirent : vient enfin quelqu'un, après plusieurs heures de captivité capables de leur en laisser le souvenir, qui les voyant bien fâchés de ce qu'ils ont fait, leur insinue de proposer quelque convention, au moyen de laquelle leur liberté puisse leur être rendue ; fort ennuyés d'avoir été enfermés si long-temps, ils donneront volontiers dans cette idée, ils feront prier leur pere, leur gouverneur, de venir les voir ; on viendra : les prisonniers proposeront de ne plus tomber

dans la même faute. Il faut alors leur ouvrir sans balancer, recevoir ingénument leur promesse, & paroître s'en rapporter à leur parole.

C'est une très-bonne résolution, pourroit-on leur dire, je suis bien-aise, par rapport à vous, que vous l'ayez prise ; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne pensée, vous vous seriez épargné la mortification que vous avez reçue ? Là dessus, on peut les embrasser avec une expression de joie ; en témoignant de même avoir beaucoup de confiance sur cet accord, qu'on leur fera regarder comme sacré & inviolable : par là, vous les ramenerez sans peine de leurs premiers égaremens, & ce procédé simple, leur fera prendre une forte idée de l'obligation à laquelle ils sont engagés, & de la foi de vos promesses.

Je ne dois pas omettre ici, que tous les châtimens dont un pere, un précepteur punira son éleve, ne sauroient trop se ressentir du sang froid & de l'esprit de modération qui doivent paroître dans celui qui les ordonne. Si la colere les dicte, si l'emportement s'y fait voir, ce ne sera plus un remede salutaire qui pourroit le guérir, ce sera un poison versé sur son mal, qui en augmentera l'acti-

vité & le danger, & le rendra peut-être incurable.

Toute la différence qu'un enfant doit remarquer alors sur le visage de son pere, c'est qu'au lieu de cette douceur ouverte, qui lui témoignoit la satisfaction qu'on avoit de sa conduite, lorsqu'il se comportoit bien, il n'y doit voir que de la tristesse, expression des sentimens que ses fautes doivent faire naître dans le cœur de ses parens; si l'on continue de même quelques jours à son égard, ce sera pour lui, s'il a du naturel, le plus rude supplice, & le châtiment le plus capable de l'affliger.

Combien n'est pas blâmable la méthode de ces précepteurs insensés, de ces meres aveugles, qui, par les châtimens & les récompenses qu'ils promettent à leurs fils, à leurs éleves, livrent sans attention leurs jeunes cœurs, aux fantaisies de l'opinion, au goût du luxe & de la vanité. Sont-ils mécontens d'un enfant: si vous ne savez mieux une autre fois votre leçon, si vous n'êtes plus sage à l'avenir, si vous ne conservez mieux vos habits, on vous en donnera de pareils à ceux des polissons, on vous tirera les vôtres.

Sont-ils, au contraire, satisfaits de leur

conduite, on leur promet des parures pour récompense, on veut leur donner de plus beaux habits, on leur fait choisir des étoffes plus riches ou plus brillantes : ensuite, parés de tout cela, on les admire; n'est-ce pas leur donner une idée essentielle de ces parures, qui doivent paroître si futiles à un homme qui pense juste? n'est-ce pas là leur donner une véritable leçon de vanité, & leur dire tacitement, souvenez-vous que les beaux habits font le vrai mérite de l'homme? Qu'on s'étonne après cela, si la plupart des jeunes gens sont si vains, si ridicules, s'ils estiment les autres par l'endroit où ils pensent que l'homme doit être prisé.

Je ne saurois trop dire, & je le répete, qu'on ne devroit battre les enfans que dans les deux cas que j'ai prescrits ; par-tout ailleurs, la douceur ou l'adresse doivent être mis en usage pour les conduire. Les châtimens serviles, n'arrêtent que pour un moment la volonté déréglée de l'enfant, lui font haïr celui qui le frappe, & lui donnent un dégoût invincible pour tout ce qu'on veut lui faire faire par ce moyen. Les coups ne font ordinairement que des sots, des ames basses & rampantes, presque toujours inca-

pables de se comporter virilement, après avoir perdu toute leur industrie & leur vivacité.

Aussi, ce traitement m'a-t-il paru toujours contraire aux desseins d'un pere sage, qui cherchant à faire pratiquer à ses enfans les devoirs de citoyen & d'honnête homme, doit sur-tout les y porter par choix & par inclination. Il doit donc être extrêmement sobre à se servir de ce remede, qui pouvant être mauvais, employé pour de bonnes raisons, causera les accidens les plus fâcheux, dès qu'il le fera mal-à-propos.

Je puis assurer que dans ce cas, les châtimens gâtent absolument un enfant, lui donnent un mauvais caractere; car, au lieu de faire sur son ame l'impression qu'on en attend, au lieu de domter sa volonté, ils ne servent qu'à le rendre moins sensible une autrefois. Il s'accoutume à souffrir, à sucer l'orgueil de l'opiniâtreté; il envisage une certaine gloire à résister aux réprimandes dont on l'accable, aux coups dont on le frappe si souvent. Son obstination qui lui paroît juste, puisqu'il ne voit point de raison d'être châtié, le rend inébranlable, il devient en quelque sorte le vainqueur de ses maîtres; & ce pre-

mier avantage, suffit pour le porter à tout disputer dans la suite.

Qu'un pere soit assez aveugle, pour châtier un enfant dans la seule vue de satisfaire sa colere, il peut compter qu'il jette des semences de ressentiment & de dépit dans le cœur de son fils, qui le feront lutter autant qu'il pourra contre l'autorité qui l'opprime. Et que voulez-vous qu'un pauvre enfant pense de ces châtimens? Quels sentimens croyez-vous qu'ils doivent faire naître dans son ame, s'il les voit toujours prêts à tomber sur lui, sans connoître le moyen de les éviter; s'il est puni avec la même rigueur, pour des manquemens de peu d'importance, que pour une obstination résolue, ou quelque faute grave commise volontairement. Il ne sait plus juger de la conduite qu'on lui demande, comme un cheval à qui on a gâté la bouche & qu'on a accoutumé à l'éperon à force de le piquer, il ne sait plus être guidé, il devient insensible, revêche, opiniâtre; persuadé que le caprice seul, regle les corrections qu'on lui fait.

Loin de chercher les occasions de punir son éleve, un maître doit les éviter tout autant qu'il pourra. Combien de petites irré-

gularités, de fautes peu essentielles ne commet pas un jeune enfant, pour lesquelles il ne faut qu'une douce réprimande ou des avis légers ? Combien en est-il qu'il ne faut seulement pas faire semblant d'appercevoir ? Peut-on attendre d'un jeune enfant, la même application & la même prudence que d'un homme fait ? Dès qu'un enfant ne péche ni par obstination, ni par mauvaise volonté, les châtimens sont inutiles.

L'étourderie, la négligence, vrai caractere des enfans, leurs occasionent tous les jours mille petits manquemens ; n'est-ce pas une pitié de s'armer alors de sévérité ? Quand on s'apperceveroit même que leurs fautes viennent du tempérament, puisqu'ils sont fragiles plutôt qu'obstinés, ne devroit-on pas mettre en usage tous les moyens de douceur pour les ramener ? gardez-vous de les battre, quand ils feroient quelques rechûtes. Eh ! comment voudrions-nous qu'ils ne fussent pas foibles, puisque nous le sommes tant ? Nous saurons pardonner sans peine, si nous pouvons nous souvenir que nous avons été jeunes ; un procédé plein d'affection, leur fera insensiblement remarquer leurs fautes, & les peres en retireront ce double profit,

que leurs fils, en se corrigeant, les en aimeront davantage.

La douceur & l'adresse, je le vois, me dit le Chevalier, sont les deux grands mobiles dont vous voulez vous servir en tout occasion, pour faire agir les enfans & pour les conduire : vous ne devez donc pas oublier les récompenses, qui excitent si particuliérement l'émulation!

Les récompenses sont sans doute nécessaires,...., mais, de même que les châtimens, on doit savoir les choisir, les employer sobrement & à propos ; il faut qu'elles soient rares, pour faire quelqu'effet ; qu'on ne les emploie que pour des actions grandes, que pour porter à l'amour des choses essentielles, au bonheur de l'homme ; enfin, les récompenses doivent servir à ennoblir l'ame, au lieu d'irriter les passions.

Proposer des récompenses à un enfant, pour lui faire apprendre sa leçon, à danser, à dessiner, &c. proposer pour récompenses des choses propres à exciter, à nourrir leur penchant pour le plaisir, le luxe, la sensualité ; comme de l'argent, des sucreries, des habits riches ou d'un goût recherché ; c'est en même temps donner une idée d'excellen-

ce, & aux choses qu'on leur offre pour prix; & aux objets pour lesquels on les donne; c'est renverser l'ordre de l'éducation, en leur inspirant des sentimens que l'on devroit prévenir & corriger. N'est-il pas naturel, qu'ils desirent ensuite ardemment ces choses, dans la jouissance desquelles on les aura accoutumés à mettre leur gloire & leur bonheur?

On doit récompenser un enfant pour le rendre plus sage, plus vertueux, lorsqu'il a fait quelqu'action généreuse & louable, dont on veut graver dans son cœur le souvenir, & le lui faire aimer. Mais, ses plus grandes récompenses, celles qui doivent lui causer plus de joie, c'est la satisfaction qu'il trouvera dans les yeux de ses parens, & l'estime de ceux qui le connoissent. On peut néanmoins, indépendamment des témoignages d'amitié qu'on lui donnera dans ces occasions, lui accorder quelques distinctions, lui faire de petits présens, qui flattent agréablement son cœur sans le corrompre; c'est, tantôt une promenade, une partie de campagne, un livre, une image, &c. en prenant toujours la précaution de se comporter de maniere, que ces marques de bienveillance & d'appro-

bation, excitent de plus en plus l'honneur dans ſon jeune cœur, ſans jamais y faire naître l'intérêt.

Les Romains, juſtes appréciateurs de la valeur & du mérite, s'il y en a jamais eu dans le monde, qui ſavoient ſi bien leur donner les moyens de paroître & les employer utilement, étoient très-attentifs à les récompenſer; mais, ils le faiſoient de telle ſorte, qu'en augmentant la réputation de ceux ſur qui tomboient les récompenſes, en flattant leur grand cœur par l'honneur de ces diſtinctions, ils les illuſtroient ſeulement. C'étoit ſouvent une ſimple couronne, faite de feuilles de chêne, quelquefois de la premiere herbe, que le haſard offroit. C'étoit des ovations, des triomphes, des ſtatues, marques plus glorieuſes que lucratives, mais qui touchoient plus ſenſiblement ces grandes ames, par l'approbation de leurs concitoyens, qu'elles ſembloient leur concilier, que les plus riches préſens qu'on eut ſçû leur faire.

C'eſt ſur ce modele qu'on doit leur accorder des récompenſes, qui excitent, qui piquent leur émulation, qui ſervent à élever leurs deſirs au deſſus des objets qui flattent les paſſions des autres hommes; mais, il faut

ſur-tout faire en ſorte, que, comme Epaminondas, le plus grand prix, le plus grand contentement qu'ils puiſſent retirer de leurs actions, ſoit la certitude du plaiſir qu'elles cauſeront à leurs parens, & que les réprimandes & les louanges qu'ils en recevront, les trouvent toujours également reconnoiſſans & ſenſibles.

Voilà qui eſt bien beau, me dit le Chevalier, en riant, il n'y a rien là qui me paroiſſe difficile que la façon. Mais, comment entendez-vous leur donner cette ſenſibilité, ſi dans le même-temps que vous exigez d'eux tant de choſes, vous ne leur laiſſez pas entrevoir un intérêt palpable de s'en acquitter ?

Ce que je leur demande, n'eſt point auſſi difficile qui vous le ſemble, ... , & pour des enfans élevés ſuivant ma méthode, les récompenſes que je veux mettre en uſage, ſeront bien d'un autre prix, que celles qu'on emploie d'ordinaire, & dont, ſans doute, vous entendez parler.

Si vous voulez vous ſouvenir, que bien loin de prétendre qu'on les accable de préceptes, qu'on leur faſſe un devoir indiſpenſable de tout ce qu'ils doivent ſavoir ; je demande que ces mots ne ſonnent à leurs oreil-

lès que le plus rarement qu'il ſe pourra ; qu'au lieu de dire faites cela, on le leur faſſe faire doucement, ſans qu'on paroiſſe, s'il eſt poſſible, ni le leur commander, ni les y contraindre. Vous adopterez, je penſe, mon ſentiment ſans reſtriction.

A tout ce que je vous ai dit, de l'attention avec laquelle on doit conduire les enfans, je dois encore ajouter, qu'il ne faut pas toujours employer le raiſonnement, pour les porter à faire les choſes qui leur ſemblent difficiles, & pour leſquelles ils ſentent de la répugnance, ou lorſqu'on veut leur faire approuver ce qui leur déplaît ; car, faire toujours paroître indiſcrettement la raiſon dans les choſes déſagréables, c'eſt les en dégoûter; c'eſt la décréditer ſouvent dans de jeunes eſprits qui ne la connoiſſent pas.

Un pere, un gouverneur habile, inſtruits de la portée d'eſprit & du caractere de leur éleve, ſe garderont bien de produire la raiſon ſans ménagement & à tous propos : où ils appercevront qu'ils choquent de front ſon ſentiment, ils biaiſeront ſans qu'il s'en apperçoive & qu'il s'en doute, pour l'amener à leur goût, ils feront ſemblant d'embraſſer le ſien ; & bien loin de l'accabler de rai-

ſonnemens, ils trouveront l'art, à la maniere de Socrate, de le faire raiſonner lui-même; de maniere, qu'il ſemblera que l'éleve inſtruit le maître, tandis pourtant que celui-ci le conduira pas ce chemin détourné, par-tout où il voudra.

Ne me demandez pas ſur chaque occaſion qui ſe préſentera, des regles particulieres, il ſeroit inutile qu'un maître prétendit me ſuivre, s'il ne m'entendoit pas, & je ne différerois gueres de lui, ſi, pour me faire entendre plus clairement, je deſcendois dans un détail plus minutieux: mais il doit toujours ſe ſouvenir de ces deux regles: que pour faire entrer quelque choſe dans l'eſprit d'un enfant, il faut intéreſſer ſon goût, lui faire deſirer, & que dès le moment même qu'on le contraint à faire quoique ce ſoit, il prend un ſentiment d'averſion pour ce qu'il n'a plus la liberté de choiſir.

Qu'un pere ſage fonde là deſſus ſa dialectique, car de ces deux principes, couleront naturellement toutes les regles qu'il doit mettre en œuvre pour enſeigner ſes enfans; il n'a, pour réuſſir, qu'à intervertir l'ordre de l'éducation ordinaire, & tout eſt trouvé; les conduire de telle ſorte, que ce qu'il vou-

dra qu'ils apprennent paroiſſe toujours avoir été choiſi par eux-mêmes ; ſavoir de loin irriter leurs deſirs & leur curioſité pour ces objets, les leur faire eſpérer comme des récompenſes, ſans jamais les en raſſaſier. Il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, qu'il leur en laiſſe toujours l'appetit.

Il doit encore apprendre par-là, comment il pourra les dégoûter de quelque choſe. Le dégoût vient de la ſatiété ; il n'aura donc qu'à leur rendre déſagréable ce dont il les veut détourner, en les obligeant ſouvent de le faire juſqu'à l'ennui.

Voilà, dis-je, quelles ſont les réflexions que j'ai faites ſur la maniere de former le cœur de la jeuneſſe. Je ne finirois pas ſur une matiere auſſi intéreſſante & auſſi féconde, ſi je voulois m'étendre ſur tout ce qu'on peut dire de bon. Je me contente d'indiquer le chemin, perſuadé que ceux qui ont penſé avec moi ce que vous venez d'entendre, n'ont pas beſoin d'être conduits plus loin.

La ſéance d'aujourd'hui doit vous paroître longue ; il eſt temps, je penſe, de la finir. La prémiere fois que nous reprendrons cette converſation, nous examinerons ce qu'il eſt néceſſaire d'apprendre à un jeune homme,

ſoit pour donner au corps toute la grace convenable, ſoit pour l'ornement de l'eſprit. Nous avons parcouru les ſentimens qu'on doit lui inſpirer; nous verrons quelles ſont les connoiſſances qu'il doit avoir. Comme c'eſt la partie la moins eſſentielle, je crois qu'elle nous retiendra moins.

Eh bien! me dit la Comteſſe, s'il fait beau demain, nous ſaurons tout ce que vous voudrez bien nous en dire à la forêt, où nous pourrons tout à notre aiſe, braver l'ardeur brûlante du ſoleil en vous écoutant. Prenez là deſſus vos précautions les uns & les autres, je vous y invite. Chacun, par un ſigne d'approbation, parut être de ſon ſentiment & conſentir à ce rendez-vous agréable.



IV.me JOURNÉE.

De la Culture de l'esprit.

LE temps sembloit favoriser notre dessein, il se remit au beau; le lendemain fut une des plus belles journées de la saison. Pour prévenir le grand chaud, nous nous rendîmes au lieu du rendez-vous plutôt que nous n'eussions fait, c'est-à-dire, d'assez bonne heure.

Le Chevalier, qui n'étoit gueres accoutumé à l'air & aux objets de la campagne, se voyant dans la forêt, admiroit cette secrette horreur qu'on éprouve en y entrant, le frais de ces ombrages qui faisoient un couvert impénétrable aux rayons du soleil, le profond silence qui regne dans cette sombre & vaste solitude, & le recueillement qu'il occasione toujours. Il se plaisoit à faire répéter les échos retentissans de ce lieu, & à parcourir quelqu'unes des routes qui la traversent.

Après que, comme lui, nous eûmes un peu satisfait notre curiosité & fait quelques tours de promenade, nous choisimes, pour

nous entretenir, un endroit sur le bord de la forêt. Là, nous nous assîmes sur la mousse au pied d'un Hêtre, profitant en même temps de la vue d'un paysage agréable & varié qui étoit devant nous, de l'ombre de cette forêt profonde que nous avions à dos, & des zéphirs qui la traversoient.

A peine fûmes nous assis, que le Chevalier prenant la parole & s'adressant à moi : pardonnez-moi, Monsieur, dit-il, si je vous préviens sur ce que vous voulez bien continuer de nous apprendre, mais permettez que je vous demande, pourquoi vous appelliez hier le savoir, la partie la moins nécessaire dans l'éducation d'un jeune homme ; le savoir passant dans l'esprit de presque tout le monde, pour le point essentiel, pour ne pas dire le seul, dont on fait une affaire aux enfans ; l'éducation, dans l'idée commune, n'étant autre chose que les lumieres dont on leur orne l'esprit.

C'est que j'estime bien plus, ..., un homme vertueux, qui sait habilement & prudemment conduire les affaires de la vie ; c'est que je crois un homme agissant & laborieux bien plus utile à la société, qu'un homme simplement savant. Ce n'est pas en

cela ſeul, que je m'écarte de la route que l'on ſuit dans l'éducation ordinaire, mais je ſuis celle que me montre la raiſon & la nature, & celle-là me ſuffit.

N'allez pas induire de là, que je mépriſe les ſavans & la ſcience ; quoique je ſois un homme ſimple, peu occupé d'idées ſcientifiques, je ſais la conſidération que l'on doit au ſavoir ; je n'ignore pas, qu'il contribue à la perfection d'un homme, qui poſſede d'ailleurs toutes les qualités qui lui ſont eſſentielles, mais je ſais auſſi que c'eſt la moindre de celles qu'il peut acquérir, & qu'un ſavant oiſif & ſans vertu, eſt de toutes les pertes, la plus dangereuſe pour la ſociété.

Je veux donc que cette qualité s'allie aux autres, qu'elle ne marche jamais ſeule. Je me garderois bien d'imiter ces parens, qui voulant procurer à leurs enfans, l'idiôme d'une ou de deux langues hors d'uſage, & communément peu eſſentielles, s'embaraſſent peu qu'ils perdent dans cette étude, les huit ou dix plus belles années de leur vie, qu'ils ſe rempliſſent l'eſprit de préjugés, le cœur de paſſions, & ne ſont pas touchés de voir la plupart de ceux qui ſortent des écoles ſouvent plus ſots, & du moins toujours plus ridicu-

les ou plus dépravés qu'ils n'étoient lorſqu'ils y ſont entrés.

Pour moi, qui me ſuis toujours fait une loi de penſer, que le cœur étoit le principal de l'homme ; qu'il vaut mieux être honnête homme que ſavant ; briller par la vertu que par la ſcience, & que le ſavoir ne compenſe pas la perte des mœurs; je conſeillerois toujours à un pere, de mettre tous ſes ſoins préférablement pour élever ſes enfans, à ce qui leur eſt plus néceſſaire & plus louable ; le ſavoir pouvant abſolument s'acquérir quand on a le cœur bienfait ; mais, toutes les équations d'algébre, tous les problêmes de géométrie, tous les ſyſtêmes des philoſophes, n'étant jamais capables, ſans la vertu, de rendre un homme ni meilleur, ni plus heureux.

Mais, il eſt du moins néceſſaire ſelon vous, me dit le Chevalier, pour perfectionner un jeune homme, de lui orner l'eſprit, & dès ce moment, le ſavoir n'eſt pas ſeulement louable, il eſt eſſentiel à l'éducation.

Je n'ai garde d'en diſconvenir, ... , puiſque j'en fais une partie des choſes néceſſaires qu'un homme doit poſſéder. Je fais cependant une diſtinction dans le ſavoir ; ici, comme en toute autre choſe, la prudence doit

nous

nous faire discerner ce qui convient à notre éleve ; il est des connoissances indifférentes; il en est de superflues; il en est de dangereuses. Ce n'est point là du tout ce que je veux qu'il apprenne ; il faut que sa science soit utile, honnête & nécessaire ; la science ne devant pas être recherchée pour elle-même , mais seulement comme un moyen propre à acquérir quelque chose de plus excellent.

Je souhaiterois donc que les lumieres qu'on s'empresse de donner à un jeune homme, loin de pouvoir offusquer ou troubler sa raison, ne servissent au contraire qu'à le faire marcher avec plus de prudence, qu'elles devinssent pour lui un moyen plus assuré de servir la société & sa patrie, & que d'accord avec sa vertu, sa science , même dans les choses d'agrément, elles eussent une heureuse influence sur les mœurs.

Chaque caractere semble avoir un goût particulier; les esprits profonds aiment les choses abstraites, les sciences de méditation; les esprits simples, aisés, demandent celles qui présentent de la facilité, de l'ordre, tandis que ceux qui sont vifs & légers, laissant les entraves des combinaisons où ils ne sont que

s'embarraſſer & s'affoiblir, ſe plaiſent à celles que l'imagination fait valoir.

Ces ſciences, propres à ces différens caracteres, n'excluent pas néanmoins la connoiſſance des autres ſciences : un homme, s'il étoit poſſible, ne devroit être ignorant de rien ; mais, comme l'eſprit de l'homme eſt borné, que chaque ſcience eſt immenſe dans ſa carriere, il s'enſuit qu'on doit donner toute ſon application à celle qui lui convient le mieux, afin de ſe la rendre familiere, & d'y exceller ; les autres ne devant lui ſervir, pour ainſi dire, que de délaſſement.

Le caractere, le goût de l'enfant, détermineront dans la ſuite un pere, un gouverneur, à le tourner vers celle qui lui eſt la plus convenable. En attendant, je ne dois jamais perdre de vue, que l'éducation dont nous parlons, ayant pour objet tous les membres de l'Etat, & tendant à former des hommes propres à toutes les conditions, je dois d'abord parler de ce qui peut être propre à toutes, de ce qui leur convient. Commençons donc par là.

Dès qu'un enfant s'énonce ſans peine, qu'il parle intelligiblement, il faut commencer à lui apprendre à lire. Je ſuis ici du ſentiment

de Locke, mais je ne le ſuis pas de même ſur les moyens dont il prétendoit que l'on ſe ſervit pour y parvenir. Il veut qu'on leur faſſe connoître les lettres avec des dez; l'auteur d'Emile, qui l'a repris, a imaginé de faire déchiffrer des billets d'invitation qu'on écriroit à ſon éleve; preſque tous les inſtituteurs ont ſenti le défaut de la méthode ordinaire, d'apprendre à l'enfant par devoir, ils ont voulu que le plaiſir ou la curioſité fuſſent leur premier maître. Dans ce deſſein, les uns ont inventé le bureau typographique; les autres, des tableaux où l'on peint toutes les lettres; pluſieurs, ont prétendu les leur apprendre par des jeux. Toutes ces méthodes peuvent être bonnes à certains égards: cependant, comme elles demandent toutes des apprêts embarraſſans, ou qu'elles ne menent pas au but auſſi vîte que je le deſire, elles ne feront pas la mienne. La vulgaire me déplaît néanmoins autant qu'à eux, mais en voilà, ce me ſemble, une plus ſimple, & que par là j'adopte plus volontiers.

Pour faire apprendre ce que l'on veut à un enfant, je l'ai déjà dit, il s'agit de piquer ſa curioſité & d'exciter ſes deſirs: mais comment en venir à bout? rien de plus facile.

On montre à un enfant, las de ses jeux & de ses divertissemens, car il ne faut pas prendre le moment où il s'y livre : on lui montre, dis-je, un de ces livres de planches assemblées qui représentent des hommes, des animaux, des poissons, des oiseaux, & d'autres objets, dont le nom est écrit au bas en grosses lettres en latin & en françois, comme j'en ai vu : (on sait que les images, les gravures, ont eu droit de tout temps de plaire aux enfans) dès que vous lui en présenterez, vous devez être sûr de fixer son attention & sa curiosité.

Il voit différentes figures qui le charment, qui le réjouissent : la premiere idée qui lui vient là dessus, c'est de savoir ce que c'est, & sa premiere demande est toujours conforme ; un maître ne s'empressera pas d'abord de répondre à ses questions, on répondra de façon à piquer encore davantage sa curiosité.

Je pense que vous auriez bien du plaisir de connoître ce poisson, cet oiseau, & celui-ci & celui-là.... Comment les appellez-vous? Son nom est là dessous.... je voudrois bien l'apprendre. Est-il bien vrai que vous vouliez l'apprendre?... oui, je vous assure.

Eh bien cela ne sera pas bien difficile: approchez-vous : il s'approche plein d'une curieuse émulation.

Alors, le maître lui montre les lettres, les lui fait répéter, les lui fait joindre, dit le nom de l'animal doucement: l'éleve le répete; le maître redit encore le même mot après son éleve pour l'en faire souvenir, lui en attribue l'invention, comme si celui-ci l'avoit effectivement trouvé, applaudit à sa facilité & à son adresse. L'éleve se persuadant ce qu'on lui dit, ne se sent pas de joie, cela l'anime davantage, & lui donne une plus grande envie de recommencer : on fait ainsi l'expérience sur deux ou trois figures ; mais, comme les noms sont différens, & que l'attention de l'enfant trop partagée sur diverses figures, ne lui laisseroit plus aucune impression certaine de ce qu'il auroit vu : le maître adroit, ferme le livre. Les livres ne sont pas faits pour les enfans, lui-dira-il, cependant, comme je vous aime, je pourrai vous permettre de voir celui-ci quelquefois, pour que vous m'appreniez le nom des choses que vous y avez vues.

Je gagerois, après cela, que cet enfant brûlera du desir de revoir le livre, & de

pouvoir faire connoître à son maître quelqu'autre nom. Il regardera comme une grace particulière, le privilege de pouvoir s'y occuper ; il en fera ses plus cheres délices.

Voit-on qu'il s'occupe trop de la figure, on se gardera bien de lui défendre de la considérer, pour l'attacher aux lettres de son nom ; mais le maître l'en tirera adroitement, en feignant d'avoir oublié les lettres qui le composent. Je ne me souviens plus de ce nom que vous m'aviez appris, lui dira-t-il, comment appellez-vous cet A? A, redira l'enfant ingénu, & tout joyeux de ce qu'il croira savoir. Le maître répétera encore après lui ; mais, ajoutera-t-il, je pourrois peut-être l'oublier encore, montrez m'en quelqu'autre, qui soit fait & qui s'appelle de même. En parlant ainsi, il le lui montrera, sans faire le moindre semblant d'en avoir l'intention. Plus il fera l'ignorant, plus il est indubitable que l'enfant se fera une gloire & un plaisir de l'instruire. Par ce moyen simple & facile, l'enfant apprendra, non-seulement les lettres de l'alphabet, mais encore à lire d'une maniere très-prompte, & sans qu'il puisse jamais s'appercevoir qu'on a eu ce dessein.

Voilà qui me paroît très-bien imaginé, me

dit le Chevalier, l'invention, je penſe, en eſt nouvelle; mais comment faire quand vous paſſerez de ce livre figuré, à ceux qui ne le ſont pas ? quand le ſigne ne ſera plus accompagné du plaiſir que produit ſur l'ame des enfans la choſe ſignifiée, il s'en dégoûtera au premier abord.

Je crois avec vous, . . . , que ſi l'on préſentoit en même temps, aux enfans, un autre livre ſans précaution, la vue ne leur en feroit certainement pas auſſi agréable, que de celui que je propoſe : auſſi, toute mon intention n'eſt pas qu'on leur en montre d'autres, qu'ils ne ſachent parfaitement lire avec le premier.

En leur montrant le livre figuré, on peut ſe préparer les moyens aſſurés de leur faire voir les autres livres dans leur temps, avec plus d'impatience encore qu'ils n'en témoignent pour le premier. Qu'on leur diſe, par exemple, qu'ils nous parlent, qu'ils nous racontent les plus belles choſes du monde, mais qu'il n'eſt pas permis à leur âge de les entendre; que ce n'eſt qu'à proportion que les enfans grandiſſent, que les parens veulent bien quelquefois, par grace, leur laiſſer le plaiſir d'apprendre, quelques parties de ce

que les livres peuvent nous faire savoir. On tiendra de la sorte, ou par de semblables stratagêmes, leur curiosité & leur esprit, toujours alertes & en haleine. Ils dévoreront par avance dans leur idée, tout ce que les livres doivent leur dire de beau.

Je ne saurois assez louer votre méthode, me dit la Comtesse, elle est facile & amusante ; mais, où je la trouve admirable, c'est dans son utilité, dans la multiplicité d'instructions qu'elle renferme ; un enfant bien guidé & qui a de la mémoire, apprenant ainsi, non-seulement à lire, mais en quelque façon, à connoître tout ce que la nature peut offrir à nos yeux. Si une méthode aussi sensée, avoit été la méthode ordinaire, on ne verroit pas tant de jeunes gens des grandes villes, être dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui se présente à leur vue, dès qu'ils viennent à en sortir, méconnoître toutes les productions qu'ils n'ont pas vu croître dans le jardin de leur pere ; & ne savoir pas, comme dit le peuple, si les calebasses se font comme les barils.

Ajoutez, dis-je, que le nom de la chose étant écrit en même-temps en latin, on pourra leur apprendre, par cet usage, à la

dénommer de bonne heure dans cette langue, que je voudrois leur rendre familiere dans la suite, avec autant de facilité qu'ils ont eu à la lire, & suivant un didactique presqu'en badinant. Ils ne s'éffaroucheront pas de la sorte de ce qu'ils verront, ni de la maniere dont on le leur fera voir. Au lieu de commencer à apprendre cette langue, par la déclinaison de *musa*, nom tout-à-fait abstrait pour des enfans, auquel ils ne sauroient attacher aucune idée, ne connoissant pas plus la chose signifiée que le signe, ils sauront presque tous les substantifs, c'est-à-dire, les noms des choses, sans s'en douter.

On pourra encore, par là, leur apprendre la botanique; cette connoissance des simples également utile & agréable, que trop peu de gens s'empressent d'acquérir. Mais, afin que les leçons qu'on leur fera là dessus, comme sur toute autre chose, prennent mieux, on doit toujours joindre autant qu'il sera possible, l'action à l'instruction, & le modele à la chose représentée.

La veille d'une partie de campagne, vous permettez à votre éleve de voir le livre (je suppose, comme il est facile de s'en procurer, que vous en aurez un où les herbes, tout

comme les animaux, feront rendus dans leur couleur naturelle;) vous lui dites que vous avez befoin de quelques fimples, mais ici comme dans d'autres leçons, vous devez apprendre ce qu'il vous faudra de votre éleve; pour le mettre en état de vous inftruire & de vous contenter, il faudra chercher, feuilleter, examiner, ou fe méprendre exprès : pour mieux examiner encore, on croira avoir remontré ce qu'on defiroit. Enfin, on finira par dire qu'on va demain à la campagne, & que fi on avoit le livre, on trouveroit peut-être plus aifément, les plantes dont on a befoin.

C'eft, fans doute, en dire affez pour faire fouhaiter le livre chéri ; on ne tient point contre l'envie qu'on a que le maître le porte ; & c'eft, comme vous voyez, où celui-ci en vouloit venir. Il fe fait prier, néanmoins, avec inftance. Vous m'aimerez donc bien fi je fais ce que vous voulez ?.... Il eft embraffé, careffé ; il fe laiffe fléchir, il promet.

Le lendemain, l'enfant n'oublie pas ce qu'on lui a fait efpérer la veille ; il n'eft pas plutôt à la campagne, qu'il voudroit être déjà fatisfait fur ce qu'il lui a promis, mais le maître remet après l'exercice ; (vous devez

vous souvenir que je ne demande pas qu'on l'y mene pour le faire marcher mollement sur la pelouse, mais pour l'exercer ;) & lorsqu'il a bien couru, bien sauté, autant que l'âge & les forces peuvent le lui permettre, son maître lui accorde enfin, ce qu'il desire si ardemment.

Il prend le livre, & commence à en faire l'application à la premiere plante, n'importe quelle. Il doute, hésite, compare ; l'enfant juge, résout. C'est toujours lui qui fait remontrer, c'est lui qui a l'honneur de la découverte. Cette maniere de discussion & d'application, la vive persuasion où il est que c'est lui qui trouve ce qu'on cherche, lui donne une émulation & une joie difficile à contenir ; on revient le soir, Dieu sait combien satisfait, portant en triomphe, la plante qu'on a découverte, comme un témoignage authentique du plus heureux exploit.

Voulez-vous lui apprendre à connoître quelques bêtes, quelques poissons, usez de la même méthode ; que ce soit toujours lui qui vous la fasse connoître, après que vous l'aurez mis dans le lieu, & que vous lui aurez procuré les moyens de le faire facilement. J'ose assurer, qu'augmentant toujours,

son émulation & ses connoissances, par cette voie, vous pourrez lui proposer des choses, qui n'auroient été de long-temps à sa portée sans cela.

C'est ainsi, que vous pourrez encore lui donner la premiere idée, les premieres notions de l'agriculture, des instrumens qu'on y emploie; & sans faire ni le savant, ni le pédagogue, l'amener à faire des réflexions & des raisonnemens sur cet art, peut-être le plus ancien & sans doute le plus nécessaire. D'abord, vous ne connoîtrez que les instrumens du labourage & leurs noms: une pelle, une beche, une pioche, un hoyau, une charrue; le nom des diverses pieces qui la composent, &c. c'en sera assez pour la premiere fois, sans lui dire, sans lui expliquer, ni leur utilité, ni la maniere de s'en servir.

On aura toujours un moyen sûr d'augmenter la curiosité de l'enfant, en témoignant soi-même l'envie d'en savoir l'usage. Je crois bien, lui dira-t-on, que vous me l'apprendrez, quand vous le saurez. Il n'est pas douteux, que l'enfant ne réponde suivant les intentions du maître; il n'est pas revenu de cette promenade, qu'il desire d'y retourner; il réfléchit, il examine comment

il pourra s'y prendre, pour découvrir ce qu'on lui demande. On le laisse là quelques jours, pour lui donner plus de plaisir à remontrer, pour que cela fasse une plus grande impression sur son esprit.

Enfin, on le ramene au lieu desiré : le maître prévoyant, tâche de faire en sorte, que ce soit le hasard qui satisfasse son éleve ; on voit un paysan qui laboure, on s'arrête comme par une simple curiosité : l'enfant n'a gueres regardé sans qu'il ne reconnoisse la charrue. Vous vouliez savoir, dira-t-il tout transporté, pourquoi étoit faite cette charrue ? voyez : elle sert à retourner la terre de ce champ.

Cela est vrai, dira le maître, vous avez raison : mais, ne ferions-nous pas bien de nous instruire, pourquoi cet homme là tourne de même ? Autre sujet d'embarras pour l'éleve, nouveau motif de réfléchir & de penser : il ne le demande pas au maître, puisque le maître reçoit ses instructions, mais il cherche en lui-même, dans les notions de tout ce qu'il connoît, ce qu'il n'a garde d'y trouver dans le moment.

Cette maniere de l'instruire, me dit le Chevalier, qui l'oblige sans cesse à réfléchir,

à penser, à examiner, n'est-elle pas capable de rebuter enfin un enfant, sans cesse arrêté par des difficultés qui doivent lui paroître insurmontables ?

Au contraire, ... , s'il avoit trouvé de l'impossibilité à découvrir ce qu'on a voulu lui faire connoître jusques-là, j'avoue qu'il dédaigneroit peut-être de faire de nouvelles tentatives; mais ayant toujours réussi, le succès n'ayant fait que piquer son émulation, il espere qu'il en sera cette fois comme par le passé. Ainsi, quoiqu'il n'en voit pas les moyens, qu'il croit de très-bonne foi que c'est à lui à chercher & à mettre en œuvre, il n'abandonne pas son entreprise, cela ne sert qu'à redoubler sa curiosité & son attention.

Cependant, sans faire semblant d'y prendre garde, le maître continue de se promener, on trouve un autre paysan qui seme : nouveau motif d'admiration & de recherches, on s'arrête, on regarde encore, l'enfant voit de loin le paysan marcher à pas mesurés & comme en cadence, sa main se mouvoir en l'air en même temps que son pied; il remarque qu'il répand quelque chose, il faut voir. C'est du bled (je suppose que l'en-

fant a vu semer dans le jardin de son pere, quand ce ne seroit que des fleurs dans un pot ou dans une caisse, & qu'il connoît le bled) il montre le grain à son gouverneur, sa destination s'offre tout de suite à son idée, il le dit : l'autre l'examine, convient qu'il faut que cela soit ainsi, & que son éleve a fort bien décidé.

Qu'un gouverneur ait la même adresse, pour lui faire connoître comment le bled croît, comment on le moissonne, comment on le bat, on le vanne ; comment il se moud, se tamise, se pêtrit, se cuit ; ce qui n'est ni long, ni difficile : voilà l'enfant instruit du principal but de l'agriculture, & de la façon de faire le pain.

Veut-on lui faire concevoir de quelle importance est l'agriculture, combien le pain est nécessaire à l'homme : lorsqu'on le mene chez les pauvres gens, comme je vous disois hier, pour faire naître dans son cœur l'amour de l'humanité, la compassion, la générosité, le gouverneur, qui a soin que ce soit chez ceux qui éprouvent le plus souvent l'excès de la misere, n'a qu'à les questionner sur leur triste état. Les pauvres ne sont pas vains, ils avouent que souvent le pain leur manque.

Le pain, bon Dieu! dira ſans doute l'enfant touché, & qui n'a jamais manqué de rien, quelle étrange ſituation pour un homme!

Outre la généroſité & la bonté, que l'on peut ainſi lui rendre plus familieres, vous voyez que l'on peut encore lui donner à connoître de cette maniere, la néceſſité du pain & l'utilité de l'agriculture. Que l'on ſache delà faire naître dans ſon eſprit les réflexions qui doivent naturellement en découler, vous verrez qu'il commencera à faire cas de l'agriculture, à l'aimer, à aimer ceux qui la cultivent. Que l'on profite de ces ſentimens, on le prémunira ſans peine contre le préjugé bizarre, qui a fait regarder ſi long-temps avec mépris le cultivateur, c'eſt-à-dire, l'eſpece d'homme la plus utile à l'Etat.

On peut juger par là, ſans que je deſcende dans le détail de chaque partie de l'agriculture, qu'on pourra lui apprendre de même, non-ſeulement avec une grande facilité de ſa part, mais encore avec le plus grand plaiſir, tout ce qui en eſt dépendant ou qui y a quelque rapport. L'homme eſt imitateur, il ſe plaît à exécuter tout ce que l'on fait devant lui; votre éleve n'aura pas plutôt vu bécher, ſarcler, ſemer, planter dans un

jardin, qu'il souhaitera d'en faire autant.

Si-tôt qu'un maître s'en apperçoit, bien loin de réprimer ou de détourner cette envie, qu'il tâche de lui donner de l'extension s'il le peut, qu'il l'approuve, qu'il y applaudisse. Vous voulez faire un jardin, cela est juste, dira-t-il à l'enfant, je crois que nous ferons bien d'y travailler tous deux, afin de lui faire produire quelque chose.

On prend à la campagne un petit carré, que l'on travaille à frais communs, c'est-à-dire, chacun avec ses bras, on tourne la terre, on l'amende, on la rend bien meuble, on seme : imaginez-vous l'impatience qu'on a de revoir son petit champ. Avec quelle satisfaction, quelle volupté une ame neuve ne goûte-t-elle pas cette joie qu'elle reçoit alors, de la premiere vue du fruit de ses travaux! On voit, pour la premiere fois, lever hors de terre ce qu'on a semé : un auteur est moins content d'un livre qu'il a fait, que dis-je, un héros l'est moins de ses conquêtes, qu'on ne l'est à cet âge, de voir les premieres feuilles d'un pois.

Il me semble, Monsieur, me dit le Chevalier, que vous occupez votre éleve à la campagne bien plus qu'à la ville, & que

vous faites de ces promenades, qui ne devroient servir qu'à le réjouir ou à le délasser, un nouvel objet d'instruction pour lui.

Oui, Monsieur, ... , & selon moi, ces nouvelles leçons qu'il recevra à la campagne, sont encore plus utiles que ce qu'il apprendra dans les livres; il ne voit dans ceux-ci, que des représentations; on offre à la campagne les choses, la réalité même sous ses yeux. Cependant, tout peut servir de moyens d'instruction pour un enfant, la ville, la campagne, la compagnie, la solitude, les belles actions qu'il verra faire, les fautes que l'on commettra devant lui, les discours, les conversations, les humeurs, les caracteres, les travers; mais le grand livre, où il doit d'abord apprendre à être utile à la société & à lui-même, c'est la campagne qui le lui fournira, si son maître le lui découvre & fait l'en faire profiter.

La contagion des mœurs corrompues de la ville est trop dangereuse; en les faisant voir de trop près à un enfant, il seroit à craindre, que malgré les précautions, la continuité du mauvais exemple, ne fit des impressions sur lui. A la campagne, il n'en est pas de même, il verra des paysans grossiers,

à la vérité, mais dans la ſimplicité de la nature, il y trouvera plus de cordialité, plus de franchiſe, plus de bonté, que l'exemple des villes ne ſauroit lui en offrir ; des ſentimens mal rendus, mal exprimés, mais plus vrais & plus ſinceres.

Il y trouvera de bonnes gens & des miſérables, dont la vue ne ſauroit que lui être utile. En ſe prémuniſſant contre le malheur à venir, ſon cœur ſe fera en même-temps à la bonté & à la compaſſion. Son tempérament, comme je vous ai déjà dit, s'y fortifiera par l'air pur qui y circule ; le travail & l'exercice qu'il y fera, lui donneront la ſoupleſſe, la force, & le diſpoſeront à être dans la ſuite, un homme adroit & vigoureux. Tandis que les enfans élevés ſuivant l'éducation ordinaire, croupiſſant dans l'air mal ſain des villes dont ils ne ſortent jamais, commencent ainſi, en s'affoibliſſant ſi jeunes, cette chaîne de maladies & de miſeres, ſi communes aujourd'hui parmi les hommes, & que l'intempérance & les excès ne ſervent qu'à alonger.

J'entends bien, me dit le Chevalier, je vois votre deſſein, mais l'exécution en eſt-elle auſſi facile que vous la faite ? Par exemple, comment avoir un livre tel que vous le

proposé dans votre méthode, je pense que les livres de cette espece ne sont pas communs; ils seroient, d'ailleurs bien coûteux, tant de planches en augmentant nécessairement le prix.

S'il ne s'en trouvoit pas, lui dis-je, comme j'en ai vu, on n'auroit qu'à en donner l'idée à un Graveur; & si ma méthode étoit suivie, son intérêt le porteroit bien vîte à en exécuter de plus d'une maniere; il ne pourroit par être aussi cher que vous le pensez, étant moins essentiel que les figures fussent d'une certaine finesse que ressemblantes; & quand un pere feroit cette petite dépense pour sa famille, n'en seroit-il pas bien dédommagé par la facilité avec laquelle elle apprendroit à lire, & à connoître en même-temps, tout ce que le livre pourroit contenir. Au lieu de ce temps considérable qu'on emploie dans la méthode ordinaire, seulement pour la lecture, peu de mois suffiroient dans la mienne, pour tous les objets qu'elle prescrit.

Nous voyons dans ce que vous proposez à cet égard, me dit la Comtesse, une facilité de réussite, qui devroit, sans doute, engager les peres à suivre ce que vous y prescri-

vez, puisque votre méthode réunit ce qui fait la beauté de tout ouvrage & de tout dessein, je veux dire, l'utile & l'agréable; mais, comment ferez-vous pour apprendre à écrire, il ne suffit pas aux enfans pour cela, d'avoir de la conception & de la curiosité, il faut une exécution lente, très-capable de les impatienter, & vous ne tendez à rien moins qu'à cela ?

L'écriture, ..., est une bagatelle dans l'éducation, elle offre encore moins de difficulté que la lecture, & plaît même davantage aux enfans que celle-ci. Je n'ai gueres vu que les paresseux, qui ne s'y appliquent plus volontiers, & la raison en est simple. En lisant, ils ne suivent que les caracteres d'un livre, qu'ils laissent à la fin de la lecture tel qu'ils l'ont trouvé. Ce n'est point une action pour eux, au lieu qu'ils créent, pour ainsi dire, les lettres qu'ils forment; cette nouvelle existence les flatte davantage, & s'accorde mieux à leur caractere remuant.

Vous pensez qu'il est inutile en cela d'exciter leur curiosité, c'est cependant par là, & au moyen de mon livre, que je veux encore parvenir à les faire écrire. Il n'y a qu'à se servir de mon grand secret, leur donner le

desir de l'entreprendre & des motifs pour les encourager. Et comment s'y prendre pour cela ? sans doute il est plusieurs manieres que les maîtres pourront mettre en œuvre, connoissant quels sont les meilleurs moyens de les faire agir ; mais en voici un, par exemple, qui me plaît, parce qu'il s'accorde avec mes regles.

On doit aller à une partie de campagne ; on y a été, sans doute, quelquefois avec d'autres : la compagnie d'un gouverneur, quelqu'agréable qu'elle puisse être à un enfant, (comme elle le sera suivant ma méthode,) n'exclut pas ce plaisir, que l'homme sent dès son bas âge pour la société. On a donc dans cet âge ingénu, quelque petit ami, quelque compagnon de ses jeux, qu'on voudroit d'autant plus mener avec soi, qu'on l'aime avec plus de cordialité & sans distraction. Le maître qui veut se servir de ce penchant, met sur la voie ; on demande.

Vous n'êtes pas sûr qu'on vous l'accorde, dira le maître ; mais seriez-vous bien aise qu'il vînt avec nous ? . . . . oh oui, j'en serois bien aise. Comment faire ? On examine ; aucun des expédiens qu'on projette, qu'on discute, ne peut réussir suivant le gouverneur : il n'en

voit qu'un qu'il donne pour infaillible ; mais, quel eſt-il ? Voilà bien un autre embarras : ce ſeroit d'écrire au pere ou au gouverneur du petit bon homme, qui ne tiendroit pas contre une demande par écrit. Ne ſauriez-vous pas écrire ? . . . . , eh non : ne pourriez-vous, du moins, pas eſſayer ? Vous avez vu les lettres des noms de votre livre, vous les connoiſſez ſi bien ? je crois qu'il n'y a qu'à en faire de ſemblables, pour écrire ce que vous voulez : oui dà, dira l'enfant ; eſſayons.

On apporte le livre, dont les lettres du nom françois, burinées ſur le modele de celles qu'on fait à la main, faciliteront le projet qu'on veut entreprendre. Ici, le maître doit conduire l'enfant d'une maniere plus particuliere, mais cependant le plus indirectement qu'il eſt poſſible ; il doit lui apprendre à tenir la plume, à poſer ſon papier, à imiter les lettres néceſſaires, en diſant toujours, je crois qu'il faut faire ainſi ; je crois que c'eſt cette lettre : car, outre qu'il ne paroîtra pas commander, qu'il laiſſera imaginer à l'enfant que le maître n'eſt pas celui qui a le plus de part à l'ouvrage, c'eſt que ne prenant pas le ton déciſif, il apprendra à l'enfant, par l'habitude, de s'énoncer de même, à éviter ce

ton de présomption, insupportable dans la bonne compagnie, & que l'on méprise dans tant de jeunes gens.

Vous sentez bien que le billet qu'on écrira, même avec le secours du maître, aura besoin d'être très-court, & qu'il sera très-mal écrit; mais n'importe, bien ou mal il le sera, & pourvu qu'on lui donne par là, le desir d'en écrire d'autres, c'est tout ce qu'on peut souhaiter. Il ne faut cependant pas déguiser à l'enfant, que ce billet n'est pas bien, afin qu'il s'applique davantage une autre fois; mais, il faut lui faire espérer qu'il réussira mieux lorsqu'il l'entreprendra: nous n'avons pas bien réussi cette fois, nous ferons mieux une autre je pense; qu'en dites-vous? je crois pourtant que ce billet fera tout l'effet que vous en attendez.

Il faut effectivement, lui procurer le plaisir d'avoir avec lui son petit ami le lendemain: ce premier succès l'encouragera, j'en suis sûr, à tout entreprendre; il se persuadera qu'on ne sauroit trop vîte apprendre, une façon aussi utile de se parler de loin. Il faut lui multiplier les occasions de fortifier cette idée, & de satisfaire le desir qu'elle lui fera naître. Peu à peu, il se rendra l'écriture familiere; & pour le former tout à fait, on n'aura qu'à lui

lui fournir de beaux exemplaires, & lui donner l'émulation de les imiter.

C'est par ce moyen encore, & toujours avec son livre, qu'on pourra lui apprendre à dessiner de la maniere la plus aisée & la plus naturelle; les figures qui auront été pour lui, un moyen d'apprendre à lire & à écrire, pouvant commencer à lui servir de maître de dessein. Pour le mener jusques-là, le maître doit tirer lui-même, une esquisse de quelqu'une des plus faciles, comme d'un poisson; mais, fut-il un Raphaël, il faut qu'elle soit très-grossiere, afin que l'éleve ne désespere pas d'en pouvoir faire autant.

Celui-ci se met à l'ouvrage: ce n'est d'abord, comme on doit bien s'y attendre, qu'une ébauche la plus informe; on la met en comparaison avec celle du maître, qui ne vaut gueres davantage: le maître convient qu'un peu plus d'application, auroit donné à l'éleve la gloire d'avoir mieux fait que lui; vous ne douterez pas, je crois, que l'enfant piqué d'émulation, se flatte non-seulement d'égaler, mais encore de surpasser son maître; il s'applique plus soigneusement, prend toutes les mesures possibles pour cela. Le maître se laisse vaincre, quelle joie! mais le maître

copiant bientôt plus correctement d'après le modele, c'est un nouvel aiguillon pour l'enfant, qui pense devoir faire au moins aussi bien que lui.

Il commencera d'abord à crayonner d'après les figures de son livre ; peu à peu, il le fera d'après les objets mêmes ; & dans la suite, il faudra qu'il s'y accoutume par une attention constante ; sur-tout, lorsqu'entré dans l'étude de la géométrie pratique, il sera dans le besoin d'apprendre les loix de la perspective, l'étendue, la mesure & la grandeur du corps, autant par les yeux & par l'expérience, que par les instrumens ; mais, jusqu'à ce temps, où il faudra l'instruire de toutes les regles qui y conduisent, il suffira de lui montrer le dessein de la maniere dont je vous parle.

Tracera-t-il un quadrupede, vous croirez remarquer la figure du cheval enchanté de l'écuyer de Dom Quichote, d'un vrai cheval de bois ; une ligne horisontale fera le corps & la tête, & quatre lignes perpendiculaires, deux à chaque extrêmité, feront les jambes, & paroîtront le soutenir comme quatre piliers.

Voilà quel sera à peu près le début du travail de l'enfant & du maître ; mais, comme

le temps, l'application, la comparaiſon que l'on ſera de ces copies à l'original, ouvriront enfin les yeux, on y remarquera une diſproportion étrange, & l'on s'appercevra qu'un corps figuré tout comme celui d'un animal quelconque, a une forme, une épaiſſeur, une tête, des jambes, que tout cela a des proportions, une longueur déterminée au reſte du corps ; par ce moyen & à force de tracer, d'effacer, de refaire, on viendra à bout de crayonner quelque choſe de reſſemblant.

Je conçois l'eſprit de votre méthode, me dit la Comteſſe, & je l'approuve entiérement; un gouverneur doit ſe mettre à la portée de celui qu'il conduit; il ne ſauroit, & ne doit pas même tenter d'élever l'eſprit de l'enfant juſqu'à lui ; il faut donc qu'il rabaiſſe le ſien, & qu'il devienne pour ainſi dire enfant avec ſon éleve; par ce moyen, s'étant mis à ſon niveau, il le guidera avec d'autant moins de peine, que dans preſque tout ce qu'on apprendra, ce ſera l'éleve qui paroîtra montrer le chemin.

Oui, Madame, voilà mon idée, vous l'avez ſaiſie parfaitement ; le maître doit toujours chercher ce qu'il veut faire connoître à

ſon éleve ; mais, il faut que celui-ci le trouve, & pour peu que le maître ſoit expérimenté, il cherchera la maniere de lui en donner l'honneur. C'eſt ſur ce même plan qu'on doit ſe conduire, quoique ce ſoit qu'ón veuille lui apprendre ; & je ſuis perſuadé que par ce moyen ſimple, on viendra également à bout de l'inſtruire avec facilité, de tout ce que l'eſprit d'un enfant eſt capable de concevoir.

Savoir lire, écrire, deſſiner, avoir quelques notions d'agriculture & de botanique, eſt quelque choſe pour un enfant ; mais, ce n'eſt pourtant pas encore tout ce que je voudrois apprendre à mon éleve, de quelque condition qu'il puiſſe être, quelque place qu'il dut occuper dans la ſociété ; ce n'eſt pas là tout ce que je crois néceſſaire à l'éducation que je veux être commune à tous les états, aux fils d'un Tonnelier, comme à ceux d'un Duc.

Comme je crois que l'éducation des uns & des autres, doit être parfaitement la même juſqu'à un certain point, je voudrois qu'ils appriſſent, ſans diſtinction, ce que je regarde comme abſolument néceſſaire à un homme, pour n'être pas dans le Royaume un citoyen

désœuvré & inutile ; pour se mettre en état de faire face aux malheurs qui peuvent survenir, & n'être pas accablé par un accident imprévu : ce n'est pas que je prétende par là, que tout fils d'artisan, comme un enfant d'une condition plus relevée, sut instruit à bien parler, à composer des discours dans une autre langue que la sienne, à écrire avec élégance.

Non : mais je demanderois que le fils d'un Grand, sut manier un outil comme celui d'un Charpentier ; le plan de l'éducation générale & commune, ne devant pas porter sur la persuasion que l'artisan deviendra Grand, mais sur l'exemple des révolutions journalieres, qui nous fait connoître, que la fortune abaisse quelquefois jusqu'à la poussiere, ceux que sa faveur capricieuse avoit pris plaisir à élever le plus haut.

N'a-t-on pas vu dans ce siecle, Théodore, Roi de Corse, d'abord traité de Majesté, n'être pas en état après de payer un simple domestique ? Riperda, tout-puissant en Espagne, avili jusqu'au point de se faire esclave de l'Empereur de Maroc ? Et si dans toutes les conditions, on ne peut pas craindre une si grande chûte, du moins peut-on encore y tom-

ber de son haut, & c'est beaucoup pour quiconque ne peut tomber d'un plus haut étage.

Comme cela peut très-bien arriver, & que plus on est grand, plus la chûte est grande, il faut du moins apprendre à ne pas demeurer à terre, ne pas se laisser fouler aux pieds, & savoir se remettre droit sur les siens; alors, si l'on a une grandeur réelle, on la fera paroître sans ostentation; puisque n'ayant plus pour base, que la base commune où sont portés tous les hommes, on ne sauroit attribuer notre supéréminence, ni à l'appui qui nous supportoit, ni à rien d'étranger; mais pour se relever soi-même de sa chûte, (car il est rare alors que quelqu'un seconde notre tentative) il faut principalement deux choses: avoir assez de grandeur d'ame pour ne pas demeurer accablé de son malheur, & connoître les moyens les plus capables de s'en dégager.

Heureux celui qui dans ces momens de crise, sait employer utilement ses travaux pour la société, & ne rougit point de le vouloir! mais, pour pouvoir le faire alors, il faut l'avoir appris de bonne heure. Il y a plusieurs especes de travaux, je le sais, on peut trouver par conséquent des moyens

plus prompts & plus efficaces de se soutenir ; moyens mêmes, qui nous rendent moins dépensans ; mais il faut encore être en état de les mettre en œuvre, quelques faciles qu'ils paroissent d'abord.

Le métier de soldat, par exemple, est estimable ; & si l'on ne savoit pas autre chose, c'est toujours une honorable ressource, que celle que l'on se procure en se rendant capable de défendre sa patrie ; mais, tout le monde n'est pas propre, ni d'un âge à apprendre l'art funeste de tuer, ou de se faire tuer. La finance offre un grand nombre de places subalternes, mais outre qu'il faut du crédit pour les obtenir, des talens particuliers pour s'y bien conduire, on s'y trouve si souvent mêlé avec des frippons, qu'un honnête homme n'a pas peu de répugnance à embrasser un état qui fait soupçonner l'honneur de ceux qui le remplissent. Heureux, encore une fois, celui que son éducation a rendu tel, qu'il trouve alors en lui-même sa ressource, s'il a du courage, & s'il sait travailler.

Et quelle espece de travail exigeriez-vous indistinctement de tous vos éleves, me dit le Chevalier, à quoi prétendez-vous qu'ils s'exercent également ?

Je voudrois qu'ils fussent tous en état de cultiver la terre ; & pour cela, il leur faut de la force, & connoître l'agriculture ; qu'ils devinssent capables d'entrer dans le commerce, & de tenir les livres qui y sont nécessaires ; enfin, je souhaiterois qu'ils apprissent un art mécanique, un métier. Tout ce dont je pourrois me relâcher, sur ce dernier article, fut-ce en faveur du fils d'un Seigneur, seroit de lui en laisser le choix à sa volonté, consentant qu'il prit celui auquel il se trouveroit plus de penchant & d'aptitude ; mais du reste, exigeant qu'il l'apprit, quelle que fut la splendeur & la richesse de sa maison, qu'il le sut, aussi-bien que s'il en avoit fait l'apprentissage sous son pere, & que réguliérement chaque semaine il y travaillât un jour ou deux.

Je vous ai déjà dit, comment on acquerroit la vigueur & la force, comment on se rendoit l'agriculture familiere. Pour être au fait du commerce, gérer les affaires d'autrui, il faut savoir parfaitément l'arithmétique ordinaire & d'usage, & la tenue des livres, qui n'est pas seulement nécessaire à ceux qui veulent acquérir du bien, mais à quiconque veut conserver celui qu'il possede.

Pour des gens comme il faut, me dit le

Chevalier, un métier, des livres de compte ! voulez-vous en faire des marchands, des artisans ?

Je veux qu'ils puissent l'être, si cela leur devient nécessaire : je vous l'ai déjà dit tant de fois, on ne sait point ce qui peut nous arriver, les accidens nous surprennent dans le temps qu'on y pense le moins, les révolutions sont rapides & inattendues : n'est-il pas beau pour lors de n'avoir à s'appuyer que sur soi, & de n'être pas obligé de faire des courbettes, mille fois plus humiliantes pour un homme de cœur, que le malheur même.

La façon de penser, qui n'attache pas beaucoup d'estime au commerce & aux arts mécaniques, est une suite de ce préjugé gothique, qui ne mettoit de véritable grandeur que dans cet art, où l'on apprend à verser le sang humain, méprisant par une barbare coutume tout ce qui n'y avoit pas quelque rapport. Delà vient, que les Nobles, les Grands, dédaignoient autrefois les sciences, la magistrature même, comme quelque chose d'ignoble ; & comme si leur profession eut été la seule nécessaire, & l'ignorance la premiere qualité que la Noblesse dût posséder,

à peine regardoient-ils le commerce & les arts, quoiqu'ils ne pussent pas s'en passer; quoiqu'ils vissent que les Etats, où ils étoient cultivés le plus soigneusement, étoient les plus florissans & les plus riches; comme Venise en a long-temps été un témoignage; comme l'Angleterre & la Hollande peuvent servir à le démontrer, à ceux qui auroient encore quelque doute là-dessus.

On revient aujourd'hui dans notre patrie, de cette funeste prévention; mais il y aura encore des esprits qui penseroient s'avilir que de s'en occuper, que de s'en instruire, qui ne voudroient pas que leurs enfans blessassent les prérogatives d'un sang, qui, depuis plusieurs siecles, jouit de l'avantage de se croire d'une nature différente de ceux qui s'occupent à quelque chose de solide.

Je suis autant fâché pour l'amour d'eux-mêmes, que pour le public, qu'ils attachent de pareilles idées à la véritable noblesse de l'homme, qu'ils ne veulent pas reconnoître que le travail lui est absolument nécessaire, & que le commerce est un des appuis les plus fermes qu'aient aujourd'hui les Etats.

Sans le commerce, sans les arts mécaniques, que feroient les sociétés, que feroient les

Etats ? privés (si je puis parler ainsi) de ces deux jambes, un trône sans mouvement, qui ne devra sa subsistance qu'à ceux qui voudroient bien le nourrir ; ou, pour parler plus juste, il ne seroit rien ; car, il n'est pas possible, que voisin d'autres nations puissantes & laborieuses, il put subsister sans cela.

On sait heureusement qu'après l'agriculture, ces deux objets sont les plus importans. Le mal est, qu'on en connoisse l'importance, & qu'on laisse aux autres le soin de s'en occuper ; qu'on ne puisse douter, qu'ils sont aussi utiles à chaque particulier qu'à la société, & qu'on se trouve encore sensible à ce préjugé bizarre, qui, par une inconséquence palpable, attache une espece de déshonneur à ces deux professions si estimables & si nécessaires.

On ne pense pas de même des arts libéraux, qu'on leur préfere évidemment ; mais, l'opinion dans laquelle on est à cet égard, ne me paroîtra raisonnable, que lorsqu'on me fera voir que l'agrément doit l'emporter sur l'essentiel, & que les objets de premiere utilité, doivent céder à ceux qui ne sont redevables de leur être, qu'à nos passions ou à nos plaisirs.

Que bien des gens préferent ces derniers, on ne doit cependant pas le trouver extraordinaire. Les hommes élevés dans l'abondance & dans la molleſſe, ont toujours été plus avides de plaiſirs, qu'occupés d'objets réellement utiles. Ils jouiſſent ſans avoir jamais le moindre doute, que rien puiſſe leur manquer, & ſans conſidérer combien leur rendent de ſervices, les gens qu'ils priſent ſouvent le moins; mais, que ceux qui devant être moins prévenus, qui étant moins riches, doivent avoir moins de préjugés, & réfléchir quelquefois plus ſolidement, penſent que c'eſt déroger à l'eſprit humain, que d'occuper celui des enfans à ces objets matériels & ſenſibles, & qu'un homme ne pourroit ſans s'abaiſſer, en faire une étude conſtante; c'eſt ce que je ne pourrai jamais comprendre, ſans me rappeller que l'homme eſt un composé de contradictions.

Ceux qui penſent ainſi, en ſont une preuve manifeſte; car, tandis qu'ils conviennent des obligations que nous avons au commerce & aux arts mécaniques; on les entend dire tous les jours, pour en détourner même les ſavans qui s'occupent de ſi utiles matieres, que la recherche en eſt laborieuſe, la médita-

tion ignoble, l'exposition difficile, comme si ce n'étoit pas là le même préjugé, qui, remplissant nos villes d'orgueilleux raisonneurs, de contemplateurs inutiles, fournit en même temps nos campagnes de petits tyrans oisifs, ignorans & dédaigneux.

(a) Les arts mécaniques en particulier, sont la branche la plus importante de la philosophie; ceux qui pensent bien, sont très-éloignés de les mépriser. Bacon en Angleterre, Colbert en France, regardoit l'industrie des peuples, l'établissement des manufactures, comme la richesse la plus sûre d'un État; & au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées saines de la valeur des choses, celui qui peupla la France d'Artisans & d'Artistes en tout genre; qui surprit aux Anglois la machine à faire des bas; les velours aux Génois; les glaces aux Véniciens, ne fit gueres moins pour elle, que ceux qui lui gagnoient des batailles; & il n'y a peut-être pas moins de mérite d'avoir fait naître les Audraces, les Van-Robais, &c. que d'avoir

(a) Voyez là dessus le Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Art*, dont la plupart de ces idées sont tirées.

ravagé bien des pays, innondé la Hollande, & mis en cendres le Palatinat.

Concevez-vous à présent, Monsieur, dis-je au Chevalier, toute l'injustice de ceux d'après lesquels vous sembliez parler; eux qui s'occupent le moins utilement, exigent que les autres s'occupent davantage: ils reconnoissent l'utilité qui leur revient du travail des autres; cependant, ils méprisent ces gens utiles, dont ils ne sauroient se passer. Si quelqu'un mérite d'être méprisé, qui pensez-vous que ce soit: parlez?

Je conviens, dit le Chevalier, que si l'estime se mesure sur le plus ou le moins de service qu'un homme rend à la société, un artisan, un négociant, seront réellement plus estimables qu'un homme oisif & inutile, quelqu'élevé qu'il soit d'ailleurs; ainsi, vous m'amenez dans votre idée, & je crois effectivement concevoir, que c'est le préjugé qui fait parler différemment que vous. Je vois à présent, qu'un homme élevé suivant votre méthode, peut être utile aux autres; & ce qui est encore plus essentiel pour lui, qu'il se prépare un secours contre les coups du sort. Je ne puis donc m'empêcher d'approuver, que vous appreniez à votre éleve un métier, la

tenue des livres & l'arithmétique. (*a*)

Je voudrois donc faire apprendre à mon éleve, l'arithmétique & toutes ses combinaisons, aussi parfaitement qu'il est possible : outre les quatre regles connues de tout le monde, je serois bien aise qu'il n'ignorât point celles de proportion d'alliage, de fausse position, de compagnie, d'extraction de racines, de progression de change, de troc, d'escompte, de réduction ou de rabais. Comme il ne faut pas d'effort d'esprit, de conception extraordinaire pour cela, que l'homme le plus commun peut parvenir par

(*a*) Outre les différentes manieres de compter, que les nations policées hors de l'Europe mettent en usage, les savans de cette partie du monde en emploient encore nombre d'autres, qu'on nomme parties d'arithmétique, & qui ne sont même pas connues du vulgaire : telles sont, l'instrumentale, la logarithmique, la numérale, la spécieuse ou algebre, la tétractique, duodécimale, sexagésimale. La décimale est l'ordinaire, qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est composée de dix caracteres.

Il y a encore celle des infinis, par laquelle on peut trouver la somme d'une suite de nombre, dont les termes sont infinis ; elle est ordinairement employée par les mathématiciens & dans la géomotrie transcendante. Notre éleve pourra la connoître dans la suite, s'il a des dispositions aux mathématiques ; mais il seroit fort inutile de vouloir lui en apprendre quelque chose dans le jeune âge.

les méthodes, à s'en procurer la connoissance, je pense qu'un enfant de neuf ou dix ans, est capable de se les rendre familieres & de les retenir. Parvenu à cet âge, où les organes des sens & ceux du cerveau, se trouvent dans l'état requis, pour donner lieu à l'ame d'exercer ses fonctions à un certain degré de rectitude, l'enfant profitera sans peine des leçons qu'un maître habile pourra lui donner. C'est à son précepteur, qui doit le connoître, à trouver le moyen de les lui faire souhaiter, & de les lui rendre familieres; c'est à lui à le former de maniere, que quand il ne recevroit pas d'autre éducation que celle qu'il a eu jusqu'alors, elle le rendit toujours capable de se passer du secours des autres pour vivre, en même temps qu'elle lui faciliteroit les moyens de se rendre utile à toutes les conditions qui composent la société.

Un pere, un précepteur, qui ont conçus ma méthode enseignante, n'auront garde de négliger rien de tout ce que je leur prescrit. Ils comprendront que chaque chose y est étroitement liée à une autre, que je tends à mon but par toutes les voies qui peuvent m'y mener, & qu'à mesure que je veux

qu'on forme le caractere d'un enfant, qu'on lui éclaire l'esprit, je demande qu'on continue de lui fortifier le corps : ainsi, ils soutiendront habillement l'un par l'autre ; en recréant, ils chercheront à instruire ; & dans l'objet même sur lequel ils voudront instruire leur éleve, ils lui feront trouver de la satisfaction.

S'ils vont en campagne chaque semaine, s'ils y vont passer les vacances, les objets qu'ils y verront sans cesse sous les yeux, leur fourniront la matiere des plus agréables entretiens, & des instructions les plus utiles ; on continuera à s'y former le corps en s'y ornant l'ame & le cœur ; c'est là que l'on pourra donner à un enfant les premieres leçons de géographie & de geométrie, lui apprendre les sciences qui leur sont analogues, comme l'astronomie, la physique, sans qu'il se doute qu'on ait le dessein de lui faire aucune instruction.

Ne vaudroit-il pas mieux, me dit le Chevalier, exercer le corps à la campagne, & réserver à la ville tout ce qui peut demander une certaine contention d'esprit ? je crains que le trop grand empressement, la multitude des objets d'instruction, ne nuise à votre projet ?

Ne craignez pas, Monſieur, la maniere dont je veux qu'on enſeigne ; ne demandant, comme vous ſavez, aucune contrainte, voulant non-ſeulement une pleine liberté du côté de l'enfant, mais encore une entiere ſatisfaction, la campagne, eſt encore plus propre à l'inſtruire que la ville, préciſément parce qu'il y trouvera plus de plaiſirs, parce qu'ils deviendront pour lui des leçons utiles, & que celles qu'on lui donnera ſeront toujours aſſaiſonnées par le piquant du deſir & de la curioſité.

Lorſque je vous dis qu'il y ornera ſon eſprit, je n'entends pas néanmoins qu'il néglige rien de tout ce qui peut donner à ſon corps de la légéreté & de la force. Je voudrois, s'il étoit poſſible, le rendre auſſi robuſte que Milon le Crotoniate, (*a*) auſſi rapide que le Centaure Chiron rendit ſon diſciple Achille, capable de devancer les lievres & de les prendre en courant, comme font aujourd'hui quelques Sauvages du Miſſiſſipi ; mais je demanderois ſur-tout qu'il ſut nager.

(*a*) Milon le Crotoniate, après avoir remporté le prix aux jeux olympiques, porta aſſez loin un bœuf ſur ſes épaules, & le tua d'un coup de poing.

Cet exercice est assez agréable, répondit le Chevalier : cependant, comme il est dangereux, & qu'il en périt toujours beaucoup de ceux qui, pour se le rendre familier, s'y adonnent, je penserois qu'il seroit assez inutile à ceux sur-tout qui sont destinés à passer leur vie dans les villes.

Ferez-vous toujours comparaison, ..., de l'éleve que j'entends former, aux jeunes gens ordinaires dont vous avez l'idée toujours présente ? Qui sait s'il doit fixer sa demeure dans une ville ? N'y a-t-il que des villes à habiter dans le monde ? ne peut-il pas être voyageur, soldat, marin peut-être ? Au reste, dans quelque état qu'il soit, je regarde pour lui cet exercice, non-seulement comme utile, mais comme nécessaire.

Mille occasions fortuites, peuvent nous mettre dans le cas de périr si nous ne savons pas nager. Un nauffrage, & quelque chose de plus commun, le passage d'une riviere, d'un ruisseau, même grossi par les torrens ; une chûte imprévue, un cheval qui s'abat dans l'eau, ne suffisent-ils pas, pour nous en faire faire une funeste expérience ? Combien n'ai-je pas vu de gens se noyer faute de savoir nager !

S'il y en a qui se noient pour apprendre ; c'est qu'ils n'ont pas pris les précautions essentielles en pareils cas. Ce sont pour la plupart des enfans, qui ne connoissant pas le péril, s'y sont jettés en aveugle. Ils ignoroient qu'un homme qui ne sait pas nager, ne peut prendre pied où l'eau se trouve plus profonde qu'il n'a de hauteur, ni s'élever alors assez sur sa surface, pour ne pas enfoncer. Ils se sont hazardés en grande eau, tandis qu'ils n'auroient dû le tenter qu'après s'être assurés d'y pouvoir aller sans risque.

La difficulté qu'on remontre pour se former à cet exercice, n'est pas tant le danger réel, que celui qu'on redoute. Un homme quel qu'il soit, n'ose pas se hazarder dans le liquide d'un perfide élément qui peut le trahir, il a toujours peur de s'y enfoncer, & d'être étouffé au dessous de sa surface.

Cette crainte paroît assez raisonnable, on doit pourtant en garantir tout enfant qu'on y voudra former. Que faire pour cela ? Le voici, la méthode en est simple. Je bannis les vessies pleines de vent & les calebasses que l'on emploie à cet effet ; elles peuvent causer des accidens, ne guérissent point de cette crainte, & n'apprennent à nager qu'avec beau-

coup de lenteur. Menez votre éleve se baigner dans le canal d'une riviere claire ou d'un ruisseau, où l'eau ait assez peu de profondeur, pour qu'il puisse poser ses mains sur le fond, sans qu'elle monte jusqu'au visage, & sans qu'il ait lieu d'appréhender qu'elle lui coupe la respiration; ces précautions prises, excitez-le à nager, comme il verra que tout autre fait.

D'abord, pris de la crainte ordinaire, il aura peur que sa tête n'enfonce dans l'eau: pour le tirer de cette vaine appréhension, engagez-le avec adresse à s'y plonger de lui-même, portez-l'y par votre exemple: tant qu'il verra de dessus la surface l'intérieur de l'eau, l'instinct plus fort que le raisonnement, l'empêchera sans doute de s'y étendre sans contrainte, & de mouvoir librement ses membres; mais dès que persuadé, il aura plongé le corps & la tête dans l'eau, le motif qui le retenoit venant à cesser, sa crainte cessera en même temps; il sera libre de se mouvoir dans le milieu liquide, aussi longtemps que la capacité de sa poitrine pourra lui permettre d'y demeurer sans respirer: dès que ce besoin urgent l'obligera de mettre la tête à l'air, il le fera sans la moindre peine,

puiſqu'il pourra ſe relever en atteignant le ſable avec la main.

Tous les enfans aimant le bain à la folie, tous brûlent d'apprendre à nager, la crainte ſeule du danger les retient. Dès que vous aurez levé cette difficulté au vôtre, par le moyen que je vous indique, ſoyez perſuadé que vous aurez plus de peine de le retenir, que vous n'en aviez de l'y porter; il n'aura pas eſſayé une fois, qu'il s'empreſſera de répéter la leçon qu'il aura reçue : c'eſt une expérience que je puis donner comme aſſurée, car c'eſt par ce moyen que j'ai appris à nager, ſans péril, comme ſans difficulté.

Cet exercice paroiſſoit ſi néceſſaire aux anciens, qu'ils en faiſoient une principale partie de l'éducation de la jeuneſſe; & que lorſqu'ils vouloient parler de quelqu'un d'une extrême inſuffiſance, ils diſoient qu'il ne ſavoient ni lire ni nager, regardant ces deux choſes comme également intéreſſantes pour tout homme : ils apportoient un grand ſoin pour s'y former; juſques-là, que Plutarque aſſure, que Caton apprenoit lui-même à ſon fils, à traverſer à la nage les rivieres les plus rapides.

Céſar, dans la guerre d'Egypte, ayant été

forcé pour ſe ſauver du port d'Alexandrie, de ſauter dans un petit bateau, tant de gens s'y lancerent en même temps, que le bateau s'enfonçant, il ſe vit contraint de ſe jetter dans la mer, & de gagner ſa flotte, éloignée de plus de deux cens pas, tenant ſes tablettes de la main gauche, nageant de la droite, & traînant ſa côte d'armes avec les dents. C'en étoit fait de ce grand homme, ſi les Romains de ſon temps euſſent reçu la même éducation qu'on donne à notre jeuneſſe.

Notre éleve ſaura donc courir, ſauter, nager, il ſera ſouple & vigoureux, me dit le Chevalier : c'eſt juſqu'ici l'éducation que vous voulez qui ſoit commune, mais quelle eſt la particuliere qui n'eſt pas propre à tous ?

C'eſt un ſavoir plus étendu, ..., une culture d'eſprit plus ſoignée, & parfaitement analogue au caractere & aux diſpoſitions de l'enfant ; car, prétendre qu'un enfant embraſſe tout ſans diſtinction, qu'il apprenne tout, qu'il retienne tout, c'eſt ſouvent moins un grand deſſein, qu'une folie.

Un jeune homme a l'eſprit vif, brillant, plus capable d'imagination que de profondeur, c'eſt vous dire aſſez qu'il ne faut pas le tourner vers les ſciences abſtraites ; la poé-

ſie, l'éloquence, l'hiſtoire, les belles lettres lui conviennent de préférence. Un autre ſera méditatif, ſolide, profond, les graces légeres le toucheront foiblement; tournez-le vers les connoiſſances qui demandent une attention plus ſérieuſe; les mathématiques, le droit, la politique feront ſes plaiſirs.

Il y a peu de génies capables de tout comprendre; il n'y en a point, quelque étendue, quelque aptitude qu'ils puiſſent avoir, qui ne fuſſent infiniment plus utiles à eux-mêmes & à la ſociété; ſi, s'attachant de préférence à la partie qui leur convient le mieux, ils pouvoient ſe défaire de cette opinion qui leur eſt ordinaire; qu'un homme, pour ſavoir quelque choſe, ne doit rien ignorer de ce que tout homme peut ſavoir, & exceller également en tout. L'éducation ſelon eux, ſe borne à l'inſtruction, mais l'inſtruction ne ſe borne à rien.

Qu'un pere ſage s'éloigne prudemment de cette méthode: que produit-elle? voyez: la plupart de nos ſavans, ou pour mieux dire, de ceux qui veulent paſſer pour tels, entaſſent connoiſſances ſur connoiſſances; il n'en réſultent dans leur eſprit qu'une confuſion étrange, ou du moins le ſavoir le plus ſuperficiel. Plus ils

ils savent, plus ils savent mal; ils sont dans le même cas du Grec de Juvenal, sachant tout & ne sachant rien.

Je vous ai déjà dit qu'il y a des connoissances inutiles, qu'il y en a de dangereuses. Quelque esprit qu'ait votre éleve, vous devez non-seulement vous interdire de les lui procurer, mais prendre toutes les précautions imaginables, pour qu'il ne puisse pas en être instruit par des voies indirectes; plus il auroit d'esprit, plus il lui deviendroit pernicieux; vous devriez au contraire, l'appliquer à ce qu'il pourra savoir de plus utile pour la société & pour trouver son bonheur, comme les deux choses vers lesquelles il importe toujours davantage de le tourner.

Faites-vous d'avance une idée, que les instituteurs ne devroient jamais perdre de vue; c'est qu'il ne s'agit pas tant d'instruire un enfant, que de le mettre à même de s'instruire; qu'il n'est pas aussi essentiel de lui donner une entiere connoissance des choses qu'on veut lui apprendre, que de le mettre dans le véritable chemin pour y arriver; & que ce n'est point tout ce qu'il peut savoir, mais ce qu'il peut savoir d'utile, qu'on ne doit point lui laisser ignorer.

Qu'un autre, pour faire parade de ses lumieres, s'écrie sur les ténebres de l'esprit humain, & sur l'incertitude qui accompagne nos connoissances ; un pere sage ne doit pas s'en épouvanter. On sait assez quand on ne veut pas trop savoir, ce n'est que quand on veut franchir les bornes qui nous sont prescrites, qu'on se jette dans l'incertitude & dans l'égarement, juste fruit de notre orgueilleuse présomption. Pourvu que ce pere soigneux, conduise son fils jusqu'au point de trouver son bonheur ; de travailler à celui des autres, par la science qu'il lui fera acquérir ; voilà tout ce qu'il peut lui souhaiter de mieux ; il est inutile qu'il apprenne beaucoup ; il doit se borner à ce qu'il saura bien, & à ce qui lui sera nécessaire.

Mais, supposons que notre éleve ait assez d'étendue d'esprit, assez de pénétration pour embrasser plus de connoissances que les esprits ordinaires. Dans cette supposition, soyons attentifs à lui donner toutes celles qu'il pourra posséder. Il faut alors lui faire porter la vue sur tous les objets, sur toutes les choses qu'on veut lui faire connoître ; il ne faut négliger aucune partie de l'instruction ; mais, de telle maniere cependant, que ce

qu'il fait déjà ne faſſe que l'enflammer davantage pour ce qu'il ne ſait pas encore ; & que réſervant prudemment pour un âge plus avancé, ce qu'il ne ſauroit comprendre ſi jeune, on ne lui montre que de loin, & comme enveloppé d'une nuée myſtérieuſe, ce qui ne ſauroit être au niveau de ſon eſprit.

Voulez-vous lui enſeigner la géographie, tâchez de lui faire ſoupçonner la rondeur du globe terreſtre, faites en ſorte qu'il deſire de connoître ce qu'il eſt. Faites-lui appercevoir le lever & le coucher du ſoleil, de la lune, des aſtres ; amenez-le d'une maniere inſenſible, & ſans qu'il puiſſe ſe douter que vous avez quelque deſſein ; amenez-le, dis-je, à réfléchir là deſſus. Je n'ignore pas qu'il n'ira point d'abord au fait ; il ne comprendra pas en les voyant ſe lever à l'oppoſite du lieu où il les a vu coucher, que c'eſt un effet de la révolution de la terre ; mais, on ne doit pas néanmoins le lui dire ouvertement ; on doit le conduire de maniere & lui faire de telles demandes, qu'il parvienne à le penſer.

Entrevoyant le mouvement, on veut s'inſtruire de la figure, donnez-lui en les moyens ; procurez-lui un globe, avec lequel il puiſſe faire comparaiſon de celui de la terre, appre-

nez-lui les quatre parties du monde, apprenez-les bien & diſtinctement. Paſſez delà à la diviſion de chaque partie. Que votre éleve, enfin, car c'eſt lui qui eſt toujours cenſé vous conduire, vous faſſe diſtinguer le royaume que vous habitez ; mais, ce n'eſt pas aſſez, on veut connoître les principales villes qui y ſont contenues, celles qui méritent quelqu'attention dans les autres pays, & la choſe n'eſt pas facile : ſi l'on en connoît quelqu'une, il faut chercher bien long-temps ſur la mappemonde & ſur les cartes particulieres pour la trouver : comment faire ?

Ici, le maître ſoupçonne un expédient : il regarde attentivement avec ſon éleve les cartes & la mappemonde, il arrête ſur-tout les yeux, pour fixer ceux de l'enfant ſur ces lignes, qui ſe croiſant & ſe coupant à angles égaux, ſont des quarrés ſur toute leur ſurface : l'un & l'autre ſavent l'arithmétique, ils voient des chiffres à chaque côté, au haut & au bas des cartes, on examine cela quelque temps enſemble ; mais comme, quelqu'attentivement que l'enfant le conſidere, il n'y comprend rien, le gouverneur ſe haſarde de le mettre ſur la voie.

Ces quarrés ne feroient-ils pas faits, dit-il, pour nous donner la facilité de trouver ces

villes que nous cherchons quelquefois ; je vois par les chiffres qui accompagnent ces lignes, que le nombre va toujours en augmentant d'un côté ; ne partiroient-elles pas de quelques points, d'où l'on put les compter ? voyons : on regarde. Le maître conduit l'enfant jusqu'au premier méridien : j'en ai dit assez, il connoît bientôt la longitude, la latitude, l'équateur, les poles, les quatre points cardinaux ; enfin, le gros & l'essentiel de la science. Il en sait alors suffisamment pour trouver bientôt lui-même sur la carte, le nom des villes & des pays, dont les livres pourront lui parler.

Je dis des livres : (a) car, arrivé jusqu'à ce point de connoissance, on lui fera un plaisir extrême de lui en procurer quelqu'un de géographie, où le maître & le disciple étudiant ensemble, ce dernier trouve toujours comme à l'ordinaire la solution de ce qui est cherché. De cette maniere, on avancera ra-

(a) Quand je parle d'enseigner la géographie à un enfant, je n'entends pas que l'on tente de lui apprendre d'abord celle de Varénius, perfectionnée par Newton ; il ne faut d'abord lui donner des livres de géographie que pour pouvoir reconnoître avec facilité sur la carte, les lieux dont il est parlé dans l'histoire.

pidement, & la ſphere armiliaire qu'on apprendra de ſuite n'offrira aucune difficulté, en continuant toujours de ſuivre ma méthode pour l'enfant déjà Géographe.

Les cartes ont des échelles pour évaluer les diſtances, il apprendra facilement à connoître ces meſures réduites; mais ce n'eſt pas aſſez pour lui qu'il apprenne à meſurer un corps figuré, il faut qu'il commence à s'inſtruire des diſtances & des meſures véritables ſur un corps réel, & à rectifier l'erreur où il eſt perpétuellement, en jugeant par ſes yeux de la diſtance d'un lieu à un autre.

La perſpective lui en impoſe: l'organe viſuel étant frappé de la réflexion de pluſieurs objets à la fois, ne ſauroit exciter en nous un jugement juſte, de la diſtance de l'objet vu à notre œil, que nous ne l'ayons corrigé par d'autres manieres de meſurer; ſouvent un objet nous paroiſſant plus grand, parce qu'il eſt plus près, & quelquefois petit, non parce qu'il eſt tel, mais à cauſe de ſon éloignement.

Ces erreurs de jugement, peuvent ſe guérir ſans peine; & pour cet effet, la géométrie pratique nous offre ſon ſecours. On fera meſurer les diſtances à notre éleve, ſans

qu'il ſache ce que c'eſt que meſure, mais il en connoîtra bientôt la néceſſité ; il eſt alors mille moyens de le conduire à tout ce que l'on veut. Je n'en preſcrirai point d'exemple, je ſuis aſſez deſcendu dans le détail ailleurs, pour faire comprendre ce que je veux dire ici.

C'eſt le mouvement, en ſe tranſportant d'un lieu à un autre, c'eſt une meſure progreſſive, qui lui donneront d'abord une idée certaine de l'étendue : il pourra connoître, par une expérience réitérée, par les calculs des dimenſions d'une diſtance toiſée, ce qu'il doit eſtimer une pareille diſtance à l'avenir. D'abord, fait à meſurer avec un inſtrument convenu, il s'accoutumera inſenſiblement à toiſer & à meſurer de vue ; mais dans le commencement, il faudra que l'opération accompagne toujours l'eſtime qu'il en aura faite, afin que ſe rendant de plus en plus certain de ce qu'il aura jugé, il puiſſe dans la ſuite apprécier juſte tout d'un coup, ce qu'il a d'abord appris à apprécier par parties & ſéparément.

Mais, ſelon ma méthode, il ne lui ſuffira pas d'avoir commencé de la ſorte, il faudra qu'il ſe raffermiſſe par les livres, ſur des prin-

cipes, dont il ſuit les conſéquences ſans ſavoir pourquoi. Il lui faudra donc un livre de géométrie, (*a*) pour l'apprendre à ſon maître.

Un enfant eſt-il bien capable, Monſieur, me dit le Chevalier, d'apprendre la Géométrie ?

Entendons-nous, ... , ce n'eſt point la ſublime géométrie, celle où les maîtres les plus experts ambitionnent de parvenir, ce ne ſont que les premiers élémens que je demanderois qu'on lui apprît ; & ſelon moi, c'eſt aſſez pour cet âge de le pouſſer juſqu'au ſeptieme livre d'Euclide, s'il a des diſpoſi-

(*a*) Il y a plusieurs méthodes d'apprendre la géométrie élémentaire ſyntétique, que l'on peut réduire à trois principales : la premiere eſt celle d'Euclide, je comprends ſous ce nom tous les élémens où l'on a ſuivi à peu près le même ordre, & où l'on n'a fait autre choſe que tranſpoſer, ſupprimer, ou ajouter quelques propoſitions, ſimplifier des démonſtrations, &c. La deuxieme, eſt celle d'Arnaud : elle conſiſte ſur-tout dans la progreſſion du ſimple au compoſé, des lignes aux angles, des angles aux ſurfaces, &c. tels ſont les élémens de Varignon, de Sauveur, de Matézieu, de Lacaille, &c. La troiſieme, eſt celle de Mr. Clairaut : elle conſiſte à développer les propoſitions de géométrie à peu près dans l'ordre que le beſoin & le progrès naturel des connoiſſances peuvent les avoir amenées, c'eſt une imitation de l'invention. *Réflexions ſur l'éducation, par le P. G.*

tions particulieres pour réussir dans cette science, il avancera assez de lui-même dans la suite, sans avoir besoin d'autre préparation.

Notre éleve, connoissant ce que c'est que poles, zones, méridiens, paralleles, l'usage des cartes ; ayant une idée de notre globe, & entrevoyant son mouvement autour du soleil, on pourra lui donner facilement quelques notions d'astronomie. Pour cet effet, il vous faut d'abord un globe céleste, où le nom des constellations soit écrit ; il connoît le soleil, la lune ; le maître desire d'apprendre le reste, l'éleve doit l'instruire ; s'il n'en sait pas assez, il faut bien qu'il s'instruise lui-même : vous sentez bien, qu'on ne doit lui épargner aucun des moyens qui peuvent y contribuer.

Je vous ai déjà dit plusieurs fois, que l'honneur de l'invention de tout ce que le maître cherchera, doit toujours appartenir à l'éleve ; il en sera de même dans l'astronomie, en comparant les étoiles qu'on lui fait voir dans le Ciel, à celles qui sont marquées sur son globe, il parviendra insensiblement à connoître les principales constellations de notre hémisphere.

On peut alors lui donner une idée du systê-

me de l'univers : & pour y parvenir, il suffit de lui montrer une figure de celui que Copernic a imaginé, afin qu'il y puisse voir quelle est la situation des planettes de notre monde, leur distance respective, leur éloignement du soleil, & qu'il s'apperçoive, qu'il est le centre de tous les corps qui l'environnent, cela l'amenera d'une maniere aisée & naturelle, à concevoir le mouvement de ces corps.

La seule précaution qu'il faut prendre, c'est de ne mettre devant ses yeux, que ce qui est véritablement à sa portée, en lui montrant d'abord ce qu'il peut comprendre le plus aisément, afin qu'il ait une notion bien certaine & bien précise de ce que l'on veut qu'il puisse retenir.

Sont-ce les points du Ciel qui répondent aux poles, que vous voulez lui apprendre ? Montrez-lui d'abord la grande ourse, qui lui paroit comme un chariot ; faites-lui en remarquer au dessus un plus petit & renversé. Qu'il découvre lui-même, que la derniere étoile du timon ou de la queue, est la derniere du côté du nord, par conséquent la plus voisine du pole artique. Si vous la lui faites voir à diverses fois, dans différens temps, mettez-le à même de juger qu'elle ne se couche point,

tandis que les autres constellations disparoissent. Pour peu qu'un maître soit habile, il pourra delà, s'il le juge à propos, conduire son éleve à la connoissance de la boussole & de la navigation; il n'y a de l'un à l'autre qu'un pas à faire.

Nous voilà bientôt dans la physique, ou autant vaut: alors, pour commencer à donner à notre éleve une idée agréable, & en même-temps avantageuse de cette science si nécessaire, il faut le promener dans tous les atteliers des divers artisans, pour qu'il puisse acquérir un plus grand nombre de connoissances, s'instruire lui-même par la multitude des instrumens dont il y verra faire usage, par les expériences qu'il y verra continuellement sous ses yeux, & afin qu'il remarque tous les rapports physiques qu'il peut y avoir dans chaque art.

Voit-il une forge avec son gouverneur, que celui-ci ne manque pas de lui faire faire les réflexions naturelles que tous les objets qui s'offriront à ses yeux sont capables de faire naître; qu'il remarque que le poids de l'eau s'augmente par la rapidité & la hauteur de sa chûte; qu'un volume d'eau moindre de moitié qu'un autre, mais dont la rapidité &

la chûte sont doubles, doit communiquer plus de force que celui-ci.

Que du poids de cette eau, qui fait tourner des arbres énormes, qui leve sans efforts les marteaux les plus pesans, il puisse commencer à prendre une idée de l'hidrostatique, par l'emploi des grues, des leviers, des poulies, qui multipliant les forces, diminuent la main d'œuvre, qu'il entrevoie les regles de la statique. Il verra le feu consumer en moins de rien, des tas de charbons; le feu, doit-il conclure, est donc un corps très-agissant? Son activité augmente par le mouvement; il liquifie le fer; il a donc assez de ténuité pour s'insinuer dans tous les vuides, en même-temps qu'il a assez de force pour en diviser les parties? Mais, c'est au moyen du vent qui sort d'un soufflet, qu'il reçoit cette activité surprenante, l'air est donc aussi un corps? C'est aussi un fluide, puisqu'il s'échappe par la moindre pression; & sa fluidité est encore plus grande que celle du feu, puisque ses effets ne nous permettant pas de douter de son existance, ni de ses propriétés, il ne peut cependant s'offrir à notre vue.

C'est ainsi qu'en l'instruisant des différentes

branches de l'induſtrie humaine, on peut lui faire connoître les cauſes phyſiques qui y ſont analogues & y ſont liées par quelque rapport, & que des effets, on peut le faire remonter aux principes. Un maître habile ſait ſe ſervir de tout, pour inſtruire ſon éleve. Une pomme qui tombe d'un arbre, peut lui donner occaſion d'en faire rechercher la raiſon à ſon diſciple, & les moyens de lui faire connoître les loix de l'attraction, comme un pareil accident donna autrefois à Newton, occaſion de la connoître & de la calculer.

Cependant, dans cette circonſtance, comme dans celles dont je vous ai déjà parlé, un maître n'expoſera d'abord que le fait ſimple, réſervant pour un temps plus convenable, à lui en donner des explications étendues, telles que les philoſophes les ont imaginées; il peut l'y conduire par degrès, & avec une application plus ſuivie, à meſure que l'enfant avancera en âge. Mais, en lui faiſant voir, dans la recherche des loix de la nature, tous les phénomenes, il doit d'abord lui faire connoître, ceux que l'on peut voir & que l'on peut comprendre le plus facilement, & l'accoutumer à ne les prendre que pour des faits, & non pour des raiſons. Que s'il eſt obligé

de lui faire des queſtions, ce qu'il ne doit faire qu'avec prudence, elles doivent être ſi ſimples, ou tournées d'une maniere ſi adroite, que la queſtion même, portant naturellement l'eſprit de l'enfant à en bien concevoir l'idée, lui fourniſſe le moyen d'y faire une juſte réponſe.

Voilà votre éleve déjà bien ſavant pour ſon âge, me dit la Comteſſe, je n'en ſuis pas fâché. Mais cette maniere d'inſtruire familiere, n'eſt-elle pas capable de porter dans ſon cœur, une atteinte au reſpect qu'il doit à ſon pere ou au maître qui l'éleve? N'eſt-elle pas même un peu contradictoire à cette grande déférence que vous exigez des enfans pour leurs parens?

Non, Madame, elle ne l'eſt point. On n'en doit rien craindre pour les ſentimens, c'eſt au contraire le ſentiment qui la produit; un enfant y regardant ſon pere, ſon précepteur, non pas comme un ſupérieur, de la dépendance de qui cette familiarité le dégage, mais comme un homme complaiſant & tendre, comme un ami de qui il ne peut ſe ſéparer un moment.

Il eſt bon dans l'enfance de n'être pas ſi libre avec ſes enfans; mais, j'ai toujours pen-

ſe, qu'un pere doit prendre une familiarité douce, à proportion que ſon fils avance en âge; lui témoigner une douceur amicale, qui non-ſeulement éloigne de ſon front cette morgue impoſante qui déplaît chez tant de peres; mais, rende en même-temps l'attachement & le reſpect qu'a pour lui ſa famille, plus indiſſoluble & plus ſacré.

Un pere qui traite ſon fils en homme raiſonnable, qui lui parle, qui l'inſtruit de ſes affaires, a preſque toujours la ſatisfaction de le voir penſer plus ſolidement, de le voir s'intéreſſer d'avance aux affaires ſérieuſes qui le regarderont dans la ſuite. Ce procédé qui éleve l'eſprit du jeune, le fait ſortir de la ſphere des amuſemens puérils, dans laquelle la ſévérité ordinaire des peres, & une ſujétion trop forte, retiennent leurs enfans trop long-temps.

J'ai déjà remarqué, que pour réuſſir dans l'éducation de la jeuneſſe, il faut prendre le contre-pied de ce qui ſe fait tous les jours; je le remarque plus particuliérement ici: les étourderies, les petites malices, les naïvetés des enfans, touchent plus les peres, les attachent davantage, que les actions formées & louables qu'ils font après; ils ont

toute ſorte de complaiſance, n'épargnent rien pour cet âge tendre, & ſe reſſerent dans celui où il convient de n'être pas ſi économe à leur égard.

Un pere ne doit pas ſeulement ſe rendre reſpectable par ſa vertu, par ſon intelligence, mais encore aimable par ſa bonté, & par la douceur de ſes mœurs. Celui-là, dit Montagne, eſt bien miſérable, qui ne tient l'affection de ſes enfans, que par le beſoin qu'ils ont de ſon ſecours. Il n'eſt pas néceſſaire à la vérité, qu'un pere diſe & affirme à ſon fils, qu'il l'aime, qu'il l'eſtime, mais il eſt bon pourtant qu'il le lui faſſe connoître, & que celui-ci n'en puiſſe pas douter; il eſt bon que s'ouvrant quelquefois à ſon fils, il ſe communique d'avantage, à proportion que l'âge ſemblera laiſſer moins de diſtance entr'eux.

Les manieres hautaines & réſervées, que les peres prennent avec leurs enfans, les éloignent d'eux. Le pere de notre éleve ſera ſon plus cher confident; celui-ci n'aura rien de réſervé pour lui, & il en réſultera ce bien; outre la ſatisfaction qu'un pere tendre, doit recevoir d'une pareille ouverture, qu'ayant une connoiſſance entiere du cœur de ſon fils, il lui fera éviter les malheurs qu'il pourroit

s'attirer, par des démarches peu réfléchies, & qu'il en préviendra les moindres inconvéniens, en mettant fous ſes yeux les ſuites fâcheuſes de ſes deſſeins mal conçus. L'enfant qui ſait de reſte, qu'il lui importe pour ſes propres intérêts, d'écouter ces avis, s'y rendra ſans réſiſtance.

On doit approuver ce que vous venez de dire, me répondit le Chevalier, vous conduiſez votre éleve on ne peut pas mieux; mais, pardonnez à mon impatience : le voici âgé de près de douze ans, & vous ne parlez pas de lui apprendre les langues. Vous nous avez prévenus que la méthode que vous vouliez ſuivre, pour les lui apprendre, n'étoit pas la commune; je le crois volontiers, puiſque je vous en vois éloigné preſqu'en tout, ſur les autres points; mais, ſuivant celle que vous vous êtes preſcrite, ne ſeroit-il pas temps de les lui montrer? Il a l'eſprit ouvert, orné de pluſieurs connoiſſances, il lui faudra ſans doute moins de temps, qu'on y en met ordinairement.

Ajoutez, lui dis-je, que ne prétendant pas lui apprendre le latin, ni d'autres langues pour elles-mêmes, je veux qu'il trouve un double profit en les acquérant. En ſuivant conſtamment

mes principes, afin de le trouver tout préparé pour le moment où je voudrois l'en inſtruire, j'aurois pris ſoin d'en faire naître le deſir à mon éleve, en lui en parlant comme d'une occupation digne d'un âge plus avancé que le ſien. Je le flatterois agréablement, en lui promettant d'apprendre enſemble le langage de ces anciens Grecs, de ces anciens Romains, dont il aura entendu dire tant de belles choſes ; il s'en paſſionneroit d'avance, & tireroit preſque une ſorte de vanité de pouvoir s'énoncer dans les mêmes idiômes qu'ils le faiſoient

Oui, ce ſeroit le temps comme vous remarquez, d'enſeigner les langues à notre éleve, & vous avez raiſon de penſer que je ne ſuivrois pas cette vaine routine, qui nous fait paſſer tant d'années pour mal apprendre quelques mots. On commence par la Grammaire, ce ſeroit juſtement par là que je voudrois finir ; la Grammaire étant le fruit des réflexions les plus profondes, ſur le mécaniſme d'une langue, devient eſſentielle pour s'y perfectionner ; mais elle eſt inſuffiſante, ſelon moi, pour en acquérir l'uſage, & la parler avec facilité.

On fait faire aux enfans des verſions

latines, c'est-à-dire, qu'on leur fait changer les paroles françoiſes en latin. Moi, je voudrois, au contraire, qu'on rendit le latin en françois, n'ayant jamais pu me perſuader qu'on pût apprendre le latin en le forgeant, mais en le décompoſant. Enfin, je bannirois la méthode de faire des vers latins; méthode contraire à l'objet que l'on ſe propoſe, & je ne voudrois pas que l'on paſſât ſans ceſſe comme on fait d'un auteur à un autre, afin que l'enfant, attaché par l'ordre des choſes qu'il y voit, eut un intérêt toujours ſenſible à s'y appliquer.

Le véritable moyen d'apprendre une langue, eſt de vivre dans un pays où elle ſert journellement aux uſages de la vie & à la converſation; ſi cela n'eſt pas poſſible, c'eſt de demeurer & de vivre avec quelqu'un qui nous parle & nous fait parler cette langue, juſqu'à ce qu'elle nous ſoit auſſi familiere que la notre propre.

Qu'à l'âge de onze ou douze ans, un précepteur, cédant aux inſtances de ſon éleve, commence à lui apprendre les noms latins des choſes, dont ſon premier livre ne l'aura pas inſtruit, d'abord des plus communes, qu'il voit le plus ſouvent, ſeulement par le

nominatif; lorſque les ſubſtantifs lui ſeront familiers, qu'il paſſe aux adjectifs, c'eſt-à-dire, aux qualités des choſes dont il ſait les noms; delà, aux pronoms, c'eſt-à-dire, aux noms qui tiennent la place de ceux qui parlent, de ceux à qui on parle ou dont on parle; qu'enfin, il l'amene inſenſiblement aux verbes. On entend, Madame, par ce mot, un terme qui marque la circonſtance du temps, d'une propoſition affirmée; par exemple, il fait, il fit, il fera, ſont trois modes d'un verbe, qui marquent le préſent, le paſſé & l'avenir : il ne faudra pas long-temps à un enfant, pour l'amener juſqu'au point de connoiſſance que vous lui ſouhaitez, s'il eſt deſireux d'apprendre, ſi ſon eſprit eſt capable de jugement & de combinaiſons, & ſur-tout s'il y joint de la mémoire.

Mais, à l'égard de la mémoire, me dit le Chevalier, il ne me paroît pas que vous vouliez lui faire rien apprendre par cœur.

Cela ne donne pas de la mémoire, ... , cette méthode, en nous rendant certains de celle que nous avons, ne ſert tout au plus qu'à lui donner de la facilité. Je n'en bannis pas abſolument l'uſage, mais je voudrois le reſtraindre à des bornes bien étroites, ne le

réservant que pour rappeller certains traits, certaines parties de discours, certaines prieres, dont la beauté, la force & la nécessité ne souffriroient pas sans altération qu'on les rendit dans des termes équivalens à ceux qui les composent ; autrement, je ne voudrois point qu'on exerçât la mémoire d'un enfant, comme on le dit, mais son jugement. Je ne serois du tout point curieux qu'on l'attachât assiduement à la science des mots, mais à celles des choses : enfin, je ne me soucierois point qu'il me rendit les termes d'un livre qu'il auroit lu, je serois satisfait de reste, s'il pouvoit m'en rendre le sens.

Que l'on se donne donc bien garde, si l'on veut suivre ce que je dis, de blâmer un enfant dont la mémoire infidelle retiendroit mal ce qu'il lui auroit confié ; de le blâmer de ne pas en retenir une idée équivalente. La mémoire n'étant point en notre pouvoir, on est injuste d'en exiger ; & ce seroit rebuter tout-à-fait un enfant de le faire : il vaudroit beaucoup mieux, voulant se conformer absolument à la méthode d'apprendre par cœur, lui dire, si l'on s'appercevoit que son défaut de mémoire provient de sa négligence : eh bien, si vous ne savez

mieux une autrefois, on vous privera du latin, puiſque vous êtes ſi peu ſoigneux de l'apprendre.

Une telle réprimande faite à un enfant élevé ſuivant la méthode ordinaire, porteroit la joie & l'alégreſſe dans ſon cœur, il ne deſireroit rien tant que d'en voir l'effet; mais pour notre éleve, ce ſeroit une des plus terribles punitions dont on pût le menacer; mais il eſt inutile, ſelon moi, de l'affliger pour ce ſujet, & je ne demanderois jamais d'un éleve, qu'il confiât ſi exactement des mots à ſa mémoire, tandis que ce ſont des choſes qu'il eſt important de ſavoir.

Vous me direz, peut-être, ce que tant d'autres diſent tous les jours, que ce ſont des mots qu'il faut d'abord apprendre, pour ſavoir enſuite des choſes: oui, dans la méthode ordinaire, où les mots que l'on fait apprendre aux enfans, ne préſentent à leur eſprit que des idées abſtraites, qui ne ſauroient s'y lier à rien, juſqu'à ce que le haſard leur faſſe connoître les choſes ſignifiées par ces mots. Mais cette façon rebutante, ne ſauroit me convenir: je voudrois, au contraire, que l'étude des choſes dédommageât de l'ennui d'apprendre des termes, &

qu'elles serviſſent d'appas pour porter à les apprendre.

Je vous parois peut-être ridicule, & j'avoue de bonne foi, que ce que je dis là deſſus, ſemble d'abord un peu extraordinaire; mais ſi vous y réfléchiſſez, je ſuis perſuadé que je vous le paroîtrai moins. Outre que l'étude des mots ſeuls, étant ſeche & déſagréable, ne porte que du dégoût dans l'ame d'un enfant, qu'il ne ſauroit gueres ſe rappeller des termes qui demeurent iſolés dans ſa mémoire, c'eſt qu'on lui fait perdre ainſi un temps précieux, que l'on peut employer plus utilement pour le même objet, en attachant de préférence ſon eſprit aux choſes dont on ſait qu'il a déjà l'idée.

Si je veux rendre le latin familier à mon éleve, je prends d'abord la précaution, en lui apprenant le nom, de lui montrer la choſe déſignée, ou du moins un ſigne repréſentatif, comme une image, une eſtampe; & je ſuis ſûr en frappant ſa vue de l'objet, tandis que le nom raiſonne à ſes oreilles, de faire une impreſſion bien plus vive & plus durable, que je ne ſaurois me le promettre par la méthode uſitée, d'inculquer dans la mémoire d'un enfant une longue ſuite de

noms, qui n'ont point de rapport aux choses qu'il connoît, & de lui faire retenir machinalement, ce que c'est que nom, pronom, proposition, article, &c. dont il ne sauroit avoir que des idées informes, & dont de long-temps il ne peut voir la place naturelle, & en faire une juste application. Je veux que le mien s'en serve, avant de savoir ce que c'est; il le remarquera bien mieux, quand il pourra dans la suite en faire l'explication lui-même.

Que le maître, pour instruire de plus en plus son éleve dans la langue latine, le rende sur-tout attentif en lisant & en expliquant souvent ensemble ; c'est ainsi, selon moi, qu'il pourra la lui apprendre d'une maniere très-facile & très-prompte ; ceci n'est point une chimere, mais la méthode la plus simple dont on puisse se servir. Qu'on emploie pour cet effet les livres les plus aisés dans cette langue, le françois d'un côté & le latin de l'autre ; ou même sans françois dans le même volume, pourvu qu'on l'ait à part; d'abord, la Bible, le *Selectæ ex profanis*, ensuite, Cornelius Nepos, Velleïus Paterculus, Justin, allant toujours par gradation, des plus simples, des plus aisés à traduire, à ceux qui offrent plus de difficulté.

L'éleve

L'éleve sait quelques mots de latin ; le maître, pour le moment est censé n'en pas savoir davantage ; on entreprend à frais communs, de rendre en françois un livre qu'on n'entend pas ou presque pas. On lit la premiere phrase, on se donne la torture ; bon ou mauvais, on lui trouve un sens sur la moindre lueur qu'on peut entrevoir ; cependant on a quelque doute qu'on se trompe, & pour s'en assurer, on le vérifie sur le françois. Là, le maître doit faire remarquer à l'éleve, mais de la maniere la plus facile qu'il pourra mettre en usage, l'inversion d'une langue à l'autre, le transport & l'arrangement des mots différens. Ils rapportent ensemble les mots françois sous les latins, & viennent enfin à bout de comprendre le sens de leur auteur, & de donner à leur version, un tour raisonnable. On continue la leçon de cette sorte, & c'est toujours à la faveur du françois, qu'on peut parvenir à en avoir une explication parfaite. Cependant, les choses qu'on lit affectent l'éleve & l'intéressent ; il fait des efforts pour comprendre le latin sans secours. Ce qu'on veut bien faire n'est jamais difficile ; il remontre quelquefois : ces petits succès l'animent de plus en plus ; s'il trouve des diffi-

cultés, le maître & lui s'étudient de concert à les vaincre, & parviennent à les surmonter.

Il sait, par exemple, plusieurs noms au nominatif, mais il ne connoît pas le génitif ni les autres cas : *Plato*, & non *Platonis*, qui se trouve dans leur lecture ; après avoir bien examiné, le maître dit, je pense que *Plato* veut dire Platon ; *Platonis* ne voudroit-il pas dire de Platon ? voyons le sens de la phrase ; cela se trouve juste : lisons la traduction françoise ; elle confirme cette explication. Je m'imagine, continue le maître, que cette finale *nis*, équivaut au *de* que nous mettons devant les noms françois, & qu'elle sert à marquer que les choses dont on parle en sont dépendantes ; car, ajoutant *de* au nom de Platon, c'est, ce me semble, comme si nous disions quelque chose de Platon ou qui vient de lui.

En généralisant ces remarques, on se familiarise avec les déclinaisons, on connoît insensiblement tous les cas du pluriel & du singulier, on entrevoit quelque chose dans les modes des verbes, on s'apperçoit que les adverbes, les propositions, les conjonctions, les interjections,

sont invariables. On commence enfin, à entendre par ci par là ; mais, fâché comme j'ai dit, d'être toujours obligé d'avoir recours au françois, on tente mutuellement d'expliquer sans secours, & après plusieurs efforts, on vient à bout de réussir. C'est ainsi qu'on se donne la premiere connoissance de la langue ; & le premier pas fait, on doit concevoir sans peine que le reste suivra facilement.

C'est au maître à applanir toutes les difficultés qui se présenteront, ou pour mieux dire, à donner à son éleve la force de les surmonter. En lui montrant indirectement le chemin, qu'il se serve toujours, pour le lui faire prendre, des livres qui contiennent des faits plutôt que des discours, parce que ce qui peint l'action, y plaît toujours davantage, & qu'on s'attache beaucoup plus aux faits qu'aux paroles, ou même aux pensées. Voilà pourquoi les historiens me paroissent bien préférables dans ce dessein. Il ne doit connoître les orateurs & les poëtes, que lorsqu'il n'ignorera presque rien de la langue qu'il veut apprendre, & qu'ayant le jugement plus formé, il sera en état de réfléchir plus solidement.

Il y a deux choses à considérer dans un livre, ce qu'il contient, & la maniere dont il est écrit, c'est-à-dire, la matiere & le style. Qu'il ne soit pas d'abord question pour notre éleve de ce dernier article, il faut premierement, qu'il ne cherche dans un livre, que le fonds du livre même; qu'il s'occupe de ce qu'il dit, & non de la maniere dont il le dit; ainsi, la premiere chose qu'il remarquera dans cette étude, sera purement l'histoire, qu'il faut qu'il sache, qu'il traduise lui-même, & dont ensuite on pourra lui faire faire de bons extraits, qui seront une preuve de ses progrès & de son jugement. C'est ainsi qu'avec le latin, on pourra commencer à lui donner des notions claires de l'histoire & de la chronologie, & qu'assuré de ses dispositions à apprendre, on pourra le faire passer au grec.

Le grec est une des plus belles langues, des plus riches, des plus harmonieuses que les hommes aient jamais parlées; on peut dire que les plus beaux ouvrages ont été composés dans cette langue : tout le savoir qui brille dans notre Europe, nous vient des Grecs. Si l'on veut être savant, si l'on veut puiser soi-même dans le texte de ces écrivains

élégans, qui ont communiqué leur ſcience & leurs penſées à tant d'autres, le grec nous devient eſſentiel.

En général, un homme qui aſpire à être ſavant, ne ſauroit meubler ſa mémoire de trop de langues, même des modernes ; elles ſont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent l'entrée à une facile & agréable érudition ; mais le grec a cet avantage pardeſſus toutes les langues ſavantes, qu'elle a été, pour ainſi dire, la ſource d'où les ſavans hommes de tous les ſiecles ont tiré les matériaux des immortels ouvrages dont ils ont enrichi le monde, & qu'elle eſt d'une toute autre facilité que pas une de celles que l'on connoit, ſur leſquelles elle l'emporte encore par l'aménité & par l'énergie.

Or, l'étude des textes ne ſauroit être aſſez recommandée, c'eſt le chemin le plus court & le plus ſûr de l'érudition. Dans le commerce des belles lettres & des ſciences, tout comme dans celui des marchandiſes, ce que nous tenons de la premiere main, eſt toujours moins chere & de meilleur aloi, que ce qui a déjà paſſé par les mains de pluſieurs. Mais les langues, comme je l'ai dit, ne doivent pas être appriſes par le motif d'une pa-

reille vanité, par le seul desir de les savoir pour elles-mêmes; elles ne sont que les routes différentes qui nous conduisent au savoir, que des signes qui doivent nous mener à la chose signifiée, que nous devons toujours avoir pour but en les apprenant.

Notre éleve sait le grec, le latin, d'autres langues modernes si vous voulez : le voilà maintenant pourvu de connoissances suffisantes, pour entrer dans le pays de l'histoire & de la chronologie, non pas en étranger qui ne peut se faire une idée des mœurs & des usages, mais en homme capable de les apprécier & d'en juger; il faut qu'il en prenne dans la suite une connoissance parfaite, & sur-tout de la chronologie, pour que son esprit puisse se rendre familiere les époques célebres des faits; mais, il est cependant inutile de la lui apprendre avec le scrupule qu'y apportent les critiques; il lui suffira d'en savoir assez pour débrouiller le cahos de l'histoire, qui sans elle ne seroit dans son esprit qu'un mêlange informe de matieres, de faits confusément entassés ensemble, sans ordre & sans instruction.

Je ne m'étenderai pas davantage là dessus : nous avons tant de bons livres sur cette ma-

tiere, & notre éleve est si bien en état de profiter des bons livres, sur-tout étant toujours bien conduit, qu'il pourra dans peu passer utilement à l'histoire; on ne lui en avoit d'abord montré les faits, que pour l'attacher par le récit des événemens capables de contenter sa curiosité naturelle, maintenant c'est sous un autre point qu'il doit la considérer.

Il s'agit de lui faire connoître les hommes: mais, pour pouvoir lui donner une idée du cœur humain, pour qu'il puisse juger du caractere de ceux avec qui il doit vivre, il faut qu'il connoisse ceux du temps passé. Après avoir vu les hommes au loin, dans d'autres temps, d'autres lieux, la contagion des mœurs de son siecle, influera moins sur les sciences; les instructions excellentes qu'il y puisera, garantiront son cœur. Les faits lui apprendront à apprécier les faits, & les hommes à juger des hommes; il saura ce qu'ils sont, en voyant ce qu'ils ont été.

L'histoire est à la vérité faite de maniere, qu'elle ne permet pas toujours de porter un jugement bien juste de ce qu'elle narre rarement; elle peint en beau, quelquefois elle calomnie, elle altere, elle grossit, elle défi-

gure. Elle est plus souvent un répertoire de malheurs, de calamité, d'actions sanglantes de meurtres célebres, que de grandes actions. On pourroit penser qu'elle n'a entrepris de faire passer jusqu'à nous, que les funestes révolutions qui ont fait l'infortune des hommes, & la honte de l'humanité. Un gouvernement doux & heureux n'a presque jamais droit de l'intéresser. Ce qui fait du bruit, se fait entendre; on garde la mémoire des événemens sinistres; celle des bons ne frappe pas autant. Le cours tranquille & réglé des fleuves, quelques grands, quelques majestueux qu'ils soient, la mer même unie & paisible, ne font, pour ainsi dire, aucune impression sur nous; mais la vue d'un déluge, d'un torrent qui ravage tout, l'océan dans une affreuse tempête, élançant ses flots irrités jusqu'aux nues, sont d'une nature à n'en jamais perdre le souvenir: ceux donc qui ont fait le plus de bruit, les méchans occupent l'histoire, les bons & les paisibles n'y paroissent presque pas.

Malgré ces défauts, pour ainsi dire naturels à l'histoire, elle est toujours un excellent moyen de faire connoître les hommes; & soit qu'elle les peigne bons ou vicieux, malheureux ou couverts de gloire, elle nous conduit

toujours d'une maniere également sûre à la pratique de la vertu, soit en nous retraçant l'horreur du vice, soit en nous rendant ces actions magnanimes, dont le récit porte le feu dans l'ame, & nous anime à les imiter.

D'ailleurs, quoiqu'elle se trompe quelquefois, & qu'elle nous fasse porter de faux jugemens, combien ne nous apprend-t-elle pas de choses certaines, utiles & louables, dont l'esprit de tout honnête homme mérite d'être enrichi. Si en remontant à l'origine d'une nation, elle nous laisse quelques doutes sur l'époque de sa naissance, elle nous fait du moins suivre ses progrès; si elle est pleine de révolutions, elle nous instruit aussi de ses loix: on la voit souvent, en nous racontant de grands événemens, nous en dévoiler en même temps les véritables ressorts, en démêler les conséquences & les suites, nous découvrir les causes morales & physiques qui ont occasioné les changemens considérables dans les coutumes, dans la façon de penser, dans les mœurs, dans l'administration de la justice, dans le maniement des finances, dans l'art & les opérations militaires, dans la police, le commerce, le gouvernement, & la religion.

Tantôt, pour adoucir la peinture de ces actions sanglantes qui y sont si communes, de ces batailles, de ces sieges qui y reviennent si souvent, elle nous met sous les yeux une scene plus agréable & non moins instructive; elle nous apprend l'origine des arts, le progrès des sciences, la méthode des belles lettres, le nom des hommes célebres qui se sont distingués dans tous les genres, quels ouvrages ils ont laissé; elle distingue le ton, l'intelligence, le goût, le génie particulier de chacun; elle rend sensible la maniere de chaque artiste, le talent de chaque auteur.

Tantôt, descendant dans des détails non moins essentiels, elle nous instruit de la position des lieux dont elle parle, de la qualité de leur climat, de la température de l'air, de leur fertilité, des diverses especes d'animaux qui y vivent, des végétaux qu'ils y produisent, des métaux, des minéraux, des fossiles que l'on y trouve; combien d'avantages réunis pour quiconque la lit avec méthode & l'étudie avec attention! elle orne la raison, éclaire la piété, & conduit la politique.

La premiere histoire qu'un jeune homme doit étudier avec soin, dont les rapports

simples sont plus analogues à son esprit, c'est l'histoire Sainte; c'est la seule qui nous apprend quel est l'auteur de toutes choses, d'où sont sortis tous les êtres, qui nous enseignent quelle est la noblesse de notre origine, combien nous sommes déchus du haut rang qui nous étoit destiné; c'est la seule qui rend raison de cette perpétuelle contradiction qui se trouve au dedans de nous-mêmes, & nous fait connoître pourquoi possesseur d'un cœur si grand, que rien de périssable ne sauroit contenter, nous nous trouvons en même temps, si pleins de foiblesses & si capables de faire des fautes, également proportionnées aux lumieres des sages & à la foiblesse des simples, on y trouve les plus solides instructions, jointes à la variété d'événemens la plus abondante; les plus grandes choses y sont dites avec tant de simplicité, qu'on ne peut s'empêcher de connoître, que ce n'est pas un homme qui y parle, puisque l'historien y paroît si peu surpris, si peu ému des faits qui doivent toujours faire l'admiration de tous les siecles: & de quels faits encore?

Dieu parle, tous les êtres sortent du néant: il veut que la lumiere paroisse, elle brille déjà: c'est la création de l'homme; c'est sa

chûte qui prive sa postérité du bonheur qui lui fut promis : c'est la terre ensevelie dans les eaux du déluge, c'est la population de l'univers par la race de Noé : c'est un peuple saint choisi par l'Eternel pour y faire naître le Sauveur des hommes ; c'est enfin des miracles sans nombre, qui marquent de la maniere la plus convainquante & sa puissance & sa bonté : livre admirable, où les philosophes peuvent s'instruire, & que les enfans peuvent concevoir ; livre qui nous donne les plus grandes idées de l'Être suprême, & nous apprend encore à le craindre & à l'aimer.

Entre tous les historiens, ceux qui conviennent le moins à un jeune homme, ce sont ceux qui jugent toujours de ce qu'ils rapportent ; qui nous ôtent ainsi autant qu'ils peuvent, le moyen de juger par nous-mêmes, & de voir par nos propres yeux. Entre les anciens & les modernes, cette raison me décide. Les modernes, jaloux de montrer de l'esprit, disent plus que l'on ne veut ; ils sont ordinairement pleins de mots, tandis que les anciens le sont de sens & de choses. Je préfere donc les anciens, & parmi ceux-ci, les plus simples.

Parmi les Grecs, Hérodote, Xenophon,

Theucidide me plaiſent de préférence ; mais les neuf muſes d'Hérodote, qui contiennent ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans le monde, pendant deux cens quarante ans, à commencer depuis Cyrus juſqu'à Xerxès, me paroiſſent, en fait d'hiſtoire, ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus précieux & de plus inſtructif, & je ne regarde pas ſeulement Hérodote, comme le pere de l'hiſtoire, parce qu'il eſt le plus ancien hiſtorien, mais parce qu'il eſt d'une ſimplicité, d'une naiveté qui n'a pas d'exemple. Doux, clair & facile, plein de détails qui attachent, qui intéreſſent; il ſemble moins raconter que mettre les faits ſous les yeux du lecteur. On le taxe aujourd'hui de trop de crédulité, parce qu'on ne croit plus rien, & de ſimplicité puérile, parce que nous n'avons plus la nature pour guide, & que notre goût eſt frelaté ; cependant, il ſemble que les voyages de long cours, tant du côté du nord, que dans l'Afrique & dans les Indes, n'aient été faits, que pour montrer à ceux qui ont attaqué ſa réputation, que les choſes qu'il a écrites, & qu'on a taxées de fabuleuſes, ne laiſſent pas d'être très-véritables. Otez-lui les contes qu'il nous fait d'après les prêtres de Memphis, je ne

vois pas d'hiſtorien qui puiſſe lui être comparé.

Theucidide eſt recommandable par l'attention ſcrupuleuſe qu'il fait paroître à dire la vérité, par le ſoin qu'il a de nous laiſſer juger de tout ce qu'il expoſe ; mais, il a ce déſavantage, qu'il eſt quelquefois fort obſcur & qu'il offre beaucoup de difficultés dans l'explication. Pour Xenophon, philoſophe & capitaine, on peut dire qu'il eſt un des plus judicieux auteurs ; il eſt pur, élégant, ſans art, ſans affectation, & ſon ſtyle eſt ſi parfait, qu'il eſt regardé comme préférable à celui de Platon même. Ils ont tous deux ce défaut commun avec Céſar, à qui on compare ordinairement Xenophon, qu'ils ne parlent que de guerres, de combats, d'actions cruelles & ſanglantes, & qu'ils ne préſentent, par conſéquent, que les tableaux les moins capables de ſervir & d'inſtruire l'humanité.

Ce ſeront pourtant les premiers qui ſerviront à former notre éleve, à cauſe de leur candeur & de leur ſimplicité ; mais, dès qu'il ſera en état de juger ſolidement, on lui fera voir avec attention, avant de paſſer aux modernes, tout ce que les anciens nous ont laiſſé de précieux en ce genre ; & le conduiſant

dans les endroits où il se trouvera encore avoir besoin de guide, on lui fera remarquer le mérite de chaque auteur, ce qui le rend recommandable, & ce qu'on peut justement y reprendre. (*a*)

C'est alors qu'il pourra connoître la concision & l'énergie de Salluste, l'éloquence de Tite-Live, la gravité sublime des maximes de Tacite; il saura ce qu'il doit penser des uns & des autres, ne se laissera point entraîner par les jugemens que quelques-uns voudroient lui suggérer; & je suis sûr, que bien conduit, il fera ses délices de Plutarque, si heureux à peindre les grands hommes, de même que Suétone, en ne s'attachant pas seulement aux actions qu'ils ont faites au grand jour, mais en nous retraçant celles qui se passoient dans leur domestique, & derriere la scene où ils représentoient.

Avec les dispositions que l'on a su fortifier dans le cœur de votre éleve, il faut que

---

(*a*) Il faut leur montrer ensuite, Polibe, sur-tout s'ils se destinent à l'état militaire, Diodore, Denis d'Halicarnasse, Josephe, Arrius, Dion, Appien, Hérodien, Zozime, Procope, Agathias, dont les précieux fragmens nous font regretter, à juste titre, la meilleure partie de leurs ouvrages, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

l'étude de l'histoire soit pour lui le commencement d'un excellent cours de morale, & elle le sera, si l'on dirige toujours avec soin, ses réflexions & ses jugemens; si l'on sait lui faire remarquer combien se sont rendus odieux, ceux qui se sont écartés de la conduite de l'honnête homme, si l'on sait le passionner par la considération de ces actions, qui nous peignent les ames si supérieures aux ames communes. Amenez-le à penser, que les hommes qui ont été véritablement utiles à leur patrie, à l'humanité, sont les seuls véritablement grands. Si vous savez, en même temps, lui inspirer un éloignement, lui faire concevoir de l'horreur pour les passions fougueuses, en lui présentant à propos le tableau des malheurs tragiques, qu'elles ont causés de tout temps, ces leçons, feront sans doute, une impression plus salutaire & plus forte, que les froides réflexions, dont les pédagogues, étourdissent sans cesse les enfans confiés à leurs soins.

Il seroit inutile de faire rien apprendre à notre éleve, s'il ne devoit pas en devenir meilleur, ou si ses études ne l'affermissoient pas de plus en plus dans le chemin de la vertu. Il faut qu'il voie cette vertu supé-

rieure à toutes choses, & le vice puni; qu'il voie ces Rois de l'orient, esclaves & victimes de leurs plaisirs, & qu'il ne puisse se cacher, que leur luxe & leur mollesse, ont été la cause de leurs chûtes & de la décadence de leurs empires. Il faut qu'il rougisse pour eux, de ce qu'ils se sont ainsi rendus la honte de leurs siecles, & le mépris des temps à venir.

Ne pourroit-il pas prendre, me dit le Chevalier, une idée contraire du vice en le voyant heureux? Tous les criminels n'ont pas subis la peine de leurs crimes, tous les voluptueux n'ont pas été les martyrs de leur sensualité. Que pensera-t-il, par exemple, lorsqu'il verra Tibere, ce monstre de débauche & de cruauté, passer tranquillement sa vie dans son isle de Caprée, plongé dans les plus sales plaisirs, du milieu desquels sortoient ces mandemens de mort, qui voloient si souvent à Rome?

Tibere peut paroître heureux, . . . , à ceux que les passions aveuglent; mais notre éleve, dont le cœur pur frémit à l'idée d'une conscience allarmée, ne verra ce malheureux Empereur, que déchiré par la sienne, au milieu des fausses délices qui l'environnent,

Il connoîtra qu'il ne cherche à les renouveller par toutes ſortes de moyens, que pour ſe dérober aux remords vengeurs qui le tourmentent. Loin de lui paroître heureux, il le jugera l'homme le plus miſérable & le plus à plaindre, dont ſon eſprit puiſſe lui tracer l'image; ſans ceſſe jouet de ſes deſirs renaiſſans, accablé par le ſouvenir ineffaçable de ſes crimes, victime de ſon infame volupté. Et quand il le verra mourir, étouffé par l'ordre de ſon ſucceſſeur, il admirera dans une fin digne d'une telle vie, la juſtice de l'Être ſuprême, qui ſe plaît à faire éprouver à ce tyran, le ſupplice que ſa cruauté avoit fait ſouffrir à tant de Romains.

C'eſt ainſi, que ſans ſe faire illuſion, il découvrira ſous l'apparence qui trompe le vulgaire, la réalité ſur laquelle il doit porter ſon jugement. Il s'indignera que l'on donne le nom d'heureux à Sylla, à Céſar, à tant d'autres, qui ſont venus à bout d'aſſervir leur patrie, eux qui auroient dû verſer la derniere goutte de leur ſang, pour ſes intérêts & ſa liberté; & perſuadé que le contentement de bien faire, eſt ſeul capable de ſatisfaire l'ame, il ne doutera jamais que le premier fruit du crime, comme celui de la

vertu, ne soit de se faire sentir sans cesse au fond du cœur.

Dans l'étude de l'histoire ancienne comme dans la moderne, je voudrois que l'on fit observer aux jeunes gens un certain ordre, qu'on les assujettit à une méthode sûre, & j'adopterois volontiers, pour cet effet, celle proposée par le P. Gerdit, Barnabite, qui me paroît aussi solide qu'elle est facile. (a)

(a) Je voudrois, dit-il, partager l'histoire en quatre époques principales, laissant à part les sous divisions : la premiere comprendroit toute l'histoire ancienne jusqu'à la chûte de l'empire d'occident, causée par l'inondation des peuples barbares. Ce sont les loix, les mœurs, les usages que ces peuples porterent dans les différentes contrées qu'ils occuperent, qui ont interrompu, en quelque sorte, le cours de l'influence que devoient avoir les évènemens de l'histoire ancienne sur ceux des temps postérieurs. Leur arrivée fut l'époque d'un nouveau systême, qui changea la face de l'europe.

La seconde époque, seroit depuis l'inondation des peuples septentrionaux, jusqu'au temps où les peuples de l'europe allerent inonder l'asie, c'est-à-dire, jusqu'au temps des croisades. L'établissement & les révolutions des peuples du nord dans les différens pays qu'ils conquirent, méritent plus d'attention qu'on ne pense ; c'est dans leurs mœurs & dans leurs opinions, qu'il faut chercher la forme de certains usages, de certains préjugés, qui dominent encore à présent même, chez les peuples les plus policés. Le systême des choses, seroit une énigme à

Après ce premier pas que l'étude de l'hiſtoire aura fait faire à un jeune homme dans la morale, un maître ne trouvera pas beaucoup de peine à lui en donner une entiere connoiſſance avec facilité.

Faites-moi le plaiſir de me dire, me dit là deſſus le Chevalier, ce que vous entendez communément par morale ; ce ne ſont pas, ſans doute, les ſots diſcours que les hypocrites nous prodiguent ſans ceſſe, & qu'ils accommodent ſi bien à leurs intérêts.

C'eſt ce que les hommes nous prêchent volontiers, mais qu'ils ne ſuivent pas. La morale eſt la ſcience des mœurs, c'eſt la regle qu'on doit ſuivre pour ſa conduite, fondée ſur l'équité

---

quelques égards pour un philoſophe qui ne remontroit pas à cette ſource.

La troiſieme s'étendroit depuis le temps des croiſades, c'eſt-à-dire, depuis le onzieme ſiecle juſqu'à la découverte de l'amérique. Le comble des maux cauſés par l'Ariſtocratie informe dont nous venons de parler, excita quelques lueurs d'une plus ſaine politique, qui, à la faveur des croiſades, s'établit en quelques contrées de l'europe.

La quatrieme, depuis la découverte de l'amérique juſqu'au temps préſent. C'eſt l'époque où le commerce devenu un des principaux objets de la politique, cauſe une nouvelle révolution dans le ſyſtême de l'europe, change la fortune des états, & fait varier leurs intérêts reſpectifs.

& ſur la raiſon. L'homme eſt né pour être heureux, il ne peut l'être qu'en ſuivant l'impreſſion de la nature, mais il ne doit écouter & ſuivre cette impreſſion, que de l'aveu de la raiſon qui doit le guider dans tout ce qu'il fait.

La morale eſt donc la connoiſſance du cœur de l'homme, & des devoirs auxquels il eſt ſujet. Elle nous apprend à diſcerner le bien & le mal, à régler nos paſſions pour être heureux, à les rendre utiles à notre patrie, & à la ſociété pour laquelle nous ſommes nés; elle renferme la juriſprudence & la politique.

Par cette définition de la morale, vous pouvez juger que notre éleve en ſait déjà quelque partie, puiſqu'il diſcerne le bien & le mal, & que par les devoirs dont on lui a rendu la pratique familiere, il a l'idée de ceux qu'un honnête homme doit remplir. Il eſt vrai qu'il n'a pas encore une connoiſſance parfaite des hommes; mais, c'eſt auſſi dans cette connoiſſance qu'il faut le perfectionner. C'eſt le livre vivant de la ſociété; ce ſont les ridicules, les défauts, les vices, les vertus des hommes, qu'on doit lui faire connoître d'une maniere exacte, afin de lui donner par cette

pratique, plus d'éloignement pour les uns; & pour les autres, plus de constance & d'affection.

Il faut qu'il sache ce que c'est que justice, comme il éprouve ce que c'est que bonté, & qu'il comprenne que sans ce sentiment intérieur, qui décide des actions humaines, la morale ne porte sur rien.

En remontant, pour lui en donner des notions plus certaines aux relations primitives, qu'on lui fasse bien remarquer quels en ont été les ressorts; que plus on a de passions, plus on a de besoins; & que plus on a de besoins, plus l'on est dépendant. Delà, l'on peut lui faire entrevoir le fondement des sociétés humaines, la base de la politique & des loix. De la connoissance de l'homme, qu'on le fasse passer à la science de conduire les hommes, & aux devoirs qui sont nécessaires à toute société, cela vous amenera naturellement à la jurisprudence, & à tout ce qui en est dépendant.

On doit donc lui montrer les hommes tels qu'ils sont, les devoirs qui les obligent les uns envers les autres, afin qu'il ne puisse pas se méprendre, sur ce qu'il doit éviter ou suivre; qu'en les voyant injustes, fourbes, cruels,

perfides, ſe déchirant mutuellement, il apprenne plutôt à les plaindre qu'à les mépriſer, & que les foibleſſes humaines méritent encore plus de pitié, que d'indignation & de colere. Il ſuffit que cette vue ſoit un préſervatif pour lui-même, elle ne doit jamais être un motif à exercer notre malignité.

En jugeant des autres par ſon propre cœur, il peut voir que l'homme eſt bon; mais, il ſait que le mauvais exemple ſuffit ſouvent pour le corrompre; il conçoit qu'il eſt capable des plus grandes choſes; mais, mille exemples journaliers l'inſtruiſent, que lorſqu'il ſuit ſes paſſions en aveugle, il ſe porte aux plus horribles extrêmités; qu'un inſtant ſuffit pour nous abattre. Bien loin donc de tirer vanité de ſa vertu, & des qualités qu'il ſe connoît au deſſus des autres, cette certitude qu'il ne peut ſe déguiſer, doit le rendre défiant, & le tenir perpétuellement en garde ſur les chûtes qu'il pourroit faire, comme ceux qui ont part à ſa ſenſibilité. C'eſt en frere qu'il doit s'intéreſſer à ce qui les regarde, & quand il voudra les juger équitablement, il ne doit pas oublier qu'il eſt homme comme eux.

Ce ſont ces ſentimens d'humanité & de juſtice, qui donneront à un maître le moyen

de perfectionner fon éleve dans la morale, & faciliteront à celui-ci, l'intelligence des parties qui ont plus de difficultés. C'eft avec ce fecours, qu'on lui fera connoître d'une maniere facile, le droit naturel commun à tous les hommes, le droit de la paix ou de la guerre, & que la lecture des bons livres, jointe aux folides réflexions qu'on lui fera naître, le meneront d'une matiere prompte à la rectitude du cœur, partie effentielle de l'éducation.

Verfé dans cette partie du droit civil, qui, parmi les nations policées, regle les affaires des nations, un jeune homme pourra dans la fuite, être employé très-utilement pour celles de fa patrie; & s'il veut faire une étude particuliere des loix de fon pays, la jurifprudence fublime qu'il poffede, lui donnera une facilité merveilleufe pour y réuffir.

Il eft vrai que fi un jeune homme ne fe fent pas tout-à-fait déterminé à embraffer le parti de la Robe, s'il ne fe deftine pas par état à étudier les loix de fon pays, je ne lui confeillerois jamais de s'y attacher. C'eft un cahos immenfe, où, pour parvenir à débrouiller les différentes matieres qui le compofent, pour en acquérir une connoiffance parfaite,

parfaite, la vie ordinaire d'un homme ne suffiroit pas. De la maniere dont la jurisprudence est réglée dans ce royaume, il n'est presque pas possible, qu'un homme puisse en avoir une idée bien distincte & en connoître l'esprit. La plupart de nos provinces sont régies par des coutumes, prohibées dans d'autres provinces; & dans celles où le droit écrit, c'est-à-dire, le droit des Romains est suivi, elle souffre tant de changemens, tant d'explications différentes, suivant les différens ressorts des Parlemens, qu'on ne penseroit pas que les uns & les autres suivissent les mêmes loix. C'est une de ces contradictions, qu'on nous reproche avec fondement, que toutes les parties de la France, étant gouvernées par le même Monarque, chacune ait pourtant une forme de justice distributive différente de l'autre; & que ce qui est juste dans celle-ci, se trouve injuste dans celle-là. Il en est de même des poids & des mesures: que n'est-ce la seule inconséquence qu'on puisse remarquer parmi nous!

Dans l'usage commun d'élever la jeunesse, on commence à orner l'esprit d'un enfant, en lui faisant d'abord apprendre la gram-

maire, ensuite on passe à la rhétorique, puis à la logique ; mais il est évident que de cette maniere, on renverse l'ordre naturel des opérations de l'esprit & la gradation des connoissances ; on lui apprend à parler, puis à raisonner, ensuite à penser ; or, qui ne voit clairement que c'est là l'opposé de ce qu'il faut faire, puisque le bon sens est seul capable de faire comprendre, qu'il faut savoir penser, combiner ses idées, raisonner juste avant de parler ; & que celui qui parle avant de penser, ne peut manquer de parler de travers & sans raison.

Ce seroit donc la logique que je souhaiterois de faire apprendre à mon éleve, avant qu'il passât à la grammaire & à la rhétorique : & comme il me paroît nécessaire de lui découvrir alors, les ressorts qu'on a mis en jeu jusques là, pour le faire penser juste d'une maniere solide & pour achever de donner une forme essentielle à son jugement, je voudrois le convaincre, qu'il ne doit tirer ses idées que du rapport véritable des choses, & qu'il ne doit jamais les juger sur ce qu'elles lui paroissent, mais sur ce qu'elles sont en effet. L'esprit léger & sans consistance, se contente de ce qu'elles lui semblent ; l'esprit faux les juge

autres qu'elles ne ſont ; le ſtupide & l'imbécile, ou ne comparent jamais, ou imaginent des rapports, qui n'exiſtent que dans leurs cerveaux.

Que les ſoins, qui tendent à donner à notre éleve une étendue d'eſprit plus grande & plus lumineuſe, ſachent le rendre capable de comparer des idées, d'en trouver les vrais rapports avec facilité ; car, celui qui compare davantage & qui compare le mieux, eſt celui ſans contredit, qui ayant le plus d'eſprit, l'a en même temps le plus ſolide.

Comme il y a une logique, une rhétorique naturelle, il y en a une qui reçoit de l'art ſa perfection. Notre éleve, comme tous les hommes bien organiſés, eſt doué de la faculté de ſentir, de juger, de raiſonner, d'ordonner ; il ne ſent peut-être pas mieux que les autres, mais par l'heureuſe habitude où nous l'avons mis de bonne heure, de comparer avec circonſpection, il juge mieux que bien d'autres, il raiſonne plus conſéquemment. Nous lui avons donné des idées juſtes, il s'agit maintenant de le rendre tel, qu'il ne ſe trompe jamais par ſa faute, en jugeant ſur celles qu'il acquerra dans le temps. Ce n'eſt pas tant la vérité, qu'il eſt né-

ceſſaire de lui faire connoître, que la maniere de la chercher & les moyens de la découvrir.

Il faut la lui faire appercevoir, il ne faut pas lui laiſſer ignorer que les ſens nous trompent, & que pour juger ſainement d'après eux, il eſt eſſentiel de vérifier les rapports des ſens l'un par l'autre, & de ſavoir enſuite vérifier par lui-même le rapport de chaque ſens. Eſt-ce une tour ronde qu'il voit de loin ? Si l'expérience & vos leçons ne lui ont pas appris qu'il peut ſe tromper par la perſpective, & qu'elle peut être quarrée, octogone, &c. : comme le commun des hommes, il jugera ſans diſcuſſion, que la tour eſt ronde comme il la voit.

S'il n'eſt pas accoutumée à rectifier le ſens de la vue par le toucher, celui de l'ouie par la vue, le toucher par l'odorat, & celui-ci par le goût, qui peut douter qu'il ne ſoit perpétuellement dans l'erreur ? Ses idées ſeront vraies, à la vérité, mais ſe confiant ſur l'apparence qu'elles lui préſenteront, les rapports qu'il en tirera, les jugemens, les raiſonnemens qu'il formera ſeront faux, L'ouie lui fera prendre les vagiſſemens d'un enfant pour le miaulement d'un chat ; la vue, une fleur ar-

tificielle pour une fleur réelle ; l'odorat, un mets d'un goût désagréable pour un mets succulent. Il faut donc qu'il sache voir & douter avant qu'il juge, & que l'expérience l'instruise qu'il est plus facile de ne pas donner dans l'erreur, que de s'en défaire, quand une fois on a su s'en prévenir.

Il ne suffit pas de concevoir une chose, de s'en former une idée juste ; on n'imagine que pour comparer, juger, déterminer : or, si d'après une idée, même véritable, nous admettons des rapports qui ne le soient pas, nos jugemens ne peuvent être que défectueux, nos raisonnemens faux, nos affirmations inconséquentes ; car, si de ce que votre éleve voyant une tour ronde, quoique quarrée, il conclud qu'elle est telle qu'il la voit, sans s'en être auparavant assuré par le rapport d'un sens plus certain, il est évident qu'il se trompe.

Supposons pour un moment, qu'il doive se rendre à quelqu'endroit, où il y ait effectivement une tour ronde d'une grande apparence, qu'à une distance assez considérable de cet autre endroit, il y en ait une qui soit quarrée, & que s'étant égaré sans plus savoir où il est, ni sans pouvoir retrouver son chemin, il prenne la tour quarrée qu'il apper-

cevra dans ſon embarras pour la tour ronde, & penſe ſe reconnoître à ce renſeignement, il raiſonnera ſans doute ainſi en lui-même : je vois une tour, c'eſt l'endroit que je cherche, car elle eſt ronde; or, puiſque c'eſt là que je dois aller, je dois ſuivre cette route qui m'y menera.

Vous voyez par là, que ſon idée eſt vraie: mais qu'il juge par induction, & qu'il fait un faux jugement ſur de faux rapports; la conſéquence qu'il en tire n'eſt pas juſte, ſa réſolution ne vient que de ſon erreur. C'eſt ainſi qu'en phyſique, en morale, en politique, on erre tous les jours, parce qu'on ne fonde pas aſſez ſes jugemens ſur l'expérience, & qu'on prend l'apparence, la poſſibilité, que notre imagination nous préſente, pour la réalité. Delà, tant d'erreurs & de préjugés dont l'univers abonde & que tout pere ſage doit être bien aiſe de faire éviter à ſon enfant.

Mais, pour l'en préſerver, je le répete: il doit le faire voir ſoigneuſement, le faire examiner, vérifier, comparer, douter; cette méthode eſt longue à la vérité, ce procédé minutieux demande de la patience & des ſoins; mais, ce n'eſt pas acheter trop cher la vérité par un peu de peine; & quel pere n'en

ſera pas dédommagé, ſi par ce moyen, moins pénible au fonds qu'il ne paroît, il procure à ſon fils l'avantage de faire toujours un jugement ſolide des choſes, & de raiſonner conſéquemment.

Pour notre éleve, il trouvera la choſe moins difficile que tout autre, accoutumé de bonne heure à chercher le vrai en tout, à n'être jamais déciſif; les principes de la logique ſe graveront d'autant plus facilement dans ſon eſprit, qu'ils lui ſembleront très-analogues à ce qu'il a toujours penſé. Nos ſoins, joints à l'expérience, à l'étude des bons livres que nous avons ſur cette matiere, lui apprendront bientôt à juger, à raiſonner juſte; & ſoit qu'il ſe ſerve de l'analyſe, ou de la ſyntheſe, ſoit en deſcendant du général au particulier, ou en remontant des idées particulieres aux générales, en décompoſant, ou en allant par gradation, il trouvera toujours le chemin de la vérité.

La fin d'un bon raiſonnement, me dit le Chevalier, étant ſelon vous, de ſe faire des rapports réels des choſes, & d'en juger ſainement, de diſtinguer la vérité de l'erreur, le juſte de l'injuſte, & d'agir conſéquemment à ces idées, ne devriez-vous pas apprendre

à votre éleve, la maniere de disputer en usage dans les écoles, où l'on prétend par le moyen des argumens, découvrir toujours le vrai.

Il n'ignorera pas sans doute la forme syllogistique, afin de pouvoir connoître les raisonnemens captieux, & les sophismes qu'on pourroit lui faire; afin de savoir la méthode d'y répondre s'il y étoit nécessité; mais, à Dieu ne plaise que je prétende qu'on l'éleve dans cette habitude continuelle de disputer sans cesse; je voudrois, au contraire, le mener quelquefois dans ces lieux publics, où, à la faveur des armes & des subtilités que fournit cet art, on fait assaut d'argumens & d'opiniâtreté, pour ne pas lui laisser ignorer que rien n'est aussi nuisible à la découverte de la vérité, à la douceur, à la politesse, à la modestie; que rien enfin, ne rend plus sottement entêté, plus contredisant, que ces sortes de disputes.

Ce n'est point la vérité que les ergoteurs cherchent, c'est le vain orgueil de briller, le méprisable avantage de triompher d'un adversaire, à la faveur d'un mot amphibologique ou d'une frivole distinction. La vanité des hommes n'a peut-être rien inventé de plus futile, que cet art de

toujours disputailler sans vouloir s'entendre, & de ne jamais céder, quelque bonne raison que l'on puisse donner ; il n'y a peut-être rien eu qui ait été plus long-temps en vogue & en honneur, & la raison m'en paroît bien sensible. De faux savans, dont l'essence étoit l'orgueil, devoient naturellement chérir & cultiver une méthode qui flattoit leurs sentimens favoris, quand il ne leur en coûtoit qu'un babil inépuisable, cousu de subtilités ridicules, pour s'attirer l'estime publique & le nom de savant. Il a fallu toute la lumiere de la nouvelle philosophie, pour faire tomber l'ergoterie en discrédit, & c'est un bien de plus que nous lui devons.

Au lieu de ces subtilités épineuses de la dialectique, notre éleve dans son esprit de douceur & de concorde, sera toujours dans la dispute, prêt à céder & à rendre les armes à la vérité, d'aussi loin qu'il la verra paroître ; sa sincérité naturelle qui brillera dans tous ses discours, ne lui fera pas trouver déshonorant, de la reconnoître ailleurs que chez lui ; il pensera au contraire qu'il est non-seulement incivil, mais indigne d'un honnête homme, de ne pas se rendre à l'évidence, & à son sentiment intérieur.

Le voilà maintenant en état d'étudier avec succès la grammaire, d'en connoître toutes les regles, d'en concevoir tous les rapports, de saisir avec facilité le plan de ces méthodes, qui, par des moyens courts & assurés, réduisent une langue sous des principes invariables. Il est en état d'apprendre à composer & à juger des discours, de se rendre connoisseur & sensible aux beautés qu'il verra sans cesse dans les bons ouvrages. Les langues qu'il sait, le meneront sans difficulté au mécanisme de la grammaire générale, & celle-ci à connoître le génie particulier de chacune; en comparant le latin & le grec avec le françois, non-seulement il connoîtra les différences qui se trouvent dans la marche de chacune, mais la raison de ces différences, ce qu'elles ont de commun & d'analogue, l'étymologie des différens mots qui la composent & leurs dérivés.

Il verra par ces rapports, par ces étymologies, que les langues n'ont pas été composées par systême, & qu'ayant toutes leur source dans la nature même des hommes, il est en quelque façon nécessaire qu'elles se ressemblent par bien des endroits; il y remarquera leur fraternité qui décele leur origine commune.

Les différences essentielles & les rapports divers qu'il remarquera entr'elles, l'obligeront donc à remonter à la cause du génie des langues, mais en les considérant d'une vue générale. Nous devons lui aider à voir, qu'elles ont suivi pas à pas l'expansion des mouvemens du cœur, & les connoissances de l'esprit ; que comme elles rendent les pensées, les circonstances qui les accompagnent, les parties avec leurs configurations, leurs liaisons, leurs degrés ; elles doivent être plus ou moins riches, énergiques, harmonieuses ; suivant que les peuples qui les ont parlées ont été plus ou moins savans, plus ou moins polis, le génie des peuples déterminant ordinairement celui des langues dont ils se servent.

Ce principe connu, servira merveilleusement à lui faire comprendre les variétés des idiômes, la contrariété & la diversité des sens ; il s'appercevra que les peuples du midi, plus spirituels, mais moins robustes, prononcent doucement, que leurs langues sont souvent majestueuses : que ceux du nord, au contraire, avec moins de politesse, moins d'envie de plaire, ayant plus de force, plus d'activité, la respiration plus forte, appuient

davantage sur les syllabes, sont plus capables de prononcer des mots remplis de consonnes; & que comme ils sont ordinairement grands, qu'ils ont la poitrine plus large, qu'ils poussent la parole avec plus de véhémence, leurs mots sont plus durs, & leurs langues moins agréables; d'ailleurs, comme ils s'adonnent moins aux sciences, qu'ils sont d'un caractere plus silencieux, leur vocabulaire s'en ressent.

Il verra, en même temps, que les peuples qui ont plus de feu & de vivacité, expriment moins de choses, & en laissent plus à deviner à leurs auditeurs, parce que se contentant d'exprimer fortement les principales idées qui se présentent à leur imagination, ils laissent suppléer le reste à ceux qui les écoutent, pour faire marcher leur pensée au gré de leur vivacité. Il connoîtra que leur vocabulaire étant plus resserré, le génie nécessaire de leur langue doit être la clarté, afin qu'ils ne trouvent pas d'embarras à se faire entendre.

Il faudra, alors, ne pas négliger de lui en faire l'application à la sienne propre, afin qu'il n'ignore rien de ce qui peut y avoir rapport; si l'on prend tant de soins pour lui faire apprendre les langues mortes, ou qui

lui sont étrangeres, combien n'en doit-on pas porter à lui donner la connoissance la plus parfaite de la premiere dans laquelle il s'est énoncé? Doit-on être indifférent sur ce qu'on possede, pour acquérir ce qu'on n'a pas? Et n'est-il pas d'ailleurs honteux à un François d'ignorer sa langue, tandis qu'elle semble devenir de jour en jour l'idiôme de tous les peuples, & que la vanité des autres nations est obligé de lui céder, en l'employant dans les Cours étrangeres? Il n'y a aujourd'hui en Europe que la seule Cour d'Espagne qui ne s'en serve pas: elle est devenue la langue des Négociations, comme celle de la Philosophie, dans cette partie du monde; & tel est l'hommage qu'on lui rend, que l'Ambassadeur de Russie, présentant à Constantinople ses lettres de créance au Grand Seigneur, prononce sa harangue en François.

Aucune des langues modernes, n'a été aussi travaillée que la nôtre: je veux dire qu'il n'y en a point, de laquelle on nous ait donné d'aussi bonnes grammaires, sur laquelle on ait écrit si savamment; nous avons l'obligation à l'Académie françoise, aux bons Auteurs du siecle dernier, & sur-tout à ceux qui ont traité ces matieres particulieres,

d'avoir donné à la langue Françoise peut-être toute la perfection qu'elle peut recevoir.

Ce sera pour notre éleve un moyen facile d'en acquérir la connoissance la plus étendue & la plus parfaite, auquel nos soins donneront plus d'efficacité ; en joignant toujours nos réflexions à ses lectures, nous pourrons nous flatter d'y réussir pleinement. Faisons lui remarquer, par exemple, que quoique la clarté soit le caractere propre de notre langue, aucune sans exception n'est plus sujette à l'obscurité, & ne demande dans ceux qui en font usage, plus de précautions minutieuses pour être entendue ; & qu'ainsi, si la clarté est particuliérement l'appanage de notre langue, c'est en ce sens qu'un écrivain françois ne doit jamais perdre la clarté de vue, comme étant prête à lui échapper à tout moment.

Voilà comme nous rendrons notre éleve bientôt capable de sentir dans tout ouvrage qu'il lira, & sur-tout dans les auteurs françois, la correction & la clarté de la diction, la force, la délicatesse, & la pureté du style. Et c'est ici, s'il se trouve des talens, s'il se destine à annoncer les vérités de la religion, à défendre les droits de l'innocence opprimée, ou même à soutenir les intérêts de la

patrie, par la négociation & la parole, qu'il faut qu'il apprenne à s'énoncer en termes propres, énergiques, lumineux, à forcer ceux qui l'entendront, par le jour & l'évidence qu'il saura donner à la vérité, d'adopter ses sentimens, de les épouser, de s'en passionner même.

C'est maintenant, qu'il est nécessaire qu'il fasse une étude la plus réfléchie, du plus bel art que les hommes aient inventé; qu'il s'applique à connoître les moindres parties de la rhétorique, qu'il se familiarise avec les regles, & se rende comme propre tout ce qu'elle nous prescrit, afin de pouvoir par son éloquence, maîtriser dans la suite les coeurs de ceux qui l'entendront. L'art de bien dire est si beau, il est d'une si grande utilité, qu'il n'en est point qu'il mérite d'être étudié avec autant de soins & une application aussi suivie!

Un peintre, dit un auteur moderne qui a écrit sur cette matiere: un peintre travaille toute sa vie pour parvenir à représenter au naturel les gouttes d'eau, le duvet des fruits, la moiteur de la rosée; un musicien étudie les plus petites différences des sons; il s'exerce sans fin & sans relâche, pour atteindre toutes les finesses d'un art qui n'amuse qu'un moment;

& l'éloquence qui gouverne les cœurs, qui immortalise la vertu, qui est le plus grand & le plus doux lien des hommes, ne mériteroit pas toute notre application ?

Ah! elle le mérite sans doute. Quelque puissante que soit la vérité par elle-même, il n'est pas toujours sûr d'abandonner sa défense à un talent aveugle qui ne fait de ses richesses qu'un mauvais emploi. Il est bien plus sage pour la faire briller, d'étudier cet art qui guide le génie, qui sait en distribuer les forces avec discernement, qui présente les objets dans le plus beau jour, séduit l'oreille & échauffe l'ame.

Notre éleve s'attachera donc de toutes ses forces à cette partie; il n'oubliera rien pour se rendre un bon auteur, convaincu par l'exemple des anciens, qui s'y sont acquis par leurs écrits une gloire qu'ils conservent encore aujourd'hui, malgré la différence des temps, des climats, des mœurs; rien de tout ce qui a rapport à l'élocution, ne lui paroîtra trop petit.

N'attendez pas que je vous donne ici les regles qu'il est nécessaire alors d'employer pour le guider: parvenu à ce terme il n'a plus besoin que de bons livres; il suffira d'abord de les

lui indiquer, il ſaura bientôt en faire uſage. Qu'il feuillete les Demoſtene, les Cicéron, les Muret, les Boſſuet, les Fenelon, les Flechier, les Bourdaloue, les Maſſillon; qu'il parcoure les méthodes excellentes que nous avons ſur cette matiere; qu'il les liſe; qu'il les reliſe; qu'il ſe les rende propres en quelque façon, s'il a effectivement du génie & du talent, il ſaura bientôt donner à ſes diſcours, toute la grace & l'énergie poſſible; & il en retirera encore cet avantage, qu'en ſe modélant ſur les bons auteurs, il ſe prémunira de même, contre ces ſtyles brillantés, ſi en vogue aujourd'hui, dont les penſées trop fines, dégénérent en clinquant ou en puérilités.

Quoi Monſieur? vous n'approuvez pas, me dit le Chevalier, ces expreſſions ſi pleines d'eſprit, ces tours ſi neufs, ſi agréables, ces pointes d'agrément, qui ſe font remarquer dans la plupart de nos auteurs modernes?

Eh non, Monſieur, ..., j'en ſuis bien éloigné; cette affectation dans le ſtyle, qui s'écarte ſi viſiblement de la maniere d'écrire des bons auteurs de tous les temps, fut toujours la cauſe de la décadence & de la corruption de l'éloquence; immédiatement après le

ſiecle d'Auguſte, Seneque & Pline bientôt après, répandirent le mauvais goût dans la maniere d'écrire de ce temps; nous nous trouvons après un ſiecle, qui ne le cede pas à celui d'Auguſte, dans le cas malheureux de voir notre langue éprouver le même ſort; les Racines les Deſpréaux, les Boſſuet, les Fenelon ne ſont plus; nos beaux eſprits dédaignant de ſuivre leurs traces, ont voulu s'ouvrir de nouvelles routes, ils ont cru n'avoir beſoin d'autre guides que d'eux-mêmes, ils ont prétendu guider les autres.

Qu'en eſt-il arrivé? C'eſt que les jeux de mots, les penſées alambiquées, les expreſſions guindées, forcées, ſont redevenus à la mode; que le ſtyle précieux a pris la place du naturel, & que ces écrivains plus jaloux de montrer de l'eſprit, que de bien expoſer le ſujet qu'ils traitent, ſeulement curieux de ſe faire admirer, n'ont ſongé qu'à prodiguer l'agrément; au lieu d'orner de quelques fleurs naturelles leurs ouvrages, ils ſemblent avoir perdu de vue ce point eſſentiel, que le ſuprême talent d'écrire, eſt de faire oublier l'auteur en faveur de ce qu'il écrit.

On n'écrit plus que pour ſon ſiecle, on ne ſonge pas à la poſtérité; la réputation du bel

esprit que l'on ambitionne, est la cause de ces écarts, & le seul motif qui conduit les auteurs; on ne veut plus que des pensées fines, des tournures singulieres, le fond se compte pour rien: devenus si frivoles, la plupart ne pouvant plus être affectés du bon sens des anciens, méprisent ce qu'ils n'ont pas. C'est flatter habilement son amour propre, de vouloir se consoler de ce que la nature nous a refusé.

Le style qui vous paroit si beau, est purement de mode: or, ce qui est de mode, ne sauroit plaire long-temps, & voilà le sort de tous ces ouvrages éphémeres, qui nous éblouissent un moment, comme ces fleurs qu'un jour voit naître & mourir; l'instant après qu'ils ont vu la lumiere, ils tombent dans un oubli dont ils ne sortiront jamais. Leur mérite principal venant d'un jargon différent du langage ordinaire, d'un ton de plaisanterie copié sur celui qui a cours quelque temps, ils se trouvent bientôt effacés par de nouveaux ridicules dans le même genre, plus puissans par leur nouvauté.

C'est en vain que ces écrivains prétendent faire passer leur art pour la nature, c'est par indigence qu'ils affectent de s'en servir; car, exprimer les choses différemment que l'on a

fait, chercher à rejetter des pensées communes & usées, orner des idées triviales d'expressions singulieres, se servir ridiculement des lieux communs, affecter l'ordre dans les mots, & le désordre dans les pensées comme ils font; c'est, comme dit un auteur, *faire supérieurement du bel esprit*, mais c'est montrer en même-temps que l'on n'a pas de bon sens.

Notre éleve n'admirera donc point ce style, que l'on appelle serré, mais que n'ayant ni nombre ni mesure, peut être appellé à bien plus juste titre, un style décousu. Ayant puisé le goût dans les bonnes sources, il ne se déguisera point à soi-même ce qu'il en doit penser, & les suffrages de la multitude ne décideront pas le sien; il verra qu'où l'on veut être neuf, l'on n'est que singulier; que l'élégance, n'est qu'une petite finesse; qu'où l'on veut être laconique, on n'a que de la dureté. Il ne s'entiendra pas même à ces sortes d'ouvrages, il jugera des ouvrages de Poësies & de Belles-Lettres; il jugera, parce qu'il se trouvera en effet capable d'en décider.

Mais j'ai poussé assez loin le champ de ma réflexion, pour que je m'arrête ici; & vous trouverez, je pense, que j'ai conduit assez loin

mon éleve, je le laiſſe enfin ſe conduire ſeul. Je n'ai pas dit à beaucoup près, tout ce que l'on peut dire ſur une matiere auſſi eſſentielle, mais j'ai diſcuté à ma maniere, les principaux points qu'un pere doit avoir en vue, dans l'éducation de ſon fils, & cela me ſuffit : ſi j'ai pu par là vous faire entendre tout ce qui peut être ſuppléé à ma méthode, & ſi ce que je vous ai dit vous paroît aſſez ſolide pour mériter d'être ſuivi, que je me croirois heureux, ſi l'Ami des jeunes Gens, & les réflexions que vous venez d'entendre, pouvoient jamais contribuer au bonheur de quelqu'un !

Je les crois très-capables, me dit la Comteſſe, de contribuer à celui de pluſieurs, & je ne ſaurois trop vous exhorter à les rendre publiques ; on ne ſauroit trop multiplier ce qui peut tendre au bien de l'humanité : tout ce que vous avez dit, reſpire la vertu & l'amour de la patrie ; pourquoi n'inſpireriez-vous pas à bien des peres, le louable deſir de faire élever leurs enfans pour ce double objet ? N'héſitez pas, croyez-moi, de ſuivre ce que je vous conſeille : & comme ce n'eſt pas l'amour d'une vaine gloire, mais l'utilité de vos compatriotes, qui a fait naître

vos réflexions, que la crainte de n'être pas trouvé un beau diſeur, ne vous empêche pas d'écouter votre cœur.

Toute la compagnie en approuvant par ſes applaudiſſemens les avis de la Comteſſe, m'exhorta de concert, à donner mon ſentiment au public, c'eſt d'après leurs empreſſemens que je m'y détermine; mais que j'ai lieu de craindre que le public ne me ſoit pas auſſi favorable que ces amis. Je n'aurois peut-être pas adhéré à leurs invitations obligeantes, mais une circonſtance m'a enfin fait réſoudre à les écouter. Le Chevalier m'avoua quelques jours après, que les réflexions que je lui avois fait naître, l'avoient mis dans la réſolution de vivre différemment qu'il n'avoit fait juſques là. Accordez-moi, je vous prie, votre amitié, me dit-il, je m'en vais tâcher de la mériter; je renonce pour toujours à la fatuité de me faire remarquer par des diſtinctions frivoles aux malheureuſes compagnies, où j'avois appris à penſer ſi différemment de ce que je devois. Je vais ſuivre votre plan à la lettre: il n'eſt ſans doute rien de ſi beau dans le monde que de trouver ſon bonheur en travaillant à celui des autres; c'eſt ainſi que je vais m'occuper du mien. Je fus auſſi atten-

dri que ſurpris d'une réſolution ſi inattendue, mon cœur dicta ſeul la réponſe que je lui fis. Ce qui me ſurprend encore davantage, c'eſt qu'il n'a point démenti ce qu'il m'avoit promis, & qu'il eſt devenu effectivement un autre homme. Voilà peut-être l'unique fruit que je ferai : c'eſt beaucoup. Mais, que ne puis-je me tromper.

FIN.

ERRATA *de la deuxieme Partie.*

P. 41 l. 10, dévoués, *lisez* dévorés.
P. 46 l. 13, le lieu, *lisez* le lien.
P. 52 l. 24, n'aime, *lisez* n'anime.
P. 74 l. 12, confiance, *lisez* méfiance.
P. 78 l. 17, qu'Hoarce, *lisez* qu'Horace.
P. 86 l. 2, cherchée, examinée, *lisez* cherchez, examinez.
P. 89 l. 14, qu'ils préféreroient, *lisez* ils préféreroient.
P. 95 l. 21, sûrs, *lisez* secs.
P. 100 l. 6, imiter, *lisez* exciter.
P. 114 l. 21, dialectique, *lisez* didactique.
P. 119 l. 14, pertes, *lisez* pestes.
P. 121 l. 19, elles eussent, *lisez* eut.
P. 129 l. 4, un didactique, *lisez* ma didactique.
P. 130 l. 10, remontré, *lisez* rencontré.
P. 131 l. 10, remontrer, *lisez* rencontrer.
P. 133 l. 3, remontrer, *lisez* rencontrer.
P. 151 l. 2, dépensans, *lisez* dépendans.
P. 155 l. 2, trône, *lisez* tronc.
P. 157 l. 26, les Audraces, *lisez* les Audrans.
P. 164 l. 13, remontre, *lisez* rencontre.
P. 193 l. 26, remontre, *lisez* rencontre.
P. 199 l. 17, sur les sciences, *lisez* sur les siennes.
P. 232 l. 16, Auteur, *lisez* Orateur.
P. 236 l. 1. rejetter, *lisez* rajeunir.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre: *l'Ami des jeunes Gens*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 8 Juillet 1763.

LE BRET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN-BAPTISTE HENRY, Libraire à Lille, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *l'Ami des Jeunes Gens*, Ouvrage Moral, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſ-

sion étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON : & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sr. DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sr. DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Háro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-deuxieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de Notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

